ALFRED DE VIGNY

ET SON TEMPS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

La Chanson de la Vie, *poésies*, 1 vol. in-18, librairie académique, 1889, (*couronné par l'Académie française*).

Les Derniers Jansénistes, *depuis la ruine de Port-Royal jusqu'à nos jours* (1710-1870), 3 vol. in-8°, librairie académique, 1891-92 (*couronné par l'Académie française*).

Les Origines du Concordat. — *Pie VI et le Directoire.* — *Pie VII et le Consulat;* 2 vol. in-8°, librairie Delagrave, 1893.

Jules Simon, *sa vie, son œuvre*, 1 vol. in-8°, librairie Émile Le Chevalier, 1898.

Rose Epoudry, *roman*, dessin de Léofanti, 1 vol. in-18, librairie académique, 1888.

Contes et figures de mon pays, 1 vol. in-18, librairie Dentu, 1881.

Le petit Liré de Joachim du Bellay, 1 vol. in-8° avec deux eaux-fortes de Pierre Vidal, librairie académique, 1879.

Œuvres choisies de Joachim du Bellay, édition du monument (1894) avec une notice par Camille Ballu, 1 vol. in-4°.

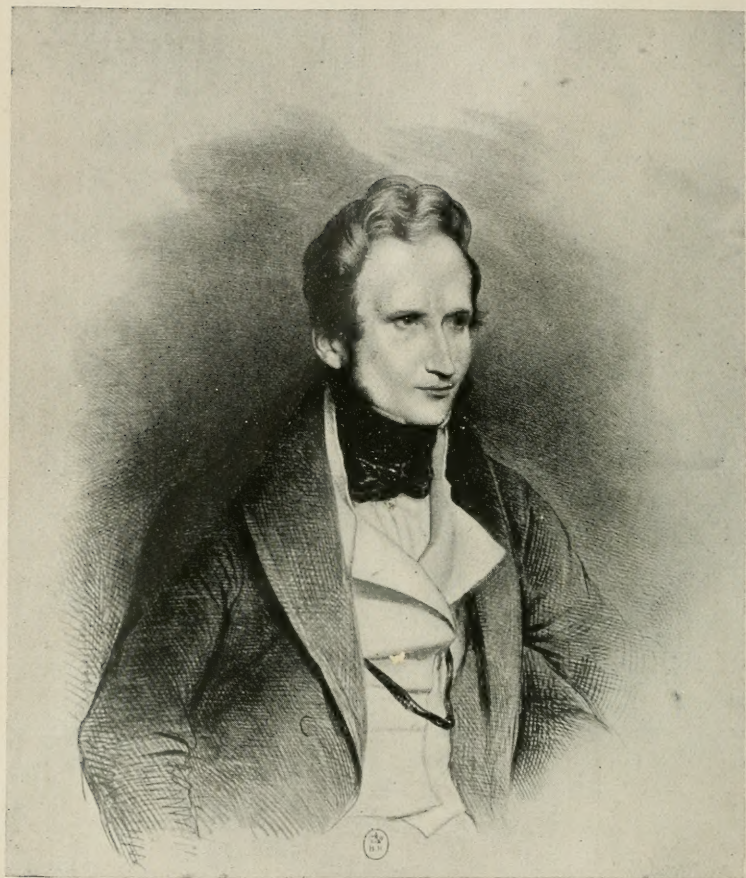
La Défense et Illustration de la langue française, de Joachim du Bellay, avec des notes et un commentaire, 1 vol. in-8°, 1901.

En préparation :

Joachim du Bellay (1524-1560). *Son pays, ses origines, sa vie et ses œuvres, ses amitiés littéraires.*

Le Cardinal du Bellay, (1492-1560). *Son pays son enfance, sa jeunesse. — Sa vie littéraire et artistique. — Sa vie politique. — Sa vie religieuse. — Ses dernières années.*

Œuvres complètes de Joachim du Bellay (françaises et latines) avec des notes et des commentaires.



ALFRED DE VIGNY
d'après une lithographie de Devéria

se

LÉON SÉCHÉ

ALFRED DE VIGNY

ET SON TEMPS

(1797-1863)

Ses origines maternelles. — Ses amours
Ses amitiés littéraires. — Ses idées politiques. — Sa religion
Le Maine-Giraud

DOCUMENTS NOUVEAUX ET INÉDITS
Dessins, portraits et autographes



PARIS
FÉLIX JUVEN, ÉDITEUR
122, RUE RÉAUMUR

LETTRE-PRÉFACE

à M. Henry FERRARI

Directeur de la *Revue Bleue*

Mon cher ami,

Personne ne s'étonnera que je vous dédie ce livre : il est à vous autant qu'à moi, car peut-être serait-il encore au fond de mon encrier si, après avoir publié dans la *Revue Bleue* les chapitres qui ont trait aux amours d'Alfred de Vigny, vous ne m'aviez engagé à vous en donner quelques autres sur ses amitiés littéraires.

A la vérité, j'y pensais depuis longtemps; je le portais en moi depuis que j'avais cru m'apercevoir que Vigny, comme penseur et comme chrétien, était de la lignée des « Derniers Jansénistes », mais plus j'y réfléchissais, moins je savais par quel bout le prendre.

Tout avait été dit ou à peu près par Sainte-Beuve, Jules Janin, Th. Gautier, et plus récemment par MM. Brunetière, Emile Faguet, Jules Lemaître, sur le poète, le romancier, le philosophe, le dramaturge d'occasion que fût de Vigny. Il eût été oiseux et prétentieux d'y revenir. Restait l'homme privé, en robe de chambre et en pantoufles. Encore avait-il été l'objet d'un commencement d'étude de la part de M. Louis Ratisbonne et de M. Mau-

rice Paléologue. Mais le premier, en publiant le *Journal d'un Poète*, n'avait fait qu'entrebâiller la porte de la fameuse « tour d'ivoire », et le second ne connaissait, quand son livre parut, ni l'*Histoire d'une Ame*, ni les lettres de Vigny à sa cousine du Plessis, à Mlle Maunoir, à Bungener et autres, ni les détails circonstanciés de sa fin douloureuse.

La vie de l'auteur des *Destinées* était donc encore à écrire ou tout au moins à mettre à jour. C'est à ce dernier parti que je m'arrêtai, estimant que l'homme et son œuvre, alors même que, selon l'expression de Vigny, aucun de ses poèmes n'aurait dit toute son âme, forment un tout indivisible, et que pour porter un jugement définitif sur un écrivain qui a mis beaucoup de son sang dans ses livres, il est indispensable de connaître le fonds et le tréfonds de sa vie privée. Et qu'on ne se récrie pas! je sais tous les inconvénients du genre et qu'on ne doit pas, comme dit Montaigne, « guetter les grands hommes aux petites choses. » Mais il y a des petites choses qui sont de véritables traits de caractère, et c'est pour cela même que j'en ai relevé un certain nombre dans les chapitres où je me suis occupé des rapports de Victor Hugo et de Sainte-Beuve avec Alfred de Vigny. Je ne crois pas, d'ailleurs, avoir excédé mon droit de critique en promenant ma lanterne sourde dans les coins les plus mystérieux de la vie du poète et, si j'ai pénétré jusque dans son alcôve, j'ai fait en sorte de ne dire que ce qu'il fallait dire. Je n'ai point voulu spéculer sur les faiblesses de l'homme, encore moins diminuer le prestige du dieu. Je n'ai agi que dans l'intérêt de la vérité. Pourtant je mentirais en disant que je n'ai éprouvé aucune jouissance à découvrir dans la vie d'Alfred de Vigny ce qu'il avait pris tant de soin de nous cacher. La curiosité et l'indiscrétion ne sont pas des péchés purement féminins ; c'est également le moindre défaut du critique qui veut être bien averti, et je confesse que de ce chef mon livre n'est pas exempt de reproche, mais on

reconnaîtra, j'espère, que je n'ai pas poussé l'indiscrétion jusqu'au scandale et qu'en somme Alfred de Vigny sort à son honneur et à son avantage de l'épreuve analytique à laquelle je l'ai soumis.

Il écrivait un jour à Sainte-Beuve, au début de leurs relations, qu'il avait « créé une critique haute qui lui appartenait en propre et que sa manière de passer de l'homme à l'œuvre et de chercher dans ses entrailles le genre de ses productions, était une source intarissable d'aperçus nouveaux et de vues profondes ». Eh bien! dans ce livre comme dans ceux qui l'ont précédé, je me suis inspiré de la méthode que Sainte-Beuve a expérimentée avec tant de bonheur dans son *Port-Royal* et dans ses *Lundis*. J'ai appliqué à ma critique littéraire les principes mêmes de la critique historique. Je n'ai rien avancé que je ne pusse prouver. Je suis allé, aussi moi, de l'homme à l'œuvre. J'ai commencé par m'enquérir des origines maternelles du poète, et l'on verra que cette enquête n'était pas inutile. J'ai cherché ensuite autour de Vigny les femmes qu'il avait aimées, les hommes qu'il avait fréquentés, les milieux qu'il avait traversés, les livres qu'il avait lus, les influences diverses qu'il avait exercées ou subies, les causes et les effets de ses liaisons et de ses ruptures. Après avoir visité sa ville et sa maison natales, j'ai voulu voir la thébaïde où il s'était renfermé quatre ans durant, après les journées de Juin, et d'où sont sorties les *Destinées*. Je me suis appliqué à lire dans son âme par delà le blanc et le noir des pages de sa grande écriture, à démêler dans sa correspondance le sentiment précis, l'idée maîtresse, l'état d'esprit dans lesquels il avait conçu et écrit certains de ses ouvrages. Et j'ai reconstitué ainsi, du commencement à la fin, sa vie morale et intellectuelle, en ayant soin d'éviter l'écueil où Sainte-Beuve échoua souvent et qui consiste à battre l'homme sur le dos de l'œuvre.

Mais que de fois, pendant que j'écrivais tel ou tel chapitre, ne me suis-je pas dit : « Si Sainte-Beuve avait connu

cette lettre et ce document, quel parti il en aurait tiré! C'est que véritablement il n'y a que lui pour s'entendre à déshabiller les gens et à mettre leur âme à nu ! Quand il eut publié son livre sur *Chateaubriand et son groupe littéraire*, il mandait à un ami : « J'ai tenu à mesurer exactement l'écrivain et à le maintenir plus grand qu'aucun de notre âge. *Quant à l'homme, je lui ai tiré le masque avec quelque plaisir, je l'avoue.* » Après cela je suis sûr que, s'il avait connu les lettres de Vigny à Mme Dorval, s'il en avait tenu les originaux dans ses mains, il aurait éprouvé le même plaisir à lui tirer le masque, à lui aussi. Et cependant, lorsqu'on les lira, m'est avis que, loin de se retourner contre lui, ces lettres plaideront plutôt en sa faveur. Ce fut la première impression que j'éprouvai chez M. Bégis, lorsque l'érudit collectionneur me permit d'en prendre copie dans son cabinet. C'est également celle que je me suis efforcé de rendre. Qu'on ne me reproche donc pas d'avoir publié ces lettres ! en conscience, je crois avoir servi plutôt qu'offensé la mémoire du poète, car il n'y a pas d'intrigue amoureuse qui ait donné lieu à plus de racontars désobligeants, et c'est tout juste si, sous le manteau de certaines cheminées littéraires, on n'accusait pas Vigny d'avoir fermé les yeux pour ne pas voir la honte dont, à un certain moment, sa maîtresse infidèle le couvrit au grand jour. Pauvre femme ! Dieu me garde de lui jeter la pierre ! la nature lui avait donné des sens que ne purent jamais dominer le cœur qui était bon, ni l'esprit qui allait parfois aussi haut que son art. Et il doit lui être beaucoup pardonné, non seulement parce qu'elle a beaucoup aimé, mais parce que, si elle fit le malheur de Vigny, elle fit de lui aussi un très grand poète. Qui sait, en effet, s'il eût produit, sans le baiser de cette Melpomène romantique, et *Quitte pour la peur* et *Chatterton* et les merveilleuses pièces des *Destinées!* En tout cas, il est certain qu'il n'eût jamais écrit la *Colère de Samson*, ce qui prouve une fois de plus que l'homme est inséparable de son œuvre et qu'à vouloir

juger l'une sans connaître l'autre on risque de rendre des sentences susceptibles d'appel et de cassation.

Aussi bien, la passion de Vigny pour Dorval, bien qu'elle n'ait été qu'un accident dans sa vie, projette sur toute son existence une lumière qui peut servir de phare à l'historien.

Quand on regarde ce beau visage de marbre, ces beaux yeux d'un bleu tendre et dont la froideur calme semble le reflet d'une âme pure et sereine, on pense involontairement au mot que prononça Dumas le jour où Mme Dorval, pour mettre fin à ses obsessions, lui écrivit : « Aimez-moi comme M. de Vigny. » On se dit qu'avec un tel masque, cet homme ne dut vivre que de la vie des anges. Mais le proverbe est là qui vous conseille de ne pas vous fier à l'eau qui dort. Et le fait est que l'auteur d' *Eloa* n'eut d'angélique que la figure. Je ne crois pas, quant à moi, qu'il y ait jamais eu au monde un homme plus passionné que lui et dont le cœur ait été battu de plus d'orages!...

Examinons sa vie : on peut la diviser en trois parties inégales. La première s'étend de 1815 à 1830; la seconde de 1830 à 1840; la troisième de 1840 à 1863, date de sa fin.

La première partie est la phase des *élévations* et du rêve. Alfred de Vigny a été voué à l'armée par sa mère, mais ce n'est point sa vocation. Il vit à l'écart au régiment; il préfère à la société des officiers, ses camarades, celle d'un simple soldat de sa compagnie qui, comme lui, cultive les Muses; il lit la Bible, il lit Milton, lord Byron et Thomas Moore; le problème de la chute de l'homme le préoccupe, il écrit le mystère d'*Eloa*, il monte avec *Moïse* au sommet du Sinaï, et quand il en redescend, il est moins troublé de la vision de Dieu, que désenchanté et lassé, comme lui, du poids du jour. Il se marie et donne presque aussitôt sa démission de capitaine pour recouvrer sa liberté.

La seconde partie est la phase de l'action et de l'amour. Il aborde la scène en même temps qu'il tombe amoureux d'une femme de théâtre. C'est pour elle qu'il traduit

Othello, qu'il compose la *Maréchale d'Ancre;* c'est par elle que son *Chatterton* monte aux nues. La magicienne qui lui a pris le cœur lui a révélé du même coup sa vraie vocation et sa vraie nature. Il avait, en effet, au plus haut degré le sens du théâtre, et comme l'a remarqué Auguste Barbier, plus clairvoyant en cela que Sainte-Beuve, « il faut voir surtout en lui *un dramatique;* il l'est toujours et partout : ses moindres pièces sont composées dramatiquement, ses romans, ses contes et ses poèmes sont des drames, drames d'analyse si l'on veut, mais des drames (1) ». Mais s'il avait le don du théâtre, il avait aussi le don de l'amour. « Aimer, inventer, admirer », voilà ma vie, disait-il, Cela prouve qu'il se connaissait. Il a aimé sous toutes les formes et de toutes les manières : avec sa tête, avec son cœur, avec ses sens. Il a aimé sa mère comme une idole, sa femme comme un enfant, sa maîtresse comme un fou, ses amis comme un ami véritable. Et quand il eut perdu par la mort et la trahison sa mère et sa maîtresse, son cœur triste et meurtri se prit d'une immense pitié pour l'homme, son « compagnon de chaîne et de misère », et c'est à le servir, à le relever, à le soulager qu'il se consacra tout entier.

Puis vient la phase de l'ambition, suivie bientôt du renoncement à tout. Lorsque la Révolution de 1848 éclate, l'idée lui prend qu'avec son grand nom il pourrait remplir un grand rôle sur la scène politique. Il se porte à la députation et il échoue piteusement; il sollicite le poste d'ambassadeur à Londres, et on lui répond qu'il n'est pas républicain. L'Empire arrive : il rêve à ce moment d'entrer au Sénat et puis d'être le précepteur du prince impérial. Mais il n'est pas plus heureux sous l'Empire que sous la République. Pourquoi ? Parce qu'il n'a pas l'étoffe d'un courtisan et qu'ayant conscience de sa valeur, il attend tranquilquillement qu'on vienne le chercher. Alors, en désespoir de cause, il achève de se replier sur lui-même, il s'enfonce de plus en plus dans la méditation ; la maladie

(1) *Souvenirs personnels*, p. 365.

aidant, il devient misanthrope, et le chrétien qu'il n'avait cessé d'être, en dépit des apparences contraires, montre le bout de l'oreille janséniste...

Oui, janséniste ! C'est un point de vue sous lequel personne jusqu'ici ne l'a encore étudié et qui de prime abord peut sembler paradoxal, mais que je tiens pour absolument vrai. On lira le chapitre que j'ai consacré à la religion de Vigny, et ceux qui ont quelque connaissance du sujet me diront si je me suis abusé. Les autres auront peut-être la curiosité de l'approfondir. Je l'espère sans trop y compter, car le sujet est bien aride, et la question de la grâce suffisante et efficace qui mit en l'air tout le XVIIe siècle et conduisit l'Eglise de France du XVIIIe siècle à deux pas du schisme, est abandonnée depuis longtemps par les amateurs de ces sortes de controverses.

Je prétends donc que Vigny était janséniste, mais je m'empresse d'ajouter qu'il l'était à sa manière. Il avait surtout l'attitude et l'accent, et sa religion de l'honneur, je ne sais pas s'il s'en rendait bien compte, n'était pas autre chose que du jansénisme dévoyé ou simplifié, un jansénisme sans culte et qui n'aurait pour toute chapelle que le for intérieur. C'est même par là qu'il avait attiré mon attention. Son *Journal* et quelques-unes de ses lettres me fortifièrent dans cette croyance. Quand je sus que l'abbé de Baraudin, qui fut le précepteur de la mère du poète, était imbu de l'esprit janséniste et que Vigny avait au Maine-Giraud, dans sa petite bibliothèque, l'exemplaire des *Lettres de morale et de piété* de l'abbé du Guet, qui avait appartenu à son grand-oncle, mes derniers doutes se dissipèrent, et je suis sûr que s'il avait pu lire le manuscrit de ses *Pensées*, Royer-Collard qui lui fit un accueil si froid, quand il se présenta à l'Académie française, lui aurait ouvert les bras en lui disant que sous son pessimisme outré il avait reconnu l'esprit chrétien de Port-Royal, mais affranchi du joug du dogme. Il est même surprenant que Sainte-Beuve, qui avait lu son *Journal*, ne se soit pas douté de ses

attaches jansénistes. Car le jansénisme des derniers jours frisa singulièrement le « libertinage » où échoua Vigny ; aussi, tout en trouvant que le poète des *Destinées* a certaines affinités avec Pascal et Racine, n'oserais-je pas dire qu'il eut leur état d'âme. Leur mort seule suffirait à établir entre eux une ligne de démarcation qu'on ne saurait franchir sans tomber dans le paradoxe : Racine et Pascal moururent en catholiques fervents et contrits. Vigny mourut en chrétien résigné, j'allais dire désabusé. Il n'appela pas le prêtre à sa dernière heure, il l'attendit, il le subit presque, et s'il se confessa, ce fut moins pour remplir un devoir que pour témoigner ainsi qu'il mourait dans la religion de sa mère, dans le sein de l'Eglise catholique, apostolique et romaine. A présent, qui sait si Pascal et Racine n'auraient pas fini comme Vigny, s'ils avaient vécu au XIXe siècle?...

Je m'arrête sur ce point d'interrogation. Mais avant de terminer cette lettre, je vous demande, mon cher ami, la permission de remercier toutes les personnes qui m'ont aidé dans la composition de ce livre.

Je serais ingrat si je n'adressais pas des remerciements particuliers à M. Archambault qui m'a si obligeamment communiqué les recherches de son père sur la généalogie de la famille maternelle de Vigny; à M. Bégis qui a mis si gracieusement à ma disposition les lettres du poète à Mme Dorval; à M. Paul Meurice qui m'a donné la primeur de l'article de Victor Hugo sur *Cinq-Mars*, à M. Bungener qui m'a envoyé de Genève la belle lettre de Vigny à son père ; à M. Maunoir et M. S... qui m'ont permis de reproduire les traits de Mlle Maunoir, de Mme de Vigny et de Mme Lachaud; à Mme Camin qui m'a remis toute la correspondance d'Emile Péhant, son père, avec Alfred de Vigny, Ponsard et Victor de Laprade; à M. de Lovenjoul qui, avec sa complaisance ordinaire, m'a signalé tout ou à peu près tout ce qui avait paru de Vigny ou sur Vigny dans les journaux et les revues depuis plus de soixante-dix

ans; à M. L.-Xavier de Ricard qui m'a documenté sur son oncle Guillaume Pauthier; à M. Ducloud, enfin, et à sa famille qui m'ont fait si aimablement les honneurs du Maine-Giraud au mois de septembre dernier.

Toutes ces personnes ont été pour moi, mon cher ami, de véritables collaborateurs. Il est donc tout naturel que j'inscrive leurs noms au-dessous du vôtre au frontispice de ce livre qui leur devra la meilleure part de son succès.

Léon SÉCHÉ.

Pont-Rousseau

ALFRED DE VIGNY

LIVRE PREMIER

Les origines maternelles d'Alfred de Vigny

La famille de Baraudin. — Le chef d'escadre de Baraudin et son fils, Louis, fusillé à Quiberon. — Une erreur d'Alfred de Vigny. — Acte mortuaire du marquis de Baraudin. — Les armoiries des Vigny et des Baraudin. — Emmanuel Baraudini. — Pourquoi il fut anobli par François Ier. — Les lieutenants du roi à Loches du XVIe siècle à la Révolution. — Comment le père d'Alfred de Vigny épousa en 1790 une demoiselle de Baraudin. — Leur contrat de mariage et les apports de chacun d'eux. — L'abbé Jacques-Louis de Baraudin, vicaire général de Tours et chanoine-doyen de l'église Saint-Ours à Loches. — Naissance d'Alfred de Vigny, rue de Gesgon à Loches, le 27 mars 1797. — Situation des Vigny et des Baraudin sous la Révolution. — Arrestation et mise en liberté successives de Léon de Vigny, de sa femme et de son beau-père, le chef d'escadre de Baraudin. — Précieuse intervention dans la circonstance du conventionnel Boucher-Saint-Sauveur. — Lettre inédite de Boucher-Saint-Sauveur à l'agent national de la commune de Loches. — M. et Mme de Vigny perdent leurs trois premiers enfants. — Ils viennent habiter Paris dix-huit mois après la naissance d'Alfred. — Alfred de Vigny et la Touraine. — Sa cousine Alexandrine du Plessis. — Le castel de Dolbeau. — Comment Alfred de Vigny devint Tourangeau. — Une lettre inédite du poète à son cousin de Lestang. — Les parents de Vigny en Touraine. — Le château de

Loches, les monuments et l'histoire de cette petite ville. — Comme quoi Vigny n'y alla jamais. — Les gloires littéraires de la Touraine : Rabelais, Descartes, Balzac, Alfred de Vigny. — Tableau généalogique de la famille de Baraudin dressé par M. Archambault, ancien notaire de Loches.

I

Alfred de Vigny qui dans son *Journal* s'est étendu si longuement sur la généalogie et les parchemins de la famille de son père, n'a rien dit ou presque rien des origines et des titres de noblesse de sa famille maternelle. C'est à peine s'il consacre dix lignes à son aïeul, le vénérable marquis de Baraudin, qui fut chef d'escadre dans la marine de Louis XVI. Encore est-ce uniquement pour nous apprendre que « ce vieux capitaine de dix vaisseaux, que les combats, sous M. d'Orvilliers, avaient respecté, fut tué en un jour dans la prison de Loches par une lettre de son fils. Cette lettre, écrit il, était datée de Quiberon. Le frère de ma mère, cet oncle inconnu de moi dont j'ai un portrait peint par Girodet, était lieutenant de vaisseau, et, blessé au siège d'Auray, en débarquant avec M. de Sombreuil, il demandait à son père sa bénédiction, devant être fusillé le lendemain. Son adieu tua son père un jour après que la balle l'eut tué (1). »

Certes cet événement tragique, avec son douloureux contre-coup, avait de quoi frapper l'imagination d'un enfant, et je conçois qu'Alfred de Vigny en ait gardé le triste souvenir; malheureusement pour la légende qu'il a accréditée, de bonne foi sans doute, mais trop légèrement tout de même, l'événement n'était vrai qu'à moitié.

S'il est vrai que Louis de Baraudin fut fait prisonnier à Quiberon, jugé et passé par les armes comme la plupart des compagnons de Sombreuil (2), il est faux que son père

(1) *Journal d'un Poète*, p. 229.

(2) Louis de Baraudin natif de Rochefort, était âgé de trente-cinq ans. Il avait émigré au mois de septembre 1791 et servait depuis le mois de janvier 1795 dans le régiment d'Hector, en qualité de lieutenant en second. Fait prisonnier le 3 thermidor an III, il fut jugé

soit mort dans la prison de Loches en apprenant son exécution. Il résulte en effet, des documents ci-dessous, que l'ancien chef d'escadre Didier de Baraudin, qui avait été arrêté comme suspect en 1794, fut mis en liberté par arrêté du comité de sûreté générale en date du 24 frimaire an III (1) et mourut le 29 fructidor an V, au domicile particulier du citoyen Vidal, situé rue des Ponts, à Loches (2).

Quoi qu'il en soit, Alfred de Vigny, s'il s'en était donné la peine, aurait pu trouver dans l'histoire des de Baraudin des faits de guerre bien autrement glorieux que celui de Quiberon, et dans leur lignée, des ancêtres qui, pour

le 12 et condamné à mort par la commission militaire siégeant à Quiberon, sous la présidence du citoyen E. Dinne, chef de bataillon au 22e tirailleurs. — D'après une correspondance de l'émigré Mareau de la Bonneterie, écrite sous la Restauration et mise au jour par M. de la Gournerie, il aurait été, à cause de ses blessures, fusillé sur un matelas, dans la cour du presbytère où siégeait la commission; mais le témoignage de Mareau de la Bonneterie ne doit être accueilli que sous réserves. (Renseignements fournis par M. le Dr de Closmadeuc, de Vannes.)

(1) Municipalité révolutionnaire de Tours — Du 24 frimaire an III de la République française une et indivisible. Convention nationale. Comité de sûreté générale : Le Comité arrête que le citoyen Baraudin détenu à Loches sera mis en liberté, et les scellés levés.

Les membres du Comité, signé : Bourdon de l'Oise, Granier de l'Aube, Goupilleau, Lomont, Méaulle, P. Barra. — Sceau et cachet du Comité.

Pour copie conforme à l'original par moy agent national de la commune de Tours, signé : Joubert. (Pièce communiquée par M. Archambault, avocat à Loches.)

(2) Extrait des registres de l'état civil de Loches : Aujourd'hui trente fructidor, an V de la République française, à dix heures du matin.

« Devant moi Jean Picard-Ouvrard, agent municipal de la commune de Loches, soussigné,

« Sont comparues à la maison commune dudit Loches : Marthe Enault, femme Deroche-Verna, âgée de trente-cinq ans, et Marie Métivier, veuve de Louis Giron, âgée de quarante-huit ans, toutes les deux domiciliées en cette commune; lesquelles m'ont déclaré que le citoyen Didier-François-Honorat Baraudin, ancien chef d'escadre, âgé de soixante-quatorze ans, fils de défunt le citoyen Jean-Honorat Baraudin et de feu la citoyenne Jacqueline Deriencour, est mort hier à onze heures du soir dans le domicile du citoyen Vidal, situé rue des Ponts, en cette commune.

« Après cette déclaration et m'être assuré du décès dudit citoyen Didier-François-Honorat Baraudin, j'ai rédigé le présent acte en présence des deux témoins ci-dessous désignés qui ont signé avec moi, fors Marie Métivier qui a déclaré ne savoir signer de ce interpellée.

« Fait à la maison commune de Loches les jour, mois et an que dessus. »

n'avoir point eu leurs portraits peints par des Girodet, n'en commandent pas moins l'admiration et le respect.

Et il faut que le poète de *l'Esprit pur* ait été laissé par sa mère dans l'ignorance complète des faits et gestes de ces de Baraudin, pour avoir gardé à leur endroit un si profond silence (1). Car, tout bien pesé, les hommes et les œuvres, les de Baraudin valaient pour le moins autant que les de Vigny.

Si les de Vigny étaient de père en fils écuyers et chevaliers de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, les de Baraudin en avaient autant à leur service. Et la noblesse des premiers ne remontait pas plus haut que celle des seconds (2).

François de Vigny fut anobli par Charles IX en 1570 « pour les louables et recommandables services faits aux rois, ses prédécesseurs, et à lui-même en plusieurs charges honorables et importantes. »

Emmanuel de Baraudin reçut en 1512 du prince Charles III, duc de Savoie, dont il était secrétaire des lettres d'anoblissement qui furent confirmées par François Ier, roi de France, le 3 mars 1543, peu de temps après qu'il eut obtenu ses lettres de naturalisation, car il était originaire du diocèse d'Yvrée en Piémont et son vrai nom était Baraudini.

Et Alfred de Vigny, qui se croyait personnellement l'obligé des Valois bien plus que des Bourbons, depuis qu'il avait remarqué que tous ses ancètres, à dater de 1570, avaient vécu paisiblement et sans ambition dans leurs terres d'Emerville, Moncharville et autres lieux, chassant le loup, se mariant et créant des enfants, après avoir poussé

(1) Cependant à la page 137 du *Journal d'un Poète*, il a écrit ce qui suit sous le titre de *Portraits de famille :* « Je cherche inutilement à rien inventer d'aussi beau que les caractères dont ma famille me fournit les exemples : M. de Baraudin, son fils, ma mère et ma tante. J'écrirai leur histoire, leurs mémoires plutôt, et je les ferai admirer comme ils le méritent. » Peut-être a-t-il laissé quelque chose sur eux dans ses papiers.

(2) Les armes des Vigny étaient : d'argent cantonné de quatre lions de gueules, à l'écusson en abîme, d'azur à la fasce d'or, accompagné en chef d'une merlette d'or, en pointe d'une merlette de même entre deux coquilles d'argent.

Les armes des Baraudin étaient : d'azur à trois bandes d'or accompagnées de trois étoiles de même, mises en pal.

leurs services militaires justement au grade de capitaine où ils s'arrêtaient pour se retirer chez eux avec la croix de Saint-Louis, selon la vieille coutume de la noblesse de province. — Alfred de Vigny aurait senti s'accroître sa reconnaissance envers les Valois, s'il avait su que, depuis 1540 jusqu'aux approches de la Révolution, les de Baraudin avaient occupé le poste de lieutenant du roi au château de Loches, que François Ier avait confié au chef de leur maison.

Sans compter que ce titre de lieutenant du roi n'était pas à dédaigner. Il y a dans les archives de Loches un acte de 1760 où le gouverneur du château qui était un Baraudin est qualifié de vice-roi. Cela ne veut pas dire que ces fonctionnaires royaux étaient les seigneurs et maîtres de la ville. Non; il n'y pouvaient même pas exercer, comme les chanoines du chapitre ou comme certains abbés et prieurs des environs, les droits de haute, moyenne ou basse justice, mais ils avaient le pas sur tous les fonctionnaires civils dans les cérémonies publiques, et l'épée qu'ils avaient au côté leur permettait de cumuler de loin en loin le poste recherché de commissaire des guerres, de commissaire provincial de l'artillerie de France, ou le grade de capitaine d'infanterie, de capitaine de dragons ou de capitaine de vaisseau.

II

J'ai dit que la famille de Baraudin était sortie d'Emmanuel Baraudini, du diocèse d'Yvrée en Piémont.

Dès l'année 1542, cet Emmanuel Baraudin était « eslu pour le Roy à Loches » avec la qualification de noble homme et le titre de seigneur de la Cloutière.

Et sa maison qui, dans la suite, s'allia aux Dalonneau, aux Gaberot, aux Rocher, aux Ménard, aux de Bougainville, aux d'Oyvon, aux Riencourt, fournit quatre lieutenants du Roy pour le château de Loches, savoir :

1° Honorat de Baraudin, écuyer, de 1559 à 1574;

2° Honorat de Baraudin, chevalier, seigneur des Bournais, commissaire provincial de l'artillerie de France, en 1709;

3° Louis de Baraudin, chevalier, seigneur de Mauvières, le Plessis-Savary, Mantelais et autres lieux, de 1712 à 1750;

4° Enfin Louis-Honorat de Baraudin, époux de Marie-Françoise-Charlotte de Bougainville (1), de 1750 à 1769, date d'une vente de meubles consentie par sa veuve à Jacques-Louis de Baraudin, vicaire général du diocèse de Tours, chanoine doyen de l'église collégiale de Saint-Ours; à Loches, prieur commendataire de Villiers (2), frère du chef d'escadre Didier de Baraudin, qui fut l'aïeul maternel d'Alfred de Vigny (3).

Ce Didier de Baraudin, qui fut le personnage le plus marquant de la famille, fit une belle carrière dans la marine. Enseigne de vaisseau en 1754, capitaine en 1784, ayant commandé à cette époque le vaisseau le *Réfléchi* de 64 canons, chef d'escadre des armées navales du Roi, avant 1790, il avait épousé une demoiselle Jeanne-Pernelle de Nogerée, de qui il avait eu un fils, celui qui fut passé par les armes à Quiberon, et deux filles : Marie-Elisabeth-Sophie, qui devint chanoinesse de Saint-Antoine de Malte, et Marie-Jeanne-Amélie, qui épousa Léon-Pierre de Vigny.

A ce propos je m'étais demandé par suite de quelles circonstances Léon-Pierre de Vigny (4), père du poète, qui

(1) Cette demoiselle de Bougainville était probablement la fille de Bougainville, frère du grand navigateur, qui fit partie de l'Académie française et mourut à Loches, le 22 juin 1763.

(2) Villiers. — Commune de Villebois-Coulangé. Ancien prieuré de l'ordre de Grandmont, fondé en 1172 par Henri II, roi d'Angleterre et comte de Touraine, et placé sous le double vocable de Saint-Etienne et de Notre-Dame. En 1790 son revenu était évalué à 4,000 livres. Le dernier prieur fut Jacques de Baraudin, nommé en 1887, décédé le 11 juin 1790.

(3) Après sa mort, Louis-Honorat de Baraudin fut remplacé comme lieutenant du roi au château de Loches par M. Mayaud de Boislambert qui avait épousé Charlotte-Marguerite de Baraudin, sa sœur. M. Mayaud de Boislambert fut même le dernier gouverneur de la ville.

(4) Il avait alors cinquante ans. C'était un ancien officier. Il avait été blessé pendant la guerre de Sept Ans d'une balle dans la poitrine et d'une autre dans les reins, et cette double blessure, en courbant son corps, le forçait de marcher appuyé sur une canne.

(*Journal d'un Poète*, p. 231.)

habitait ordinairement Paris, rue Beaubourg, paroisse de Saint-Nicolas-des-Champs, était venu prendre femme à Loches (1). M. Archambault, notaire en cette ville, dont le fils a bien voulu me communiquer le dossier qu'il avait réuni, à force de patientes recherches, sur la famille de Baraudin, M. Archambault, dis-je, en a donné une raison qui me semble péremptoire.

Quand le père d'Alfred de Vigny sollicita la main de Mlle de Baraudin, il avait perdu ses père et mère, et sa sœur unique s'était alliée à la famille de Thienne dont le nom figure sur les registres de l'état civil de Loches, depuis le commencement du XVIIe siècle. Son contrat de mariage fut fait en présence de Dame Adélaïde-Elisabeth-Pauline de Vigny, épouse de messire Louis-Gaëtan de Thienne, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, sœur du futur époux. C'est évidemment Mme de Thienne, qui attira son frère en Touraine et se chargea de le marier.

La future épouse, Mlle Marie-Jeanne-Amélie de Baraudin, avait, elle aussi, quitté le manoir du Maine-Giraud, sis paroisse de Champagne en Angoumois, où elle habitait avec son père et sa mère, pour aller à Loches achever son éducation sous la tutelle de son oncle, le chanoine doyen de l'église collégiale de Saint-Ours. Et c'est à cette circonstance qu'elle dut de se rencontrer avec Léon-Pierre de Vigny.

Leur contrat de mariage, passé au château de Loches, le 20 avril 1790, en la maison décanale de l'abbé de Baraudin (2), va nous faire connaître les apports de chacun d'eux.

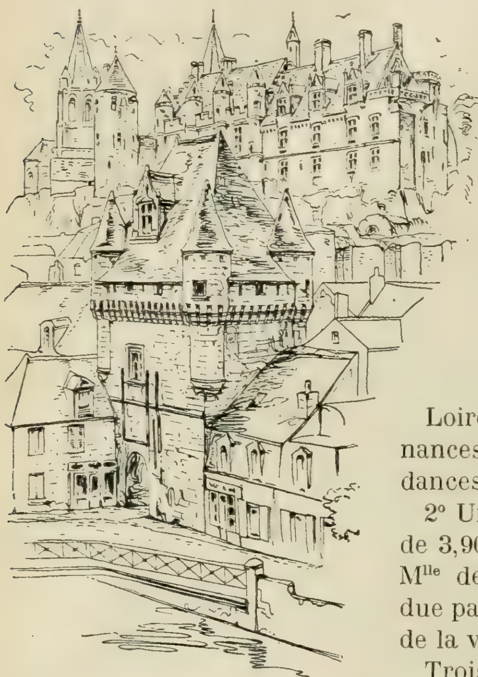
(1) Dans son contrat de mariage il était désigné et qualifié comme suit : « Messire Léon-Pierre Devigny, chevalier, seigneur de Marville en partie, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, fils majeur de défunts Messire Henry-Claude de Vigny, chevalier, seigneur d'Emerville, du Tronchet et autres lieux, et de dame Louise-Françoise Marcadé, son épouse, demeurant ordinairement à Paris, rue Beaubourg, paroisse Saint-Nicolas-des-Champs. » D'où il résulte que le titre de comte porté par Alfred de Vigny lui avait été donné par la Restauration.

(2) Parmi les personnes présentes à la signature du contrat il y avait, du côté du futur : Mme Adélaïde-Elisabeth-Henriette-Pauline Devigny, sa sœur, épouse de M. Louis-Gaëtan de Thienne, chevalier, seigneur de Razay et autres lieux et ledit sieur de Thienne de Razay, son beau-frère.

Du côté de la future : le marquis de Baraudin, son père; Mme Marie-

Ces apports étaient des plus modestes. Les époux se mariaient sous le régime de la communauté réduite aux acquêts. Les biens et les droits de Vigny, consistant en meubles et effets mobiliers, étaient estimés 30,000 livres. D'immeubles il n'était pas question.

Le marquis de Baraudin constituait à sa fille, une dot de 20,000 livres pour le remploi de laquelle somme il lui cédait, déléguait et transportait sous les garanties de droit :


Château de Loches, croquis de J. Pohier.

1° Le lieu et la métairie du Puy, situé paroisse du Liège (Indre-et-Loire) avec ses appartenances et toutes ses dépendances ;

2° Une somme principale de 3,900 livres, du chef de Mlle de Baraudin et à elle due par M. de Clérambault, de la ville de Meslay.

Trois mille livres étaient mises en communauté ; les propres étaient réservés, faculté était accordée à la future épouse de renoncer à la communauté, et les époux se faisaient donation réciproque.

Elisabeth-Sophie de Baraudin, chanoinesse du chapitre noble de Saint-Antoine de Malte, sa sœur; M. Jacques-Louis de Baraudin, doyen de l'église collégiale du château de Loches; Mme Louise-Philippe Bourdon, épouse de François-Gaston de Nogerée, chevalier, ancien lieutenant de vaisseau et lieutenant de nos seigneurs les maréchaux de France, sa tante, et Mme Marguerite-Charlotte de Baraudin, sa cousine, épouse de M. Jacques-François Mayaud de Boislambert, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, lieutenant du roy au gouvernement du château de Loches.



Mme ALEXANDRINE DU PLESSIS
d'après une photographie communiquée par M. P. de Lavalette.

Le mariage fut célébré deux jours après dans l'église collégiale du château de Loches, et la bénédiction nuptiale donnée par l'abbé de Baraudin. Après quoi, M. et Mme de Vigny s'installèrent rue de Gesgon, sise au bas de la ville, dans une maison, modeste comme leur fortune, et qui est habitée aujourd'hui par M. Enault, notaire (1).

C'est là qu'Alfred de Vigny vint au monde, le 27 mars 1797.

Mais sa naissance avait été précédée d'événements domestiques que je ne puis passer sous silence.

III

Dès l'année 1793, trois ans à peine après leur mariage, M. et Mme Léon de Vigny avaient été en butte aux tracasseries du district révolutionnaire de Loches. Mme de Vigny, qui avait eu deux enfants coup sur coup et était à peine relevée de ses dernières couches, avait dû se présenter le 4 juillet de cette année devant le conseil général de la commune siègeant en permanence, afin d'obtenir un certificat de civisme pour son mari « malade et paralysé ». Le certificat lui avait été délivré, mais le Directoire ayant refusé de le viser et approuver, le citoyen de Vigny avait été mis en état d'arrestation, puis relâché au bout de quelque temps. Ils se croyaient par suite à l'abri de toutes recherches, lorsque Mme de Vigny fut arrêtée avec son père à la fin de l'année 1794. Cette fois ce fut au mari à plaider la cause de sa femme et du vieux marquis de Baraudin. Il connaissait Boucher-St-Sauveur, député de Paris (2), ancien maître particulier des Eaux et Forêts en Touraine. Il s'em-

(1) Une plaque commémorative en marbre blanc y a été posée, il y a quelques années, par les soins de la municipalité de Loches.

(2) Boucher-Saint-Sauveur (Antoine), conventionnel, né à Paris en 1723, mort à Bruxelles en 1805. Il fut d'abord capitaine de cavalerie au service de l'Espagne, puis maître particulier des Eaux et Forêts en Touraine. Nommé député à la Convention en 1792, il y vota la mort de Louis XVI. Il entra ensuite au Conseil des Cinq-Cents et sous le Directoire fut nommé inspecteur de la Literie.

ploya de son mieux auprès de ce conventionnel et fut assez heureux pour obtenir par son canal la mise en liberté de sa femme et de son beau-père (1).

Deux ans après, Mme de Vigny mettait au monde son quatrième enfant (2). Comme ils avaient perdu les trois premiers et que, depuis la mort du marquis de Baraudin, plus rien ne les retenait à Loches où il n'y avait aucune sécurité pour eux, ils prirent le berceau de leur petit Alfred et le transportèrent avec eux à Paris.

Et voilà comment Alfred de Vigny, qui ne vit jamais sa ville natale qu'à travers les récits pleins de larmes et de sang de sa mère, sacrifia dans son cœur la Touraine, sa première nourrice, à la Beauce d'où les de Vigny étaient originaires et où il avait passé, soit au Tronchet, soit à la Briche, une partie de son enfance.

« Paris, a-t-il écrit, fut presque ma patrie, quoique la Beauce fût la véritable pour moi. Mais Paris avec ses boues, ses pluies et sa poussière, Paris avec sa tristesse bruyante et son éternel tourbillon d'événements, avec ses revues d'empereurs et de rois, ses pompeuses morts, ses pompeux mariages, ses monotones fêtes à lampions et à distributions populaires, avec ses théâtres toujours pleins, même dans les calamités publiques, avec ses ateliers de réputations fabriquées, usées et brisées en si peu de temps, avec ses fatigantes assemblées, ses bals, ses *raouts*, ses promenades, ses intrigues, Paris, triste chaos, me donna de bonne heure la tristesse qu'il porte lui-même et

(1) A l'agent national de la commune de Loches.

« Je t'adresse, citoyen, la mise en liberté définitive de la citoyenne Vigny; dis, je te prie, à son mari que je suis flatté de son souvenir, mais que je le suis encore plus de l'avoir prévenu en lui rendant son beau-père.

« Salut.

« Boucher Sauveur,
député de Paris.

« Ce 15 nivôse (an III). »

(Communiqué par M. Archambault.)

(2) Le premier, Léon-Emmanuel-Honorat, naquit le 15 octobre 1791 et mourut le 31 octobre suivant. — Le second, Adolphe-Marie-Victor, naquit le 9 janvier 1793 et mourut le 3 thermidor an II. — Le troisième, Emmanuel, naquit le 22 prairial an III et mourut le 18 ventôse an IV.

qui est celle d'une vieille ville, tête d'un corps social (1). »

Ce n'est que vers la cinquantaine, quand il entra en relations avec sa cousine, la vicomtesse du Plessis, qu'il se sentit attiré vers la Touraine et que, de Beauceron qu'il croyait être, il reconnut qu'il était Tourangeau.

Alexandrine Bléré était fille d'un avocat distingué de Tours qui l'avait mariée au vicomte Hector Lebreton du Plessis dont la mère était une demoiselle de Vigny. C'était une jolie femme, très spirituelle et très mondaine et qui, sans tourner au bas bleu, s'occupait beaucoup d'art et de littérature. Elle ne tarda pas à prendre un véritable ascendant sur le poète, son cousin, qui, non content de lui écrire les lettres exquises que l'on sait (2), la visita souvent dans son petit castel de Dolbeau. Ce castel, situé dans la commune de Semblançay, non loin du château féodal de ce nom, est bâti sur une éminence. Il n'offre rien de remarquable comme architecture, mais la tourelle qui coupe sa façade par moitié lui donne un faux air de manoir Renaissance, et de la terrasse où il s'élève on découvre une charmante petite vallée traversée par un ruisseau (3).

La première fois qu'Alfred de Vigny y vint en villégiature, il emporta de son séjour un souvenir si agréable, qu'à peine rentré dans sa terre du Maine-Giraud, il écrivit à sa cousine :

« *Angoulême, 20 septembre 1846.* Vous m'avez décidé à l'adoption de ma patrie. Ingrat que j'étais de ne pas l'aimer et la mieux connaître! C'est quelque chose que de rendre un citoyen à l'amour de sa cité. La cité n'y gagne que bien peu : c'est un Tourangeau de plus en Touraine. Mais le citoyen y gagne beaucoup. Il sait les charmes de son pays et y concentre ses affections. Je n'aimerai plus la

(1) *Journal d'un Poète*, p. 229.

(2) Voir la *Revue des Deux-Mondes* du 1er janvier 1897.

(3) Dobleau appartient aujourd'hui à M. P. de Lavalette, dont la mère était une demoiselle du Plessis et la belle-sœur de la vicomtesse Alexandrine, cousine et amie du poète. Disons à ce propos qu'Alfred de Vigny avait en Touraine de nombreux cousins plus ou moins éloignés. De ce nombre étaient les de Saint-Chamans, de Larivière, de Thourette, Le Large d'Ervan, Chicoyneau de Lavalette, de Lestang, etc., qui tous s'étaient alliés aux de Vigny au commencement de ce siècle.

Beauce, et l'Angoumois m'ennuie déjà, depuis un immense quart d'heure que je l'habite. Dites à Monsieur votre père, je vous prie, que j'adopte sa théorie. On est du pays où l'on est né et où l'on a été remué dans son premier berceau. »

Rien de plus juste, et cependant, après avoir lu ces lignes, je n'ai pu m'empêcher de faire cette réflexion. Si Alfred de Vigny, à cinquante ans, après quelques jours passés à Dolbeau, avait enfin senti son cœur battre d'amour pour la Touraine, que n'aurait-il pas éprouvé à la vue de Loches, « son premier berceau »? quels cris d'admiration et d'enthousiasme n'aurait-il pas poussés en voyant, de la terrasse du château de Charles VIII et de Louis XII, se dérouler à ses pieds, dans un décor véritablement féerique, l'immense toile ensoleillée au milieu de laquelle coule la lente et claire rivière de l'Indre?

Je sais bien qu'à Dolbeau il y avait pour embellir le paysage les yeux riants de la cousine, mais à Loches, n'y avait-il pas pour charmer le poète quelque chose de plus doux encore, le souvenir attendri de cette autre jolie femme qui fut sa mère? Etant donné le culte profond qu'il eut pour elle de son vivant et le long chagrin qu'il ressentit de sa perte, on a peine à s'expliquer que sa chère mémoire n'ait jamais ramené Alfred de Vigny dans sa ville natale (1), qu'avant de mourir il n'ait pas eu la curiosité si naturelle de revoir la petite maison blanche où il avait jeté ses premiers vagissements (2). Car cet enfant de la Touraine fut

(1) On lit dans son *Journal*, P. 57 : « Je suis né à Loches, petite ville de Touraine, jolie, dit-on; je ne l'ai jamais vue. »

(2) Cela est d'autant plus extraordinaire qu'Alfred de Vigny avait, comme je le dis plus haut, de nombreux cousins en Touraine et entretenait une correspondance suivie avec un M. de Lestang, son parent par alliance, qui s'était fixé à Loches en 1841 et qui y mourut en 1862. J'ai sous les yeux quelques-unes de ses lettres à ce M. de Lestang :

« J'ai appris par M. de Boisnier, lui mandait-il le 15 juin 1841, que vous étiez domicilié à Loches, mon cher cousin. Sûr à présent que ma lettre vous parviendra, je vous écris pour vous bien assurer que je n'oublierai pas la fille Pitancier (sa sœur de lait) que vous me recommandez, sitôt qu'il me sera permis de faire le bien, comme je l'entends et comme j'aime le faire. J'ai écrit à ce sujet à M. Delalande de Vallières (avocat à Loches) qui avait bien voulu s'en occuper.

« Si par hasard vous veniez à Paris, mon cousin, j'espère que vous n'oublieriez pas mon adresse, et si quelque affaire militaire ou autre vous donnait quelque désir de trouver un ami qui s'en occupât, ne

avant tout le fils de sa mère. Il avait non seulement son beau visage, ses grands yeux d'un bleu tendre, sa chevelure ondoyante et soyeuse, son teint pâle, sa physionomie pensive, il avait encore sa tournure d'esprit, ses manières distinguées, son âme compatissante et jusqu'à sa tristesse mortelle qu'il croyait tenir de Paris, sa ville d'adoption, et qui lui était venue de la nature d'abord et puis des événements qui avaient marqué sa naissance.

Après cela, qui sait? peut-être Alfred de Vigny connaissait-il sa ville natale comme il nous arrive parfois de connaître certaine personne sans l'avoir jamais vue. Le jour



Castel de Dolbeau, dessin de J. Pomer.

où je visitai pour la première fois cette petite cité que son histoire et ses monuments ont rendue si grande, je me demandai sérieusement si quelque fée ne la lui avait pas montrée en rêve, avec sa ceinture légère de coteaux crayeux, sa façade riante sur la rivière, ses portes fortifiées qui datent du moyen âge, sa tour Carrée et sa tour Ronde, son église romane et son château Renaissance, et tout l'horizon qui s'étend devant elle, de Verneuil à la forêt de Beau-

doutez pas de ma bonne volonté. — Vous êtes fils d'une *demoiselle de Vigny*, et votre enfance a, comme la mienne, des souvenirs de cette vieille Beauce où mon grand-père avait tant de châteaux dont je n'ai conservé que les noms.

« Tout à vous,
« ALFRED DE VIGNY. »

(Lettre inédite.)

lieu qui le barre d'une ligne sombre, — lorsqu'il fit l'admirable description de la Touraine par où s'ouvre son roman de *Cinq-Mars*.

Les vrais poètes, on l'a dit avec raison, reçoivent en naissant le don de seconde vue, et bon sang ne ment point. En se déclarant Tourangeau sur le tard, Alfred de Vigny n'avait pas besoin de renier la Beauce. Lui, Beauceron! qui l'eût jamais cru! La Beauce a pu produire des militaires et des laboureurs, des hommes d'épée et de charrue, elle est incapable de produire un poète, un homme d'imagination de l'envergure de Vigny, avec ses plaines immenses qui n'ont d'autre ondulation que celle du vent dans les blés. La Touraine, au contraire, est un merveilleux jardin où la Muse de l'histoire semble avoir attiré tout le chœur d'Apollon. Dans ce jardin de plaisance, bordé de châteaux tels que Blois, Chambord, Azay-le-Rideau, Langeais, Chenonceaux, Loches et Amboise, on a vu, en effet, par je ne sais quel miracle, une Agnès Sorel (1) préparer les voies à la Pucelle d'Orléans; une duchesse de Bretagne marier l'hermine aux fleurs de lys; un Rabelais faire sonner son large rire là où cent ans plus tard Descartes devait renouveler la métaphysique en l'inondant de clartés ; un Balzac enfin, promener au bout de sa plume tous les masques de la comédie humaine!... Il manquait à la gloire de la Touraine un poète royal, sachant manier le vers comme Rabelais, Descartes et Balzac ont manié la prose. Alfred de Vigny eut l'insigne honneur de combler cette lacune; depuis lors la Touraine n'a plus rien à envier aux plus riches provinces de France.

(1) Le tombeau d'Agnès Sorel se trouve au château de Loches dans le même corps de bâtiment que l'oratoire de la reine Anne.

-Honorat de BARAU
anterie, commissai
à Marie-Jacqueline

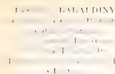
BA- Louis-Nicolas
10 RAUDIN, né
avril 1716, n
7 août 1717.

GENÉALOGIE

DE LA FAMILLE DE BARAUDIN



Blason de la famille de Baraudin.



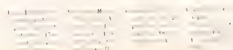






Blason ... A. de Vigny





LIVRE II

Les amours d'Alfred de Vigny

CHAPITRE PREMIER

DELPHINE GAY

Le Cénacle de la *Muse française*. — Delphine Gay et le comte d'Artois. — Comment Delphine s'éprit d'Alfred de Vigny. — Mme de Vigny s'oppose à leur mariage. — L'idée de la noblesse chez Alfred de Vigny. — Portrait de Delphine par Lamartine. — « Elle riait trop ! ». — Alfred de Vigny en garnison à Strasbourg et à Bordeaux. — Premières confidences de Sophie Gay à Mme Desbordes-Valmore. — Le Cénacle bordelais d'Edouard Géraud. — La *Ruche d'Aquitaine*. — Accueil fait par Edouard Géraud à Mme Desbordes-Valmore. — Propos de salon de Marceline. — Alfred de Vigny est introduit dans la société de Géraud par Edouard Delprat. — Les *Deux Amitiés* par Delphine. — Le poème de *Dolorida* jugé par Sophie Gay. — Lettres de Sophie à Marceline. — Le *Satan* d'Alfred de Vigny. — Un mariage manqué. — *Elle riait trop*. — Dernière poésie d'Alfred de Vigny dédiée à Mme Delphine de Girardin.

I

Il y a dans la littérature française deux ou trois prénoms d'auteurs qui sont à eux seuls des noms illustres et qui,

dès qu'on les prononce, évoquent le souvenir et l'image des plus belles Muses des temps anciens.

De ceux-là sont les prénoms de Delphine et de Marceline. Le premier pourrait être synonyme de Thalie et l'autre d'Erato. La Comédie à côté de l'Elégie; le rire éclatant à côté des larmes!...

Or, dans la vie d'Alfred de Vigny, à l'heure matinale où son âme pensive s'ouvrait à la poésie, Delphine joua le rôle d'amoureuse ingénue, et Marceline le rôle de confidente.

C'est ce roman de la vingtième année du poète que je voudrais conter ici. Quelques pages y suffiront, car si l'intrigue en fut nouée dans le Cénacle de la *Muse française*, il dura moins que lui encore.

Ce Cénacle, il faut bien le dire, était à l'origine passablement mêlé. Il y avait de tout : des vieux et des jeunes, des amis de la tradition et de la nouveauté, mais, en somme, presque autant de pompiers que d'incendiaires.

Soumet, Guiraud, Baour-Lormian y coudoyaient Victor Hugo, Emile Deschamps et Charles Nodier. Alfred de Vigny s'y rencontrait avec Jules de Rességuier, Pichald, Lefèvre et Ulric Guttinguer.

Et pour éviter le reproche de manquer de femmes, le Cénacle avait ouvert sa porte à double battant à toutes les joueuses de harpe, de guitare et de mandoline, depuis Mmes Tastu, Dufrénoy et Desbordes-Valmore jusqu'à Sophie Gay dont la belle jeune fille, alors dans la fleur de ses grâces naissantes, reçut bientôt tous les hommages.

On ne savait pas encore ce que c'était que le genre classique et le genre romantique. Victor Hugo n'était encore que l'Enfant sublime et, même après le coup de soleil des *Méditations*, cherchant sa voie dans les ténèbres. Mais entre tous les poètes des deux sexes que l'amour de l'art avait réunis il y avait une émulation cordiale, une admiration mutuelle et de bon aloi qui, du côté des hommes, se doublait d'un véritable charme. Et le charme, je le dis tout de suite, c'était la jeunesse et la beauté triomphante de Delphine. Comment le Cénacle ne l'aurait-il pas subi, quand tous les salons de Paris le subissaient, voire un prince du sang qui, pour les beaux yeux de Delphine, faillit devenir parjure au serment qu'il avait fait, au lit de mort de Mme de



Mme SOPHIE GAY
d'après une lithographie de Lne Collière.

Polastron, sa dernière maîtresse, de ne jamais la remplacer dans son cœur.

Delphine ignora toute sa vie le sentiment d'admiration qu'elle avait inspiré au comte d'Artois, mais l'eût-elle connu dans le moment, qu'elle n'en aurait pas été troublée, car elle avait le cœur plein d'une autre image. Elle aimait en ce



A. de Vigny, en uniforme de mousquetaires rouges, d'après un tableau conservé au *Musée Carnavalet*.

temps-là un beau militaire, un lieutenant de la garde royale, et je ne surprendrai personne en disant que ce n'était point le costume qui l'avait séduite, mais que son cœur était allé tout droit au poète qui, sous l'épaulette d'or, l'avait émue avec ses vers. Elle s'était même éprise de lui d'autant plus vite que, tout d'abord, il n'avait pas eu l'air d'y prendre garde. Cependant, soit timidité, soit coquetterie, à dater du

jour où il s'aperçut qu'elle rougissait devant lui, les apparitions de Vigny au Cénacle devinrent plus rares. Mais la mère de Delphine, qui se connaissait en amoureux, ayant fréquenté la société la plus débauchée de la Révolution, Sophie n'était pas plus dupe de son manège que de la réserve de sa fille. On a beau s'observer, on se trahit toujours quand on aime. Or Sophie avait remarqué que dans les vers de Delphine la même image revenait sans cesse, et que lorsque la conversation tombait sur M. de Vigny, une petite flamme lui montait subitement à la joue. Ses pressentiments se changèrent en certitude le jour où sa fille refusa nettement tel parti avantageux qu'on lui proposait. Ce jour-là, elle lui prit les deux mains et, la regardant dans le blanc des yeux :

— Alors, tu aimes M. de Vigny?

— Oui, ma mère.

Et Sophie et Delphine tombèrent dans les bras l'une de l'autre.

Il ne leur restait plus qu'à faire la conquête du bel officier de la garde royale.

II

A vrai dire, elle était déjà aux trois quarts faite, et si Vigny n'avait écouté que la voix de son admiration, il n'eût pas attendu plus longtemps pour demander la main de Delphine. Mais la voix de l'admiration n'était pas la seule qui lui parlât alors; il y avait aussi la voix de la raison, et celle-ci était d'autant plus forte qu'elle lui parlait par la bouche de sa mère, — de sa mère qui était veuve et qui n'avait plus que lui au monde.

Elle lui fit comprendre qu'un officier d'avenir mais qui n'avait d'autre fortune que son titre nobiliaire ne pouvait pas décemment épouser une jeune fille sans dot, fût-elle belle comme le jour. Sophie Gay dit que Mme de Vigny était vaine de son titre et qu'elle avait promis son fils à une parente riche. Elle était, je crois, mal renseignée sur

ce dernier point, et elle s'abusait certainement sur le premier. On sait le peu de cas qu'Alfred de Vigny faisait de sa noblesse et les admirables vers qu'elle lui a inspirés :

Si l'orgueil prend ton cœur quand le peuple me nomme,
Que de mes livres seuls te vienne ta fierté.
J'ai mis sur le cimier doré du gentilhomme
Une plume de fer qui n'est pas sans beauté.
J'ai fait illustre un nom qu'on m'a transmis sans gloire.
Qu'il soit ancien, qu'importe ! il n'aura de mémoire
Que du jour seulement où mon front l'a porté.

Dans le caveau des miens plongeant mes pas nocturnes,
J'ai compté mes aïeux suivant leur vieille loi.
J'ouvris leurs parchemins, je fouillai dans leurs urnes
Empreintes sur le flanc des sceaux de chaque roi.
A peine une étincelle a relui dans leur cendre.
C'est en vain que d'eux tous le sang m'a fait descendre ;
Si j'écris leur histoire, ils descendront de moi (1).

C'est son père qui lui avait donné, tout enfant, l'idée la plus vraie de la noblesse et qui, en lui contant l'anecdote suivante, avait détruit à jamais en lui le faux orgueil de la naissance. Un soir qu'il demandait à son père ce que c'était que la noblesse, le comte de Vigny s'était pris à sourire et, l'ayant assis sur ses genoux, avait prié sa femme de lui donner un volume de Mme de Sévigné. « Voici, lui dit-il, voici la vérité dans une chanson de M. de Coulanges à Mme de Sévigné, quand on disputait sur l'ancienneté d'une famille. Nous fûmes tous laboureurs, nous avons tous conduit notre charrue. L'un a dételé le matin, l'autre l'après-dînée. Voilà toute la différence (2). »

Mme de Vigny, quoique plus fière que son mari (3), était à peu près dans les mêmes sentiments sur cet article, mais elle avait trop souffert de leur manque de fortune pour ne pas savoir le prix de l'argent. Or, sans vouloir tout subordonner à la question d'intérêt dans le mariage de son fils, elle ne lui aurait pas permis de faire un mariage d'amour qui ne fût pas argenté.

(1) *L'Esprit pur.*
(2) *Journal d'un Poète*, p. 234.
(3) M. de Vigny était mort au commencement de l'année 1814, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

C'est pour cela sans doute qu'Alfred de Vigny ne déclarait pas sa flamme à la belle Delphine. Je crois, d'ailleurs, que Mme Sophie Gay voyait juste quand elle disait que l'admiration du jeune poète était plus vive que tendre. C'est le sort commun des déesses d'inspirer plus d'admiration que d'amour. Or, si l'on s'en rapporte à la légende, Delphine fut véritablement une déesse de beauté. Lamartine qui, lui aussi, fut un de ses admirateurs, mais qui s'est défendu un jour de l'avoir aimée, nous a tracé d'elle le royal portrait que voici :

« Son profil légèrement aquilin était semblable à celui des femmes des Abruzzes ; elle les rappelait aussi par l'énergie de sa structure et par la gracieuse cambrure du cou. Le profil se dessinait en lumière sur le bleu du ciel et sur le vert des eaux; la fierté y luttait dans un admirable équilibre avec la sensibilité; le front était mâle, la bouche féminine : cette bouche portait, sur ses lèvres très mobiles, l'impression de la mélancolie. Les joues pâlies par l'émotion du spectacle, et un peu déprimées par la précocité de la pensée, avaient la jeunesse, mais non la plénitude du printemps; c'est le caractère de cette figure, qui attachait le plus le regard en attendrissant l'intérêt pour elle. Plus fraîche, elle aurait été trop éblouissante. La teinte du marbre sied seule aux belles statues vivantes comme aux statues mortes. Il faut sentir l'âme, la passion ou la douleur à travers la peau. L'âme, la passion, la piété, l'enthousiasme sont pâles...

« Le son de sa voix complétait son charme : c'était le timbre de l'inspiration. Son entretien avait la soudaineté, l'émotion, l'accent des poètes, avec la bienséance de la jeune fille; elle n'avait à mon goût qu'une imperfection, elle riait trop : hélas !... beau défaut de la jeunesse qui ignore la destinée; à cela près, elle était accomplie. La tête et le port de la tête rappelaient trait pour trait, en femme, celle de l'Apollon du Belvédère en homme : on voyait que sa mère, en la portant dans ses flancs, avait trop regardé les dieux de marbre (1).

(1) *Souvenirs et Portraits*, par Lamartine, t. I.

III

Elle riait trop!... Qui sait? Vigny, qui était un triste, comme Lamartine, aura peut-être trouvé, lui aussi, que Delphine riait trop (1). Les vrais poètes, qui sont ceux du cœur, ont toujours eu plus de goût pour les larmes que pour le rire, et l'on sait que l'école de 1820 engendra plutôt la mélancolie que la gaieté. Lamartine disait qu'il y a plus de génie dans une larme que dans toutes les bibliothèques de l'Univers. C'est probablement pour cela que les romances sentimentales de Mme Desbordes-Valmore plaisaient tant aux âmes de sa génération. Quoi qu'il en soit, que ce fût la faute ou non du rire éclatant de Delphine, il est certain que le cœur de Vigny ne fut jamais pris à ses charmes.

Cependant Mme Sophie Gay ne désespérait pas de le marier avec sa fille. Elle avait beau lui répéter, chaque fois qu'elle la voyait songeuse, que M. de Vigny n'était point pour elle, au fond elle croyait à son rêve, et ce qu'elle en disait à Delphine, c'était uniquement pour faire la part du feu et lui épargner, le cas échéant, une déception par trop cruelle.

Une fois pourtant, elle perdit confiance, ce fut quand M. de Vigny fut envoyé en garnison à Strasbourg, car elle savait la force du proverbe : loin des yeux, loin du cœur. Mais quand on lui eut appris que de Strasbourg il venait de passer à Bordeaux, elle vit là un de ces coups du hasard qu'on a raison de nommer providentiels. Mme Desbordes-Valmore n'était-elle pas à Bordeaux depuis quelque temps, et ce brave Emile Deschamps, qui décidément était le trait d'union de toutes les connaissances de Vigny, ne lui avait-il pas parlé d'un sien cousin, Edouard Delprat, qui voyait souvent notre jeune poète et Marceline? A qui mieux qu'à elle pourrait-elle s'ouvrir du beau rêve qu'elle caressait

(1) Se rappeler ce qu'il écrivait à Mme Dorval : « Tu vois quel trône tu as dans la pensée des hommes qui s'imaginent trouver en toi un être toujours rêveur, mélancolique, tendre et souffrant. Travaille à ne pas travailler ta belle nature... Tes deux ennemies sont la *gaieté bruyante* et la colère. »

dans son orgueil de mère? Qui pourrait mieux la servir dans cette situation tout particulièrement délicate? Et la voilà qui prend la plume et qui fait part de son tourment à M[me] Desbordes-Valmore.

Elles sont exquises ces lettres de Sophie à Marceline; je ne regrette qu'une chose, c'est que Sainte-Beuve, qui aurait pu en tirer un si joli parti, s'il l'avait voulu, se soit contenté de les publier sèchement au bas d'une page (1) en les faisant suivre de deux ou trois lignes désobligeantes. La première est datée du mois d'août 1823. M[me] Gay y raconte comment sa chère Delphine s'est éprise de M. de Vigny :

« Je vous le dis bien bas, c'est le plus aimable de tous, et, malheureusement, un jeune cœur qui vous aime tendrement et que vous protégez beaucoup s'est aperçu de cette amabilité parfaite. Tant de talent, de grâce et de coquetterie dut enchanter cette âme si pure, et la poésie est venue déifier tout cela. La pauvre enfant était loin de prévoir qu'une rêverie si douce lui coûterait des larmes; mais cette rêverie s'emparait de sa vie. Je l'ai vu, j'en ai tremblé, et après m'être assurée que ce rêve ne pouvait se réaliser, j'ai hâté le réveil. »

Elle n'ose pas dire qu'elle a pris ce rêve à son compte, mais elle le laisse entendre :

« Comment un homme comme Vigny ne serait-il pas ravi d'animer, de troubler une personne comme Delphine? »

Elle ne peut y croire et c'est pour cela qu'elle s'adresse à Marceline.

« Voilà une confidence, continue-t-elle, qui prouve tout ce que vous êtes pour moi, chère amie, et je n'ai pas besoin de vous recommander le secret. Mais je dois à ce malentendu de la société un chagrin de tous les jours et que vous seule pouvez bien comprendre. Si vous voyez cet Alfred parlez-lui de nous et regardez-le : il me semble impossible qu'un certain nom ne flatte pas son oreille. Il a de l'amitié pour moi, et je lui en conserve de mon côté, à travers mon ressentiment caché. Je suis sûre que vous le partagerez et

(1) *Nouveaux Lundis*, t. VI.

que vous ne lui pardonnerez pas de ne point l'adorer. Leurs goûts, leurs talents s'accordaient si bien! »

Mme Sophie Gay ne savait pas si bien s'adresser en prenant Mme Desbordes-Valmore pour confidente. Non seulement, en effet, elle était femme à la comprendre, mais son talent, la réputation qui l'avait précédée à Bordeaux, lui avaient ouvert toutes les portes de la société bordelaise, à commencer par celles du petit cénacle littéraire qui reconnaissait pour chef Edouard Géraud.

IV

Edouard Géraud avait débuté dans la littérature par des romances qui étaient devenues presque aussi célèbres que celles de Marceline et dont le recueil fut salué à son apparition (1818) par Charles Nodier dans le *Journal des Débats*.

« A cette date de 1818, dit M. Maurice Albert, éditeur du *Journal intime* de Géraud, les romances du poète bordelais apportaient quelque chose de très neuf, révélaient des mérites bien personnels et une curieuse originalité. C'est une œuvre de transition. S'ils rappelaient par leur grâce légère et leur audace libertine les poésies de Parny, fort à la mode alors, comme le témoigne l'éloge que précisément à cette époque Lamartine composait pour l'Académie de Mâcon, ces vers offraient aussi un double caractère très nouveau, celui-là même qu'on retrouvera tout à l'heure, avec le génie en plus, chez le poète du *Lac* et chez Victor Hugo. Ils étaient, les uns très intimes, parfois même mélancoliques, comme les *Méditations*, les autres, comme les ballades, inspirés par le moyen âge, dont E. Géraud fut le premier en France à comprendre l'intérêt poétique, et vers lequel il essayait, deux ans avant la naissance de Victor Hugo, de tourner la curiosité de ses contemporains (1). »

L'année d'avant, Géraud avait fondé à Bordeaux, pour

(1) Introduction au *Journal intime* d'Edouard Géraud.

expliquer publiquement ses idées, car il en avait beaucoup et de très neuve, une revue littéraire dans le genre du *Globe* et qu'il baptisa la *Ruche d'Aquitaine*. A cette *Ruche* ouverte à tous les talents, accoururent une foule d'abeilles de l'Hélicon romantique et même quelques frelons de l'autre bord, car Géraud n'avait point de préférences. Il professait *avec politesse et mesure* des doctrines que le goût et la raison pouvaient avouer.

« Je n'entends rien, disait-il, absolument rien à la distinction qu'on s'efforce d'établir depuis quelque temps entre l'école classique et l'école romantique. Je ne sais ce que peut signifier ce dernier mot, qui n'est pas français. Mais la fureur de classer les ouvrages et de les proscrire à l'aide de certaines expressions mal comprises et mal définies, ne m'a jamais beaucoup intimidé. Il faudrait laisser aux botanistes cette manie de la classification. Qu'un livre m'intéresse ou m'amuse, voilà le point essentiel, le *principium et fons;* peu m'importe après cela de savoir à quelle école on veut qu'il appartienne. *Roland furieux, le Petit Jehan de Saintré, Obéron, René* ne sont peut-être pas de ces ouvrages qu'on est convenu de nommer classiques; je ne les regarde pas moins cependant comme des productions charmantes, dont je voudrais bien être l'auteur. C'est dans cet esprit exempt de tout préjugé littéraire que je rédige mes articles de la *Ruche*, car le *fari quæ sentiam* fut toujours ma suprême loi. »

Il semble, après cette déclaration qui rappelle un peu celle de Victor Hugo dans la seconde préface des *Odes et Ballades*, il semble que Mme Desbordes-Valmore aurait dû recevoir à la *Ruche* un accueil enthousiaste. N'avait-elle pas été la première hirondelle du nouveau printemps littéraire? Cet accueil ne fut pourtant que sympathique. Ses élégies et ses romances troublèrent l'esthétique de Géraud, qui, comme Baour-Lormian, aimait assez la nouveauté des formes du romantisme, mais qui ne voyait point de salut en dehors du style classique.

« Ces élégies de Marceline Desbordes, écrivait-il dans son *Journal* à la date du 18 juillet 1823, sont toujours des épanchements, des effusions d'une âme tendre et rêveuse, mais où rien n'est assez arrêté pour satisfaire le *bon sens*. Il



Mlle DELPHINE GAY

lithographie de Julien (1839)

semble qu'elle commence toujours sans s'être bien rendue compte de ce qu'elle veut dire et faire : ses sujets ne sont jamais ni assez déterminés, ni assez encadrés; et quand elle finit, on n'en voit pas non plus la raison. Les paysagistes se servent d'une expression remarquable : ils disent que c'est un grand talent que de bien *choisir sa place*, ou de *savoir s'asseoir* en présence de l'objet qu'on veut peindre. Eh bien, Mme Desbordes, à mon avis, ne sait point s'asseoir. Après avoir parcouru ses élégies, il ne me reste presque rien dans l'imagination ou dans la mémoire; ses grâces ont quelque chose de si fugitif et de si vaporeux qu'elles ne laissent que bien peu de traces après elles. Comment retenir d'ailleurs ce qu'on a souvent tant de peine à comprendre? »

Ce n'était pas trop mal vu pour un éclectique. Le *bon sens*, en effet, n'a pas grand chose à recueillir dans les élégies de Marceline; le sujet et l'expression sont toujours plus ou moins vaporeux, mais le *mal du siècle*, cette tristesse indéfinissable qui devait s'étendre à toute la littérature à partir de *René*, y jeta un de ses premiers cris. Et c'est ce qui fit leur nouveauté, leur charme et leur succès.

Cependant les réserves que formulait Géraud sur l'œuvre poétique de Marceline ne l'empêchaient pas d'avoir pour elle une admiration profonde. Cela se sent à la façon méticuleuse dont il note dans son *Journal* ses moindres faits et gestes et jusqu'à ses propos de salon.

C'est ainsi que j'y relève les anecdotes suivantes :

Mars.

« Mme Desbordes-Valmore nous racontait l'autre jour que Mlle Bourgoin, artiste du Théâtre-Français, vivait avec M. Chaptal, célèbre chimiste et un des grands dignitaires de la cour de Bonaparte. Elle en avait même un enfant. Un jour qu'elle entendait plusieurs personnes de sa société s'entretenir de ce qu'elles voulaient demander à l'Empereur, et préparer d'avance leur discours : « Et toi, mon fils, dit-elle à son bambin, comment parleras-tu au grand Napoléon? Tiens, voici ce que tu auras de mieux à lui dire :

« Monsieur, je suis bâtard de votre apothicaire. »

Juillet.

« Mme Desbordes-Valmore écrivait dernièrement à Montano, son amie, une lettre charmante qui finissait par ces mots : *farewel nightingale ;* et comme Montano ne sait pas un mot d'anglais, Mme Desbordes avait ajouté au-dessous : *Ecoute-toi et devine.* Gergères trouve avec raison beaucoup de finesse et d'esprit dans ce petit rien. »

24 juillet.

« Soirée passée chez Mme Nairac, où se trouvaient Garat, Mme Desbordes-Valmore, son beau-père, Mme Vendure, etc. On y conte des histoires de fantômes, de pressentiments et de rêves étranges, Mme Marceline surtout, qui raconte fort bien. On lui a fait lire mes poésies et ma nouvelle du *Gabeur;* elle trouve, dit Mlle Nairac, que *cela est désespérant de clarté.* Pauline, qui était avec moi, s'amusa ce soir-là, au point d'oublier sa fille jusqu'à onze heures.

« M. Garat nous raconta ce mot de Mme de Staël, à propos de sa rivale, Mme de Genlis, qui avait traité Fénelon avec une certaine sévérité, dans un de ses derniers ouvrages : « A la manière dont Mme de Genlis a parlé de « Fénelon, je croyais que c'était tout récemment qu'il avait « été disgracié. »

Octobre.

« Voici un couplet que Mme Desbordes-Valmore chante très plaisamment sur l'air de *Femmes, voulez-vous éprouver...?* Il est, dit-on, de M. de Jouy, lequel a voulu imiter le genre de versification propre aux commis marchands de la bonne ville de Paris :

Adèle, je t'ai vue hier ;
Tu avais ton chapeau aurore ;
Avec ce hussard qui te perd,
Tu allais au bale de Flore.
O Adèle ! ô objet charmant !
Méfie-toi de ces bons apôtres.
Fille qui a eu un amant
Peut peu à peu en avoir d'autres.

V

C'est dans ce milieu littéraire et mondain tout ensemble qu'Alfred de Vigny fut introduit par Edouard Delprat, à son arrivée à Bordeaux. Il s'y montra si aimable, si plein des usages du monde et, malgré tout son talent, d'une modestie si sincère, qu'il fit tourner toutes les têtes, à commencer par Mme Desbordes-Valmore. Aussi, quand elle reçut les premières confidences de son amie Sophie Gay, se promit-elle immédiatement de la servir dans ses desseins. Comment! ce beau chérubin n'aurait enflammé le cœur de Delphine que pour le voir se consumer de chagrin! Cela n'était pas possible : il y avait certainement un malentendu, ces deux jeunes gens étaient vraiment faits l'un pour l'autre. Mais, à la réflexion, le sujet lui parut plus délicat à aborder qu'elle n'avait cru tout d'abord. L'amour tient à à si peu de chose, et les hommes sont si volages!

Tout en examinant les moyens d'éprouver les vrais sentiments de Vigny pour Delphine, les strophes de sa pièce des *Deux Amitiés* lui revinrent machinalement à la mémoire :

Il est deux Amitiés comme il est deux Amours.
L'une ressemble à l'imprudence ;
Faite pour l'âge heureux dont elle a l'ignorance,
C'est une enfant qui rit toujours.
Bruyante, naïve et légère,
Elle éclate en transports joyeux.
Aux préjugés du monde, indocile, étrangère,
Elle confond les rangs et folâtre avec eux.
L'instinct du cœur est sa science,
Et son guide est la confiance.
L'enfance ne sait point haïr :
Elle ignore qu'on peut trahir.

L'autre Amitié, plus grave, plus austère,
Se donne avec lenteur, choisit avec mystère.
Elle observe en silence et craint de s'avancer ;
Elle écarte les fleurs de peur de s'y blesser,

Choisissant la raison pour conseil et pour guide,
Elle voit par ses yeux et marche sur ses pas :
Son abord est craintif, son regard est timide ;
Elle attend, et ne prévient pas (1).

Sa mémoire l'avait bien servie, car ces deux amitiés ressemblaient à s'y méprendre au sentiment que Delphine et Vigny éprouvaient l'un pour l'autre. Comment donc pourrait-elle établir entre ce charbon ardent et ce morceau de glace le courant magnétique qui change l'amitié en amour? Marceline essaya tout de même. Nous n'avons par malheur aucune de ses lettres, mais on les devine à travers les lignes de celles de Sophie. Et l'intrigue y gagne au lieu d'y perdre. A cette époque on ne parlait à Bordeaux que du poème de *Dolorida* (2), que Vigny lisait dans les salons et qui circulait en copies de main en main, en attendant qu'il parût dans la *Muse française.*

La lecture de ces vers de passion fut-elle pour Marceline l'occasion qu'elle cherchait de mettre, en présence de Vigny, la conversation sur le sujet de Delphine et de rappeler au poète qu'il avait laissé à Paris une petite Dolorida qui ne cessait de l'aimer et de penser à lui? Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle le chapitra de son mieux et que son éloquence ne fut pas sans effet, car, à la date du 14 octobre 1823, elle reçut de Sophie la lettre qu'on va lire.

« Que j'ai pensé à vous, chère amie, en lisant *Dolorida!* C'est divin! n'est-ce pas? Il nous l'avait déjà dite et redite même. Eh bien! j'ai trouvé encore plus de plaisir à la lire. C'est une composition, un tableau admirable. Le moyen de se distraire d'un démon qui se rappelle à vous par de tels souvenirs? Delphine attend avec impatience votre avis sur cette *Dolorida;* elle espère se dédommager, en citant votre suffrage, de la contrainte qu'elle éprouve en n'osant donner hautement le sien. J'ai reçu une lettre charmante de l'auteur; mais comme il met les numéros de travers, elle ne m'est parvenue qu'après des courses sans fin. J'au-

(1) *Poésies de Mme Desbordes-Valmore, Elégies.* — Charpentier, éditeur, 1842.
(2) « J'ai pris le parti d'analyser franchement sa *Dolorida,* ainsi qu'il me le demandait lui-même. » (*Journal intime* d'Edouard Géraud, p. 225.)

rais été désolée de la perdre, car elle contient des choses ravissantes pour vous. J'avais bien prévu qu'il vous sentirait comme moi, c'est la personne du monde la plus sensible à la grâce et à l'esprit. Aussi plus j'y pense et plus e dis : « C'est dommage! » Le voilà en Catalogne, dit-on. La paix ne le ramènera-t-elle pas? Je vais lui répondre au hasard, sans savoir où le trouver. Si vous en savez quelque chose, vous me le direz. N'est-il pas bien ridicule de courir ainsi, encore malade? »

VI

On sait que Vigny n'alla pas en Espagne et que, à peine arrivé à Pau où fut envoyé son régiment, il obtint un congé pour venir à Paris. En apprenant cette bonne nouvelle, Sophie Gay ne put contenir sa joie, et voici en quels termes elle en fit part à son amie de Bordeaux :

« Vous connaissez sans doute le *Satan* de M. de Vigny. On dit que c'est ravissant de grâce et de scélératesse. L'auteur vient à Paris. S'il ne m'apporte ni lettres ni vers de vous, nous l'étranglerons. Ainsi conservez au monde un homme aimable et un talent divin. »

Comme Vigny ne fut pas étranglé, j'en conclus que Marceline lui confia, lors de son passage à Bordeaux, le message si impatiemment attendu. Mais le voyage du poète n'eut pas les suites heureuses qu'en avait espérées Mme Sophie Gay. Le beau capitaine s'en retourna comme il était venu, avec le cœur de Delphine, mais sans lui laisser le sien, et quelques mois après il épousait à Pau la jeune Anglaise que le sort lui destinait.

Ainsi finit ce petit roman qui méritait une autre fin.

Il semble, d'ailleurs, que Delphine ait fait assez vite son deuil de ce mariage manqué, car nous savons par Lamartine qu'au printemps de 1825, — pendant que Vigny et sa jeune femme voyageaient en Angleterre, — elle visitait l'Italie avec sa mère, et que, lorsque le poète des *Médi-*

tations les rencontra à Terni, près des cascades du Vélino, elle le scandalisa presque de son rire éclatant.

Quant à Alfred de Vigny, j'ignore s'il regretta jamais de n'avoir pas pris la main que Delphine lui avait tendue avec tant de chaleur d'âme, mais un jour, quand la mort l'avait déjà marquée de son signe, il fit sur elle ces vers qui en disent long à qui sait les comprendre :

PALEUR

A Madame Delphine de Girardin

Lorsque sur ton beau front riait l'adolescence,
Lorsqu'elle rougissait sur tes lèvres de feu,
Lorsque ta joue en fleur célébrait ta croissance,
Quand la vie et l'amour ne te semblaient qu'un jeu ;
Lorsqu'on voyait encor grandir ta svelte taille
Et la Muse germer dans tes regards d'azur ;
Quand tes deux beaux bras nus pressaient la blonde écaille
Dans la blonde forêt de tes cheveux d'or pur ;
Quand des rires d'enfant vibraient dans ta poitrine
Et soulevaient ton sein sans agiter ton cœur,
Tu n'étais pas si belle en ce temps là, Delphine,
Que depuis ton air triste et depuis ta pâleur.

15 avril 1848.

Evidemment elle riait trop, étant jeune, pour un poète qui, comme Alfred de Vigny, ne connut guère que les larmes.

CHAPITRE II

LYDIA DE BUNBURY.

Mme de Lamartine et Mme Alfred de Vigny. — Le rôle de ces deux Anglaises dans la vie de ces deux grands poètes. — Ce que pensait Vigny de la vraie Anglaise. — « C'est jouer de l'archet sur une pierre ». — Rencontre d'Alfred de Vigny et de Lydia de Bunbury à Pau. — La famille de Lydia. — Mariage protestant. — La lune de miel. — Alfred de Vigny à Londres. — Influence de l'Angleterre et de la littérature anglaise sur lui. — Lord Byron et Thomas Moore. — Les représentations de Kean à Paris en 1828. — Ce que Vigny écrivait à Guillaume Pauthier à leur sujet. — Vigny traduit *Othello*, *Shylock* et *Roméo et Juliette*. — Etant enfant il avait traduit Homère du grec en anglais. — Jean Gigoux lui fait le portrait d'une Anglaise. — Ce que Vigny écrivait un jour à une Anglaise qui lui demandait un autographe. — Ce qu'il écrivait à Mlle Maunoir à propos de la *Canne de Jonc*. — Habitudes cérémonieuses de Vigny envers sa femme. — Originalité de son beau-père. — Mme de Vigny deshéritée. — Ce qu'elle avait apporté en dot à son mari. — Philémon et Baucis. — Maladie de Mme de Vigny. — Vigny se fait son garde-malade. — Ses épanchements à ce sujet dans ses lettres à Mlle Maunoir. — Les dernières années de Lydia. — Sa mort, sa sépulture à Montmartre. — La « seule amie » du poète.

I

Deux poètes de ce siècle et des plus grands, deux esprits du même temps, de même race et de même envergure, qui, sans se lier jamais par d'autres liens que ceux de la confraternité des lettres, ne cessèrent de s'admirer et de s'aimer, — Lamartine et Vigny, — épousèrent deux anglaises.

La première, — Maria-Anna-Elisa, — se fondit en quel-

que sorte dans la vie de Lamartine dès qu'elle y fut entrée. Non seulement elle abjura le protestantisme pour être plus digne du poète catholique des *Méditations*, mais elle devint la muse des *Harmonies*, de *Jocelyn* et des *Recueillements*, en attendant que la Révolution de Février, dont son mari fut le héros et l'Orphée, en fît une petite Sœur des Pauvres ou, si vous aimez mieux, le Petit Manteau bleu des faubourgs. Elle fut, comme Lamartine l'a dit dans son divin langage, « le lit d'ombrage et de fleurs » où s'écoula sa vie, son « abri dans la tourmente » et le « doux nom de son bonheur (1) ».

La seconde, qui répondait au nom poétique de Lydia, traversa la vie d'Alfred de Vigny à peu près comme le Rhône traverse le lac de Genève, sans s'y mêler pour ainsi dire. Elle lui inspira beaucoup de sympathie et d'affection, jamais d'amour. Quoiqu'il lui ait servi pendant trente ans, selon ses expressions, de garde-malade, de secrétaire perpétuel et d'interprète, il ne parvint jamais à se l'assimiler complètement. Elle continua à parler anglais, faute de pouvoir parler convenablement la langue de son pays d'adoption ; elle resta Anglaise comme elle était restée protestante après son mariage.

Cette différence singulière entre deux natures de femmes qui s'étaient formées sous le même ciel, tenait-elle à ce fait que M[me] de Vigny n'eut pas d'enfant? Peut-être, car l'enfant n'est pas seulement un lien naturel entre les époux, le ciment et comme la clef de voûte de la maison de famille, il modifie souvent aussi le tempérament de la femme. Peut-être donc cette différence avait-elle une cause purement physiologique. L'amour, qui se plaît aux contrastes dans les rapprochements des sexes, n'avait peut-être pas trouvé son compte dans l'union de ce poète à l'âme de feu, aux sens affinés, avec cette Anglaise de tempérament froid comme son visage.

Ce qui le donnerait à entendre, c'est cette phrase significative que je relève dans le *Journal d'un Poète :* « Les efforts surnaturels que feraient les Français pour établir quelque chaleur, quelque mouvement dans les conversa-

(1) Poésie dédicace de *Jocelyn*.



Mme DESBORDES-VALMORE
fac-simile d'un dessin de Constant DESBORDES, son oncle.

tions entre eux, Français, et des Anglais et Anglaises seraient toujours perdus. *C'est jouer de l'archet sur une pierre.* Ce qui manque absolument à la race anglaise, c'est précisément ce qui fait le fond de notre caractère, la gaîté dans l'imagination, le mouvement dans le sentiment. »

Ces lignes sont de 1844, postérieures par conséquent de dix-neuf ans à son mariage. Si on les rapproche de celles-ci sur Shakespeare : « Il ne suffit pas d'entendre l'anglais pour comprendre ce grand homme, il faut entendre le Shakespeare qui est une langue aussi ; le cœur de Shakespeare est une langue à part (1) », on en pourra conclure que Vigny était fatigué de *jouer de l'archet sur une pierre* et qu'il éprouvait le besoin de parler la langue de Shakespeare avec quelqu'un qui la comprenait, quand il se jeta dans les bras de M[me] Dorval.

C'est en 1824, à Pau, où il était en garnison, qu'Alfred de Vigny fit la rencontre de miss Lydia de Bunbury. Il avait alors vingt-sept ans et elle vingt-cinq, miss Lydia étant née à Demerary, dans la Guyane, le 6 avril 1799.

Il s'en éprit d'autant plus vite qu'elle était d'une beauté majestueuse et que son père, vieil original avec qui nous ferons connaissance un peu plus loin, ne voulait pas lui accorder sa main (2). N'oublions pas non plus qu'à cette

(1) *Journal d'un Poète*, p. 136.

(2) Le mariage de Vigny fut célébré à Pau le 3 février 1825. Le contrat, dressé par M[e] Sorbé, notaire en cette ville, ne fait mention d'aucun apport de part ni d'autre. Le régime de la communauté était adopté par les deux époux, ainsi que le gain de survie de la totalité de leurs biens, en quelques lieux qu'ils fussent situés, sauf, bien entendu, la réduction légale en cas d'existence d'enfants. M. Paul Lafond, à qui nous empruntons ces renseignements (*Alfred de Vigny en Béarn*) n'a point trouvé trace, dans les registres de baptêmes et de mariages des deux paroisses catholiques de Pau, du mariage religieux d'Alfred de Vigny. La raison en est bien simple : le poète ne pouvait pas demander les bénédictions de l'Eglise catholique, du moment que son intention était de recevoir celles de l'Eglise réformée à laquelle appartenait sa femme. Et nous savons qu'il fut marié religieusement, cinq jours après son mariage civil, par le pasteur réformé d'Orthez, M. Gabriac, venu à cet effet à Pau, où il n'y avait point alors de temple protestant.

Détail curieux mais qui s'explique par la longueur et les difficultés du voyage, aucun membre de la famille de Vigny n'assistait à son mariage; sa mère s'était bornée à envoyer son consentement.

Miss Lydia de Bunbury état parente de sir Edward de Bunbury, lieutenant général, qui fut sous-secrétaire de la guerre de 1809 à 1816.

époque Vigny était littérairement sous l'influence de lord Byron (1) et de Thomas Moore, lequel venait précisément de publier les *Amours des Anges* (2). Au mois d'août 1824 il écrivait à Soulié, rédacteur de la *Quotidienne* à Paris, avec qui il avait fait connaissance à Bordeaux : « Ma Bible, quelques gravures *anglaises* me suivent comme mes pénates. » En tenant compte de son état d'âme, il est donc permis de penser que ce fut la littérature autant que l'inclination ou la convenance qui favorisa son mariage. Elle devait d'ailleurs régner en souveraine maîtresse au sein de son foyer pendant la première moitié de sa vie conjugale.

II

A peine mariés, les jeunes époux partirent pour Londres. M[me] de Vigny y possédait une assez nombreuse famille, dont un oncle paternel, le colonel Hamilton de Bunbury, qui devint plus tard gouverneur de la Jamaïque. Plus aimable que ne l'était son frère, le colonel se fit un véritable plaisir d'introduire M. de Vigny dans la société anglaise, et l'année suivante, à Paris, il le présenta à Walter Scott (3).

La lune de miel se passa en visites et en promenades où la curiosité chez Vigny tenait plus de place que le sentiment. Tous les matins, pendant que sa jeune femme vaquait aux soins de sa toilette, le poète d'*Eloa* s'en allait rêver dans la verte solitude de quelque parc londonien, et regarder sa propre image dans « les cygnes nageant le col un peu replié en arrière, les ailes à demi gonflées par la brise, sur un de ces lacs aux eaux transparentes et diamantées (4) » auxquels Théophile Gautier le comparait un jour. Le soir, après dîner, dans la bibliothèque de la

(1) Il publia dans le *Conservateur littéraire* de décembre 1820 un article sur les œuvres complètes du poète de *Child-Harold*.
(2) Cette œuvre de Thomas Moore parut en 1823, à Londres, et fut traduite la même année en français.
(3) *Journal d'un Poète*, p. 34.
(4) *Moniteur universel* du 28 septembre 1863.

famille, Alfred de Vigny mettait ordinairement la conversation sur les poètes anglais, sur Southey, sur Byron, dont la mort héroïque venait de racheter toutes les fautes, mais surtout sur Shakespeare, que son parent, M. de Brugnière, avait assez fidèlement traduit et à travers lequel, depuis qu'il était à Londres, il cherchait à pénétrer le fond de l'âme anglaise.

C'est donc probablement durant son premier séjour en Angleterre que l'idée lui vint de traduire à son tour les chefs-d'œuvre de Shakespeare qui s'appellent *Othello ou le More de Venise* (1), *Shylock* et *Roméo et Juliette*. Cette dernière pièce, écrite en collaboration avec Emile Deschamps, ne fut jamais représentée et ne figure pas dans ses œuvres (2), mais il nous apprend dans une lettre à sa cousine, la vicomtesse du Plessis, que Mlle Mars la savait par cœur (3).

Quoi qu'il en soit, il est certain que de 1829 à 1835, de la représentation d'*Othello* à celle de *Chatterton*, Alfred de Vigny ne vécut que pour Shakespeare ou du souvenir de l'Angleterre.

Il était dominé par ce souvenir qui, du reste, s'harmonisait admirablement avec sa nature calme et sa douce gravité, quand il écrivit sa *Lettre à lord*** sur la soirée du 24 octobre 1829*, qui n'était que l'apologie de son *Othello*, et quand il comparait, en 1831, au lendemain d'*Antony*, Marie Dorval à M^ress^ Siddons du théâtre de Covent-Garden.

Il songeait à quelque quaker de sa connaissance, quand

(1) Les représentations de *Kean* à Paris, en 1828, eurent également beaucoup d'influence sur Alfred de Vigny : « ... Devant Shakespeare, Othello et Kean, écrivait-il à Guillaume Pauthier, le 17 mai 1828, j'ai entendu bourdonner à mes oreilles le vulgaire le plus profane que jamais l'ignorance parisienne ait déchaîné dans une salle de spectacle. C'en était assez pour me faire rougir d'écrire pour de tels Gaulois... »

(2) D'après Rabbe (*Biographie des Contemporains*), Alfred de Vigny aurait traduit les deux derniers actes de *Roméo et Juliette*, et Eugène Asse (*Alfred de Vigny et les éditions originales de ses poésies*, p. 111), dit qu'il faut attribuer la cause de l'abandon où Deschamps et Vigny laissèrent leur traduction à cette circonstance que le 10 juin 1828, l'Odéon représenta un *Roméo et Juliette* de Frédéric Soulié, qui était moins traduit qu'imité de Shakespeare.

(3) *Revue des Deux-Mondes* du 1er janvier 1897.

il mit en scène le quaker resté fameux de son drame de *Chatterton.*

Il était hanté par la première apparition de sa femme et de sa sœur Alicia sous le ciel bleu des Pyrénées, lorsqu'en 1839 il écrivait sur l'album de deux jeunes Anglaises les vers suivants :

> Comme deux cygnes blancs, aussi purs que leurs ailes,
> Vous passez doucement, sœurs modestes et belles,
> Sur le paisible lac de vos jours bienheureux.
> En langage français quelques vers amoureux
> En vain voudraient vous peindre avec des traits fidèles ;
> Vous lirez sans comprendre et sur votre miroir,
> Comme les beaux oiseaux, passerez sans vous voir (1) !

D'ailleurs il eut toute sa vie beaucoup de goût pour l'anglais et pour les Anglaises.

« Comment n'aimerai-je pas un pays où l'on me reçoit avec tant de grâce ? » écrivait-il, en 1833, à Mlle Camilla Maunoir. Il aurait pu lui dire aussi que, étant enfant, l'abbé Gaillard, son précepteur, avait eu l'idée de lui faire traduire *Homère* du grec en anglais, et que cet exercice qui lui enseignait deux langues « avec le sentiment de la muse épique » n'avait pas peu contribué à lui faire aimer l'anglais (2).

Jean Gigoux raconte en ses *Souvenirs* qu'en 1834 ou 1835, il arriva un jour mystérieusement chez lui pour le prévenir qu'il reviendrait entre quatre et cinq heures. « Je vous amènerai un ange, mon cher, une Anglaise. Vous me ferez d'elle un croquis, n'est-ce pas? Elle va partir et je voudrais conserver quelque chose d'elle (3). »

Quelle était cette jeune personne ? Jean Gigoux se contente de nous dire que le souvenir de cet amour persistait encore chez Vigny, vingt ans après. Qui sait ? c'était peut-être la jeune Anglaise qui lui avait demandé un jour un autographe et à qui il s'était empressé de répondre : « Que ne puis-je savoir lequel de mes sentiments a touché votre belle âme qui vient à moi comme une sœur ? Quel souvenir

(1) *Journal d'un Poète*, p. 141.
(2) *Idem*, p. 237.
(3) *Causeries sur les artistes de mon temps*, p. 105.

est si vif en elle ? Quelles paroles l'ont ému ? Ne vous repentez-vous pas de vous être abandonnée à ce bon mouvement ? C'est une chose si généreuse et si belle que cette franchise à déclarer ses sympathies, et rien au monde n'est plus digne de respect. Le découragement ferait tomber les poètes dans le silence, s'il ne leur venait quelquefois, à travers l'espace, des témoignages comme le vôtre, qui veulent dire : Je vous écoute, parlez encore ! Voilà donc cette écriture que vous voulez. — L'écriture grossière représente aussi mal la parole que la lente parole représente la pensée, mais nous devons la bénir jusqu'au jour où nous connaîtrons la langue céleste que rien ici-bas ne nous fait deviner, si ce n'est l'Amour ou la Prière (1). »

Quelques années après, au mois d'octobre 1841, Vigny mandait à Mlle Maunoir à propos de la *Canne de Jonc* : « C'était une carte de visite polie que j'envoyais à l'Angleterre en parlant comme je l'ai fait de lord Collingwod ; elle me la rend aujourd'hui, car je lis dans le *Standard* du 5 octobre, que l'on a donné le volume de *Servitude et grandeur militaires* pour les compositions et études de notre langue au collège d'Eton, à l'occasion des prix que donna le prince Albert. J'aime ces gracieuses et nobles relations entre nos deux grands pays et j'en suis très honoré (2) ».

Enfin, en 1848, il écrivait à sa cousine du Plessis cette phrase douloureuse comme un *lamento* de violoncelle ou comme le son du cor au fond des bois :

« Un adieu est toujours triste et j'entends à l'oreille :
« *Fare thee well, and if for ever, for ever then.*

« Le *for ever* est plus mélancolique encore dans cette langue que dans la nôtre, je ne sais pourquoi. Elle a des sons vagues, comme peuvent être ceux des esprits dans les nuées et cependant *pour toujours* est aussi très doux à entendre (3). »

Camille Doucet avait donc raison de dire que M. de Vigny savait assez bien l'anglais pour le traduire. Il faisait

(1) *Alfred de Vigny*, par Maurice Paléologue, p. 79.
(2) *Revue de Paris*, 15 mars 1897.
(3) *Revue des Deux-Mondes*, du 1er janvier 1897.

mieux que le traduire, il le parlait couramment et communément avec sa femme, par déférence pour elle et pour qu'elle se trouvât moins dépaysée à Paris et dans ses villégiatures de la Touraine et de la Charente. Car il avait contracté en Angleterre des habitudes cérémonieuses dont il ne se défit jamais même envers sa femme, bien qu'elles fussent quelque peu surannées. Ainsi, Théodore de Banville raconte en ses *Souvenirs* que chaque fois que Mme de Vigny devait quitter le salon pour veiller à quelque détail domestique, avec ces façons de bonne ménagère qui se sont conservées chez les seules grandes dames, le poète lui offrait la main et la conduisait jusqu'à la porte, comme à la cour ou comme dans les comédies. De même quand elle rentrait, il marchait vers elle, et, après l'avoir saluée, la ramenait cérémonieusement à son fauteuil.

Victor Hugo n'était guère moins cérémonieux avec Mme Drouet, sa bonne amie. Je l'ai vu lui baiser la main quand elle entrait dans son salon comme s'il ne l'avait pas aperçue de la journée ; et ce baisement de main qu'il avait rapporté d'Espagne et sur lequel il finissait généralement ses lettres d'amour et de grande amitié, il s'en montrait prodigue envers les femmes qui venaient chaque jour lui demander l'aumône d'un sourire ou d'un compliment. Vigny, plus Anglais qu'Espagnol, se contentait de prendre la main à ses visiteuses et les reconduisait ainsi jusque sur son seuil.

III

Le dernier voyage qu'il fit en Angleterre date du commencement de l'année 1839 (1). Ce ne fut point un voyage d'agrément. Il avait trouvé au fond de la corbeille de noces de sa femme un procès qui durait encore quand son beau-père mourut, et c'est pour y mettre fin par une trans-

(1) Il y passa six semaines. (Cf. les *Lettres à une Puritaine*, *Revue de Paris* du 15 août 1897).

action amiable qu'il s'était rendu cette année-là à Londres. En y arrivant, il apprit que son beau-père les avait déshérités. Le bonhomme, qui n'avait pu empêcher le mariage de sa fille, s'était vengé, *in articulo mortis*, en lui coupant les vivres. Ce trait achève de le peindre, et nous comprenons mieux à présent que cet original de Bunbury, invité à dîner chez Lamartine, à l'ambassade de France, lors d'un court séjour qu'il fit à Florence en 1826, n'ait trouvé dans sa mémoire oublieuse ou rancuneuse le nom du poète qui avait épousé sa fille, que lorsque son amphitryon lui eut nommé tous les poètes du temps (1).

Du côté de la fortune comme du côté de l'amour, Alfred de Vigny n'avait donc pas été chanceux en épousant miss Lydia de Bunbury, et la déception qu'il éprouva à son arrivée à Londres ne contribua pas médiocrement à assombrir son caractère déjà enclin à la tristesse (2).

Non qu'il fût un homme d'argent ; le « vil métal » ne tint jamais dans ses préoccupations plus de place que dans celles de la plupart des poètes, et l'on sait qu'elle est d'ordinaire assez mince. Que si, dans son *Journal*, il s'est lamenté à différentes reprises sur son manque de fortune, c'est qu'il en souffrit surtout pour celles qui étaient à sa charge. Car il eut cette délicatesse de ne jamais laisser deviner sa gène à sa mère malade, et, quant à sa femme, s'il est vrai, comme l'ont dit quelques mauvaises langues, qu'elle lui ait caché, par amour, au moment de son mariage, sa véritable situation de fortune (3), il l'en récompensa largement en ne lui parlant jamais des soucis par-

(1) *Petite Revue*, 1863-1864.

(2) Ce fut pendant son séjour à Londres qu'il rencontra, dans le salon de lady Blessington, belle-mère du comte d'Orsay, le prince Louis-Napoléon qui résidait alors en Angleterre. Ils se retrouvèrent et renouèrent connaissance, en 1852, à la préfecture d'Angoulême, où Louis-Napoléon s'était arrêté au retour de son voyage à Bordeaux. Vigny habitait à ce moment non loin de la ville, dans son domaine de Maine-Giraud. (*Souvenirs personnels* d'Auguste Barbier, p. 361.)

(3) M. Edouard Grenier, se faisant l'écho de propos entendus à l'Arsenal dans le salon de Charles Nodier, raconte en ses *Souvenirs littéraires* que, pour expliquer à son mari l'erreur dans laquelle elle l'avait laissé sur sa situation de fortune, elle lui aurait dit, dans un langage de petit nègre en lui sautant au cou : « Oh ! je avé trompé vô, parce que je aimé vô. » (*Revue Bleue* du 1er juillet 1893.)

fois cruels que lui avaient apportés sa dot à peu près négative (1).

Ce fut pendant son voyage à Londres que Vigny fit la connaissance de Mlle Camilla Maunoir (2), cette « puritaine » lettrée avec qui il entretint dans la suite une si intéressante correspondance. Je relisais hier encore ses lettres qui, par moment, ont le ton voilé d'une confession faite avec des larmes ; elles ont achevé de me prouver, — car je m'en doutais depuis la publication de celles qu'il écrivit à sa cousine, — que de 1838 à 1863, de la première maladie de sa femme jusqu'à sa mort, Vigny ne vécut réellement que pour elle. L'amour pour l'*autre*, dont il avait tant souffert, avait, une fois parti, fait place dans son cœur à une amitié sérieuse et touchante que la maladie et le chagrin rendirent chaque jour plus vive. Et c'est avec raison que M. Louis Ratisbonne, parlant du rôle de frère hospitalier que Vigny remplit auprès de sa femme, l'a comparé à Philémon, car je ne crois pas que Baucis ait jamais reçu de Philémon des marques d'amitié plus tendres.

J'ouvre les *Lettres à une Puritaine* et j'y lis :

« *31 janvier 1843.* J'ai besoin que des lettres aussi douces que les vôtres me viennent d'Angleterre, car elle ne m'envoie que des chagrins et vous y faites compensation. Les affaires de famille ne finissent pas dans ce pays, et je passe ma vie à consoler Lydia des peines que lui causent ses parents. C'est un ouvrage de chaque jour. J'y ai voué ma vie et j'espère vivre assez pour la sauver de ce dédale de ruses et de friponneries qui l'entoure, car si je n'y étais plus, ce pauvre être sans défense et sans aiguillon serait écrasé de tous côtés.

« *16 avril 1847.* Lydia a pleuré sa chère *tante Fanny ;* mais elle était au lit alors, et trop souvent c'est sa cou-

(1) Entre autres valeurs aléatoires et d'un rapport peu sûr, miss Lydia de Bunbury avait apporté en dot à son mari une île de la Polynésie peuplée de sauvages anthropophages. Alfred de Vigny n'essaya jamais de faire valoir ses droits, quoiqu'ils fussent appuyés d'actes émanant du *Foreign Office*, sur cette terre océanienne, et je crois qu'il fit sagement.

(2) Voir plus loin le chapitre qui lui est consacré.



Mme A. DE VIGNY
d'après une miniature appartenant à M. S***

tume, car elle sort d'une fluxion de poitrine très grave dont je ne l'ai guérie qu'avec peine, après trois mois, en l'entourant des médecins les plus savants de Paris. Elle ne peut pas écrire, et suivre une correspondance la fatiguerait après dix lignes. Je suis son secrétaire perpétuel.

« *14 mai 1848.* Vous ne pouvez que m'être agréable en m'interrogant comme vous le faites. L'amitié peut-elle jamais être indiscrète ? — Oui, une partie de notre procès a été arrangée et très favorablement pour nous. Nous en avons été forts satisfaits. Mon beau-frère, que vous vîtes un jour à Saint John's Wood, est au Canada avec ses enfants. Il a été satisfait aussi de la solution de cette affaire, en partie du moins. Elle est heureuse pour ma chère Lydia, puisque les colonies de l'Amérique anglaise son en si mauvais état, que beaucoup de propriétaires abandonnent leurs biens sans culture. »

C'est pourtant au milieu de pareils soucis que Vigny songea à se présenter aux élections pour la Constituante. Sa *destinée* lui fit une belle grâce en dissuadant les électeurs de l'élire, car, tiraillé comme il l'était par ses affaires domestiques, il n'aurait pu donner tous ses soins à celles du pays, et sa conscience lui aurait fait un devoir de démissionner à bref délai. Il semble, d'ailleurs, qu'il s'en soit rendu compte assez vite : en tout cas son échec ne lui causa aucune peine. Il rentra dans la méditation qui lui était chère, et, profitant de ce que sa femme était convalescente, il conçut le projet d'aller passer la belle saison en Suisse, auprès de Mlle Maunoir :

«... Et moi aussi je viens vous faire des questions. Si une très petite famille composée d'un mari, de sa femme et d'une femme de chambre allait très prochainement à Genève, croyez-vous qu'il fût possible de trouver très près de vous un appartement où l'on fût à l'abri du trop grand chaud et des grands froids quand ils viendront, une sorte de cottage modeste : deux chambres à coucher, une cuisine; la vue des belles eaux et des belles montagnes; la proximité des secours de médecine et de pharmacie, et aussi de la Bibliothèque publique de Genève? Que ce petit appartement soit d'un prix très modéré, meublé, fourni de

linge, etc. Vous savez tout ce que sait la prévoyance des femmes. »

On voit que de Vigny pensait à tout et qu'il agissait là comme eût fait un médecin du corps et de l'âme. C'est que, suivant son expression pittoresque, il aimait tous les triomphes remportés sur la maladie de sa femme comme des Marengo et des Austerlitz, et qu'étant un garde-malade rêveur, il avait maintenant l'ambition unique de poser sa tête sur ses mains pour écrire ce qu'il pensait dans un petit coin noir comme celui d'Alceste.

Mais les journées de juin 1848 l'empêchèrent de donner suite à ce projet : un voyage en Suisse effectué dans ces circonstances terribles aurait eu l'air d'une émigration, et pour rien au monde il n'aurait voulu qu'on le soupçonnât d'émigrer. Ils allèrent d'abord passer quelque temps en Touraine, après quoi ils se retirèrent au Maine-Giraud, dans les vieilles tours de l'ancien chef d'escadre de Baraudin, que son petit-fils s'était efforcé de rendre confortables pour recevoir sa chère Lydia. Et bien leur en prit d'y transporter leurs pénates, car à peine y étaient-ils installés, que Mme de Vigny retomba malade; il ne fallut rien moins que les bons soins de son mari et la pureté de l'air de la campagne pour la remettre une fois de plus sur pied.

A partir de ce moment elle ne connut que les rechutes, et lui ne connut plus le repos. Sa tristesse naturelle s'en augmenta d'autant, mais quand il s'aperçut que tous les sentiments qu'il exprimait faisaient pâlir et pleurer sa chère malade, il essaya de jouer des airs gais avec son esprit, comme on joue, disait-il, une valse sur un orgue.

« Un jour, vous m'avez vu à l'œuvre et vous me demandiez — c'est à Mlle Maunoir qu'il parle ainsi — d'où me venait cette gaieté. Nous visitions la Bibliothèque à Paris; vous cherchiez en vain en moi quelque chose de Chatterton, et j'étais charmé d'avoir mis un si bon masque, que vous vous y trompiez. Tout cela était une manière de faire oublier à Lydia les mortelles inquiétudes du grand procès de sa famille. C'est assurément le temps de ma vie où j'ai souffert le plus des tourments que donnent des affaires obscures qui pouvaient perdre ma pauvre enfant pour toujours. »

Quelquefois, cependant, il se sentait accablé; et il lui arrivait de dire tout bas, bien bas, de peur d'être entendu, ce que la duchesse de Bourgogne disait à son fils nouveau-né, en le prenant dans ses bras pour l'embrasser : « Je ne t'en veux pas, Berry, mais tu me fais mourir, mon enfant! »

Mouvement d'impatience, vite réprimé d'ailleurs, car dans les mortelles années qui s'écoulèrent entre la chute de Louis-Philippe et la proclamation de l'Empire, il plaignait bien plutôt sa femme d'avoir eu le malheur d'épouser un Français.

IV

Après avoir lu tout ce qui précède, vous allez vous figurer peut-être que Mme de Vigny était restée la belle Lydia qu'elle était le jour de son mariage. Détrompez-vous. Sa beauté, comme celle de la plupart des filles d'Albion, n'avait pas plus duré que la fleur du camélia. De majestueuse qu'elle était à vingt-cinq ans, elle était devenue massive vers la quarantaine, et de cinquante à soixante ans elle n'avait plus de forme. Elle était, dit M. Ratisbonne, « hommasse, comme nouée et demi-aveugle, et elle avait autant de peine à se mouvoir qu'à parler ». Cela est si vrai, que dès 1851, quand ils se rendaient en Touraine, ils étaient obligés de prendre la poste, parce qu'elle ne pouvait voyager en chemin de fer, et de s'arrêter un jour à Orléans, trois jours à Blois et huit à Tours pour lui permettre de se reposer des fatigues de la route.

Ce n'étaient donc pas ses charmes extérieurs qui enchaînaient Vigny à ses genoux, mais bien la tendresse et la pitié. Je devrais ajouter la reconnaissance, car tout indifférente qu'elle semblait être aux choses de l'art, elle était en somme très fière de la gloire de son mari; elle avait pour lui un véritable culte, et il lui en savait d'autant plus de gré, que sa conduite envers elle n'avait pas toujours été exempte de reproche.

Elle avait appris, je ne sais comment, sa liaison avec Mme Dorval presque en même temps que sa rupture, et en femme d'esprit qu'elle était, elle avait eu soin de cacher la blessure faite à son amour-propre, et le bon goût de ne jamais lui en parler. Une fois seulement, à propos de la reprise d'une de ses pièces, elle lui dit en baissant les yeux : « Y a-t-il longtemps que vous avez vu Mme Dorval?... » Tout cela se paie quand on a du cœur, et comme Vigny en avait à revendre, il rendait à sa femme, en affection, en prévenances de toute sorte, ce qu'il lui avait pris quand il était fou de sa maîtresse infidèle.

« Je vous souhaite, écrivait-il à sa cousine du Plessis, le 15 juin 1852, je vous souhaite autant de rossignols, de lis et de roses qu'il y en a autour de la chambre à coucher de Lydia, qui est au lit, hélas! » Evidemment ce n'est pas lui qui attirait les rossignols et qui dirigeait leur concert, mais les roses et les lis, c'est lui qui les plantait, qui les faisait grimper sous les fenètres de sa chère malade pour réjouir sa vue et charmer son odorat (1).

Tout le long du jour il était ainsi occupé d'elle, lui prodiguant les soins, les consolations, les distractions sous les formes les plus délicates et les plus inattendues. Il ne se réservait que la nuit pour la méditation et le travail. Mais quand la nuit était venue, quand il se trouvait seul devant sa lampe dont les roues et les ressorts formaient l'unique bruit de sa solitude, il avait beau être fort et courageux, quelquefois la tristesse qui lui montait au cœur le serrait si violemment, que malgré lui il fondait en larmes.

C'est au Maine-Giraud, dans les nuits d'hiver et d'été, à la clarté de sa lampe, qu'il a écrit la plupart de ses lettres à Mlle Camilla Maunoir et à sa cousine évaporée, la charmante vicomtesse du Plessis. Il n'est donc pas étonnant qu'elles soient imprégnées de sa mélancolie. Les dernières surtout, celles qui sont datées de 1862 et de 1863, sont

(1) « Tout se porte bien dans ma chaumière, écrivait-il le 8 septembre 1849, et je viens de faire poser des paratonnerres sur ses grandes tours, parce qu'il nous vient de la mer de beaux orages qui durent trois jours et trois nuits sans s'interrompre et qu'ils font une certaine peur à Lydia. »

(*La Quinzaine* du 1er février 1896.)

poignantes. La maladie d'estomac dont il se plaignait depuis longtemps déjà avait subitement empiré, et il était trop clairvoyant pour ne pas deviner, aux souffrances qu'il endurait, au régime particulier qu'on lui faisait suivre, qu'il était dévoré par un cancer.

Qu'on se représente alors la désolation de cet intérieur où, des deux malades, celui qui l'était le moins, celui qui veillait l'autre, pouvait à peine se tenir sur les jambes et dut bientôt s'appuyer sur le bras de deux personnes pour aller de son fauteuil à son lit!

Baucis devint tilleul, Philémon devint chêne.

Hélas! le chêne qu'avait été Philémon jusqu'à l'âge de soixante ans n'était plus qu'un roseau, — le roseau pensant dont parle Pascal; et quant à Baucis, ce n'était pas en tilleul, c'est en cyprès qu'elle avait été métamorphosée sur le soir de la vie.

Abrégeons la fin de ce spectacle, qui ne dura que trop longtemps. Le lendemain de la mort de sa femme, — fin décembre 1862, — il écrivait à sa cousine :

«... Je possède à perpétuité un caveau de famille à Montmartre, et il a fallu y faire trois sortes de travaux : l'exhumation et l'inhumation nouvelle des cendres de ma mère, creuser plus profondément son caveau dans la terre, former au-dessus un second caveau et y descendre cette chère enfant que depuis 1825 je préservais de ce coup trop prévu qui frappe toute sa famille, celle que je préservais de tout, et pour qui j'avais sacrifié tous mes goûts de voyage, tous les désirs de liberté ou de science, afin de me vouer à son salut comme une mère à sa fille, toujours garde-malade et inquiet nuit et jour, mais lui épargnant toutes les peines de la vie, les prévoyances nécessaires des affaires. J'étais récompensé par une sorte de joie secrète de l'avoir sauvée chaque soir, après l'avoir vue en péril presque chaque matin. Mais, hélas! cette fois je suis vaincu. Je semblais près d'être guéri, je la pouvais conduire au bois de Boulogne. Elle en venait avec moi et l'une de ses femmes, gaie et ayant vu avec moi l'essai d'un ballon. Mais tout à coup paralysée, elle dut être portée sur l'escalier, et ce fut la dernière fois qu'elle le

monta. La rapidité de l'attaque fut inexorable; mon médecin et le docteur Cruveilhier y épuisèrent tous les secours de leur science; et sans un moment d'espérance, mais heureusement sans douleur, cette âme si pure et si bonne me quitta en me disant : *Mon bon Alfred, je ne souffre pas.* — Seule et dernière consolation... »

Neuf mois après, ce fut son tour. Barbier raconte en ses *Souvenirs* que la veille même de sa mort, il disait au peintre Gigoux et à une autre personne qui le visitaient : « Mes amis, mes amis, ne me laissez pas mourir! » Ce n'était point la mort qu'il redoutait; il l'avait vue tant de fois s'asseoir à son foyer, que c'était pour lui une vieille connaissance.

Mais il aurait désiré vivre encore quelques jours, fût-ce au prix de souffrances plus vives, pour exécuter une ou deux œuvres, de celles qu'il a notées dans son *Journal.*

La mort ne lui en donna pas le temps, ou plutôt elle eut pitié de son martyre ; et, le 19 septembre 1863, il alla rejoindre dans son caveau du cimetière Montmartre celle qui fut, malgré tout, sa « seule amie » sur cette terre (1).

(1) Il écrivait dans son *Journal*, à la date du 7 novembre 1838 ; « Je reçois la nouvelle de la perte de mon beau-père. Dans la crainte qu'elle ne tombe malade ici (au Maine-Giraud), où je suis loin des secours et des médecins, je la cache à Lydia. Ma pauvre enfant, vous dormez tandis que je souffre pour votre avenir des inquiétudes mortelles... J'ai ressenti un tremblement nerveux et un frisson de fièvre toute la nuit. Votre calme, votre sommeil, ma chère Lydia, *ma seule amie*, me déchire le cœur. »

CHAPITRE III

Marie Dorval.

Une erreur d'Alexandre Dumas père. — Comme quoi Mme Dorval s'appelait bien *Marie*. — Acte de naissance de Marie Dorval. — Ses père et mère. — Une enfant de la balle. — Marie Dorval débute au théâtre de Lorient, sa ville natale. — Ses premiers rôles. — Sa première tournée théâtrale. — Elle épouse à seize ans Allan-Dorval. — Le mariage a lieu à Lorient. — En passant par Paris, Marie Dorval entend Talma dans *Hamlet*. — Elle joue le drame à Strasbourg. — Une lettre de recommandations pour Lafont. — « Vous soubrette ? ». — Débuts de Marie Dorval à la Porte-Saint-Martin. — Thérèse dans les *Deux Forçats*. — Elle joue à coté de Frédérick-Lemaître dans *Trente ans ou la vie d'un joueur*. — Son triomphe dans l'*Incendiaire*. — Alfred de Vigny se lie avec elle. — Vers qu'il lui dédie sur un exemplaire du *More de Venise*. — Mme Dorval et la Malibran. — Caractères de Mme Dorval et d'Alfred de Vigny. — Leurs affinités, leur dissemblance. — Deux sensuels et deux mystiques. Chasteté des premiers rapports du poète avec la comédienne. — Ce que Pascal pensait de l'Amour. — Un billet inédit de Dorval à Dumas père. — Vigny offre à Mme Dorval son manuscrit de la *Maréchale d'Ancre* avec un sonnet. — Comment ils se donnèrent l'un à l'autre. — Portrait de Dorval par A. de Vigny. — Il écrit *Quitte pour la peur* pour elle. — Histoire du drame de *Chatterton*. — Les répétitions à la Comédie-Française. — La première représentation. — Le triomphe de Dorval. — Joie immense d'Alfred de Vigny. — Ce que George Sand pensait du poète. — Il rompt avec la comédienne. — Douleur qui suivit cette rupture. — Il se réfugie dans le silence. — La *Colère de Samson*. — Crise de découragement de Dorval. — Elle veut entrer au couvent. — Ses confidences à George Sand. — Quelques pensées de son album. — Ce qu'elle écrivait en 1847 à Laferrière après une représentation du *Chevalier de Maison-Rouge*. — Les derniers jours de Dorval. — Sa mort, ses funérailles. — Ce que Vigny écrivait d'elle à sa cousine du Plessis le 7 octobre 1849.

Post-scriptum. — Histoire de la rupture d'Alfred de Vigny avec Mme Dorval. — Huit lettres inédites du poète à la comédienne. — Dorval et Jules Sandeau d'après les *Confessions* d'Arsène d'Houssaye. — La lettre d'un fou. — Mme Dorval entreprend une tournée en province. — Jalousie et pressentiments de Vigny. — Les conseils qu'il lui donne. — Engagement de Mme Dorval à la Comédie-Française. — L'adieu de Vigny. — Cinq ans après. — Dorval et Mélingue.

I

Le lendemain de la mort de Mme Dorval (20 mai 1849), Alexandre Dumas écrivait « de souvenir » dans le journal le *Constitutionnel :*

« Marie Dorval était née le jour des Rois de l'année 1798. Elle avait donc eu cinquante et un ans le 6 janvier dernier... Elle ne s'appelait pas Marie Dorval alors. Ces deux noms si doux à prononcer, qu'il semble qu'ils aient toujours dû être les siens, ces deux noms n'étaient pas encore liés ensemble par la chaîne d'or du génie. Elle s'appelait Thomase-Amélie Delaunay... Elle avait épousé — sans amour, comme épouse une pauvre enfant de quinze ans, par isolement — un de ses camarades qui jouait les Martin ; il se nommait Allan-Dorval.

« Ce mariage n'eut d'autre influence sur l'artiste que de lui donner le nom sous lequel elle a été connue. Son autre nom, celui de Marie, c'est nous qui le lui avons donné ; Didier fut son parrain, Adèle d'Hervey sa marraine. »

Les souvenirs d'Alexandre Dumas ne devaient pas être très fidèles, ou bien Mme Dorval qui l'avait renseigné était assez mal instruite elle-même de son propre état civil, car ce récit contient plus d'une inexactitude.

D'abord Mme Dorval s'appelait bien Marie. Née à Lorient, patrie de Brizeux, de Jules Simon et de Victor Massé, elle avait été inscrite sous les prénoms de *Marie-Thomase*

Amélie. Son père, qui accusait vingt-sept ans (1), était d'origine normande et répondait au nom de Marie-Joseph-Charles Delaunay.

Sa mère, qui en avait dix-sept, était native de Lyon et avait nom Marie Bourdais. Tous deux étaient artistes dramatiques; ils avaient négligé de s'unir par les liens du mariage, mais quand la petite Marie vint au monde, Delaunay s'empressa de reconnaître qu'elle avait été « procréée par ses œuvres (2) ».

Voilà pour ce qui concerne la naissance de Mme Dorval. Quant à son mariage, je m'étonne que Dumas ait écrit qu'il « n'eut d'autre influence sur l'artiste que de lui donner le nom sous lequel elle a été connue ». Outre qu'il fut contracté dans la ville même où elle avait vu le jour — ce qui est une particularité assez rare dans la vie des comédiens — ce mariage eut pour résultat de développer chez

(1) Il en avait trente-trois, étant né le 5 décembre 1765, comme il appert de son acte de baptême dont voici la teneur : « Paroisse Notre-Dame de la Ronde (Rouen). Marie-Joseph-Charles est né du légitime mariage de Joseph-Charles Delaunay et de dame Marie-Jeanne Deshayes, le cinq, et a été baptisé le six décembre mil sept cent soixante-cinq, par M. le vicaire. Le parrain, monsieur François-René Dionis, avocat au Parlement, la marraine dame Marie-Barbe-Catherine Aubé, femme de Nicolas Lequesne. »

(2) Voici, du reste, son acte de naissance, d'après les registres de l'état civil de la commune de Lorient :

« Le dix-neuf nivôse an VI de la République française, nous Antoine-Philippe Prouleau, administrateur municipal, en l'absence de l'officier public, certifions qu'il nous a été présenté par Louis Cayeux, officier de santé et accoucheur, une fille à laquelle il a été donné les prénoms de *Marie-Thomase-Amélie*, née hors mariage, rue de la Comédie, le jour d'hier, à huit heures du soir, de Marie Bourdais, artiste dramatique, âgée de dix-sept ans neuf mois, née en la ci-devant paroisse de Saint-Pierre et Saint-Saturnin de la commune de Lyon, département de Rhône-et-Loire, du mariage de Antoine Bourdais et de Françoise Barrière; témoins ont été Jacques-Vincent Kerlero, juge de paix, âgé de quarante-deux ans, et Antoinette-Thomase Boucher-Desforges, âgée de trente ans, épouse d'Isaac Valz, commissaire hollandais. — En l'endroit, Joseph-Charles Delaunay, artiste dramatique âgé de vingt-sept ans né en la ci-devant paroisse Notre-Dame de la Ronde de la commune de Rouen, département de la Seine-Inférieure, du mariage de Joseph-Charles Delaunay et de Marie Deshayes, présent, a déclaré que l'enfant ci-dessus a été procréé par ses œuvres, de laquelle déclaration il a requis acte pour valoir à ladite Marie-Thomase-Amélie de reconnaissance de paternité. Tous les comparants et la mère de l'enfant domiciliés en cette commune. De tout quoy nous avons rapporté le présent acte sous notre seing et ceux de Cayeux, des témoins et de Delaunay. »

Mme Dorval, par les heureux effets de la maternité (1), le sentiment qui devait faire d'elle une Kitty-Bell incomparable.

Mme Dorval n'était donc pas seulement Bretonne de naissance, elle l'était encore par l'acte capital de sa vie et par les souvenirs ineffaçables qui se rattachaient dans son esprit à l'acte intermédiaire de sa première communion, car elle avait suivi le catéchisme sur les bancs de l'église de Lorient.

J'insiste tout particulièrement sur ces derniers points, parce que ses biographes les ont ignorés ou négligés et qu'ils nous expliquent, surtout quand on tient compte de l'origine lyonnaise de sa mère (2), le caractère mystique et chrétien tout ensemble de cette reine de théâtre.

II

Comme la plupart des enfants de la balle, Mme Dorval fut excessivement précoce. Elle avait à peine quatre ans, qu'elle montait sur les planches pour jouer le rôle de M. Gigot pâtissier-traiteur, dans la *Flûte enchantée*.

Un peu plus tard, elle donnait la réplique à sa mère dans *Camille*, de Marsollier, et tout le parterre et aussi les coulisses battaient des mains quand Mlle Bourdais chantait d'une voix larmoyante :

Oh ! non, non, il n'est pas possible
D'avoir un plus aimable enfant !

A sept ans, elle jouait les Betzy, et les Lorientais, dont elle était l'enfant gâtée, allaient au théâtre rien que pour l'entendre dire :

Je ne sais pas si ma sœur aime !

(1) Elle avait eu trois filles de son mariage avec Allan-Dorval. L'aînée épousa le poète romantique Fontaney qui mourut de la maladie de poitrine qu'il avait contractée avec elle; la cadette épousa M. René Luguet qui, jusqu'en ces derniers temps, remplit les fonctions de régisseur du théâtre du Palais-Royal.

(2) L'âme lyonnaise est, en effet, essentiellement mystique. Se rappeler l'admirable page que Michelet a écrite sur ce sujet.

A douze ans, sa communion faite, elle quittait Lorient dans une carriole d'osier pour aller à Strasbourg avec toute la troupe. Elle commença par jouer les Dugazon, mais comme elle chantait faux et qu'elle disait juste, on conseilla à sa mère de la pousser vers la comédie. Deux ans après « elle jouait Fanchette dans le *Mariage de Figaro*, et je ne sais plus quel rôle dans une autre pièce. Elle ne possédait au monde qu'une robe blanche qui servait pour les deux rôles. Seulement, pour donner à Fanchette une tournure espagnole, elle cousait une bande de calicot rouge au bas de la jupe et la décousait vite après la pièce pour avoir l'air de mettre un autre costume, quand les deux pièces étaient jouées dans le même soir. Dans le jour, vêtue d'un étroit fourreau d'enfant, en tricot de laine, elle lavait et repassait sa précieuse robe blanche (1) ».

Tel fut son apprentissage du théâtre et de la vie.

A seize ans, elle prit l'anneau que lui tendait son camarade Allan-Dorval (2), et le mariage, ainsi que je l'ai dit, fut célébré à Lorient. Comment cela, par suite de quelles circonstances ? c'est ce que j'ignore. En ce temps-là, les longues étapes en carriole ou en diligence n'effrayaient pas plus les comédiens que les marches forcées et le sac au dos n'effrayaient les militaires. Du Rhin à l'Océan il y a pourtant un joli ruban de route, mais on trouvait le moyen de le raccourcir en s'arrêtant pour jouer de distance en distance.

Dès que le mariage fut consommé, les époux Dorval reprirent le chemin de Strasbourg avec toute la troupe Bourdais. Il n'y manquait que Delaunay. Le père de Marie avait disparu depuis plusieurs années, et c'est pour le remplacer, j'imagine, que sa mère lui avait donné un mari qui avait vingt ans de plus qu'elle. Elle jouait toujours la comédie et l'opéra-comique. Mais en traversant Paris, elle avait eu la curiosité d'aller entendre Talma dans *Hamlet*, et l'illustre tragédien lui avait fait une telle impression.

(1) George Sand, *Histoire de ma vie*.

(2) Il s'appelait *Louis-Etienne Allan* et était régisseur du théâtre de Lorient. Né à Paris en la paroisse Saint-Etienne-du-Mont, le 25 décembre 1777, il était fils de Louis Allan et de Catherine-Françoise Landrin, ainsi qu'il appert de son acte de mariage. Il mourut vers 1819 à Saint-Pétersbourg.

qu'à partir de ce jour-là elle ne rêva plus que drame. Sur ces entrefaites, l'artiste de la troupe de Strasbourg qui jouait le premier rôle dans la *Mère coupable*, de Beaumarchais, s'étant cassé la jambe en rentrant du spectacle, le directeur pria Mme Dorval de l'interpréter à sa place. Elle le fit au pied levé et avec tant de succès, qu'elle se laissa monter la tête et que, quelques jours après, elle filait sur Paris avec une lettre de recommandation pour Lafont, de la Comédie-Française. Mais elle y était à peine arrivée, qu'elle regrettait son théâtre de Strasbourg.

D'abord toutes les portes des directeurs qui devaient s'ouvrir devant elle demeurèrent fermées à double tour ; ensuite Lafont, qu'elle alla voir, trouva, après l'avoir entendue dans une scène ou deux d'*Andromaque*, que le sérieux n'était pas son lot, et qu'avec une mine chiffonnée comme la sienne elle jouerait beaucoup mieux les soubrettes ! Son éducation était donc à refaire.

« — Vous soubrette, lui disait un jour Gozlan, ce n'est pas moi qui aurais osé vous confier un plateau chargé de porcelaines. A la vue d'un jeune homme bâtard et malheureux, vous eussiez ouvert les bras en criant : *Mon Antony, je t'aime !* Et mes porcelaines eussent été brisées. Dieu nous garde de pareilles soubrettes ! »

Gozlan avait cent fois raison, mais Lafont avait rendu son arrêt, et chacun sait que lorsque le rival de Talma avait parlé, il n'y avait plus qu'à se taire. Dorval entra donc au Conservatoire ; elle n'y resta pas longtemps. Quand elle vit à quels exercices mécaniques on allait soumettre sa nature débordante et prime-sautière, elle eut honte d'elle-même et crut qu'elle allait devenir folle. A ce moment, passa Potier, le grand comique. Elle lui raconta son cas ; il se mit à rire de l'oracle de Lafont, et comme il l'avait vue jouer dans la *Mère coupable*, il la prit par la main et la conduisit au directeur de la Porte-Saint-Martin qui de ce jour-là devint sa maison.

Et voilà comment le mardi 12 mai 1818, Marie Dorval débuta à Paris dans *Paméla*, de Pelletier de Volmerange ! Deux jours après, elle jouait Pauline des *Frères à l'épreuve*, du même auteur ; un mois plus tard, Mathilde de *Malhek-Adhel ;* puis elle parut dans la *Cabane*, de Mon-

tainard, le *Jeune Werther*, le *Banc de sable*, le *Lépreux de la cité d'Aoste* et vingt autres pièces plus mauvaises les unes que les autres. Enfin les auteurs des *Deux Forçats* lui taillèrent un rôle à sa mesure. Tout Paris voulut voir en 1822 pleurer Thérèse, la belle meunière. Et le lendemain de la première représentation de *Trente ans ou la vie d'un joueur*, le nom de Dorval, de sympathique qu'il était déjà, remplissait les journaux et courait sur toutes les lèvres. Il est vrai que dans ce drame de Ducange elle avait un partenaire digne d'elle.

« Quelle surprise, quelle joie, s'écriait Jules Janin, quand, tout disposés aux émotions de la vingtième année, nous vîmes apparaître ces deux comédiens de la même famille, Mme Dorval et Frédérick-Lemaître ! Le nouveau venu était un beau jeune homme hardiment taillé pour son art, vif, hardi, emporté, violent, superbe! La naissante Mme Dorval avait dans sa personne de quoi justifier les plus vives sympathies. Elle était frêle, éplorée, timide ; elle pleurait à merveille, avec une désolation, avec des spasmes, un délire à tout renverser ; elle excellait à contenir les passions de son cœur et à dire, comme le héros de Corneille : « Tout beau, mon cœur! » Rien qu'à les voir l'un et l'autre, ces enfants de V. Ducange, qu'attendait une adoption royale, unis dans la même action dramatique et parlant déjà comme on parle et comme il faut parler, il était facile de comprendre qu'ils avaient été créés et mis au monde, celui-ci pour exprimer tous les emportements de l'âme humaine ; celle-là pour en dire les douces joies intimes et bienveillantes ; celui-ci tout prêt à tout briser et magnifique dans ses colères ; celle-là humble et résignée et toute courbée sous le poids d'une immense douleur qui se faisait jour de toutes parts (1). »

Nous approchons des grandes journées du Romantisme. Encore quelques passes d'armes entre les deux écoles, et les troupes de Victor Hugo qui avait déjà des amis dans la place prendront le théâtre d'assaut. Ce fut Casimir Delavigne qui eut l'honneur d'ouvrir la brèche, le 30 mai 1829,

(1) J. Janin, *Littérature dramatique*, t. IV, p. 302-303.

avec son drame composite de *Marino Faliero.* Dorval y jouait le rôle d'Elena. Elle se montra si touchante, elle fit couler tant de larmes dans la scène où elle s'écriait : « Voulez-vous me laisser seule entre deux tombeaux ? Grâce! j'ai tant pleuré! », que, peu de temps après, Alfred de Vigny était à ses pieds (1). Mais c'est surtout dans l'*Incendiaire* qu'elle alluma en lui la belle flamme qui faillit le consumer.

Qu'était-ce que cette pièce ? Un gros mélodrame où l'on avait eu le mauvais goût d'exploiter les passions antireligieuses qui avaient abouti, au mois de février 1831, au sac de Saint-Germain-l'Auxerrois et de l'archevêché. On se souvient qu'après la chute de Charles X, des incendies terribles désolèrent toutes les provinces et que le clergé en fut rendu responsable par une partie de l'opinion.

Il y avait là, évidemment, matière à plus d'un drame pour un homme de théâtre à l'affût de l'actualité. Les auteurs de l'*Incendiaire* mirent en scène un archevêque, un curé et une paysanne. L'archevêque était un royaliste fanatique. Il savait que toute la contrée subissait l'influence d'un industriel républicain qui faisait vivre des centaines d'ouvriers, et pour ruiner cette influence il avait conçu le projet de mettre le feu à la fabrique. Restait à trouver l'incendiaire. Justement, il y avait, dans un village, une jeune paysanne très dévote dont les allures mystiques excitaient l'admiration du bon vieux curé et de ses paroissiens. L'archevêque ayant entendu parler de cette jeune fille va la visiter au cours d'une tournée pastorale et lui suggère l'idée de mettre le feu à la fabrique de ce répu-

(1) Dans les premiers jours de l'année 1830, à la suite des représentations du *More de Venise* où M[lle] Mars avait créé le rôle de Desdémone, Alfred de Vigny adressait à M[me] Dorval un exemplaire de sa pièce avec les vers suivants :

> Quel fut jadis Shakespeare? — On ne répondra pas.
> Ce livre est à mes yeux l'ombre d'un de ses pas,
> Rien de plus. — Je le fis en cherchant sur sa trace
> Quel fantôme il suivait de ceux que l'homme embrasse,
> Gloire, fortune, amour, pouvoir ou volupté!
> Rien ne trahit son cœur, hormis une beauté
> Qui toujours passe en pleurs parmi d'autres figures,
> Comme un pâle rayon dans les forêts obscures,
> Triste, simple et terrible, ainsi que vous passez,
> Le dédain sur la bouche et vos grands yeux baissés.

blicain. « En le faisant, lui dit-il, vous accomplirez un acte méritoire aux yeux de Dieu et de son Eglise. » Le crime consommé, la justice informe : la coupable est arrêtée et mise en prison. Elle demande à s'entretenir avec son confesseur : et voilà le curé du village instruit par la confession de la cause première du crime, — d'où une scène poignante entre lui et l'archevêque. C'était Provost qui faisait le prélat et Bocage qui faisait le curé. Mme Dorval fut admirable dans la scène de la confession. Agenouillée aux pieds du curé ou plutôt accroupie sur les talons ainsi qu'une Madeleine repentante, elle le regardait fixement avec de grands yeux vagues, elle pleurait, elle se lamentait comme une folle à qui la conscience revient tout à coup, et durant les quinze minutes que durait cette scène, le public haletant, angoissé, ne respirait plus. Ce fut le triomphe de l'hallucination et du mysticisme au théâtre... Or, comme Alfred de Vigny était en ce temps-là hanté par l'esprit du mystère et fasciné par le jeu de Mme Dorval, il allait tous les soirs la contempler dans ce rôle d'incendiaire où elle était portée en quelque sorte par sa nature mystique.

Et le fait suivant que je tiens de M. René Luguet, gendre de la grande artiste, ne fut pas étranger, j'imagine, à la passion qu'il conçut dès lors pour elle.

Un soir qu'il était allé la féliciter dans sa loge, elle lui dit que depuis deux ou trois représentations elle était fort intriguée par la présence d'une dame en noir qui, sans jamais relever son voile, ne cessait de s'essuyer les yeux.

— C'est une de mes bonnes amies, repartit le poète, et, si vous le désirez, je puis vous la présenter à la fin du spectacle.

Mme Dorval accepta la proposition avec joie et comme pour mieux mériter les compliments qu'on lui réservait, elle fut encore plus belle et plus attendrissante dans la fameuse scène de la confession.

Quand le spectacle fut terminé, Alfred de Vigny lui présenta l'inconnue qui, toujours voilée et lui serrant les deux mains, lui dit, d'une voix encore mouillée de larmes :

— Ah! madame, que vous êtes belle et touchante dans cette pièce!

— Je suis bien heureuse de vos éloges, répondit Mme Dorval, mais vous me rendriez plus heureuse encore en me disant votre nom.

Alors la dame releva doucement son voile et, lui montrant ses beaux yeux rougis par les pleurs :

— Je suis la Malibran, dit-elle.

— Ah! chère madame, s'écria Mme Dorval, en l'entraînant vers sa toilette, regardez ce petit tableau : je n'ai jamais eu que cette image dans ma loge, elle m'a suivie à travers tous les théâtres de France : c'est votre portrait, c'est la Malibran chantant la *Romance du saule;* c'est pour moi la madone de l'art.

Et les deux actrices tombèrent dans les bras l'une de l'autre.

III

Il y a parfois des affinités, des coïncidences singulières dans la vie des âmes appelées à s'unir. On dirait qu'elles sont aimantées et qu'une force irrésistible les pousse l'une vers l'autre en dépit des distances sociales et des différences de leur tempérament réciproque.

C'est ainsi qu'il faut expliquer les relations d'amitié et d'amour qui s'établirent en 1829 entre Alfred de Vigny et Mme Dorval et ne durèrent pas moins de six années.

Extérieurement, physiquement, ces deux êtres étaient les plus dissemblables qui se pussent accoupler. Autant Mme Dorval était animée, expansive, débraillée, désordonnée dans ses mouvements et ses allures, autant Alfred de Vigny était froid, réservé, compassé, irréprochable en sa mise et son maintien ! Qu'on se figure un gentleman à côté de Dolorida ou de Carmen.

Intérieurement, moralement, au contraire, il y avait entre eux tant de points de contact qu'on aurait pu les prendre pour le frère et la sœur. Outre qu'ils étaient à peu près du même âge (il avait à peine un an de plus

qu'elle, ils étaient tous deux d'une sensibilité extrême; seulement la sensibilité de Mme Dorval éclatait au grand jour sur tous les traits de son visage par l'habitude qu'elle avait contractée au théâtre de pleurer et de souffrir tout haut; tandis que celle de Vigny, après avoir été refoulée dès l'enfance par ses maîtres, et à l'armée par la discipline, demeura enfermée toute sa vie dans le coin le plus secret de son cœur. Cette sensibilité s'était accrue en eux, avec le temps, de leur disposition naturelle au mysticisme, car Dorval était superstitieuse comme toutes les Bretonnes, et Vigny, de son côté, croyait aveuglément à la destinée, — ce qui est un genre de superstition. Jeune, il s'était nourri de la lecture de la Bible ; femme, dans ses heures de trouble et d'angoisse, elle faisait la sienne de l'*Ancien Testament*, de l'*Imitation* et des *Psaumes*.

En matière de foi et d'amour, ils avaient à peu près les mêmes sentiments. « Aimer, inventer, admirer, voilà ma vie », disait-il. Ces trois mots auraient pu servir de devise à Mme Dorval, car elle ne vécut, elle aussi, que pour admirer, pour inventer et pour aimer. L'amour, pour elle comme pour lui, était une bonté sublime. C'est pour cela qu'il avait conçu le beau mythe d'*Eloa* et qu'elle excellait dans les rôles de passion, de tendresse et de sacrifice. Ils étaient nés ensemble à la poésie des larmes et de la pitié. Au moment où le poème d'*Eloa* mettait Vigny hors de pair, le rôle de Thérèse, des *Deux Forçats*, tirait Dorval de l'obscurité. Mais l'amour qui devait les réunir pour un temps trop court, hélas! leur était apparu sous des figures différentes. Mariée à seize ans à un homme qui frisait la quarantaine, on peut dire qu'elle ne connut l'amour que dans la maternité. Elle fut mère avant d'avoir été femme. Ses premiers amants furent les héros imaginaires des drames qu'elle interpréta, ses premières amours des amours de tête. Aussi, lorsqu'elle vit à trente-deux ans s'agenouiller devant elle le gentilhomme de race qu'était Alfred de Vigny, à l'aspect de son charmant visage encadré de cheveux blonds bouclés et doucement éclairé par des yeux d'un bleu tendre, elle éprouva un sentiment tout nouveau pour elle et que je ne saurais mieux comparer qu'à la sensation que procure un verre d'eau fraîche à

des lèvres brûlantes. Elle qui n'avait vécu jusque-là que pour l'action et d'une vie qui rappelait celle de la salamandre, elle sentit tout à coup son âme apaisée, rafraîchie, s'entr'ouvrir au rêve.

La même révolution, le même changement se fit, au contact de Dorval, dans l'état d'âme d'Alfred de Vigny.

Avant de la rencontrer sur son chemin, il vivait, suivant la remarque de Sainte-Beuve, dans une perpétuelle hallucination séraphique. Il n'avait encore aimé qu'en imagination, tant son idéal d'amour était difficile à réaliser. L'idée abstraite, l'esprit pur, la Muse, Psyché avait été sa première passion: son âme tourmentée se reposait sur des idées revêtues de formes mystiques qu'il étreignait amoureusement et dont il jouissait comme si elles avaient été de chair et d'os. La femme de son rêve, c'était la Francesca de Rimini qui montait vers le ciel tenant entre ses bras l'âme bien aimée de Paolo. Et ce sensuel mystique trouvait que la volupté de l'âme était infiniment plus longue que celle des sens et que l'extase morale était supérieure à l'extase physique. Mais du jour où il vit pleurer les beaux yeux de Dorval dans le rôle de Louise, de l'*Incendiaire*, du jour où il vit se briser en deux, sous le vent de la douleur et du repentir, sa taille souple « comme la plume molle de son chapeau », il lui sembla que son rêve prenait une forme humaine, une enveloppe charnelle: pour la première fois de sa vie, il connut l'amour, et le rêveur qu'il était, sous les philtres magiques de cette femme de théâtre, se sentit peu à peu devenir un homme de théâtre, « un dramatique », un homme d'action (1).

Leur union fut donc en quelque sorte l'accord mystique de l'action et du rêve.

Union mystique! amour mystique! avec un tempérament de feu comme celui de Dorval et des sens affinés comme ceux de Vigny, ces mots, à première vue, ont l'air de jurer entre eux; cependant jamais ils ne furent accolés plus judicieusement l'un à l'autre, et je ne crois pas que le

(1) Il est notoire, en effet, que Vigny n'aborda le théâtre qu'après avoir connu Mme Dorval et qu'il y renonça après avoir rompu avec elle.

mysticisme chrétien ait produit au moyen âge un cas plus frappant de ce phénomène psychique.

Les relations du poète et de la comédienne furent, durant de longs mois, une sorte de *flirt*. Je prends ce terme anglais dans son sens le plus chaste. Alfred de Vigny pensait de l'amour ce qu'en a dit Pascal :

« Tant plus le chemin est long dans l'amour, tant plus un esprit délicat sent de plaisir.

« Le premier effet de l'amour, c'est d'inspirer un grand respect; l'on a de la vénération pour ce que l'on aime.

« Le respect et l'amour doivent être si bien proportionnés qu'ils se soutiennent sans que ce respect étouffe l'amour (1). »

Partant de là, le poète commença par éprouver pour l'actrice un respect qui était fait d'admiration profonde et de pieuse sympathie. L'admiration s'adressait à l'artiste; la sympathie était pour la femme, restée veuve à vingt ans avec trois petites filles, et qui, n'ayant pas assez de son propre malheur, avait pitié de tout ce qui souffre. Il ne vit d'abord en elle qu'une Muse. Il lui confia toutes ses pensées, il l'initia à tous les mystères de son art, sans se départir jamais, dans l'intimité qui finit par s'établir entre eux, de son attitude révérencieuse. Ses attentions pour elles étaient d'une délicatesse extrême et sa discrétion confinait au scrupule. Peu ou point de manifestations extérieures; point de protestations de dévouement ou d'amitié; point de bouquets au théâtre; point de promenades sentimentales (2) ni de sorties compromettantes. Les seules marques publiques d'intérêt qu'il lui ait données jusqu'en 1833 furent peut-être le compte rendu qu'il fit, dans la *Revue des Deux-Mondes* (3), des *Anecdotes historiques et politiques sur Alger*, ouvrage de M. Merle (4), son mari, et les deux articles qu'il publia dans la même

(1) *Discours sur les passions de l'amour.*
(2) — Quand je pense, disait Dorval à ses amis, après sa rupture avec le poète, qu'il ne m'a jamais offert une seule fois à dîner! (*Causeries* de Jean Gigoux.)
(3) 1832, t. III-IV, p. 53-65.
(4) 1er février 1832, p. 397.

revue à la suite des représentations d'*Antony* et de *Jeanne Vaubernier* (1).

« ... Mme Dorval, écrivait-il, avait le secret des plus touchantes larmes, des plus puissantes émotions de la tragédie et du drame; elle vient de montrer que le ton aisé et simple du monde, que les bonnes manières de la comédie lui étaient familières... Elle semblait une actrice anglaise venue de Covent-Garden ou de Drury-Lane avec toute la profondeur de rêveries, d'émotions, de mistress Siddons, et elle vient d'ajouter à cette puissance tragique (la première du théâtre), celle que donne une observation fine de la société ; c'est un talent complet, et dont l'avenir est bien vaste (2). »

Mme Dorval habitait alors sur le boulevard Saint-Martin. Il allait la voir chez elle à des jours convenus d'avance, ou quand il était à peu près sûr de la trouver seule. Et là, assis auprès d'elle, dans un tête-à-tête charmant qui était celui de deux fiancés chastement épris l'un de l'autre, ils s'entretenaient à bâtons rompus des choses du théâtre, des œuvres littéraires du temps et aussi, cela va sans dire, de leur vie passée et future. Peut-être le soir, à la sortie du spectacle, sous le coup de telle scène de passion où Dorval lui avait donné une secousse violente, sentait-il en y resongeant monter dans tous ses membres le frisson du désir, mais il repoussait bien vite ce sentiment profane, et je suis sûr qu'il se murmurait à lui-même, dans le silence de la nuit, ces vers délicieux de son poème d'*Eloa* :

D'où venez-vous, Pudeur, noble crainte, ô mystère,
Qu'au temps de son enfance a vu naître la terre,
Fleur de ses premiers jours qui germez parmi nous,
Rose de Paradis, Pudeur, d'où venez-vous ?

(1) Ancien directeur de la Porte-Saint-Martin, collaborateur de M. de Jouy dans l'*Hermite de la Chaussée-d'Antin*, ayant lui-même remporté de grands succès au théâtre avec quelques vaudevilles, tels que *Préville et Taconnet* et le *Ci-devant jeune homme*, Merle fit longtemps à la *Quotidienne* le feuilleton dramatique, et ses opinions royalistes lui avaient valu le surnom de *merle blanc*. C'était un homme de beaucoup d'esprit et qui savait l'histoire aussi bien que le théâtre.

(2) *Revue des Deux-Mondes*, 1831, t. I-II, p.622-630.

Et l'esprit finissait toujours par l'emporter sur la chair. De son côté, Dorval, qui n'avait point été habituée par ses adorateurs de passage à ces hommages respectueux, Dorval qui toute sa vie avait été bousculée, traitée sans façon ou prise d'assaut, éprouvait autant d'amour-propre que de secrète jouissance à se voir traitée « comme une duchesse », à s'entendre appeler « mon ange » par un poète dont les manières étaient aussi nobles que le sang. Cela la changeait; cela la reposait des convoitises brutales dont elle avait été si souvent l'objet et la victime. Elle sut gré à M. le comte de Vigny de lui avoir fait comprendre que l'amour vraiment digne de ce nom est un plaisir de l'âme encore plus qu'un plaisir des sens; son bonheur fut si grand de sentir qu'elle se purifiait, qu'elle était en train de se refaire une virginité sur les hauteurs sereines où il l'entraînait derrière lui, que deux ans après elle écrivait à Alexandre Dumas qui ne cessait de la tourmenter :

« ... Partez sans me voir, et je reçois votre adieu, ou venez me voir. Je vous recevrai comme un ami malade d'un mal qui fait souffrir, mais qui dure peu. Je vous promettrai de vous revoir à votre retour, si vous promettez, vous, de m'aimer comme m'aime M. de Vigny (1). »

Cette lettre est du commencement de 1832. En la recevant, Dumas, qui se souvenait évidemment de leur conversation quelque peu débridée, le soir du jour où Dorval l'avait fait coucher dans la chambre de son mari absent, pour être plus sûre d'avoir le lendemain matin son cinquième acte d'*Antony* (2), Dumas qu'elle appelait alors « mon bon chien » et qu'elle tutoyait pour se conformer à l'habitude qu'il avait de tutoyer tout le monde, Dumas dut se dire que M. le comte de Vigny lui avait changé son Adèle d'Hervey; — car il n'y a pas à dire, quelque étrange que cela paraisse, ce petit billet de Dorval établit de façon certaine que jusqu'en 1832 ses relations avec le poète furent irréprochables. Une femme comme elle n'aurait pas écrit à un homme comme lui : « Aimez-moi d'amour

(1) Lettre inédite.
(2) *Mémoire* d'Alexandre Dumas, t. VII, p. 182.

chaste », si elle s'était livrée à celui qu'elle donnait en exemple.

D'ailleurs, le ton de cette lettre est en harmonie avec celle que Vigny adressait à Dorval au mois d'août 1831 :

« Je vous envoie la *Maréchale d'Ancre* sous deux espèces, Madame ; c'est une pauvre défunte qui aurait dû revivre quelque temps sous votre figure, mais ce n'était pas écrit dans son jeu de cartes magiques. J'irai aujourd'hui dîner avec vous, selon votre gracieuse invitation, et vous suis mille fois dévoué.

« ALFRED DE VIGNY. »

C'est, en effet, pour Mme Dorval qu'il avait conçu le rôle de la *Maréchale d'Ancre*, mais des influences puissantes de théâtre l'avaient forcé de le donner à Mlle Georges; aussi, pour lui marquer à la fois son chagrin et son estime, n'avait-il trouvé rien de mieux que de lui envoyer, quand il disparut de l'affiche, deux exemplaires de son drame. L'un était le texte imprimé en un volume richement relié portant gravés ces mots en lettres d'or sur l'un des plats : *A Madame Dorval, la Maréchale d'Ancre, Alfred de Vigny, 1831*. L'autre était son propre manuscrit, le premier jet de son drame, avec toutes les corrections et les ratures, en un grand volume in-folio relié, portant sur la garde cette dédicace de sa main :

A Madame Dorval.

« Je n'ai que ce moyen de vous rendre ce drame qui fut écrit pour vous, Madame : vous vouliez le jouer, mais vous n'êtes reine à votre théâtre que par le talent, et ce n'est pas une royauté toute-puissante que celle-là, au temps où nous sommes.

« ALFRED DE VIGNY.

« *Ce 15 août 1831*. »

Sur les gardes du livre imprimé, il avait écrit le petit billet ci-dessus par lequel il lui mandait qu'il irait dîner

avec elle le soir ; et ce billet-dédicace était suivi du sonnet suivant qui n'a pas été recueilli dans ses œuvres (1).

A Madame Dorval.

SONNET

Si des siècles mon nom perce la nuit obscure,
Ce livre écrit pour vous sous votre nom vivra.
Ce que le temps présent tout bas déjà murmure,
Quelqu'un dans l'avenir, tout haut le redira.

D'autres yeux ont versé vos pleurs. — Une autre bouche
Dit des mots que j'avais sur vos lèvres rangés,
Et qui vers l'avenir (cette perte nous touche)
Iront de voix en voix moins purs et tout changés.

Mais qu'importe ! — Après nous ce sera pire chose.
La source en jaillissant est belle et puis arrose
Un désert, de grands bois, un étang, des roseaux,

Ainsi jusqu'à la mer où va mourir sa course.
Ici destin pareil. — Mais toujours à la source,
Votre nom bien gravé se lira sous les eaux.

ALFRED DE VIGNY.

26 juillet 1831.

(1) Les iambes qui suivent ont eu le même sort. Ils figurent en tête d'un manuscrit donné par le poète à la grande actrice et qui a été vendu en décembre 1894 par le libraire Morgand sous le numéro du catalogue 25904.

« *A Madame Dorval.* »

A vous les chants d'amour, les récits d'aventures
Les tableaux aux vives couleurs.
Les livres enchantés, les parfums, les parures,
Les bijoux d'enfant et les fleurs.
A vous tout ce qui rit aux yeux, qui plaît à l'âme
Et fait aimer l'instant présent;
Vous qui donnez à tous une vie, une flamme,
Un nom tout jeune et séduisant;
Vous que l'illusion consomme, inspire, enivre
De bonheur ou de désespoir;
Reine des passions qui deux fois savez vivre,
Pour vous le jour, pour tous le soir.
Pensive solitaire ou tragique merveille,
Cœur simple, esprit capricieux,
Riant chaque matin des larmes que la veille
Vous fîtes tomber de nos yeux;
Des chants inspirateurs respectez l'ambroisie,
Loin du vulgaire âpre et fatal,
Vivez dans l'art divin et dans la poésie
Comme un phénix dans un cristal.

ALFRED DE VIGNY.

IV

Mais on ne joue pas impunément avec le feu. Il vient toujours une heure, une minute, — à moins d'être pétri de la chair des saints, et encore ! — où le regard le plus chaste allume le désir et fait jaillir la flamme. Je n'étonnerai personne en disant que ce fut Dorval qui fut la moins forte. Le miracle, et il n'est pas mince, c'est qu'elle ait résisté si longtemps à la tentation. Un soir donc qu'elle était énervée, — je tiens cette anecdote d'un homme de théâtre qui l'a beaucoup connue, — elle regarda Vigny dans le blanc des yeux et lui dit à brûle-pourpoint, de ce ton gamin qu'elle n'avait jamais perdu tout à fait : « Quand les parents de monsieur le comte viendront-ils demander ma main ? »

Le mot était si provocant et si spirituel, que Vigny, qui tout en jouant à l'ange ne voulait pas faire la bête, ne se le fit pas dire deux fois. La demande eut lieu le soir même et les noces suivirent incontinent. Tant il est vrai que le naturel revient toujours au trot, quand ce n'est pas au galop.

Leur lune de miel fut un long ravissement. « Elle recevait de lui non des baisers, mais ces douces caresses de main passée dans les cheveux, de doigts posés sur la bouche qui préparent à l'amour et qui répondent, pour ainsi dire, aux sens de l'âme (1). »

Et puis au pied de l'autel, c'étaient des oraisons, des *élévations*, suivies d'extases, qui avaient quelque chose de rituel, de liturgique.

Dorval avait un bracelet d'or qu'elle portait jour et nuit comme un talisman et auquel pendait une petite croix qui lui venait de sa première communion (2). Cette petite croix au bout de cette main d'amoureuse donnait à leur

(1) *Journal intime*, inédit.

(2) Elle attachait à ce bijou une idée de bonheur; aussi cessa-t-elle de le porter à la mort de son petit-fils Georges, estimant qu'il n'y aurait plus désormais de bonheur pour elle.



Mme DORVAL
d'après un crayon de Léon Noel.

amour je ne sais quelle pointe de mysticisme et par moments devait en troubler le charme, car un jour il inscrivit sur son *Journal* ce projet de poème qui a tout l'air d'un souvenir :

« Un christ dans une alcôve. Rêve d'une femme qui l'entend lui reprocher les plaisirs qu'elle a goûtés avec son amant devant la croix. Elle souffre et se sent percer les mains en expiation toutes les nuits. »

Quoi qu'il en soit, ce violent amour traversant la vie du poète à l'âge où il était en pleine maturité, exerça sur son esprit une influence considérable.

« Un jour qu'il était en belle humeur (c'est-à-dire était amoureux, ces jours-là sont rares dans sa vie), il écrivit pour Mme Dorval un acte en deux scènes : *Quitte pour la peur*, qui fut joué dans une représentation à son bénéfice, le 30 mai 1833, dans la salle de l'Opéra. Imaginez-vous une profusion à l'infini de tout ce qui brille et resplendit autour d'une tête intelligente, un style où tout pétille, une âme où tout soupire. Ah ! qu'il fut heureux ce jour-là ! comme il s'enivrait de poésie et comme il écoutait passionné de lui-même et d'elle-même cette étonnante Dorval laissant pour la musette enrubannée la flûte doublée d'airain ! Elle de son côté, était-elle assez contente et ravie ! Elle se regardait souvent dans ces glaces biseautées à Venise, pour bien s'assurer qu'elle était elle-même et non pas une marquise arrivant en droite ligne de son château de Bellevue et des courtils de Choisy-le-Roi (1)!... »

En ce temps-là Dorval n'était pas précisément belle, mais elle était *pire*, ainsi qu'elle l'avouait un jour ; et l'on aura une idée de la fascination qu'elle exerçait sur Vigny, quand on lira le petit portrait qu'il nous a laissé d'elle dans son *Journal* :

« Une actrice vraiment inspirée est charmante à voir à sa toilette avant d'entrer en scène. Elle parle avec une exagération ravissante de tout, elle se monte la tête sur de petites choses, crie, gémit, rit, soupire, se fâche, caresse

(1) Jules Janin : *Débats*, 28 janvier 1867.

en une minute. Elle se dit malade, souffrante, guérie, bien portante, faible, forte, gaie, mélancolique, en colère et elle n'est rien de tout cela ; elle est impatiente comme un petit cheval de course qui attend qu'on lève la barrière, elle piaffe à sa manière, elle se regarde dans la glace, met son rouge, l'ôte ensuite ; elle essaie sa physionomie et l'aiguise, elle essaie *sa voix en parlant haut ;* elle essaye son âme en passant par tous les tons et tous les sentiments. Elle s'étourdit de l'art et de la scène par avance, elle s'enivre (1). »

Mais *Quitte pour la peur* n'était qu'un proverbe étincelant d'esprit dont la princesse de Béthune lui avait donné le sujet et qu'il avait porté au théâtre tout exprès pour montrer à ceux qui pouvaient en douter, que Dorval était capable de jouer la comédie aussi bien que le drame. Et de même que Racine avait créé *Phèdre* afin de produire la Champmeslé dans un rôle où toutes les passions fussent exprimées, de même Alfred de Vigny qui, maintenant connaissait à fond la nature ardente et passionnée de sa maîtresse et les ressouces infinies de son art, écrivit pour Dorval le rôle de Kitty-Bell qui fut sa plus belle création et qui demeure son plus beau titre de gloire.

On sait comment il avait indiqué ce rôle : « Kitty-Bell, jeune femme mélancolique, gracieuse, élégante par nature plus que par éducation, réservée, religieuse, timide dans ses manières, tremblante devant son mari, expansive et abandonnée seulement dans son amour maternel. Sa pitié pour Chatterton va devenir de l'amour, elle le sent, elle en frémit ; la réserve qu'elle s'impose en devient plus grande : tout doit indiquer, dès qu'on la voit, qu'une douleur imprévue et une subite terreur peuvent la faire mourir tout à coup. » Personne au Théâtre-Français, en dehors de Mme Dorval, pas plus Mlle Mars que Mlle Georges, n'était capable aux yeux de Vigny de réaliser le type de Kitty-Bell. Aussi dès que la pièce fut reçue, le poète refusa-t-il de sacrifier, cette fois, l'interprète qu'il avait choisie aux rancunes des uns et aux intrigues des autres.

L'histoire de *Chatterton* à la Comédie-Française vaut la

(1) *Journal d'un Poète*, p. 61.

peine d'être contée dans tous ses détails, et je la rapporte ici d'après le récit que m'en a fait M. René Luguet.

Marie Dorval qui avait débuté récemment dans la maison de Molière n'avait pas encore obtenu de ses camarades ses lettres de naturalisation. Mlle Mars, surtout, qui sentait grandir en elle une rivale, ne perdait pas une occasion de ravaler cette comédienne *de boulevard*. Le directeur et les sociétaires du Théâtre-Français crièrent donc au scandale quand ils apprirent que l'auteur de *Chatterton* avait fait choix de Mme Dorval pour jouer le rôle de Kitty-Bell. « Que cela soit scandaleux ou non, répondit Vigny, telle est ma volonté et j'entends qu'elle soit faite : dans le cas contraire, ma pièce s'en ira rejoindre Mme Dorval au théâtre de la Porte-Saint-Martin. »

Quelques jours après, le ministre des Beaux-Arts rencontrant le poète au foyer de l'Opéra, l'aborda et lui dit :

— Il paraît, monsieur le comte, que vous êtes à la veille d'un grand succès ! Je vous félicite de cet heureux événement et surtout d'avoir Mlle Mars pour principale interprète.

— Que Votre Excellence me permette de lui dire qu'elle est mal informée : ce n'est pas Mlle Mars, c'est Mme Dorval qui créera le rôle de Kitty-Bell, et je puis vous assurer qu'elle y sera magnifique.

— Cependant, monsieur le comte, Mlle Mars a des titres et une royauté !

— Que Dorval n'a peut-être pas encore conquis, mais qu'elle aura demain, je vous le jure.

Après le ministre ce fut au tour du roi.

Alfred de Vigny avait été invité à un bal aux Tuileries. Louis-Philippe, qui l'avait sur sa demande nommé commandant de bataillon de la garde nationale (1), se le fit présenter entre deux contredanses :

— Permettez-moi, monsieur de Vigny, de vous adresser mes félicitations pour le grand succès qui se prépare en votre honneur et aussi pour l'heureux choix que vous avez fait de Mlle Mars comme interprète. C'est une admirable actrice, et nous irons, la reine et moi, l'applaudir danc cette nouvelle création.

(1) *Souvenirs personnels* d'Auguste Barbier, p. 369.

— Que Votre Majesté daigne me pardonner, mais ce n'est point à Mlle Mars que j'ai confié le rôle de Kitty-Bell, j'ai cru devoir en disposer en faveur de Mme Dorval, une grande actrice, elle aussi, et qui possède précisément la grâce, la poésie, la passion que j'ai prêtées à mon héroïne.

Le roi répondit un peu froidement :

— Je souhaite que votre détermination vous soit profitable, mais je crains bien que cela n'aille pas tout seul au théâtre.

De ce côté-là le roi était bien renseigné.

Loin d'aller tout seul, cela n'allait pas du tout. Tous les artistes qui jouaient dans *Chatterton* s'étaient conjurés contre Dorval et profitaient des répétitions pour signifier leur mécontentement à l'auteur.

Un jour, ils trouvèrent tout équipé sur la scène l'escalier légendaire et sa rampe en spirale au bas de laquelle Kitty-Bell vient mourir.

— Qu'est-ce que c'est que cette machine-là ? s'écrièrent-ils en chœur.

— Cette machine-là, dit Dorval, d'un air bon enfant, c'est l'escalier du haut duquel je dois dégringoler pour venir mourir au dénouement. C'est très beau, cette scène-là, vous verrez.

Ils se regardèrent entre eux et regagnèrent la coulisse en chantonnant : *Tra la la la, elle dégringole !... comme à la Porte-Saint-Martin !*

Cette innovation de la mise en scène réaliste les mettait hors d'eux-mêmes.

Ils n'en répétèrent pas moins avec zèle, tout en se tenant sur une réserve glaciale à l'endroit du poète et de sa Kitty-Bell.

— Est-ce que c'est ce matin que vous *dégringolez ?* lui demanda un jour Joanny qui remplissait le rôle du Quaker.

— Non, monsieur, pas aujourd'hui.

— Bien, madame.

Arriva la série des répétitions générales à huis clos. Joanny, l'air gouailleur :

— Alors, c'est aujourd'hui qu'on *dégringole ?*

— Je vais tâcher.

— Bien, madame.

Et le moment venu, Dorval prit tout bonnement ses jupes à deux mains, descendit tranquillement l'escalier et vint s'asseoir sur la première marche en disant à Joanny :

— C'est là que je meurs.

— Mais, enfin, madame, je voudrais voir votre dégringolade pour régler mon attitude.

— Bah ! riposta Dorval, voir mourir quelqu'un n'est pas chose si extraordinaire et si difficile ! tout le monde s'en tire, mon cher camarade, et après m'avoir écoutée avec tout votre talent dans votre rôle, vous ne serez pas embarrassé pour me regarder mourir. Enfin, monsieur, s'il faut tout vous dire, je tiens à garder secret jusqu'à la première représentation le mouvement de cette scène sur laquelle je compte et l'auteur aussi. Il faut que ce soit un effet de surprise.

Et il fut fait ainsi.

Le soir de la première représentation le Tout-Paris était dans la salle où fermentaient les passions politiques non moins que les passions littéraires. Le roi Louis-Philippe et la cour occupaient les quatre avant-scènes. La pièce eut un immense succès. Marie Dorval fut admirable. Lorsqu'elle parut tenant un de ses enfants sur un bras et l'autre par la main, les applaudissements éclatèrent de toutes parts ; cette gracieuse créature, qui rappelait les madones de Raphaël, ne marchait pas, elle frôlait le tapis.

Mais c'est au dénouement qu'on l'attendait. Quand il arriva, quand Kitty-Bell, pressentant la catastrophe, monta fiévreusement ouvrir la porte du logis de Chatterton et qu'elle le vit étendu et sans vie, Dorval poussa un grand cri et recula épouvantée ; puis, se renversant en arrière, à demi-évanouie, sur la rampe de l'escalier, elle se laissa glisser du haut en bas comme une colombe frappée d'un coup de feu, et vint s'abattre sur la première marche où elle rendit l'âme.

Alors, la salle entière, secouée d'un grand frisson, se leva, battant des mains avec frénésie, et rappela Mme Dorval qui, ne trouvant pas un artiste pour lui donner la main, saisit les deux enfants de Kitty-Bell et s'avança au bord de

la scène avec tout le charme et la poésie d'une belle madone, pendant que de la loge royale un bouquet venait tomber à ses pieds.

Le rideau baissé, la grande artiste toute songeuse, se dirigea vers sa loge, et quelle ne fut pas sa surprise de voir debout, tête nue, sur le seuil, Joanny qui venait de créer le Quaker avec tant d'autorité.

— Madame, lui dit-il d'une voix émue, je viens vous demander pardon... Je n'avais pas l'honneur de vous connaître, mais vous avez été sublime dans cette création de Kitty-Bell, et jamais je n'oublierai l'émouvant spectacle que vous venez de nous donner.

Mme Dorval, toute tremblante, lui sauta au cou en lui disant :

— Cher et grand artiste, vous avez autant de cœur que de talent.

Et elle lui donna le bouquet tombé de la loge royale.

Le lendemain, la presse était unanime à célébrer ses louanges, et voici en quels termes Alfred de Vigny parlait d'elle :

« Entre les deux personnages de Chatterton et du Quaker s'est montrée, dans toute la pureté idéale de sa forme, Kitty-Bell, l'une des rêveries de Stello. On savait quelle tragédienne on allait revoir dans Mme Dorval ; mais avait-on prévu cette grâce poétique avec laquelle elle a dessiné la femme nouvelle qu'elle a voulu devenir ? Je ne le crois pas. Sans cesse elle fait naître le souvenir des vierges maternelles de Raphaël et des plus beaux tableaux de la Charité ; sans effort elle est posée comme elles ; comme elles aussi, elle porte, elle emmène, elle assied ses enfants, qui ne semblent jamais pouvoir être séparés de leur gracieuse mère, offrant ainsi aux peintres des groupes dignes de leur étude, et qui ne semblent pas étudiés. Ici la voix est tendre jusque dans la douleur et le désespoir; sa parole lente et mélancolique est celle de l'abandon et de la pitié ; ses gestes, ceux de la dévotion bienfaisante ; ses regards ne cessent de demander grâce au ciel pour l'infortune ; ses mains sont toujours prêtes à se croiser pour la prière ; on sent que les élans de son cœur, contenus par le devoir, lui vont être mortels aussitôt que l'amour et la terreur

l'auront vaincue. Rien n'est innocent et doux comme ses ruses et ses coquetteries naïves pour obtenir que le quaker lui parle de *Chatterton*. Elle est bonne et modeste jusqu'à ce qu'elle soit surprenante d'énergie, de tragique grandeur et d'inspiration imprévues, quand l'effroi fait enfin sortir au dehors tout le cœur d'une femme et d'une amante. Elle est poétique dans tous les détails de ce rôle qu'elle caresse avec amour, et dans son ensemble qu'elle paraît avoir composé avec prédilection, montrant enfin sur la scène française le talent le plus accompli dont le théâtre puisse s'enorgueillir. »

Vigny aurait pu ajouter, sans manquer de modestie : « et dont l'auteur aurait le droit d'être fier », car c'est l'amour qu'il avait su inspirer à la grande actrice qui l'avait ainsi transfigurée.

V

Après cette solennité dramatique qui avait réuni leurs noms dans un triomphe sans précédent au théâtre, il semble que l'amoureuse amitié de Dorval pour Vigny dût, sinon augmenter, au moins devenir plus forte. Non seulement, en effet, il l'avait couverte de gloire, mais elle savait qu'il disait la vérité, quand il mandait à Brizeux, le lendemain de la première représentation de *Chatterton :*

« ... Sans Kitty-Bell, celle qui la joue avec un admirable génie était perdue au théâtre et succombait sous les cabales; c'est là un vrai bonheur pour moi (1). »

Cependant, par une de ces contradictions qui ne sont pas rares chez la femme, c'est dans le moment même où elle avait tant de raisons de lui être attachée, que Dorval eut la faiblesse de le tromper. Je dis faiblesse et non lâcheté, parce qu'en lui étant infidèle elle ne croyait peut-être pas le trahir, et que cette trahison se fit en quelque

(1) Lettre du 21 février 1835.

sorte malgré elle, sans que le cœur dans les commencements tout au moins, y prît la moindre part. Il y avait malheureusement en elle deux forces opposées et que pendant longtemps Vigny avait équilibrées comme par miracle : le cœur et le tempérament. Le cœur était bon, généreux, sensible aux caresses, facile aux séductions par conséquent. Le tempérament était de feu et finissait toujours par prendre le dessus. N'est-ce pas l'auteur de *Stello* qui a dit que « le tempérament ardent c'est l'imagination des corps ? » Eh bien, Vigny avait plutôt l'imagination du cœur et de l'esprit, et c'est pour cela que Dorval lui fut infidèle. Il avait beau être sensuel tout autant qu'un autre, il l'était d'une façon qui n'était pas la bonne. Au bout de quelque temps, il sentit qu'il était incapable d'éteindre les ardeurs qu'il avait allumées dans le sein de sa belle maîtresse, et c'est le sentiment de son impuissance qu'il a rendu dans ce cri douloureux : « O maîtresse de Raphaël, tu le vis s'épuiser dans tes bras. Qu'as-tu fait, ô femme, qu'as-tu fait ? Une idée par baiser s'écoulait sur tes lèvres (1)! »

Toutefois, comme il ne cessait de l'aimer avec passion, il avait des accès de jalousie noire, il souffrait le martyre à la seule pensée qu'elle pouvait lui être infidèle :

« L'amour physique, écrivait-il dans son *Journal*, pardonne toute infidélité, mais toi, amour de l'âme, amour passionné, tu ne peux rien pardonner (2). »

Il pardonna pourtant deux ou trois fois, comme il le cria plus tard dans la *Colère de Samson*, et les lignes suivantes que j'extrais de son *Journal*, témoignent du combat qui se livra alors en lui :

L'AME ET LE CORPS

« L'âme de Stello se sépara de son corps un jour et se plaçant debout, en face de lui, toute blanche et toute grave, elle lui parla ainsi sévèrement :

« C'est vous qui m'avez compromise. C'est vous qui

(1) *Journal d'un Poète*, p. 79.
(2) *Idem*, p. 67.

m'avez forcée d'être faible quand j'étais si forte, et de parler de choses indignes de moi pour répondre à cet air douloureux que vous avez, et ne pas démentir l'ardeur de vos yeux et les caresses de votre sourire.

« Quittez cette femme et me laissez penser.

« Lorsque vint le jour, le corps se leva avec elle pour partir et lui dit : Allons-nous ?

« Et ils allèrent rejoindre la belle maîtresse (1). »

Mais à force de pardonner, il commençait à réfléchir, à se replier sur lui-même, à rougir de ses faiblesses :

« Quand on se sent pris d'amour pour une femme, écrivait-il un jour, on devrait se dire : Comment est-elle entourée? Quelle est sa vie? Tout le bonheur de l'avenir est appuyé là-dessus (2)! »

S'il s'était posé cette question au début de ses relations avec Dorval, il n'aurait jamais recherché son amour ; il se serait rendu compte tout de suite que les femmes de son espèce peuvent vous procurer des jouissances d'une minute, mais jamais le véritable bonheur.

George Sand savait bien à quoi s'en tenir, lorsqu'elle écrivait à Kitty-Bell : « Je n'aime pas du tout la personne de M. de Vigny... Mais je vous assure que d'âme à âme j'en use autrement. Rends-le heureux, mon enfant ; ces hommes-là en ont besoin et le méritent (3). »

Certes Dorval n'aurait pas demandé mieux que de suivre le conseil de George Sand, car je crois qu'elle était sincère le jour où elle disait à Alexandre Dumas : « On ne trompe pas les hommes de génie ou tant pis pour celles qui les trompent (4). » Mais la nature, dont nous sommes tous plus ou moins les esclaves, en la soumettant au joug des sens, ne lui avait pas donné la force de lui résister, et c'est peut-être la mort dans l'âme qu'elle glissa des bras de Stello dans les bras d'Antony.

Quoi qu'il en soit, le scandale de cette trahison fut tel,

(1) *Journal d'un Poète*, p. 247.
(2) *Idem*, p. 77.
(3) *Alfred de Vigny*, par Maurice Paléologue, p. 54.
(4) *Mémoires* d'Alexandre Dumas, t. VII.

à un moment donné, que, sous peine de manquer à l'honneur, Alfred de Vigny dut rompre avec Dorval. Vainement lui cria-t-elle, comme l'amant de Dolorida :

> Je jure que jamais mon amour égarée
> N'oublia loin de toi ton image adorée,
> L'infidélité même était pleine de toi,
> Je te voyais partout entre ma faute et moi !

Vigny, cette fois, ne voulut rien entendre. Il partit pour ne plus revenir.

VI

Mais une rupture de ce genre, fut-elle cent fois motivée, occasionne toujours une grande douleur. Pour se faire une idée du chagrin de Vigny, il suffit de se rappeler cette phrase de son *Journal* : « Qui n'a senti manquer la terre sous ses pieds sitôt que l'amour semble menacer de se rompre (1) ? » En perdant cette femme, il lui sembla qu'il avait tout perdu et qu'il n'avait plus de raison de vivre. Si Port-Royal avait encore existé, je crois qu'à l'exemple de Racine, quand il eut brisé avec la Champmeslé, il y aurait cherché un suprême refuge, car au fond de son pessimisme, qui a fait l'objet de tant de gloses savantes, je reconnais, moi, l'esprit persistant, quoique dévoyé, de cette sainte maison. Port-Royal lui manquant dans cette crise douloureuse, il s'enferma dans sa tour d'ivoire qui devint la tour du silence, et durant de longues années, il ne donna pas plus signe de vie que s'il avait été retranché du nombre des vivants. Son *Journal* même ne contient qu'une allusion discrète au malheur qui lui était arrivé. Voici la pensée que j'y relève, sous la date de 1836 :

« On ne peut répandre son âme dans une autre âme que jusqu'à une certaine hauteur. Là, elle vous repousse

(1) *Journal d'un Poète*, p. 110.

et vous rejette au dehors, écrasée de cette influence souveraine et trop pesante. »

Dieu lui avait envoyé un précieux dérivatif dans la maladie de sa mère. Quand elle mourut (1837)), sa blessure était à peu près fermée. Cependant deux ans plus tard, au risque de la rouvrir, il décocha à son ancienne maîtresse ce trait du Parthe qui s'appelle la *Colère de Samson*. On sait que cette page superbe, la plus belle peut-être qui soit tombée de sa plume « de fer », en tout cas la plus humaine, fut écrite en Angleterre et qu'elle porte la date d'avril 1839. En ne permettant pas qu'elle fût publiée avant sa mort, Alfred de Vigny obéit à deux sentiments respectables. D'abord il avait la pudeur de son deuil ; il trouvait que

> Gémir, pleurer, prier est également lâche.

Ensuite, il n'aurait pas voulu donner cette suprême satisfaction à Mme Dorval de lui laisser entendre qu'il pensait toujours à elle. Or, bien qu'il eût pris le masque de Samson pour parler de cette autre Dalila, elle ne s'y serait pas trompée. Il lui aurait suffi de lire les vers suivants pour deviner qu'il s'agissait de sa propre histoire :

> Une lutte éternelle en tout temps, en tout lieu,
> Se livre sur la terre en présence de Dieu,
> Entre la bonté d'Homme et la ruse de Femme.
> Car la femme est un être impur de corps et d'âme.
> L'homme a toujours besoin de caresse et d'amour ;
> Sa mère l'en abreuve alors qu'il vient au jour,
> Et ce bras, le premier, l'engourdit, le balance
> Et lui donne un désir d'amour et d'indolence.
> Troublé dans l'action, troublé dans le dessein,
> Il rêvera partout à la chaleur du sein,
> Aux chansons de la nuit, aux baisers de l'aurore,
> A la lèvre de feu que sa lèvre dévore,
> Aux cheveux dénoués qui roulent sur son front,
> Et les regrets du lit en marchant le suivront.
>
> . . . .
>
> Eternel ! Dieu des forts ! Vous savez que mon âme
> N'avait pour aliment que l'amour d'une femme,

Puisant dans l'amour seul plus de sainte vigueur
Que mes cheveux divins n'en donnaient à mon cœur.
— Jugez-nous. — La voilà sur mes pieds endormie.
Trois fois elle a vendu mes secrets et ma vie,
Et trois fois a versé des pleurs fallacieux
Qui n'ont pu me cacher la rage de ses yeux ;
Honteuse qu'elle était plus encor qu'étonnée,
De se voir découverte ensemble et pardonnée ;
Car la bonté de l'homme est forte et sa douceur
Ecrase, en l'absolvant, l'être faible et menteur (1).

Elle n'eut pas cette satisfaction, ou plutôt cette honte. Car entre la date du jour où elle était retournée, comme le chien de l'Ecriture à son ancien vomissement, et celle où Vigny avait écrit cette pièce, il s'était écoulé quatre ans, et Dorval n'avait pas attendu si longtemps pour se repentir. Une fois sa fringale de chair apaisée, elle s'était aperçue assez vite que l'*ami*, que le poète lui manquait, et son âme, comme une barque sans avirons, n'avait pas tardé à s'en aller à la dérive. Elle eut même, alors, une crise de découragement et de larmes pendant laquelle elle songea à se retirer au couvent. Le théâtre la dégoûtait; elle était lassée de lutter contre la jalousie de ses camarades, de déjouer leurs misérables intrigues. Elle se mit à fréquenter les églises et les cimetières ; elle reprit la lecture de la Bible et de l'*Imitation* qu'elle avait quelque temps délaissée ; enfin je crois qu'elle aurait perdu la tête ou qu'elle serait morte, si Dieu, pour la rattacher à la vie, ne lui avait envoyé un petit-fils sur le berceau duquel elle concentra toute son affection, toute sa puissance d'aimer (2).

(1) La *Colère de Samson.*

(2) C'est la perte de cet enfant qui entraîna Dorval au tombeau. Dans sa chambre il y avait, accroché à la muraille, un méchant petit portrait du pauvre enfant, en pendant avec une vue d'Albi, d'où il avait rapporté le germe du mal dont il était mort. Et derrière une esquisse de Georges expiré, faite par M. Edmond Hédouin, Dorval avait écrit ce passage de la Passion : « Mon Père, tout vous est possible; transportez ce calice loin de moi; mais que votre volonté soit faite et non la mienne. » Et cet extrait des *Psaumes :* « Si je viens à t'oublier, ô mon fils, que ma main droite devienne sans mouvement; que ma langue demeure attachée à mon palais, si je ne me souviens pas toujours de toi... »

Il faut avoir lu ses confidences à George Sand pour se faire une idée de la surexcitation de son esprit, du mysticisme vague, étrange, indéfinissable, où elle versa aux approches de la quarantaine.

« ... Elle se mit à pleurer. — Tu me caches quelque chose, lui dis-je. — Non, vrai ! s'écria-t-elle. Tu sais bien que j'ai au contraire le défaut de t'accabler de mes peines, et que c'est à toi que je demande toujours du courage. Mais est-ce que tu ne comprends pas l'ennui ? Un ennui sans cause, car si on la savait, cette cause, on trouverait le remède. Quand je me dis que c'est peut-être l'absence des passions, je sens un tel effroi à l'idée de recommencer ma vie, que j'aime encore mille fois mieux la langueur où je suis tombée. Mais dans cette espèce de sommeil où me voilà, je rêve trop et je rêve mal. Je voudrais voir le ciel ou l'enfer, croire au Dieu ou au diable de mon enfance, me sentir victorieuse d'un combat quelconque et découvrir un paradis, une récompense. Eh bien, je ne vois qu'un nuage, un doute. Je m'efforce par moments de me sentir dévote. J'ai besoin de Dieu ; mais je ne le comprends pas sous la forme que la religion lui donne. Il me semble que l'Eglise est aussi un théâtre, et qu'il y a là des hommes qui jouent un rôle. Tiens, ajouta-t-elle en me montrant une jolie réduction en marbre blanc de la *Madeleine* de Canova. Je passe des heures à regarder cette femme qui pleure, et je me demande pourquoi elle pleure, si c'est du repentir d'avoir vécu ou du regret de ne plus vivre. Longtemps je ne l'ai étudiée que comme un modèle de pose, à présent je l'interroge comme une idée. Tantôt elle m'impatiente, et je voudrais la pousser pour la forcer à se relever ; tantôt elle m'épouvante, et j'ai peur d'être brisée aussi sans retour....

« .... Et puis quoi ! ce Dieu-là, que vos philosophes et vos prêtres nous montrent les uns comme une idée, les autres sous la forme d'un Christ, qui me répondra qu'il soit ailleurs que dans vos imaginations ? Qu'on me le montre, je veux le voir ! S'il m'aime un peu, qu'il me le dise et qu'il me console ! Je l'aimerai tant, moi ! Cette Madeleine, elle l'a vu, elle l'a touché, son beau rêve ! Elle

a pleuré à ses pieds, elle les a essuyés de ses cheveux ! Où peut-on rencontrer encore une fois le divin Jésus ? Si quelqu'un le sait, qu'il me le dise, j'y courrai. Le beau mérite d'adorer un être parfait qui existe réellement ! Croit-on que si je l'avais connu, j'aurais été une pécheresse ? Est-ce que ce sont les sens qui entraînent ? Non, c'est la soif de toute autre chose ; c'est la rage de trouver l'amour vrai qui appelle et fuit toujours. Que l'on nous envoie des saints et nous serons bien vite des saintes. Qu'on me donne un souvenir. un souvenir comme celui que cette pleureuse emporta au désert, je vivrai au désert comme elle, je pleurerai mon bien-aimé, et je ne m'ennuierai pas, je t'en réponds !

« Telle était cette âme troublée et toujours ardente (1). »

Et en attendant que le Christ lui apparût et qu'elle emportât son souvenir au désert, celui d'Alfred de Vigny, tout misérable qu'il fût, ne cessait de hanter le cerveau de Dorval. Par une coïncidence curieuse et qui tendrait à prouver que le charme, le courant magnétique n'est jamais rompu entre certaines âmes, au moment où Vigny écrivait à Shavington (Angleterre) la *Colère de Samson*, Dorval consignait, au Mans (2) où elle était en représentation, sur son album qui la suivait partout, ces pensées tirées de *Stello* et de *Chatterton* : « Les portraits ne font battre qu'un seul cœur, et quand ce cœur ne bat plus, il faut les effacer. » — « Les passions des poètes n'existent qu'à peine, on ne doit pas aimer ces gens-là ; franchement ils n'aiment rien ; ce sont tous des égoïstes ; le cerveau se nourrit aux dépens du cœur. Ne les lisez jamais et ne les voyez pas ! »

L'abeille en s'envolant avait laissé son aiguillon dans la chair vive de cette femme, et jamais, quelque effort qu'elle fît, elle ne parvint à l'en arracher.

En 1847, elle écrivait à Laferrière après l'avoir applaudi dans le *Chevalier de Maison-Rouge*.

« Vous avez joué sous l'empire d'une émotion renou-

(1) George Sand, *Histoire de ma vie*, t. IX, p. 120-164.
(2) 18 mars 1839.

velée, n'est-ce pas, par la présence des gens dont vous saviez que vous alliez être compris ? Eh bien, je vous ai trouvé parfait ! C'était charmant. Ces mots : *Elle pleure ! elle ne m'aime pas !* et d'autres encore, sont trouvés dans la nature d'un cœur amoureux et désolé. Des mots dits avec cette vérité remuent plus d'un passé dans le cœur de bien des pauvres femmes qui sont là !... »

Elle pleure ! elle ne m'aime pas !

C'avait été le cri d'Alfred de Vigny, quand il l'avait surprise aux bras d'un autre. Et ce cri lui revenait à présent comme un remords.

Deux ans après, quand elle se sentit mourir, elle appela sa fille, Mme René Luguet, et lui remit un paquet de lettres soigneusement enveloppées en lui recommandant bien de ne jamais consentir à ce qu'elles fussent publiées. C'étaient les lettres d'amour de Vigny. On peut dire que si son pauvre corps expira dans les bras d'un autre — et Dumas, dans cette circonstance, fut tout simplement admirable — son dernier souvenir, sa dernière pensée fut pour le poète qui l'avait tant aimée.

Quelques jours avant la mort de Dorval, Alfred de Vigny écrivait à Brizeux, son confident habituel :

Au Maine-Giraud, 29 avril 1849 :

« ... Je n'ai point quitté mes belles sources, mes rochers, mes vieux chênes, mes prés et toutes mes géorgiques depuis le 3 mai 1848... La solitude qui m'est chère me coûte beaucoup à quitter pour la ville de boue, de fumée et de sang (1)... »

Il croyait alors que l'Académie française l'avait nommé directeur et il s'apprêtait à rentrer à Paris. Le hasard ayant voulu que cette nomination, qui devait le réconcilier avec l'Académie, eût été renvoyée à la fin de septembre, il ajourna son retour au mois d'octobre et ne parut à l'Institut que le 15 novembre (2). Il était donc absent de Paris

(1) Lettre inédite.

(2) Note de M. Gaston Boissier, secrétaire perpétuel de l'Académie française.

lors des funérailles de Dorval. Oh ! comme il dut souffrir de ne pouvoir se joindre à la foule des auteurs et des acteurs qui accompagnèrent sa Kitty-Bell jusqu'au cimetière Montparnasse. Ce jour-là, j'en suis convaincu, il lui pardonna tout le mal qu'elle lui avait fait, car il avait le cœur trop haut placé pour avoir des rancunes d'outre-tombe (1). Et il avait aussi une trop haute opinion de son œuvre et du rôle qu'elle y avait joué, pour n'avoir pas le pressentiment que le nom de Marie Dorval serait uni au sien dans l'avenir par la chaîne d'or de l'amour et du génie, comme le nom de George Sand à celui d'Alfred de Musset.

POST-SCRIPTUM

Nous vivons dans un temps où la vie privée des hommes en vue n'est séparée de leur vie publique que par un mur de carton plein d'yeux et d'oreilles. En vain s'efforcent-ils de la cacher, suivant le précepte du sage, il suffit qu'une

(1) Cinq mois après, le 7 octobre 1849, il écrivait du Maine-Giraud à sa cousine, la vicomtesse du Plessis, à propos des représentations de *Quitte pour la peur* qu'on venait de reprendre au Gymnase :

« Je serai peut-être le seul à Paris n'ayant pas vu cette représentation qui est fort courue, à ce que l'on m'écrit. Et si je la vois jamais, faut-il vous le dire ? oui (pourquoi pas !) cela me pourra bien serrer le cœur, car il me semble, en pensant à celle pour qui ce fut écrit, que l'on jette sa robe au sort et que l'on se partage son manteau. — Du reste, je redeviens plus sérieux en parlant de ceux qui ne sont plus... Il y avait sept ans que je n'avais vu cette personne qui vous préoccupe, lorsque j'ai appris qu'elle avait tout à coup quitté cette vie dont elle était en possession avec tant d'ardeur et d'éclat; et je l'ai su, comment ? comme vous, comme tout le monde, par un journal, comme on sait tout aujourd'hui. Repentez-vous donc, Ange sévère, de votre jugement ! Je ne suis coupable ni envers vous, amie chérie, pour avoir fait jouer ce joujou de salon, ni envers la mémoire de celle qui réalisait mes inventions sur la scène et recevait sur son front les couronnes de fleurs qu'on lui jetait. Quand elle était en pays étranger, elle m'envoyait les couronnes, et il s'en trouva une un jour noire et blanche, comme on en jette sur les tombes. On l'avait jetée à Kitty-Bell d'une loge du théâtre de Bruxelles. — Je me tais, car savez-vous ce qui va arriver ? Vous pensez que j'oubliais; vous trouverez à présent que je me souviens trop... » (*Revue des Deux-Mondes*, 1er janvier 1897.)

Et beaucoup plus tard, dans un de ses derniers entretiens avec Jules Janin, parlant de Mme Dorval, Vigny lui disait : « Vous rappelez-vous son beau rire, et comme elle était gaie, aussitôt qu'elle avait quitté les terreurs de la scène ? »

femme y soit entrée par la petite porte et qu'ils aient commis la faute de confier leurs épanchements à la poste aux lettres pour que le public, toujours friand des histoires d'amour, pénètre un jour, à la faveur de leurs confidences, jusqu'au fond de leur alcôve. Car les écrits ont bien plus de chance de rester, depuis qu'on fait le commerce des autographes.

I

On vient de voir avec quelle discrétion j'ai parlé des relations d'Alfred de Vigny avec Marie Dorval. Pour raconter cette histoire douloureuse, je ne m'étais guère servi que du *Journal* du poète, de ses poésies et de courts fragments de sa correspondance. J'avais bien entendu parler d'une lettre de Vigny, d'une seule, qui, après avoir couru sous le manteau des cheminées littéraires et défrayé quelque temps la chronique scandaleuse par son accent ultra-naturaliste, avait fini par être jetée au feu qui purifie tout, mais jusqu'à plus ample informé je ne croyais pas plus à l'existence de cette lettre qu'à sa suppression, et de peur de diminuer le poète d'*Eloa* dans le culte de ses dévots, je m'étais abstenu de la mentionner au cours de mon article. Je connaissais également le nom de l'homme — je n'ose dire de l'heureux mortel — qui l'avait supplanté dans le cœur de Dorval, mais comme je n'avais pas entrepris de le confesser, je le désignai tout bonnement sous le prénom d'Antony, que la comédienne donnait volontiers à ses adorateurs... de théâtre.

Cependant la curiosité du lecteur une fois mise en éveil ne se contenta pas de si peu. Elle voulut aller jusqu'au fond des choses, et mon article était à peine paru (1), que de tous les côtés on me demanda si, par Antony, j'avais voulu désigner Alexandre Dumas ou Jules Sandeau.

La vérité, je le dis bien vite, c'est qu'il ne s'agissait dans mon esprit ni de l'un ni de l'autre. J'ignore si Alexandre Dumas qui, de 1831 à 1833, brûla d'un si beau feu pour Dorval et qui reçut d'elle un jour la petite douche

(1) *Revue Bleue* d'octobre 1899.

d'eau froide dont j'ai parlé ; j'ignore, dis-je, si Dumas finit par obtenir ses faveurs. Elle lui avait bien promis de lui faire signe avant tout autre, le jour où elle aurait assez des *élévations* de M. de Vigny (1) mais c'était une promesse en l'air, et Dumas avait trop d'esprit pour l'avoir prise au sérieux. En tout cas, il ne fut certainement qu'un hôte de passage. Quant à Jules Sandeau, ce n'est que bien plus tard, vers 1841, qu'il devint le bon ami de Marie Dorval. Encore cette liaison n'eut-elle jamais le caractère violent et jaloux de celle de Vigny. Et cela s'explique sans peine. En 1841, Marie Dorval avait quarante-trois ans, et Jules Sandeau n'en avait que trente. Il était dans la force de l'âge ; elle était sur le retour ; or, les femmes qui déclinent n'inspirent généralement qu'une passion médiocre, même quand elles demeurent très ardentes, à des hommes qui ont douze à treize ans de moins qu'elles et qui ont vécu. J'ajouterai que Jules Sandeau, quand il devint l'amant de Dorval, portait encore le deuil de l'amour de George Sand. On n'a qu'à lire les *Confessions* d'Arsène Houssaye (2) pour être certain qu'il y pensait toujours. C'est même ce qui faisait enrager Mme Dorval.

« Elle était si affolée de Jules, qu'elle venait souvent dans sa chambre quand il n'y était pas. Elle me disait : « J'y trouve autant de plaisir qu'à côté de lui. J'y res-« pire sa vie et ses pensées. » Elle remuait tous les papiers du romancier d'une main jalouse et les regardait d'un œil inquiet.

« Quand je demeurais avec Jules, le plus charmant des compagnons, elle vint un jour en son absence. Comme nous causions, elle aperçut le commencement d'un portrait à la plume que Jules écrivait pour les *Belles Femmes de Paris*. J'ai conservé ces vingt premières lignes : le nom de George Sand n'y est pas, mais Mme Dorval le reconnut et s'écria : « Elle, toujours elle ! cette femme me tuera ! »

« Pendant que je parlais, l'amoureuse exaspérée, qui avait saisi un couteau à papier, — il n'y avait pas là d'autre poignard, — s'en donna un violent coup dans la

(1) *Mémoires* d'Alexandre Dumas, t. VII.
(2) Les *Confessions*. — Les *Larmes de Dorval*.

poitrine, tout en relisant la feuille autographe de Jules, et elle s'évanouit dans mes bras. La pauvre égarée avait frappé ferme, car le sang jaillit. Je dégrafai son corsage et je vis une entaille très sérieuse. Je pris le rôle d'un médecin improvisé pour la rappeler à la vie. Son premier mouvement fut de ressaisir la feuille de papier et de la baigner dans son sang, non pas que le sang eût jailli à flots, mais enfin le sein était tout déchiré.

« Cette scène peint la femme. Quand Jules revint, il n'en voulut rien croire, car il jouait toujours au sceptique, quoiqu'il eût beaucoup de cœur. Il me dit même un mot que je ne puis rappeler ici. Je lui demandai à garder le papier dans mes autographes. « Oui, me dit-il, « mais vous le montrerez à George Sand ! »

Cela prouve une fois de plus que l'on revient toujours à ses premières amours. George Sand avait été le premier *amour* de Jules Sandeau ; Marie Dorval fut sa dernière *affection* avant son mariage. J'emploie ces deux termes à dessein, pour bien marquer la différence des sentiments que Sandeau eut pour l'une et pour l'autre. George Sand avait eu le cœur, Marie Dorval n'eut que les sens ; encore les mauvaises langues prétendent-elles qu'ils étaient déjà passablement rassis. Je feuilletais ces jours derniers, dans le cabinet d'un riche collectionneur, les lettres inédites de Jules Sandeau : ce sont les lettres d'un camarade. Peu ou point de cris, encore moins de scènes, mais de la bonne causerie littéraire ; et si les lettres de Dorval n'étaient là tout près des siennes pour leur donner du ton, on aurait presque le droit d'émettre un doute sur la nature de leur liaison. Elle ne fut pas de longue durée, d'ailleurs. Il y a dans le précieux dossier qui contient leur correspondance une lettre de 1843 où Sandeau fait part à Dorval de la naissance de son fils. A cette époque-là il n'y avait plus entre eux que le souvenir très doux d'une amitié qui avait été très tendre. Singulière destinée que la leur ! Tous deux devaient mourir de chagrin. Dorval mourut de la perte de son petit-fils. C'est également la perte de son fils qui entraîna la mort de Jules Sandeau.

Et noluit consolari quia non sunt.

II

Mais revenons à Alfred de Vigny.

Je disais donc que ce ne fut ni Dumas ni Sandeau qui le dépossédèrent des bonnes grâces de Dorval. A présent que j'ai déblayé le terrain, il me reste à dire comment et au profit de qui cette dépossession eut lieu. *Post-scriptum* plus triste encore que l'histoire même, et que je n'aurais certainement pas écrit si le hasard des circonstances, avec qui il faut toujours compter, n'avait mis entre mes mains les lettres de Vigny qui ont précédé sa rupture avec Dorval, et si M. Philibert Audebrand n'avait presque en même temps soulevé le rideau qui nous cachait ce drame intime (1). Le premier devoir, en effet, de tout historien consciencieux est de tenir son œuvre à jour. Mais que le lecteur se rassure, je dirai tout ce que je sais sans provoquer de scandale.

M. Paul Foucher raconte en ses souvenirs de théâtre que Mme Dorval demandait une fois « si M. de Vigny serait capable *d'aimer naturellement (2)* ». Nous savons maintenant par les lettres inédites du poète qu'il *aima naturellement* tout autant qu'un autre et que, loin de suivre le conseil de cet homme d'esprit qui ne comprenait pas qu'on mît sa tête aux pieds d'une jolie femme, il mit tout ce qu'il avait aux pieds de Dorval : ses sens, son cœur et sa tête : car il fallait vraiment qu'il eût perdu la raison pour avoir écrit la lettre qui commence par ces mots : *Pour lire au lit*, et que j'ai lue et relue à deux ou trois reprises, n'en pouvant croire mes yeux.

D'aucuns regretteront sans doute, si jamais elle est publiée, — et elle ne pourra l'être qu'à Genève ou à Bruxelles ; — d'aucuns regretteront que Dorval n'ait pas brûlé, aussitôt reçue, cette lettre écrite avec la flèche

(1) Cf. l'*Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*, du 30 novembre 1899.

(2) *Entre Cour et Jardin.*

d'Eros. Moi pas. Elle a beau constituer l'acte d'un fou ou d'un malade, elle m'explique une foule de choses qui, sans elle, demeureraient pour moi à l'état d'énigme. Et d'ailleurs, si Dorval avait jeté cette lettre au feu, il est probable qu'elle en eût fait autant de deux ou trois autres qui l'accompagnent, car si la première trahit un peu trop vertement la passion violente qu'elle avait inspirée à de Vigny, les autres l'accusent en termes irréprochables d'ingratitude et d'infidélité. Mais Dorval recevait tant de



Maison habitée par Mme Dorval, rue Saint-Lazare, 44.

lettres d'amour, que n'ayant pas le temps d'y répondre, elle avait encore moins le temps de les brûler. Il n'y a vraiment qu'une chose qu'elle brûlait, sans y prendre garde, c'était la vie et les planches !... Cela n'empêche que depuis que j'ai lu ces lettres de Vigny, je me demande par qui elles ont bien pu être mises dans le commerce... des autographes (1).

(1) Je ne veux accuser personne, mais il y a apparence qu'elles proviennent du fonds de Jules Sandeau. D'abord M. Alfred Bégis, l'érudit collectionneur qui a bien voulu me permettre de les feuilleter à loisir dans son cabinet, les a trouvées il y a quelque vingt ans dans le même paquet que la correspondance de Sandeau et de Mme Dorval, ensuite Mme Dorval, en mourant, remit à sa fille les

Des huit lettres que possède M Alfred Bégis, il n'y en a qu'une seule de datée, mais après quelques recherches dans les journaux du temps, j'ai pu les ranger par ordre chronologique et établir d'une manière certaine qu'elles embrassent la période qui s'étend du 3 juillet 1833 au 16 septembre 1835. A l'encontre de celles de Jules Sandeau qui sont toutes écrites d'une plume égale et reposée, quelquefois sur du papier au chiffre de Dorval (un M et un D gothiques surmontés d'une couronne de laurier), les lettres d'Alfred de Vigny sont écrites d'une main fiévreuse et rapide sur la première feuille de papier venue. On sent qu'elles ont jailli de son cœur, comme des flots de sang, sous le coup d'une émotion trop vive, de noirs pressentiments ou de cruels chagrins, et les taches qu'on y relève par endroits pourraient bien être des traces de larmes.

Mes lecteurs se souviennent qu'au début de ses relations avec Dorval, la comédienne habitait sur le boulevard Saint-Martin. A l'époque où s'ouvre la correspondance de Vigny que j'ai sous les yeux, elle avait changé de domicile et demeurait au n° 44 de la rue Saint-Lazare. Or, de même qu'il y a des maisons qui vous portent bonheur, il y en a d'autres où rien ne vous réussit, où chaque marche de l'escalier vous semble la montée d'un calvaire. La maison de la rue Saint-Lazare devait faire cette impression à de Vigny, car voici ce qu'il écrivait à sa maîtresse au mois de juillet 1833.

3 juillet, mercredi.

« ... Tout ce que tu m'as fait souffrir depuis que tu demeures dans cette rue, dans ce nouvel appartement, est incalculable. Ce n'est pas trop de toute ta vie pour me le faire oublier ; mais enfin, hier, j'ai revu ton âme tout entière, et après nos quatre heures de baisers et d'amour,

lettres d'amour d'Alfred de Vigny, et ce précieux dépôt, d'après le témoignage de M. René Luguet, est toujours entre les mains de la famille. De toute façon Jules Sandeau devait les connaître, et je m'étonne alors qu'il ait osé dire, en recevant le successeur de Vigny à l'Académie française, que personne n'avait vécu dans son intimité. Mais il convient de ne pas trop appuyer sur ce sujet.

elle s'est rouverte, comme tous les jours tes bras. Je t'en rends grâce mille fois, mon ange, ma chère belle, je t'ai retrouvée. Ton tendre repentir a effacé tout, mon enfant ; je te confie à la garde *de ton amour, de ton honneur et de ta bonté !* N'oublie jamais cela. Cependant ce qui reste dans mon âme de tout cela et de ton départ surtout est plus que de la tristesse, c'est du malheur, c'est du découragement mortel. Je sens en moi une honte secrète pour la première fois de ma vie. Les mots que je me suis fait effort pour prononcer hier m'ont outragé, plus que je ne puis le dire, je me coupais moi-même au tranchant de mon arme et en me vengeant je me blessais... Il est affreux pour moi que cela soit arrivé et c'est pour moi seul que cela est douloureux ! »

Et il ajoutait en *post-scriptum*, au haut de sa lettre :

« A ce soir, réponds-moi, un mot de bonjour, attends-moi chez toi. »

Que s'était-il donc passé entre eux ? J'avais fait cette remarque que le refroidissement de Dorval pour Vigny avait suivi de près le triomphe de *Chatterton ;* mais je n'aurais jamais cru qu'elle l'avait déjà trompé la veille ou le lendemain du jour où il avait écrit pour elle le délicieux proverbe de *Quitte pour la peur* (1). Car il n'y a pas à dire, les mots sont là qui laissent percer la trahison à travers leur sous-entendu. Un homme d'honneur comme Vigny et qui sait ce que parler veut dire n'aurait pas écrit : « *Je sens en moi une honte secrète pour la première fois de ma vie*, si Dorval ne lui avait pas donné un sujet de honte. Pour qu'il se réjouisse de l'avoir *retrouvée*, il fallait au moins qu'il l'eût crue *perdue !*... Et ce n'est point la lettre suivante qui va nous enlever cette impression.

Comme il l'en avait prévenue, il est allé chez elle le soir ; ils sont restés trois ou quatre heures en tête à tête, et en rentrant chez lui, à une heure du matin, il s'est mis à lui écrire.

(1) Ce proverbe fut joué le 30 mai 1833.

« *Jeudi, 4 juillet.* (En rentrant de chez toi, à une heure.)

« Je rentre le cœur navré mille fois plus que tous ces derniers jours. Que tu m'inquiètes, que tu m'affliges, ô ma chère ange ! Ma pauvre chère belle, que tu me désoles ! Mais quoi ? Tu penses à me faire écrire par Louise quelquefois ? Songe que si tu veux me faire mourir de chagrin, tu n'as pas d'autre chemin... Non, non, non, il me faut ton écriture, il me faut la trace de ton bras sur le papier, et tous les jours de ma vie, tous les jours ton écriture, et elle seule, et point d'autre qui s'en mêle !...

« Ah ! quelle cruauté que de m'accuser, moi, moi ! de ne pas t'avoir assez servie dans ton théâtre! Tu sais ma vie, le pouvais-je ? Tu vas voir à présent, si tu me donnes confiance en toi, ce que je ferai alors pour toi aussi... »

Pour bien comprendre cette lettre, il importe qu'on sache exactement quelle était la situation de Dorval au mois de juillet 1833. Sa dernière création (car je ne compte pas le rôle d'Adèle Evrard dans *Dix ans de la Vie d'une Femme*, ni celui de Béatrix Cenci dans la pièce de ce nom, qu'elle avait jouée à la Porte-Saint-Martin et qui n'avaient été que des feux de paille) ; sa dernière création, dis-je, avait été cette *Jeanne Vaubernier* qui lui avait permis de parcourir en une soirée (1) toutes les gammes de son génie dramatique. Elle y avait même déployé une pointe de gaîté qu'on ne lui soupçonnait pas. C'était trop de bonheur et de gloire à la fois. Réduite bientôt par une jalousie absurde à ne jouer que des rôles insignifiants, elle avait commencé à prendre la scène en dégoût (2) et parlait de quitter le

(1) *Jeanne Veaubernier*, de Rougemont, Laffitte, etc., fut représentée à l'Odéon le 17 janvier 1832.

(2) C'est peut-être à ce moment-là qu'elle écrivit les lignes suivantes, que je détache de sa correspondance inédite : « J'ai toujours trouvé très juste cette opinion de Gui Patin sur les réjouissances et les cérémonies publics (*sic*) où la populace se porte en foule, et ce qu'il dit résume mon opinion sur ces sortes de cohues.

« Les spectacles publics ne me touchent guère, ils me rendent mélancolique, au lieu qu'ils réjouissent les autres; quand je vois cette mondanité, j'ai pitié de la vanité de ceux qui les font, et en vérité, si le roi Salomon avec la reine de Saba faisaient ici leur entrée avec toute leur gloire, je ne sais si je me donnerais la peine d'y aller.

« MARIE DORVAL. »

j'ai toujours trouvé très juste
cette opinion de Guy Patin
sur les réjouissances et les
cérémonies publiques où la populace
se porte en foule et ce qu'il en
dit résume mon opinion sur ces sortes
de choses

« les spectacles publics ne me
plaisent guères, ils me rendent
mélancolique, au lieu qu'ils
réjouissent les autres. quand je
vois cette mondanité, j'ai pitié
de la vanité de ceux qui
les font. et en vérité, si le
roi Salomon avec ~~toute~~ la Reine
de Saba faisait ici leur entrée
avec toute leur gloire, je ne
sais si je me donnerais la peine
d'y aller.

Marie Dorval

théâtre, quand elle se décida brusquement à entreprendre une tournée en province.

Et voilà justement de quoi se lamentait Vigny, qui ne pouvait se faire à l'idée de ne pas la voir pendant de longs mois, encore moins de ne recevoir de ses nouvelles que de la main d'une étrangère. Mais quoi ! lui répliquait Dorval, n'était-ce pas de sa faute si elle se voyait obligée à trente-cinq ans, après tant de succès inutiles, de recommencer à courir le monde ! Que n'avait-il usé, comme il le devait, de ses relations, de son influence pour la faire entrer dans un théâtre de tout repos, à la Comédie-Française, par exemple, qu'administrait M. Taylor, son ancien camarade de régiment ! — Et c'est sur ce reproche qu'ils s'étaient quittés le jeudi à une heure du matin, et c'est pour y répondre qu'il lui avait écrit en rentrant chez lui : « Tu vas voir à présent, si tu me donnes confiance en toi, ce que je ferai alors pour toi aussi! » et qu'il lui avait adressé, pour finir, cette prière :

« Je t'en supplie, ma belle Marie, au lieu de m'effrayer et de me menacer comme tout à l'heure, ne fais plus autre chose que de me rassurer sur l'avenir, afin que je puisse penser et écrire pour toi. »

Là-dessus il s'était couché et endormi, mais la nuit avait été mauvaise, comme toutes celles qui s'ouvrent sur une trop grande appréhension, et le lendemain matin, en se levant, il avait ajouté ces mots au bas de sa lettre :

« *Vendredi matin*. Je tombais de fatigue hier et je me suis endormi pesamment. Je me suis étonné de trouver mon oreiller, mes joues, mes yeux remplis de larmes. J'avais rêvé à je ne sais quel chant triste qui me faisait sangloter. Tu m'as fait mal hier au soir, ô mon bel ange, c'est bien toi qui ne dois pas être jalouse. Je t'aime tant et avec une inquiétude si continuelle ! »

III

Cependant Mme Dorval était partie. La première ville où elle s'arrêta fut Rouen, la ville natale de son père. Elle donna au théâtre des Arts une douzaine de représentations, dont *Antony*, le 21 août, puis *Clotilde*, *Trente ans ou la Vie d'un Joueur*, et les *Enfants d'Edouard*. Le docteur Bouteiller, dans l'*Histoire complète et méthodique du Théâtre de Rouen* à laquelle j'emprunte ces détails, dit que dès le premier soir la grande actrice réconcilia le public rouennais avec le drame romantique, et le *Journal de Rouen* constate que son succès fut très vif. Elle-même s'empressa d'en informer Alfred de Vigny, qui, le 29 août, lui répondit par la lettre suivante :

« *Jeudi 29.* J'aime bien ta bonne petite lettre écrite au moment d'aller jouer, mon cher ange, mais en vérité j'aime bien aussi mes petits Rouennais qui ont un sens exquis ; ce sont presque des Athéniens à mes yeux, à présent. Ils ont mieux compris que la masse toujours renouvelée des Parisiens, qu'un homme illustre, qu'une femme inspirée ont un caractère unique important à ne pas altérer. La France a un grand bon sens en cela. Jamais elle n'a voulu adopter Chateaubriand comme poète. Lamartine serait toujours poète, dût-il faire cent volumes de prose. Tu seras toujours tragédienne, quand tu jouerais cent comédies aussi parfaitement que tu joues *Jeanne Vaubernier* et la *Jeune Femme en colère*. Mais, je te l'ai dit, la première ressemble trop à un vaudeville, l'autre à une parade où l'on souffre de voir que tu daignes faire rire avec des coups de pied et des coups de poing.

« C'est une nécessité à laquelle je n'aime pas te voir soumise. La gravité de ta voix, de tes traits, de ta démarche, la tristesse naturelle qui est en toi, tout t'a créée tragédienne, ne pense plus qu'à cela.

« Qui peut le plus, peut le moins. Tu as pris d'en haut la comédie comme Talma avait pris l'*Ecole des Vieillards*, mais il n'en faut pas rester là, et à ta place, je ne créerais

jamais de rôle comique. Tu vois quel trône tu as dans la pensée des hommes qui s'imaginent trouver en toi un être toujours rêveur, mélancolique, tendre et souffrant.

. . . .

« Travaille à ne pas travailler ta belle nature pour la changer et reste dans le tendre repos d'âme de ton amie Mme Duchambge (1)... Tes deux ennemies sont la gaîté bruyante et la colère... »

Le conseil était excellent et les observations fort justes ; Dorval s'en aperçut un peu tard, lors de son grand succès dans *Chatterton ;* mais comme elle excellait dans la comédie aussi bien que dans le drame, elle n'en continua pas moins à jouer *Antony* et *Jeanne Vaubernier.*

Alfred de Vigny lui demandait ensuite comment elle était mise dans les *Enfants d'Edouard*, ce qu'elle avait fait de la scène des enfants, et si le public l'attendait à la porte du théâtre comme à l'Odéon (2). Il finissait ainsi sa lettre :

« Tu vas lire ces questions-là et tu m'écriras debout sur la cheminée sans répondre à aucune. Songe que je suis seul, que je t'aime, que je souffre encore de mes douleurs de tête, que j'ai bien des afflictions toujours et que tu es *ma chère Marie.* »

Et se reprenant, moitié souriant, moitié sévère, il ajoutait :

« Non, tu ne l'es plus, car tu ne m'écris pas, tu te plains toujours et c'est moi qui suis seul à plaindre. Tu vis au milieu des fêtes, et moi-même dans une sorte d'hôpital. Tu fais de la jalousie et de la colère pour avoir l'air bien plus occupée de moi que tu ne l'es. Je n'aurai pas un mot aujourd'hui. »

Et c'était vrai : chaque fois que Dorval « faisait de la

(1) Pauline Duchambge était l'amie intime de Marceline Desbordes-Valmore, dont elle avait mis un certain nombre de romances en musique.

(2) Elle était descendue à Rouen à l'hôtel du Midi, situé rue des Charrettes, 48, près du théâtre des Arts : Cet hôtel a cessé d'exister dans l'*Annuaire* de Rouen à partir de l'année 1860. La maison est occupée actuellement par un carrossier, et une partie sert encore de maison meublée. (Note du conservateur de la Bibliothèque de Rouen.)

jalousie », elle en profitait pour le laisser quelques jours sans nouvelles, — ce qui le rendait plus triste encore. Toutefois, il n'eut pas trop à se plaindre d'elle pendant cette tournée, qui ne dura pas moins de huit mois, et, malgré la menace qu'elle lui avait faite en partant, toutes les lettres qu'elle lui adressa de Rouen, du Havre ou de Bordeaux avaient été écrites de sa main. Il faut dire aussi que pour lui donner du cœur en voyage, il avait soin de la tenir au courant des démarches qu'il avait commencées auprès de MM. Taylor et Buloz (1), en vue de la faire entrer à la Comédie-Française. On sait qu'elles furent couronnées de succès et que Mme Dorval fut engagée dans les premiers jours de l'année 1834 au théâtre de la rue Richelieu. Elle apprit cette bonne nouvelle à Rouen (2), où elle s'était arrêtée de nouveau en rentrant à Paris, et naturellement elle en manifesta une grande joie.

« N'est-ce pas que tu vas être bien douce quand tu reviendras ? lui écrivait Alfred de Vigny. Ne t'effraies-tu pas en songeant à tant de soirées que tu as perdues dans les humeurs noires et capricieuses ? Hélas ! que ne donnerais-je pas pour en avoir ? L'autre jour quand j'allai voir Volnys aux Français, je sentis une frayeur véritable d'être là sans te voir, et je fus obligé de sortir de ma loge en ce moment. Je ne veux plus retourner aux Français. Que fais-tu ce soir ? Qui sait si tu n'es pas en conversation de coquette avec quelque nouvel amoureux ? Prends garde! je le saurai, prends garde! non, ce n'est pas vrai, je le sais bien, va !... »

Et il terminait par ce cri du cœur qui fait pleurer quand on connaît la fin du roman :

« Une maîtresse ! une maîtresse ! quel mot charmant on a fait là ! ne vas-tu pas m'apporter la mienne, dis-moi ? »

(1) Taylor dirigeait alors la Comédie-Française et Buloz était commissaire royal près de ce théâtre.

(2) Elle donna dans son second séjour à Rouen onze représentations, qui commencèrent le 26 décembre, par *Clotilde* et se terminèrent le 15 janvier 1834, par *Antony*. Dans l'intervalle elle joua la *Tour de Nesle*, *Henri III*, l'*Incendiaire* et le rôle d'Elmire, dans *Tartuffe*. (Note du conservateur de la Bibliothèque publique de Rouen.)

Elle la lui rapporta vers la fin de janvier 1834, mais pour peu de temps, hélas ! car les pressentiments de Vigny ne l'avaient pas trompé, son âme s'était prise en voyage aux charmes d'une nouvelle figure, et rien dorénavant, ni les caresses amoureuses du poète, ni la gloire dont il allait bientôt la couvrir dans le rôle de Kitty-Bell, ne sera capable de l'arrêter sur le chemin du parjure et de la trahison.

Le 3 avril 1835, Alfred de Vigny lui écrivait :

« Il m'est impossible de ne pas soulager mon cœur en me plaignant de toi à toi-même. Tu me rends très malheureux. Je ne puis plus vivre ainsi. Hier au soir c'était mettre le comble à tant de choses méchamment calculées que de me dire devant ton mari ce que l'on peut dire de plus froid et de plus ingrat.

. . . .

« Toutes les heures de mes jours et de mes nuits se passent depuis quatre ans à chercher comment te rendre heureuse et pendant ce temps-là tu sembles t'occuper à trouver comment tu m'affligeras et quelle peine nouvelle tu me réserves pour le lendemain. Le contraste devient trop douloureux à présent.

« Je savais bien, l'été dernier, lorsque j'étais malade et que, te voyant pleurer de voir ta destinée tourner si mal au théâtre, je savais à quelles attaques j'allais m'exposer en essayant de te sauver, quelle eût été la gravité d'une défaite dans ce combat, combien j'avais d'ennemis et combien peu d'amis. Tu te plaisais alors à m'affliger et à me tourmenter de toutes manières par des familiarités qui m'effrayaient.

« J'étais sérieusement malade et cependant je passais les nuits à écrire pour toi. Je souriais encore en te voyant et ne parlais pas même de mes travaux, de mes douleurs, de peur de m'en faire un mérite.

« Que faisais-je pour moi ? Etait-ce une grande gloire que de mettre au théâtre une idée de l'un de mes livres ? c'était pour toi, tu l'as oublié...

« Ne conduis pas tes offenses plus loin que ne pourraient aller mon amour et ma bonté ? Je les sens toujours

en moi veillant sur toi, mais en vérité, je commence à ne plus savoir comment les employer tant tu me reproches et tant je suis las de cette lutte continuelle !

« Réponds-moi par écrit. Ce soir je n'aurai pas le temps de t'entendre, ni toi aussi de me parler. »

C'était la première fois qu'il lui écrivait sur ce ton. Elle dut se dire en recevant cette lettre qu'elle avait cessé de lui donner le change et qu'il n'était plus dupe de son manège. Mais elle le dominait de si haut encore, et au fond elle lui était si attachée, si reconnaissante, qu'elle le ressaisit en essayant de se ressaisir elle-même. Efforts inutiles ! Quand le vase est fêlé, l'eau qu'il contenait fuit goutte à goutte ; ainsi l'amour, quand le cœur se détache !...

Quelques mois plus tard Dorval entreprenait une nouvelle tournée. Le fil n'était pas encore rompu, mais il ne tenait plus guère, si j'en juge par le billet suivant que Vigny lui adressait le 16 septembre :

« *Mercredi 16*. J'apprends par le *Vert-Vert* que tu es à Douai (1). Pourquoi n'ai-je pas de lettre ? Je ne t'écrirai plus à Bruxelles que je ne sache où tu es !... Que tes zigzags sont difficiles à suivre! Tu ne me reconnaîtras plus en revenant. Sais-tu bien de quelle couleur sont mes yeux ?... »

C'est qu'en effet rien ne s'oublie aussi vite que la couleur des yeux de l'homme ou de la femme que l'on n'aime plus !

Lorsqu'elle revint, ce fut pour recevoir l'éternel adieu d'Alfred de Vigny (2). Certes, il avait été long, très long à

(1) Mme Dorval donna quatre représentations à Douai : *Antony*, le 4 octobre 1835; *Clotilde* le 5; *Angelo* le 9, et *Clotilde* le 11.

(2) Il n'en continua pas moins de lui écrire de loin en loin, chaque fois qu'elle eut besoin de ses conseils, voire de son appui au théâtre. C'est ainsi qu'en 1841, l'année même où elle se lia avec Sandeau, Mme Dorval ayant conçu le dessein de rentrer à la Comédie-Française (où elle avait créé, le 29 avril 1840, le rôle de Cosima dans la pièce de George Sand) et lui ayant demandé son appui auprès de M. Buloz, il lui adressa la lettre suivante, qui nous donnera le ton de leur correspondance, à dater de leur rupture.

« En vérité, Madame, jusqu'à trois heures j'ai cru pouvoir me rendre chez vous avant-hier. Voyant que je n'en avais pas le temps,

s'apercevoir de ses infidélités quasi publiques, mais enfin il s'en était aperçu, et comme il n'avait pas encore bu toute « la honte secrète » dont elle l'avait couvert en lui avouant sa première faute, elle le trouva cette fois sans miséricorde.

IV

Quel était donc le nouvel amoureux qui venait de faire la conquête de Mme Dorval ? M. Philibert Audebrand prétend qu'elle avait été distinguée, au cours d'une assez longue tournée dans l'Ouest, par un jeune et beau romantique de ces pays-là, qui montait à cheval, faisait des vers, avait des moustaches en croc, l'allure d'un gentilhomme des Espagnes, de l'emportement, et que l'actrice avait surnommé *Don Paez*, à cause de la ressemblance qu'elle lui trouvait avec le héros d'Alfred de Musset.

je vous ai écrit à la hâte un billet très innocent, que je ne me rappelle plus, mais où j'ai peine à comprendre que vous ayez trouvé la moindre ironie : elle était loin de mes idées, très graves en ce moment. Lorsque je parle de représentations où vous pourriez paraître, je suis accoutumé à me figurer toujours cet éclat si vrai, si sérieux, qui vous accompagne partout.

« Vous aviez bien raison, en effet, lorsque l'année dernière vous avez désiré jouer deux de mes ouvrages, je ne les regardais pas comme autre chose que deux costumes de votre toilette et j'ai mis tous mes soins à ce qu'il n'y manquât rien. Vous me trouverez toujours aussi prompt à vous être utile. Mais j'ai voulu seulement, en vous parlant de ma répugnance pour le théâtre, vous empêcher de compter trop immédiatement sur une pièce nouvelle de moi. Je me serais trouvé coupable si je vous avais laissée dans une fausse attente qui pouvait changer vos calculs et vos plans. Je pensais être mieux compris de vous. Je ne me souviens pas que M. Buloz m'ait dit un seul mot à votre sujet depuis bien longtemps, et vous me connaissez assez pour bien savoir que jamais je ne parle de vous que de manière à seconder vos projets, et si par hasard j'étais consulté, ce qui arrive rarement, je conseillerais tout ce qui serait dans vos intérêts. Il serait bon seulement de me les faire connaître, car je vous le répète, je ne sais rien de ce qui se passe à la Comédie-Française, mais personne ne désire plus que moi d'apprendre que vous vous y trouvez établie d'une façon durable et qui vous rend heureuse.

« 14 février 1841.

« ALFRED DE VIGNY. »

(Extrait de l'*Amateur d'Autographes* du 15 mars 1899.)

Mes renseignements confirment les siens, à cette différence près qu'au lieu d'avoir été *distinguée par lui*, c'est lui qui fut distingué par elle, voici dans quelles circonstances.

Quand Dorval arriva à Rouen pour y donner ses représentations, il y avait alors au théâtre des Arts un jeune homme de vingt-cinq ans qui, sous le nom de M. Gustave, et moyennant le prix de 2,000 francs par an, jouait tous les rôles qu'il plaisait à l'administration de lui distribuer.

Le premier soir, il joua avec elle le rôle du mari *d'Antony :* il fut excellent ; le second jour, il joua Raphaël Bazas dans *Clotilde :* il fut magnifique ; le troisième jour il joua Buridan dans la *Tour de Nesle :* il fut superbe. Mme Dorval ne pouvait faire moins que de le remarquer, et un soir qu'il était venu dans sa loge pour lui adresser ses compliments, elle lui dit, après l'avoir regardé pendant quelque temps avec ses beaux yeux doux et clairs :

— Voulez-vous que je vous donne un conseil?

— Je crois bien.

— Le suivrez-vous ?

— Je tâcherai.

— Croyez-moi, allez à Paris.

— Je ne demande pas mieux.

— En province, on est classé dans un emploi ; une fois classé dans cet emploi-là, on n'en sort plus.

— Je m'en aperçois bien.

— Vous jouez les pères nobles.

— Ce n'est pas ma vocation, croyez-le bien.

— Votre emploi ce sont les grands premiers rôles.

— C'est mon avis aussi, mais...

— Oui, mais il faut connaître quelqu'un, voulez-vous dire ?

— Oui.

— Et vous ne connaissez personne.

— Je connais Mlle Duchesnois.

— Eh bien ?

— Elle m'a envoyée à Soumet.

— Et Soumet ?

— Il m'a envoyé à Seveste.

— Et Seveste ?

— Il m'a classé dans les basses-tailles et dans les pères nobles.

— Vous ne connaissez pas Dumas ?

— Non.

— C'est votre homme.

— Mais puisque je ne le connais pas.

— Je le connais, moi.

— Ah !

— Et je vais vous donner un mot pour lui.

— Mais je suis engagé pour six mois encore.

— Bon ! vous arrangerez cela avec Valter.

— Et s'il ne veut pas ?

— N'avez-vous jamais joué le *Déserteur ?*

M. Gustave se mit à rire.

— C'est un de mes meilleurs rôles, dit-il.

— Eh bien ! voilà tout. Venez prendre votre lettre chez moi demain.

Le surlendemain M. Gustave partait pour Paris et remettait à Alexandre Dumas la lettre que voici :

« Mon cher Dumas,

« Je t'adresse M. Gustave, qui vient de jouer la comédie avec moi à Rouen.

« C'est, comme tu vois, un beau premier rôle, plein d'inexpérience et de bonne volonté, et qui a sa place marquée à la Porte-Saint-Martin.

« Quelque chose que tu fasses pour lui, il est homme à te le rendre en te jouant un jour tes rôles comme personne ne te les jouera.

« D'ailleurs cause avec lui, dis-lui de te raconter sa vie, et tu verras que tu as affaire à un véritable artiste.

« Ta bien bonne amie,

« MARIE DORVAL. »

« *P.-S.* — S'il n'y avait point de place pour lui en ce moment au théâtre de la Porte-Saint-Martin, tâche de lui être utile en lui faisant avoir un travail quelconque comme sculpteur ou comme peintre. »

Comme sculpteur ou comme peintre ! Ah ça ! se dit Dumas, ce M. Gustave est donc un artiste à tout faire ! et après l'avoir toisé des pieds à la tête et constaté qu'avec ses longs cheveux, ses yeux magnifiques, son nez droit d'une belle proportion et son teint d'une belle pâleur, ce comédien faisait un magnifique cavalier dans le sens qu'on donnait à ce mot sous Louis XIII, il le retint à déjeuner.

Une heure après il savait toute son histoire, et quelle histoire ! une extraordinaire vie d'aventures qu'il venait de couronner à Rouen en faisant au pied levé la statue du grand Corneille pour son anniversaire au théâtre des Arts !

— Vous êtes mon homme, lui dit Dumas.

Quelques jours après le régisseur de la Porte-Saint-Martin faisait cette annonce au public :

« M. Delaistre s'étant trouvé subitement indisposé M. Gustave, non, M. Mélingue, arrivant de Rouen et se trouvant par hasard dans les coulisses, s'offre pour jouer le rôle de Buridan. Il réclame l'indulgence du public (1). »

Le successeur immédiat de M. de Vigny dans le cœur de Mme Dorval pourrait bien avoir été Mélingue.

(1) Alexandre Dumas : *Une vie d'artiste.*

LIVRE III

Les amitiés littéraires d'Alfred de Vigny

CHAPITRE PREMIER

VICTOR HUGO.

Comment Vigny se lia avec Victor Hugo. — Emile Deschamps. — La pension Hix. — Le *Conservateur littéraire.* — La première pièce de vers de Vigny. — Ses garnisons de Vincennes, de Courbevoie et de Rouen. — Alfred de Vigny témoin de Victor Hugo à son mariage. — Ils publient ensemble leur premier volume de vers. — Vigny charge Victor Hugo de l'impression de son *Satan (Eloa).* — Ses états de services militaires au moment de sa mise à la réforme. — Victor Hugo publie dans la *Muse française* un article sur *Eloa.* — Il est décoré le même jour que Lamartine, à l'occasion du sacre de Charles X. — Vigny lui dédie son *Moïse.* — Une lecture d'*Hernani* chez Victor Hugo, d'après le récit d'Auguste Barbier. — L'*Othello* de Vigny jugé par Stuart Mill et le duc de Broglie. — Refroidissement de Victor Hugo à l'égard de Vigny. — Un duel manqué. — Comment Victor Hugo se vengea de Vigny. — La mort tragique de sa fille les rapproche pour un temps. — Lettre touchante de Vigny à cette occasion. — Autre lettre inédite de lui à Mme Victor Hugo. — Alfred de Vigny apprend par Victor Hugo qu'il est élu membre de l'Académie française. — Leur rupture définitive. — Petite vengeance posthume.

Nous avons tous eu, tant que nous sommes, pour peu que notre vie ait atteint la phase de l'ambition qui est celle de l'âge mûr, nous avons, tous eu deux sortes d'amis :

les amis fidèles et les autres. C'est une loi de notre pauvre humanité que les passions agitent et que l'intérêt mène.

Alfred de Vigny n'a pas échappé à cette loi, quoiqu'il fût un tendre et qu'il eût le cœur sur la main. Il compta, lui aussi, dans son existence en apparence si calme, au fond si agitée, si malheureuse, quelques amis sûrs à côté d'amis infidèles. Les amis sûrs, ce m'est une joie de le constater ici, lui vinrent pour la plupart du pays même de la fidélité, de la terre de Bretagne. *Semper fidelis*, dit la fière devise de la ville natale de Châteaubriand et de Lamennais. Ces deux mots auraient pu servir également de devise aux amis de Vigny, qui s'appelaient Brizeux, Turquety, Pitre-Chevalier, Emile Péhant, Hippolyte Lucas, Boulay-Paty, car ils n'oublièrent jamais que le poète de *Chatterton* avait été leur compagnon de lutte, le conseiller de leur jeunesse et la providence de leurs derniers jours.

VICTOR HUGO

Ab Jove principium.

Victor Hugo ne fut pas le premier en date, Emile Deschamps vint avant lui, mais il joua un si grand rôle dans les commencements de la vie littéraire de Vigny, que durant des années, il prima tous les autres dans son cœur.

C'est par Emile Deschamps qu'ils s'étaient connus. Le père de Vigny en quittant Loches, s'était logé, à Paris, d'abord à l'Elysée-Bourbon qui, depuis 1798 où il fut vendu comme propriété nationale (jusqu'en 1805 où il fut acheté par Murat) était loué à des particuliers comme une maison ordinaire (1) ; puis il était venu habiter rue

(1) On lit dans le *Temps* du 28 avril 1900, sous le titre : l'*Elysée* (1715-1805) et sous la signature de M. Frédéric Masson : « ... Au même étage (au premier) à gauche, sur la cour, à loyer de 700 francs, un citoyen Vigny, inconnu, n'est-il pas vrai ? car ce n'est pas même

du Marché d'Aguesseau, tout près du père d'Emile Deschamps avec lequel il s'était lié, — et la liaison des enfants avait suivi.

En sortant de la pension Hix (1) où il avait rencontré Devéria, Hérold et Dittmer, Alfred de Vigny renoua avec Emile Deschamps et fit partie, quelques années plus tard, du petit cénacle, connu sous le nom de la *Muse française*, que Deschamps avait formé vers 1818 et qui, après s'être tenu chez Nodier, rue de Provence et chez Victor Hugo, rue du Dragon, (2) finit par élire domicile à la Bibliothèque de l'Arsenal.

C'est dans ce petit cénacle que Vigny fit la connaissance de Victor Hugo. Ils se sentirent tout de suite attirés l'un vers l'autre par une secrète sympathie. D'abord ils étaient tous deux fils de militaires. Vigny était même sous-lieutenant dans la garde royale : Hugo, sans porter l'épée, ne jurait alors que par son père, le général, et se piquait, en plus, de je ne sais quelle noblesse gothique. Le comte de Vigny plut au vicomte Hugo qui, pour cimenter leur amitié, lui ouvrit le *Conservateur littéraire* qu'il venait de fonder. Je crois bien que c'est dans ce recueil que Vigny publia sa pièce de poésie intitulée *le Bal* qui commençait par ce vers :

> Courez, jeunes beautés, formez la double danse !

et se terminait par celui-ci :

> Et que la salle au loin tremble de vos plaisirs !

Il l'a retranchée depuis de ses *Poèmes antiques et modernes*, peut-être parce qu'il la trouvait faible, peut-être

ce Vigny qui joue les financiers au théâtre de l'Impératrice; c'est un sieur Léon de Vigny... Et c'est assez, ce Léon-Pierre de Vigny est l'oncle d'Alfred... » — M. Frédérice Masson se trompe, c'était son père.

(1) Cette pension, qui était située dans le faubourg Saint-Honoré, jouissait alors d'une grande réputation. Geoffroy, le créateur de la critique dramatique, y était maître d'études, quand Bertin l'aîné le chargea de la critique des *Débats*, en 1800.

(2) Rue du Dragon, Victor Hugo avait loué une chambre unique qu'il payait 50 francs par an. (Paul Foucher : *Entre Cour et Jardin.*)

aussi parce qu'elle détonnait à ses yeux dans l'ensemble de son œuvre (1). Mais ses biographes sont bien forcés d'en faire état pour expliquer sa jeunesse mondaine. Car lorsqu'il faisait partie de la garde royale, Alfred de Vigny allait beaucoup dans le monde ; il fréquentait les salons de la marquise de La Grange, de la princesse de Béthune, de Mme O' Reilly, de la comtesse de Damrémont ; et Daniel Stern (Mme d'Agoult) raconte en ses *Souvenirs* que, vers 1829, elle n'avait encore connu de lui, au bal où il était souvent son cavalier, que ses distractions à la contredanse (2). Cela ne l'empêchait pas, d'ailleurs, d'être assidu aux réunions littéraires qui avaient lieu dans le salon de Nodier. Les plus beaux morceaux de son premier recueil de vers sont datés de ses garnisons de Vincennes et de Courbevoie. C'est à Vincennes qu'il écrivit la *Prison ;* c'est à Courbevoie qu'il fit le *Trappiste*, et c'est aussi de cette localité, s'il faut en croire le récit de Mme Victor Hugo, qu'il vint un jour chercher son mari et Emile Deschamps pour les mener déjeuner avec lui à la table des officiers de son régiment. Il paraît même que tout le long de la route, dans la voiture qui les conduisait, les trois amis, par suite d'une gageure, ne parlèrent qu'en vers, à la stupéfaction du cocher, qui les prit pour des fous (3). A cette époque, les relations de Vigny avec Hugo étaient si intimes, qu'ils se plaisaient à échanger leurs prénoms au bas de leurs lettres.

« Je regrette de ne pouvoir vous rendre votre charmante preuve d'amitié en signant *Alfred ;* mais du moins suis-je

(1) La pièce du *Bal* qui parut, en effet, dans le *Conservateur littéraire* de 1820 (deuxième numéro du mois de décembre), après avoir été retranchée de l'édition des *Poèmes* de 1826, reprit sa place entre le *Cor* et le *Trappiste* dans celle de 1829, la dernière que Vigny ait donnée de son vivant.

(2) La comtesse d'Agoult habitait alors, dans la belle saison, le château de Troissy, en Beauce, non loin du Tronchet où Vigny faisait de fréquentes visites à sa tante et à ses cousines. C'est chez elle que le poète lut un soir sa *Frégate la « Sérieuse »* devant les plus plus jolies femmes de Paris. Elle ne fut point du tout goûtée, à telles enseignes qu'en se retirant Vigny dit à Mme d'Agoult : « Ma frégate a fait naufrage dans votre salon ! » L'ambassadeur d'Autriche l'avait pris pour un amateur. (Daniel Stern, *Mes souvenirs*, 1880, p. 345.)

(3) *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.*

sûr, puisque vous signez *Victor*, que l'illustration ne manquera pas à ce nom-là (1). »

Ainsi se terminait la lettre que Victor Hugo écrivait le 21 (mai ou juin) à Alfred de Vigny qui était alors en garnison à Rouen. Il faut lire cette lettre pour se faire une idée des sentiments qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre :

« Votre lettre est du 18, Alfred, et je vous réponds le 21. Trois jours seulement nous séparent et ces trois jours sont comme trois ans ; qu'importent les distances ? la séparation est tout. Trente lieues qui nous empêchent de nous voir nous séparent autant que mille. Il faut être auprès de ses amis pour jouir d'eux. Dès que l'on est éloigné, calcule-t-on le plus ou le moins ? Aussi, mon cher ami, la proximité du lieu de votre exil ne me console-t-elle de votre absence qu'en ce que vous serez plus tôt revenu. Du reste, il suffit que nous ne soyons plus ensemble pour que je sois triste, et je vous assure que je plaindrais ceux qui vivraient après vous si le soleil qui se lèvera sur votre tombeau n'est pas plus brillant que l'ami qui reste après votre départ n'est joyeux.

« Votre lettre m'a trouvé ici, accablé, fatigué, tourmenté, et ce qui plus est que tout cela, ennuyé : vous concevez combien je l'ai sentie vivement et quel bonheur elle a été pour moi : je l'ai relue mot par mot comme un mendiant compte pièce à pièce la bourse d'or qu'il a trouvée. J'ai vu avec un vif plaisir que vous pensiez encore à moi, puisque vous m'écrivez, et que vous faisiez aussi mieux que de penser à moi, puisque vous faisiez des vers.

« Cependant cela m'a plongé dans le supplice de Tantale ! quoi ! il n'y a que trente lieues qui nous séparent, et ces vers, je ne les entendrai pas !

« Pourquoi donc avons-nous des pieds et non des racines, si nous sommes fixés comme de misérables plantes à un point que nous ne pouvons quitter ? Pourquoi donc nos désirs, nos volontés, nos affections sont-ils si loin de nous, si nous sommes condamnés à ne jamais les suivre !

(1) *Correspondance de Victor Hugo.*

Mon bon ami, résolvez la question, et je vous en ferai encore, car la vase des dégoûts est inépuisable.

« Il paraît que vous avez pris, ce mois-ci, toute l'inspiration pour vous seul, car je n'en ai pu avoir un seul moment. Je n'ai rien fait. Le gouvernement m'a demandé sur le baptême du duc de Bordeaux des vers que je ne ferai pas si cet état d'impuissance continue. Vous êtes heureux, vous, Alfred, vous ne frappez jamais en vain sur le rocher et quand vous avez produit quelques centaines de vers admirables, vous les appelez des lignes pour consoler ceux de vos amis qui ne peuvent pas même enfanter des lignes qu'ils appelleraient des vers.

« J'avais pourtant commencé un roman qui m'amusait, sauf l'ennui de l'écrire; puis cette invitation pour le baptême est survenue, puis des tracasseries à propos de la jonction du *Conservateur littéraire* et des *Annales*. — J'ai tout laissé là.

« Jules (Lefèvre) est dans l'incertitude. Soumet fait des vers superbes, Amédée Pichot cherche son manuscrit, Emile (Deschamps) me promet toujours le *Fou du Roi*, Gaspard (de Pons) rit à Versailles, Rochet pleure à Grenoble près de son père dangereusement malade, Saint-Valry fait ses Pâques à Montfort. Tous vous aiment, tous vous embrassent, mais pas plus tristement que moi.

« Il est bien pénible, Alfred, de ne communiquer que par lettre. Me voilà, faute de papier, impérieusement forcé de finir. Est-ce donc bien la peine de remuer la plume pour s'envoyer des idées sans réponse, pour surprendre par des réflexions tristes les pensées peut-être riantes de son ami, comme deux instruments qui se répondent de loin sur des airs différents parce que l'éloignement empêche ceux qui en jouent de s'accorder. Adieu, je vous embrasse, honteux de vous dire si peu de chose et fatigué d'avoir écrit tant de mots.

« Les séances d'Abel aux *Bonnes-Lettres* ont beaucoup de succès. Je n'ai rien lu ni fait lire depuis *Quiberon*. J'ai reçu de M. de Chateaubriand une lettre charmante où il me dit que cette ode *l'a fait pleurer ;* je vous répète cet éloge, mon ami, parce qu'il vous convaincra aussi vous qui avez entre les mains le procès-verbal de l'enterrement

de cette œuvre. — Qu'est-ce auprès de votre adorable *Symethra!*

« Je regrette de ne pouvoir vous rendre votre charmante preuve d'amitié en signant *Alfred ;* mais du moins suis-je sûr, puisque vous signez *Victor*, que l'illustration ne manquera pas à ce nom-là.

« Tout cordialement à vous

« Votre ami

« VICTOR. »

Tel était le ton ordinaire de leur correspondance. Aussi quand Victor Hugo épousa Adèle Foucher (12 octobre 1822), pria-t-il Alfred de Vigny de lui servir de témoin. Quelques mois auparavant ils avaient publié chez le même éditeur (1) et presque en même temps leur premier volume de vers. Et pour ne point faire de jaloux, par un sentiment de délicatesse qui avait dû leur aller au cœur, le *Moniteur* du 29 octobre 1822, sous la plume d'un rédacteur anonyme, avait rendu compte à la fois des *Poèmes* de l'un et des *Odes et Ballades* de l'autre.

« Ils nous pardonneront, disait ce journal, de n'avoir qu'une même couronne pour leur double triomphe : nous ne nous pardonnerions pas de l'arrêter plus longtemps sur un front que sur l'autre : ces deux talents ont une même source, le cœur ; tous deux sont doués de force et de grâce ; ils ont tous deux initié la poésie au secret des plus intimes émotions. La moindre préférence serait une grande injustice, et cependant, comme pour doubler nos plaisirs en les variant, si tout est égal entre eux, rien n'est pareil, ni le système de composition, ni la facture du vers, ni le coloris et les mouvements du style. »

Cependant les deux amis étaient toujours séparés.

Au mois de mars 1823, peu de temps après la fondation des *Tablettes romantiques*, qui devaient remplacer la *Muse française*, le régiment de Vigny fut envoyé à Stras-

(1) Pélicier, libraire, place du Palais-Royal.

bourg. Ce déplacement n'était pas pour réjouir notre poète ; mais comme, en arrivant à Strasbourg, il reçut sa nomination de capitaine, cela lui mit un peu de baume au cœur. Il lui sembla que les grandes choses de la guerre allaient enfin commencer pour lui, d'autant qu'avec son grade la bonne nouvelle lui était arrivée que le régiment serait dépêché en Espagne dès qu'il serait complet. En effet, quatre mois après, le régiment reçut l'ordre de partir pour Bordeaux. Vigny était en train d'écrire son poème de *Satan*. Il ramassa sa plume et son manuscrit, mit le tout avec sa petite Bible dans le sac d'un soldat de sa compagnie, et en route !... Ce soldat, dont il parle dans sa lettre à Brizeux (2 août 1831), était Guillaume Pauthier, le futur sinologue ; Pauthier, qui faisait partie du régiment de Vigny, raconte, en effet, qu'en arrivant à Nancy, le poète, avec qui il avait causé tout le long de la route, lui fit la surprise de lui donner un billet de logement d'officier dans une bonne maison bourgeoise. Mais le séjour de Vigny à Bordeaux ne fut guère plus long que son passage à Strasbourg,et c'est tout au plus s'il y trouva le temps d'achever *Satan*. Il est vrai qu'il avait rencontré dans la cité girondine des amis qui s'étaient chargés de le distraire. D'abord Delprat, cousin d'Emile Deschamps ; Edmond Géraud, dont le *Journal intime* (1) est si précieux pour cette période de la vie de Vigny ; Lorrando (2) ; Alexandre Guiraud, l'auteur des *Macchabées*, et enfin M[me] Desbordes-Valmore qui raffolait littéralement de ses vers mélodieux et de ses airs de chérubin.... C'est au milieu de cette société choisie que lui arriva un beau matin l'ordre de partir pour l'Espagne. Cette fois la chose était sérieuse. Il ne fit pas son testament, mais, comme il avait conscience d'avoir de la gloire en portefeuille, il prit ses dispositions pour qu'elle ne fût

(1) *Le Journal intime* d'Edmond Géraud a été publié par Maurice Albert, sous le titre : *Un homme de lettres sous l'Empire et la Restauration*. Paris, 1892.

(2) Lorrando, né vers 1784, à Bordeaux, mort en cette ville, le 20 décembre 1844. Chef de division à la préfecture de la Gironde, il avait démissionné en 1830. On trouve dans la première édition des *Poésies* d'Edmond Géraud (Paris, Nicolle, 1810) six romances de P.-M. Lorrando.

pas perdue en cas de malheur, et voici ce qu'il écrivit à Victor Hugo :

« J'ai reçu, mon cher Victor, et avec plus que du plaisir, votre aimable lettre. J'ai tardé à vous répondre, parce que l'ordre que nous venons de recevoir de partir pour l'Espagne m'a donné quelques occupations... J'ai fini *Satan ;* j'avais le pressentiment de notre départ et je me suis enfermé un mois pour cela. Je le crois supérieur à tout ce que j'ai fait : ce n'est pas dire beaucoup, mais c'est quelque chose pour moi. Cette composition s'est beaucoup étendue sous mes doigts, elle renferme d'immenses développements. Il y a encore deux lacunes : j'espère avoir le temps de les remplir avant le jour du départ... *Si les boulets ne respectaient pas le poète*, je vous prie de faire imprimer *Satan* à part, tel qu'il est, sans corrections, soulignez seulement comme non terminé ce qui vous semblera trop mauvais.

« Les lacunes seront remplies en prose, que j'y mettrai, si je n'ai pas le temps (1). »

Les boulets respectèrent le poète, et pour cause. Au lieu de partir pour l'Espagne, Vigny fut envoyé à Pau, si bien que l'armée française prit Cadix sans lui. On juge de sa déception : elle fut cruelle, et tous ses rêves de gloire militaire s'évanouirent du coup. Il se souvint alors que ses ancêtres paternels n'avaient jamais pu dépasser le grade de capitaine, et, fataliste comme il l'était, il s'imagina que telle était sa destinée (2). Heureusement que les Muses veillaient autour de lui. Elles eurent bientôt fait de lui remonter le moral. Calliope profita de son séjour dans les Pyrénées pour lui dicter le *Cor*, et Clio, les plus belles

(1) Lettre du 3 octobre 1823.

(2) Voici le relevé des états de services militaires de Vigny :

Entré dans les gendarmes de la Maison-Rouge avec le brevet de lieutenant, le 1er juin 1814.

Le 20 mars 1815, il escorta le roi jusqu'à la frontière.

Après les Cent-Jours, à la fin de 1815, licencié avec ce corps par trop aristocratique.

Mars 1816, sous-lieutenant dans la garde royale à pied; juillet 1822, lieutenant; mars 1823, capitaine. Le 22 avril 1827, réformé pour cause de délicatesse de santé.

pages de son roman de *Cinq-Mars*. Quant au poème de *Satan*, il y gagna de paraître sans corrections ni lacunes, non plus sous ce titre farouche, mais sous celui d'*Eloa ou la Sœur des Anges*, qui était infiniment plus doux et plus mystérieux. Sans compter que l'auteur, qui avait obtenu, comme fiche de consolation, la permission de venir à Paris pour voir sa mère, eut la bonne fortune d'assister au baptême de son nouveau-né.

Le baptême d'*Eloa* eut lieu au printemps de l'année 1824. Ce fut un événement dans le monde littéraire, d'abord à cause de la valeur du poème, « le plus beau, au dire de Théophile Gautier, le plus parfait peut-être de la langue française », ensuite à cause des parrains de l'ouvrage qui furent Henri de Latouche et Victor Hugo. L'article de Latouche parut dans le *Mercure du XIX*e *siècle*, et contenait quelques remarques ingénieuses, dont celle-ci, que la légende d'une larme du Christ aurait été relatée dans un petit volume publié en 1647 à Vendôme par des religieux de cette ville. L'article de Victor Hugo, qui parut dans la *Muse française*, était tout simplement dithyrambique.

« Si jamais composition littéraire, y lisait-on, a profondément porté l'empreinte ineffaçable de la méditation et de l'inspiration, c'est ce poème. Une idée morale, qui touche à la fois aux deux natures de l'homme ; une leçon terrible donnée en vers enchanteurs ; une des plus hautes vérités de la religion et de la philosophie développée dans une des plus belles fictions de la poésie ; l'échelle entière de la création parcourue depuis le degré le plus élevé jusqu'au degré le plus bas; une action qui commence par Jésus et se termine par Satan ; la sœur des anges entraînée par la curiosité, la compassion et l'imprudence, jusqu'au prince des réprouvés : voilà ce que présente *Eloa*, drame simple et immense, dont tous les ressorts sont des sentiments, le tableau magique qui fait graduellement succéder à toutes les teintes de lumières toutes les nuances de ténèbres; poème singulier qui charme et qui effraie ! »

Alfred de Vigny avait rejoint son régiment quand il reçut l'article de la *Muse française*.

Mais ses amis de Bordeaux n'avaient pas attendu les éloges que lui décernait le poète des *Odes et Ballades* pour savourer la poésie toute céleste du mystère d'*Eloa*. Vigny, en traversant leur ville, avait fait hommage de son livre à Delprat, à Lorrando, à Géraud, et celui-ci raconte en son *Journal* que notre capitaine ne l'ayant pas trouvé à son domicile, avait écrit ce vers « bien digne d'un poète romantique » sur l'exemplaire qui lui était destiné :

Quoi ! venir de si loin pour trouver votre absence !

C'est également par Vigny que les Bordelais connurent tous les détails de la destitution de Chateaubriand, qui naguère « s'était fait diplomate comme Dieu s'est fait homme », pour nous sauver. Vigny s'était trouvé l'un des premiers chez l'auteur du *Génie du Christianisme*, au moment où il revenait de l'hôtel des Affaires étrangères. Et il avait remarqué que parmi tout le mobilier qu'il en faisait rapporter, il y avait deux chattes superbes que le maître affectionnait beaucoup. L'ancien ministre en les revoyant, s'était même écrié avec une gaieté et une bonhomie dignes de La Fontaine : « Ah ! mes bonnes amies, le temps est passé de faire les grandes dames. Il faut songer maintenant à prendre des souris (1). »

L'article de Victor Hugo arrivant à Bordeaux après le passage de Vigny n'en fut que plus goûté, et j'ai à peine besoin de dire qu'il ne fit que resserrer les liens qui unissaient les deux poètes.

Le 29 décembre 1824, le premier écrivait au second :

« Avant que cette année finisse, bon Alfred, je veux lui dérober un moment pour vous, et de force ou de gré je vous écrirai enfin aujourd'hui. J'ignore si ma lettre

(1) *Journal intime de Géraud*. — Géraud n'était pas romantique et ne semble pas avoir eu beaucoup d'admiration pour *Eloa*, si l'on s'en rapporte au quatrain suivant que lui inspira la lecture de ce poème :

Le comte de Vigny, cet immortel génie,
A dit : « Pour l'univers j'écrivis *Eloa*. »
Et quand toute la terre aura lu ces vers-là,
On verra la terre punie.

sera pour vous ce que les vôtres sont pour moi, mais j'y puise du courage, de l'enthousiasme et du talent. Elles me rendent plus grand et meilleur, quand je les reçois et quand je les relis. Notre courant est comme électrique et mon mérite est de pouvoir quelquefois me mettre de niveau et entrer en équilibre avec vous, surtout pour ce qui tient à la manière de sourire et d'aimer.

« Que votre dernière lettre était belle ! J'y ai tout vu, votre grande nature et votre beau génie : ces hautes Pyrénées ont dû vous inspirer de bien admirables vers, et il me tarde d'entendre ce que vous devez faire chaque jour. Nous, mon ami, nous n'aurons rien à vous offrir en échange à votre retour. Là-bas tout vous inspire, ici tout nous glace. Que voulez-vous que l'on fasse au milieu de tant de tracasseries politiques et littéraires, de ces insolentes médiocrités, de l'élection de Droz, de l'échec de Lamartine et de Guiraud ? Que voulez-vous que l'on fasse à Paris entre le Ministère et l'Académie ? Pour moi, je n'éprouve plus, quand je me jette en dehors de ma cellule, qu'indignation et pitié.

« Aussi je ne m'y expose guère, je reste chez moi où je suis heureux, où je berce ma fille, où j'ai cet ange qui est ma femme. Toute ma joie est là, rien ne me vient du dehors que quelques marques d'amitié qui me sont chères, et parmi lesquelles je compte avant tout les vôtres. Vous savez combien je vous aime, Alfred. Saluons ensemble cette nouvelle année qui vieillit notre amitié sans vieillir notre cœur. Envoyez-moi quelques-uns des vers que la muse vous dicte, et tâchez de revenir vite les écrire ici, dussiez-vous courir comme moi le risque de ne plus être inspiré !

« Mais c'est pour vous un danger illusoire, votre talent résiste à tout, même au chagrin, même à l'ennui. Quant à moi, toutes mes idées s'envolent et je suis tout de suite vaincu quand je vois les passions et les intérêts entrer dans la lice. Les petites blessures me tuent. Je suis, passez-moi l'orgueil de cette comparaison, je suis comme Achille, vulnérable par le talon.

« VICTOR. »



VICTOR HUGO
d'après une lithographie de Devéria (1829)

Cela ne l'empêchait pas de faire quelque temps après une très belle ode sur le sacre de Charles X et d'être décoré à cette occasion le même jour que Lamartine (29 avril 1825).

« Le roi me donne la croix et m'invite à son sacre, écrivait-il à Alfred de Vigny. Réjouissez-vous, vous qui m'aimez ! »

Et Vigny qu'on avait oublié dans cette cérémonie malgré ses titres de noblesse et les autres (1) se réjouissait avec Victor Hugo et lui dédiait son poème de *Moïse*. Et comme si ce n'était pas assez d'avoir mis dans l'édition de 1826 les initiales V. H. en tête de cette pièce, il écrivait dans celle de 1829 son nom en toutes lettres, pour mieux lui marquer son amitié reconnaissante.

Il avait fait à l'Arsenal la connaissance d'Augustin Soulié (2), ami d'Edouard Géraud et son collaborateur à la *Ruche d'Aquitaine*. Au mois de mai 1828 il l'invitait à ses mercredis en lui disant qu'il lui ferait signe le jour où Victor Hugo y viendrait, et le 30 du même mois il le priait d'assister chez lui à une soirée où devaient se trouver « Victor et Emile Deschamps et quelques autres amis communs à vous et à moi, tous purs romantiques sans alliage, élus entre mille. » — « Les adorables fantômes de Victor vous y attendent, ajoutait-il ; je ne puis vous donner plus douce compagnie. »

A dater de cette époque, Vigny ayant recouvré sa liberté, par suite de sa démission de capitaine, assista régulièrement aux réunions du Cénacle qui se tenait rue Notre-Dame-des-Champs, chez Victor Hugo.

C'est là qu'Auguste Barbier le vit pour la première fois. Victor Hugo faisait ce jour-là une lecture de son drame

(1) Il est vrai que ce fils de royalistes, cet officier de la garde royale, n'avait été inspiré ni par la mort du duc de Berry, ni par celle de Louis XVIII, ni par la naissance du duc de Bordeaux. Un jour, trente ans plus tard, on lui demanda de faire une poésie sur la naissance du prince impérial. Il répondit qu'il n'avait jamais su faire ces choses-là.

(2) Né à Castres en 1780, mort à Paris en 1845. Après avoir collaboré à la *Quotidienne*, il fut nommé conservateur de la Bibliothèque de l'Arsenal.

d'*Hernani.* Et M. Paul Lacroix, qui avait été invité à la soirée, avait emmené avec lui le futur poète des *Iambes.* « Tous les chefs du romantisme, dit Auguste Barbier, avaient été fidèles au rendez-vous. Un seul tardait à paraître. C'était l'auteur d'*Eloa.* Enfin, il arriva, et je vis passer à travers les rangs des Jeune-France barbus et chevelus un gentleman d'une tenue parfaite, en habit noir, cravate noire et gilet blanc. La taille était élancée, la figure pâle et régulière; les lèvres minces, un nez légèrement aquilin et des yeux gris-bleu sous un beau front encadré de cheveux blonds, un air de grande distinction.

« La lecture de la pièce commença. Le poète lisait bien, mais son organe était désagréable. La voix, composée de deux tons extrêmes, le grave et l'aigre, allait continuellement de l'un à l'autre, ce qui nuisait un peu à l'effet. Néanmoins l'ouvrage, plein de beaux vers et de sentiments chevaleresques jetés à profusion sur une fable peu naturelle, produisit un enthousiasme difficile à décrire. La lecture achevée, tout le monde alla féliciter l'auteur ; et dans le défilé je vis le chantre d'*Eloa*, toujours la figure froide et réservée, venir serrer la main de son confrère et ami, après quoi il s'éclipsa discrètement (1). »

Mais il vint un jour — et ce jour n'était pas loin — où Vigny cessa de franchir le seuil de Victor Hugo. Je m'empresse de dire que les torts, cause de leur brouille, ne vinrent pas de son côté. Il avait pour la première fois affronté la scène, le 24 octobre 1829, avec une traduction en vers d'*Othello*, et bien que cette traduction fût loin d'être parfaite, comme le texte de Shakespeare y était serré de plus près que dans les adaptations de Letourneur et de Ducis, comme Vigny n'avait pas reculé devant les hardiesses de langage du dramaturge anglais (2), et que tout le camp romantique s'était levé pour soutenir

(1) *Souvenirs personnels* d'Auguste Barbier, page 358.
(2) Stuart Mill, dans un remarquable article sur Alfred de Vigny, dit que sa traduction d'*Othello* est à peu près exacte.

cette œuvre. *Othello* avait obtenu un très vif succès (1). Victor Hugo qui se voyait distancé s'en montra quelque peu jaloux. S'il avait été moins ombrageux de sa nature, il n'aurait jamais nourri ce vilain sentiment à l'égard de son ami qui était la loyauté même, ou s'il l'avait conçu dans un moment de mauvaise humeur, il s'en fût rendu maître après la représentation d'*Hernani* (2). Mais sa jalousie ne fit qu'augmenter quand il vit la *Maréchale d'Ancre* réussir à l'Odéon. A partir de ce moment Vigny ne fut plus pour lui qu'un rival, et un rival d'autant plus redoutable que, lorsqu'on pesait leurs titres dans les salons littéraires, la balance penchait plutôt du côté de Vigny que du côté d'Hugo. Un jour même il en vint à reprocher à Buloz d'avoir moins d'égards pour lui que pour Vigny. Il est vrai que le directeur de la *Revue des Deux Mondes* avait pris l'habitude de donner à ses lecteurs des extraits des nouveaux ouvrages de l'auteur d'*Eloa* et qu'il s'abstenait d'en faire autant pour ceux d'Hugo. Mais la raison en était bien simple. Quand Buloz reproduisait quelques pages de Vigny, il ne lui en coûtait que le plaisir, tandis que lorsqu'il lui arrivait de citer Hugo, il était sûr de recevoir le lendemain une quittance à solder. Cette histoire, qui aurait dû rester secrète, revint aux oreilles de Vigny qui, furieux des propos désobligeants que son ancien ami avait tenus à Buloz sur son compte, voulut en tirer réparation par les armes. Mais les témoins, dont Renduel, traînèrent si bien les choses en longueur que l'affaire n'eut pas de suites (3).

(1) De son côté le duc de Broglie, dans sa brochure sur *l'Othello de Vigny et l'Etat de l'Art dramatique en France en 1830*, dit qu'*Othello* marque une date dans l'histoire du théâtre parce que ce fut la consécration des idées nouvelles.

(2) Vigny était si peu jaloux de Victor Hugo, que, deux mois après la représentation d'*Othello*, il écrivait à Sainte-Beuve, à propos de *Marion Delorme* qui avait été reçue à la Comédie-Française dès le mois de juillet 1829 et puis défendue : « Notre pauvre Victor, que fait-il dans ce théâtre ? Que je le plains ! Sait-il et savez-vous que les baladins de l'Académie et des théâtres font des parades sur nous ? » (Lettre inédite.) Et le soir de la représentation d'*Hernani*, il était si enthousiaste, qu'il s'écriait dans le foyer du Théâtre-Français : « Aux fureurs littéraires qui m'agitent, je comprends les fureurs politiques de 93. » (Note de M. Philibert Audebrand.)

(3) *Le romantisme et l'éditeur Renduel*, par Ad. Jullien, page 125.

Cependant Victor Hugo ne cherchait que l'occasion de se venger de Vigny. Il la trouva en 1834 dans la publication de son livre : *Littérature et Philosophie mêlées.* Ayant eu l'idée d'y réunir les principaux passages de l'article qu'il avait consacré dans le temps à *Eloa* il se dit que ce serait jouer un bon tour à son auteur que d'effacer les noms d'*Eloa* et de Vigny et de les remplacer par ceux de Milton et du *Paradis Perdu* (1). Et il céda à la tentation comme trente ans plus tard, lorsqu'il dicta ses souvenirs, il obéit à sa rancune en substituant le nom de Soumet à celui d'Alfred de Vigny dans la désignation des témoins qui l'avaient assisté à son mariage (2).

Cette substitution était d'autant plus odieuse, que, lors de la mort tragique de Léopoldine Hugo et de son mari, Alfred de Vigny, n'écoutant que son cœur, avait adressé à son ancien ami la lettre suivante que je trouve dans les *Lundis d'un chercheur* de M. Spoelberch de Lovenjoul :

« *Paris*, *30 novembre 1843* :

« Si les larmes vous ont permis de lire les noms de vos anciens amis, Victor, vous avez vu le mien à votre porte en revenant à Paris.

« Devant de telles infortunes toute parole est faible ou cruelle. Tout ce qu'on peut dire est trop pour le cœur que l'on déchire, ou trop peu devant l'horreur de l'événement.

« Si je vous avais vu, je ne vous aurais pas parlé ; mais ma main qui *signa votre contrat de mariage*, aurait serré la vôtre, comme lorsque nous avions dix-huit ans, quand nous allions ensemble regarder le jardin de celle qui de-

(1) Pour toutes représailles, et cela marque bien la différence de leur éducation et de leur caractère, Alfred de Vigny se contenta d'effacer, au-dessous du titre de sa pièce de *Moïse,* le nom de celui à qui il l'avait dédiée.

(2) Il avait eu pour témoins Vigny et Biscarrot, son ancien maître d'étude de la pension Cordier. Or, dans *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* (t. II, p. 68), il est dit que ses témoins furent MM. Soumet et Ancelot.

vait être votre compagne et dont vous seul pouvez à présent apaiser *(sic)* la douleur.

« ALFRED DE VIGNY. »

Ah ! que Sainte-Beuve disait donc vrai lorsqu'il consignait cette pensée dans ses *Mémoires* inédits, au lendemain de la représentation de *Chatterton* : « Hugo doit être singulièrement excité au drame qu'il achève en ce moment *(Angelo)*, et le 4e acte où il était, quand *Chatterton* a paru, en sortira *éperonné* jusqu'au sang ! »

C'est qu'en effet, il suffisait que Vigny remportât au théâtre une nouvelle victoire — et l'on sait que *Chatterton* fut un triomphe — pour que ses lauriers empêchassent Victor Hugo de dormir.

Mais le malheur rapproche, pour un temps tout au moins. A partir de la mort de Léopoldine Hugo, il y eut une détente sensible dans les rapports de son père avec Alfred de Vigny, et même un raccommodement cordial et qui semble avoir duré jusqu'à la Révolution de 1848. J'en trouve l'expression et la preuve dans la lettre suivante que Vigny adressait à Mme Victor Hugo le 15 décembre 1846 :

« En vérité votre lettre m'attriste beaucoup et je ne puis me consoler de penser que pendant trois mois vous avez pu me croire bien indifférent ou bien léger tandis que, non content des assurances que me donnait Victor, du bon espoir qu'il avait, j'ai envoyé, la veille de mon départ, au milieu de mes apprêts de voyage, un exprès avec une lettre pour vous, une lettre et même un livre. — Mais comment faut-il donc faire pour que mon arc de l'Etoile communique avec votre Bastille, votre Eléphant et votre Colonne ? —

« Mon innocent messager passe par-dessus les malles et par-dessous la voiture, il arrive place Royale, il monte, on le fait asseoir. Il demeure plongé dans ses réflexions de domestique et considère des statuettes et des médaillons durant une heure. Il s'instruit et perfectionne son éducation. Sa conscience était en repos, il avait donné le

livre et la lettre. — La lettre n'avait rien, je crois, de désagréable. Elle vous priait de ne point me laisser partir sans nouvelles de cette affreuse fièvre. Pour le livre, je vous priais de le faire remettre à M. Vacquerie dont je ne sais pas l'adresse. Quant au domestique, il ne demandait qu'un mot qui lui fît savoir l'état du jeune malade.

« Il revient sans réponse.

« Je ne savais qu'en penser. Je lui fis répéter six fois les détails de son ambassade. J'espérai un moment qu'il mentait et n'avait pas été chez vous, mais il décrivait la maison presque aussi bien qu'un somnambule. On ne pouvait douter de lui.

« Je partis donc convaincu que votre inquiétude était telle, qu'on n'avait pu rien vous dire, rien vous donner.

« Et cependant peu après étant dans mon cabinet d'étude, sous mes vieux chênes, dans mes vieilles tours, à deux cents lieues d'ici, j'ai appris par un ami que votre cher enfant était parfaitement guéri. Victor me l'a confirmé.

« Que penserons-nous maintenant des fatales destinées de cette lettre et de ce livre ? Est-il certain qu'ils existent ? Où passent-ils leurs tristes jours ? Ont-ils été emportés par la jolie petite bête du bon Dieu qui se perdait dans vos dahlias et vos tubéreuses ? Sont-ils couchés sous une tapisserie ou brûlés entre les grands chenets noirs ? Sont-ils réduits en cendres au milieu des petits canards bleus qui faisaient ma joie en jasant le soir ? ou bien n'y a-t-il pas à votre porte un dragon qui intercepte tout ce qui doit vous causer quelque ennui ? Je crois au dragon.

« J'y crois, mais je le braverai en portant moi-même les trois livres que je vous dois, madame. Voyez, je me sens un peu moins triste que de coutume à l'idée de m'asseoir bientôt près de vous et je vous dis des enfantillages comme si j'avais vos enfants à mes côtés et les voyais à vos genoux tenant vos mains que je vous prie de me permettre de baiser comme eux avec les sentiments les plus dévoués (1).

« ALFRED DE VIGNY. »

« *15 décembre 1846. — mardi.*

(1) Lettre inédite communiquée par M. Paul Meurice.

L'année d'avant, quand Vigny posa pour la troisième ou quatrième fois sa candidature à l'Académie française, Victor Hugo s'employa de son mieux pour la faire réussir, et c'est lui qui voulut lui apprendre son élection par le petit billet que voici :

« *A Monsieur le comte Alfred de Vigny,*
de l'Académie française,
6, rue des Ecuries d'Artois,

1845.

« Je vous écris sur le papier même du scrutin. Vous êtes nommé à 20 voix au premier tour. Je vous félicite et je nous félicite (1).

« *Ex imo corde.*

« VICTOR H. »

Pourquoi donc, après les événements de 1851, Victor Hugo changea-t-il encore une fois d'attitude et de sentiment envers son ancien frère d'armes ? Je ne saurais le dire au juste, mais j'ai quelques raisons de croire que ce fut la politique qui en fut cause. Le poète des *Châtiments* et de *Napoléon le Petit* qui avait connu Vigny si royaliste et même un tantinet républicain lui en voulut sans doute d'être allé parader à Compiègne !...

(1) Alfred de Vigny se présenta pour la première fois à l'Académie française le 17 février 1842 — un peu plus d'un an après l'élection de Victor Hugo qui eut lieu le 7 janvier 1841. — Il s'agissait de remplacer ce jour-là Alexandre Duval et Mgr. de Frayssinous. Ballanche fut élu en remplacement d'Alexandre Duval, et le baron baron Pasquier que Vigny avait pour concurrent fut élu en remplacement de l'évêque d'Hermopolis.

Quelques mois plus tard, le 5 mai 1842, Vigny se présenta de nouveau contre M. Patin en remplacement de M. Roger. M. Patin fut élu.

Il se représenta encore en 1844 contre Sainte-Beuve, et voici ce qu'il écrivait, sous la date du 3 décembre 1843, à un ami : « Oui, mon ami, je me présente imperturbablement jusqu'à ce que je sois élu, je ne m'abstiendrai d'aucune élection... J'ai à vous dire que je trouve cette fois plus de chaleur, plus de résolution et de confiance que jamais dans mes amis de l'Académie. Il y en a qui vont jusqu'à la certitude. » Cette fois encore, il fut battu par Sainte-Beuve.

Enfin, le 8 mai 1845, il fut élu à la place d'Etienne, mais il ne fut reçu que le 29 janvier 1846 et dans les circonstances que l'on sait.

Quoi qu'il en soit, en effaçant le nom du poète de *Moïse* de la liste des témoins qui l'avaient assisté à son mariage, Victor Hugo commit un reniement d'autant moins pardonnable, que — en 1864, date de la publication du *Victor Hugo raconté*... — ce n'était plus qu'une injure posthume (1).

(1) Vigny était mort, en effet, l'année précédente.

CHAPITRE II

Sainte-Beuve.

Définition de l'esprit de Sainte-Beuve par lui-même. — Ce que Vigny pensait de sa méthode critique. — L'opinion de Sainte-Beuve sur *Cinq-Mars*. — Il refuse à Vigny le don de *seconde vue*. — Comme quoi Vigny avait écrit *Cinq-Mars* sur des documents historiques. — Une lettre de Pauthier à Sainte-Beuve à cet égard. — Le P. Gratry trouvait que Vigny avait l'écriture de Cinq-Mars. — Une page inédite de Victor Hugo sur le roman de Vigny. — Victor Hugo plus clairvoyant et plus juste que Sainte-Beuve. — Vigny et Sainte-Beuve se rencontrent chez Victor Hugo en 1828. — Leurs relations. — Influence du Cénacle sur Vigny. — Vigny, Sainte-Beuve et Montalembert. — Sainte-Beuve et Lamennais. — Vigny et André Chénier. — Ses premières lectures. — Cause réelle de la brouille de Sainte-Beuve et de Vigny. — Une lettre de Sainte-Beuve à Emile Péhant. — Sainte-Beuve et la réception de Vigny à l'Académie française. — Vigny d'après les *Mémoires* inédits de Sainte-Beuve. — « Le théoricien et le rêveur systématique ! » — Ce que Sainte-Beuve écrivait du poète des *Destinées* en 1864. — Un mot de Vigny sur Sainte-Beuve, d'après Auguste Barbier.

I

Celui-là a trahi ou trompé tout le monde : les vivants et les morts, l'amitié et l'amour.

Il a écrit quelque part :

« Je suis l'esprit le plus brisé et le plus rompu aux métamorphoses. J'ai commencé franchement et crûment par le XVIIIe siècle le plus avancé, par Tracy, Daunou, Lamarck et la physiologie : il est mon fonds véritable. De là je suis

passé par l'école doctrinaire et psychologique du *Globe*, mais en faisant mes réserves et sans y adhérer. De là j'ai passé au romantisme poétique et par le monde de Victor Hugo, et j'ai eu l'air de m'y fondre. J'ai traversé ensuite ou plutôt côtoyé le saint-simonisme et presque aussitôt le monde de Lamennais, encore très catholique. En 1837, à Lausanne, j'ai côtoyé le calvinisme et le méthodisme, et j'ai dû m'efforcer à l'intéresser. Dans toutes ces traverses, je n'ai jamais aliéné ma volonté et mon jugement (hormis un moment dans le monde de Hugo et par l'effet d'un charme), je n'ai jamais engagé ma croyance ; mais je comprenais si bien les choses et les gens, que je donnais les *plus grandes espérances* aux sincères qui voulaient me convertir et qui me croyaient déjà à eux. Ma curiosité, mon désir de tout voir, de tout regarder de près, mon extrême plaisir à trouver le vrai relatif de chaque chose et de chaque organisation, m'entraînaient à cette sorte d'expérience, qui n'a été pour moi qu'un long cours de physiologie morale (1). »

Nous ne suivrons pas Sainte-Beuve dans ses diverses métamorphoses, cela nous entraînerait trop loin de notre sujet. Nous ne songeons pas non plus à lui en faire un reproche, attendu que, s'il avait été moins changeant ou moins curieux de sa nature, s'il ne s'était pas complu à dépouiller tant de fois le vieil homme, il ne nous aurait pas donné, c'est ma conviction, son admirable galerie de portraits qui, quoi qu'on fasse, ne sera jamais surpassée. Mais que dans ses différentes mues il ait jugé à propos de brûler le lendemain ce qu'il adorait la veille, qu'il ait été infidèle à ceux qui lui avaient ouvert leur cœur et leur maison; qu'il ait trahi ses meilleurs amis et jusqu'à la prêtresse du temple où il avait servi la messe; que, *pour guérir sa mélancolie*, comme il le disait un jour à Auguste Barbier, *il ait éventré les morts* et déshabillé les vivants, voilà ce que ne saurait lui pardonner l'esprit le plus brisé, le plus sceptique.

Alfred de Vigny lui écrivait en 1829 qu'il avait créé une critique haute qui lui appartenait en propre et que sa manière de passer de l'homme à l'œuvre et de chercher

(1) *Port-Royal*, t. II, p. 513.

dans ses entrailles le germe de ses productions était une source intarissable d'aperçus nouveaux et de vues profondes. Rien de plus juste ; seulement Sainte-Beuve faussa à la longue le merveilleux instrument qu'il avait forgé de ses mains, en le mettant plus souvent que de raison au service de sa jalousie et de ses rancunes personnelles ; et Vigny ne se doutait pas, quand il le complimentait sur sa méthode critique, qu'il en serait un jour une des plus illustres victimes.

II

La première fois que Sainte-Beuve lui fit l'honneur de s'occuper de lui, ce fut à l'occasion du roman de *Cinq-Mars*. Le critique et le romancier ne s'étaient encore jamais vus. Sainte-Beuve était alors au *Globe*, et comme il entendait dire autour de lui plus de mal que de bien de ce roman à la Walter Scott, il se fit l'écho des critiques qu'on lui adressait. Non qu'il fût à cette époque très expérimenté en matière d'histoire ; il reconnaît lui-même qu'il était assez mal édifié sur la vraie grandeur de Richelieu ; cependant il fut choqué de la couleur, du travestissement des caractères et des anachronismes de ton perpétuels. Ceci se passait en 1826. Trente-huit ans plus tard, il revint sur ce roman dans le grand article qu'il consacra à Alfred de Vigny quelque temps après sa mort, et bien loin d'atténuer la critique qu'il en avait faite à l'apparition du livre, il l'accentua davantage encore. C'est ainsi qu'il refusa à de Vigny la première des qualités de l'historien, le sentiment et la vue de la réalité, voire cette *seconde vue* qui s'applique au passé. Certes, l'auteur de *Cinq-Mars* a plus d'imagination que l'histoire n'en comporte ; mais, outre que ce livre est un roman, je trouve, contrairement à l'avis de Sainte-Beuve, qu'Alfred de Vigny a au plus haut degré le don de *seconde vue* en matière historique. On n'a, pour s'en convaincre, qu'à se rappeler la maîtresse page de *Servitude et grandeur militaires*,

dans laquelle il met en présence Bonaparte et Pie VII à Fontainebleau.

Qui ne croirait lire une page d'histoire en lisant ce récit dramatique, tant les personnages sont vivants et naturels, tant le monologue de Bonaparte, coupé seulement de loin en loin par l'exclamation « *comediente! tragediente!* » du souverain pontife, est conforme à ce que nous savons des violences calculées de l'un et de la patience inaltérable de l'autre! Eh bien, le Richelieu et le Cinq-Mars de Vigny me semblent aussi vrais, quoiqu'ils se meuvent dans un cadre un peu trop romanesque. Nous savons d'ailleurs, par une lettre de Pauthier, son exécuteur testamentaire, que Vigny travaillait, comme un simple romancier naturaliste, sur le document humain, et que, avant de brosser les figures du cardinal et du favori de Louis XIII, il s'était entouré de matériaux « inconnus des historiens ». « *Je les ai vus*, dit Pauthier, en assistant à la levée des scellés à laquelle j'assistais en qualité d'exécuteur testamentaire. Il y avait des lettres autographes de Richelieu, et une admirable lettre de Cinq-Mars qui lui avait été donnée par son possesseur. C'est la seule connue (1). »

Victor Hugo avait été plus judicieux que Sainte-Beuve (2) à l'égard de *Cinq-Mars*, et voici en quels termes il en parlait dans un article qui, je ne sais pourquoi, ne fut pas publié (3).

« Un ouvrage comme celui-ci se présente sous tant de faces, soulève tant de questions, fait naître tant d'idées, embrasse tant d'espace dans l'esprit, qu'il est absolument impossible d'en rendre ce que trop de lecteurs demandent aux journalistes : un compte rendu complet et

(1) Lettre de Pauthier à Sainte-Beuve, avril 1861. — A propos de cette lettre de *Cinq-Mars*, je me souviens que le P. Gratry écrivait un jour à Alfred de Vigny : « Votre écriture est précisément celle de Cinq-Mars. » (Cf. le *Mercure de France*, numéro de décembre 1900.)

(2) Plus tard, Sainte-Beuve revint à de meilleurs sentiments à l'égard de ce livre : « Nous avons à nous reprocher nous-même, écrivait-il en 1835, d'avoir dans le *Globe* d'alors, relevé soigneusement les taches de ce roman, plutôt que d'en avoir fait valoir les beautés supérieures. »

(3) Cet article m'a été très obligeamment communiqué par M. Paul Meurice, à qui j'en exprime ici tous mes remerciements.

détaillé. Sous quel point de vue l'envisagera-t-on ? Sous le rapport littéraire ? Sous le rapport historique ? Sous le rapport dramatique ? Chacun de ces examens exigerait un mois de réflexions et un volume de développements. Ce serait faire un ouvrage sur un ouvrage. Le plus court serait de dire à ceux qui n'ont pas lu *Cinq-Mars* : « Je l'ai lu : lisez-le. » Ce serait aussi le meilleur, mais personne ne serait content. L'habitude des journaux a singulièrement engourdi parmi nous cette activité qui est propre à chaque esprit ; l'ignorance des lecteurs de journaux a rendu d'ailleurs le rôle de critique bien difficile.

« A propos d'un livre de haute histoire, de haute philosophie, de haute poésie, on veut quelque chose de badin, de délicat, *nescio quid molle atque facetum*, qui suffise aux saillies du jour, à l'érudition de la semaine, qui se lise vite, se comprenne vite, et s'oublie presque aussitôt. Il faut que le critique se hâte de toucher à tout, sans rien développer ni rien approfondir. De là cette nullité absolue qui caractérise trop souvent la littérature des journaux Et c'est la faute du public, non celle du journaliste. Que peut-il faire en effet ? Les éléments nécessaires à toute création, le temps et l'espace lui manquent.

« Aussi, dans l'impuissance de satisfaire l'attention, nous devons nous borner à la provoquer, et c'est dans l'art de l'appeler à propos sur les objets qui en sont dignes, que résident, selon nous, les devoirs de conscience du journaliste. Nous ne craignons pas qu'on nous accuse d'avoir enfreint le devoir en signalant le *Cinq-Mars* de M. le comte Alfred de Vigny, comme un des livres les plus remarquables de l'époque.

« La foule le lira comme un roman ; le poète comme un drame ; l'homme d'Etat comme une histoire (1).

« Nul doute que si on eût présenté ce livre comme un nouvel ouvrage de Walter Scott, traduit par Charles Nodier, plus d'un lecteur y eût été pris au premier abord ; toutefois en lisant *Cinq-Mars* avec attention on saisit tout à fait ce qui caractérise vivement l'originalité de cet ou-

(1) Vigny disait lui-même de *Cinq-Mars* : « Ce qui fait l'originalité de ce livre, c'est que tout y a l'air d'un roman et que tout y est histoire. (*Journal d'un Poète*, p. 34.)

vrage. La manière dont l'auteur peint un duel du XVIIe siècle, la scène périlleuse et gaie de l'assaut, le tableau grave et sombre de la bataille, décèlent un Français, un gentilhomme, un militaire. Un peu plus loin, on retrouve M. de Vigny tout entier : la manière ingénieuse dont l'auteur introduit Milton dans le cercle de Marion Delorme, révèle le poète. En effet, la finesse de M. de Vigny, dont il serait si facile d'effacer quelques incorrections a toutes les qualités de la poésie, sans présenter jamais ces bizarreries si rares et tant reprochées, qui déparaient quelques-uns des essais de l'auteur, et dont on ne trouve presque plus de trace dans les beaux poèmes du *Déluge*, de *Moïse* et autres, que M. de Vigny a publiés il y a peu de temps.

« Chaque page de *Cinq-Mars* offrirait un exemple et une preuve à l'appui de ce que nous avançons. Nous choisirons la description de Chambord parce qu'elle nous fournira l'occasion de rappeler à nos lecteurs quels dangers a courus naguère ce merveilleux château.

« Hélas le même marteau que menaçait Chambord décime chaque jour le reste de nos admirables monuments.

« A quatre lieues de Blois, à une lieue de la Loire, dans « une petite vallée fort basse, entre des marais fangeux et « un bois de grands chênes, loin de toutes les routes, on « rencontre tout à coup un château royal, ou plutôt ma- « gique. On dirait que, conduit par quelque lampe mer- « veilleuse, un génie de l'Orient l'a enlevé pendant une « des mille et une nuits, et l'a dérobé au pays du soleil « pour le cacher dans celui du brouillard avec les amours « d'un beau prince. Ce palais est enfoui comme un trésor ; « mais à ces dômes bleus, à ces élégants minarets, arrondis « sur de larges murs ou élancés dans l'air, à ces longues « terrasses qui dominent le bois, à ces flèches légères que « le vent balance, à ces croissants entrelacés partout sur les « colonnades, on se croirait dans les royaumes de Bagdad « ou de Cachemire, si les murs noircis, leurs tapis de « mousse et de lierre, et la couleur pâle et mélancolique du « ciel n'attestaient un pays pluvieux. Ce fut bien un génie « qui éleva ces monuments, mais il vint d'Italie et s'appela « le Primatice. Ce fut bien un beau prince, dont les

« amours s'y cachèrent, mais il était roi et se nommait « François Ier. Sa salamandre y jette des flammes partout : « elle étincelle mille fois sur les voûtes comme feraient « les étoiles d'un ciel ; elle serpente avec les escaliers « secrets, et partout semble dévorer de ses regards flam- « boyants les triples croissants d'une Diane mystérieuse, « deux fois déesse et deux fois adorée dans ces bois vo- « luptueux.

« Mais la base de cet étrange monument est comme lui, « pleine d'élégance et de mystère : c'est un double escalier « qui s'élève en deux spirales, entrelacées depuis les fon- « dements les plus lointains de l'édifice, jusqu'au-dessus « des plus hauts clochers et se termine par une lanterne « ou cabinet à jour, couronnée d'une fleur de lys colos- « sale aperçue de bien loin ; deux hommes peuvent y « monter ensemble sans se voir.

« Cet escalier à lui seul semble un petit temple isolé ; « comme nos églises, il est soutenu et protégé par les ar- « cades de ses ailes mêmes, transparentes et pour ainsi dire « brodées à jour. On croirait que la pierre docile s'est « ployée sous les doigts de l'architecte ; elle paraît, si on « peut le dire, pétrie selon les caprices de son imagina- « tion. On conçoit à peine comment les plans en furent « tracés, et dans quels termes les ordres furent expliqués « aux ouvriers ; cela semble une pensée fugitive, une rê- « verie brillante, qui aurait pris tout à coup un corps du- « rable ; — un songe réalisé ! »

« M. Alfred de Vigny possède à un haut degré l'une des plus précieuses qualités de l'écrivain, cette soudaineté d'expression qui saisit en quelque sorte les impressions avant qu'elles ne soient effacées et les transmet au lecteur tout entières et telles que le poète les a éprouvées. C'est avec le même bonheur de style, le même élan d'imagination, la même vérité de coloris que l'auteur de *Cinq-Mars* nous promène tour à tour du Louvre à une baraque de contrebandiers, d'un champ de carnage à une représentation de la *Mirame* de Richelieu ; d'une séance d'académie à une assemblée de conjurés, du bûcher d'Urbain Grandier à l'échafaud de Cinq-Mars. Chaque scène existe

par elle-même et concourt à l'ensemble, double condition que le génie seul sait concilier.

« Quelquefois encore, le romancier passe d'un sentiment tendre à une haute pensée comme dans le passage suivant sur la maladie de Louis XIII :

« L'amour du peuple se réveillait aussi pour le fils de « Henri IV, on courait dans les églises, on priait, et même « on pleurait beaucoup. Les princes malheureux sont tou- « jours aimés. La mélancolie de Louis et sa douleur mys- « térieuse intéressaient toute la France, et vivant encore, « on le regrettait déjà comme si chacun eût désiré de re- « cevoir la confidence de ses peines, avant qu'il n'emportât « avec lui le grand secret de ce que souffrent ces hommes « placés si haut qu'ils ne voient dans leur avenir que leur « tombe. »

« Ou nous sommes bien trompés, ou un succès populaire attend cette grande composition, qui appartient surtout au XIXe siècle parce qu'elle peint scrupuleusement le XVIIe. Chacun voudra voir avec quel art l'auteur a su mettre en scène les irrésolutions de Louis XIII, le méticuleux Gaston, la ferme et douce reine Anne d'Autriche. On plaindra Cinq-Mars entre de Thou qui l'aime en martyr, et Marie de Gonzague qui l'aime en princesse. On plaindra Richelieu entre Laubardemont qui le sert en rampant et le moine Joseph qui le sert avec empire. Seulement l'*Eminence grise* devrait peut-être avoir du génie; c'est un reproche assez fondé, qu'on a pu faire à M. de Vigny (1). Du reste on lui saura gré d'avoir crayonné le personnage évangélique de l'abbé Quillet pour racheter les coups de poignard du capucin et les coups de pistolet de l'abbé Gondi.

« Ce qu'on admirera surtout, c'est la grande et sombre figure de Richelieu, sur laquelle l'auteur semble avoir épuisé tout le secret du talent de peindre qu'il possède si bien. Il faut voir dans son cabinet de Narbonne, au Palais-Cardinal, sur le bastion de Perpignan, et notamment dans

(1) Et qu'on lui ferait davantage aujourd'hui, après avoir lu le beau livre de M. Fagniez sur le *Père Joseph*, à qui l'Académie française a décerné le grand prix Gobert en 1892.

la scène capitale du *travail* avec le Roi, de quel pinceau l'auteur a touché ce personnage colossal. Richelieu fut une sorte d'usurpateur ; mais un de ces hommes si extraordinaires, qu'on ne sait ni comment les admettre au rang suprême, ni comment les en retrancher.

« Nul doute que si le cardinal-duc eût voulu, il eût pu, avec ses grands talents, reconstituer l'ancienne monarchie, déjà battue en brèche de son temps, réparer l'édifice social, rendre au trône la vieille base assise sur les sommités féodales, aux communes, leurs franchises, leur liberté, leur antique rempart de parlements et de corporations. Au lieu d'élever, il aime mieux abattre; afin de rester seul grand, il aime mieux dominer par lui-même que par son œuvre, régner sur son roi que régner dans l'avenir. Peut-être, en effet, l'abaissement de tout ce qui l'entourait, le hausse-t-il au milieu de son siècle, mais il faut le ranger parmi ces hommes qui ôtent à leur vertu tout ce qu'ils ajoutent à leur génie. Il eût pu sauver la France en continuant obscurément l'ouvrage de Sully : il préféra la perdre en continuant avec éclat l'ouvrage de Louis XI. Aussi la postérité maudit-elle sa grandeur. Il est vrai qu'on saurait à peine son nom s'il n'avait fait que rétablir et conserver. Comme César, comme Mahomet, comme Napoléon, Richelieu aima mieux être un des dieux de l'histoire, *maluit esse deum*.

« VICTOR HUGO. »

Cependant Vigny ne garda pas rancune à Sainte-Beuve, et lorsque, en 1828, ils se rencontrèrent pour la première fois chez Victor Hugo, il ne lui parla pas plus de son article sur *Cinq-Mars*, que s'il ne l'avait jamais lu ; il était bien trop pressé de faire sa conquête. Elle se fit de part et d'autre, presque d'enthousiasme, tant l'atmosphère du Cénacle était chaude et sympathique. Il suffit de lire les lettres qu'ils échangèrent alors pour se faire une idée exacte de leurs relations d'amitié. Certes, leur intimité ne fut jamais aussi grande qu'entre chacun d'eux et Victor Hugo ; elle eut toujours quelque chose de littéraire, mais elle était tout de même cordiale. Vigny ne disait pas « mon Charles » à Sainte-Beuve, comme il disait « mon Victor » à

Hugo ; Sainte-Beuve, de son côté, ne se serait pas permis de l'appeler « mon Alfred », mais ils se donnaient du « consolateur » et du « divin cygne » et s'aimaient d'une amitié de collège. On trouve encore la trace de cette bonne camaraderie dans la note suivante, qui mit Saint-Beuve si fort en colère quand M. Louis Ratisbonne la publia en 1864. Elle est extraite du *Journal d'un Poète* et a trait à l'article que l'auteur des *Lundis* fit sur Vigny en 1835 :

« Sainte-Beuve fait un long article sur moi. Trop préoccupé du Cénacle qu'il avait chanté autrefois, il lui a donné dans ma vie littéraire plus d'importance qu'il n'en eut dans le temps de ces réunions rares et légères. Sainte-Beuve m'aime et m'estime, mais me connaît à peine et s'est trompé en voulant entrer dans les secrets de ma manière de produire. Il ne faut disséquer que les morts. Dieu seul et le poète savent comment naît et se forme la pensée. Les hommes ne peuvent ouvrir ce fruit divin et y chercher l'amande. »

III

Cette note était juste, quoique un peu hautaine. Mais Vigny se montra toujours solennel ; il l'était naturellement, sans morgue et sans pose ; c'est même ce qui a fait dire à Jules Sandeau que personne n'avait vécu dans son intimité, pas même lui.

Sainte-Beuve riposta, comme bien on pense. Il dit que le poète de *Moïse* parlait trop légèrement du Cénacle. Il est certain pourtant que tout en le fréquentant il ne fit guère que le traverser. Rappelez-vous ce que dit Auguste Barbier de la soirée où eut lieu la lecture d'*Hernani*. Arrivé le dernier en tenue de cérémonie, il partit le premier, en s'éclipsant, comme à l'anglaise. Il fit presque toujours de même. C'est sa grande liaison avec Hugo qui a fait illusion à Sainte-Beuve. De très bonne heure, avant même d'avoir rompu avec le Cénacle, il eut son petit cénacle à lui, sa petite cour, qui se composait de Brizeux,

Busoni, Barbier, Chaudesaigues, Pitre-Chevalier, Emile Péhant, Léon de Wailly, etc. Le Cénacle de 1829 n'a donc pas eu dans la vie littéraire de Vigny l'importance que Sainte-Beuve lui attribue. Il avait beau avoir ses grandes et ses petites entrées chez Victor Hugo, Vigny ne fut jamais, comme Sainte-Beuve, son courriériste, son thuriféraire, son porte-queue. Poétiquement parlant, le Cénacle eut moins d'influence sur lui que, philosophiquement, l'école menaisienne.

Et à ce propos, je m'étonne que Sainte-Beuve n'ait pas rappelé dans un de ses articles sur Vigny leur communauté de vues par rapport à la religion en 1830 et 1831. Elle était si complète, que Montalembert écrivait dans son journal à la date du 7 avril 1830 :

« J'ai été enchanté des opinions de MM. de Vigny et Sainte-Beuve sur la position religieuse du monde et sur la régénération de l'Europe par le catholicisme (1). »

Et Barbier dont les *Souvenirs* sont si précieux pour l'histoire du romantisme, nous raconte que Sainte-Beuve appelait alors M. de Lamennais *Papa* (2).

IV

Mais si le Cénacle de 1829 fut presque sans influence sur Alfred de Vigny, il n'en fut pas de même de celui de 1820 à 1823. Comparez, s'il vous plaît, le *Bal*, dont les vers parurent en décembre 1828 dans le *Conservateur littéraire* avec la *Dryade* et *Symethra* qui lui sont évidemment postérieures, et vous vous apercevrez tout de suite que Vigny, comme tous ses amis de la *Muse française*, Victor Hugo en tête, était alors sous l'influence d'André Chénier. « Il

(1) *Montalembert*, par le R. P. Lecanuet, t. I, p. 87.

(2) « Il était si confit en dévotion qu'un jour, lui faisant visite dans son petit appartement de la rue du Mont-Parnasse, et trouvant là M. de Lamennais, il me présenta à ce dernier en ces termes : « *Papa*, je vous présente M. Barbier, l'auteur de la *Popularité*. » (*Souvenirs personnels* d'Auguste Barbier, p. 215).

le nierait en vain, c'est évident », dit Sainte-Beuve. C'est évident en effet (1). Mais, en 1828, Vigny avait publié ses

(1) Au commencement de 1820, Alexandre Soumet, qui avait été avec Emile Deschamps et Guiraud le fondateur de la *Muse française*, écrivait de Paris à son ami Jules de Rességuier : « J'ai entendu des vers ravissants d'un jeune homme nommé Alfred de Vigny. C'est une élégie intitulée la *Somnambule* et inspirée par la muse d'André Chénier. Je la demanderai pour vous, afin que mes admirations soient aussi les vôtres. » (*Victor Hugo avant 1830*, par M. Edmond Biré.)

Les poésies d'André Chénier parurent en 1819, date que Vigny a mise au bas de sa pièce de la *Somnambule*, mais Chateaubriand en avait publié quelques-unes dans son *Génie du Christianisme*. Je crois donc avec Soumet, qui devait en savoir quelque chose, et avec Sainte-Beuve qui a reproché à Vigny d'avoir antidaté la *Dryade* et *Symethra*, je crois, dis-je, que dans ces pièces charmantes, Vigny s'était inspiré de Chénier, comme Victor Hugo dans sa poésie de *Moïse sur le Nil*, pour ne citer que celle-là. Et à ce propos, il me paraît intéressant de rechercher ici les diverses influences poétiques que subit Alfred de Vigny au début de sa carrière. Auguste Barbier nous dit (*Souvenirs personnels*, p. 358-359) que le goût des vers se manifesta chez Vigny à l'âge de sept ans, et que c'est son père qui le lui inspira en lui faisant apprendre des vers de La Fontaine et de J. du Bellay. De La Fontaine je ne vois pas qu'il ait retenu grand'chose, à moins que ce ne soit le sentiment de la clarté et l'art d'exprimer sa pensée en peu de mots et souvent dans la forme lapidaire du Bonhomme. Mais je serais bien surpris s'il n'avait pas puisé dans Joachim du Bellay l'amour de la gloire, l'horreur du commun qui lui faisait dire : « Oh! fuir, fuir les hommes et se retirer parmi quelques élus, élus entre mille milliers de mille ! » et par-dessus tout le sentiment tant de fois exprimé dans son œuvre, à savoir que la Nature est pour l'homme une marâtre plutôt qu'une mère. Je pense également que le beau sonnet de Joachim sur l'Idée et d'autres de l'*Olive* ne furent pas étrangers à la conception de l'amour idéal et mystique, tel que l'a chanté Vigny dans son poème d'*Eloa*. J'ajoute qu'entre Joachim et lui il y a encore ce point de contact, qu'ils s'exercèrent l'un et l'autre aux innovations en s'essayant à traduire. Joachim avait débuté par traduire Pétrarque, Arioste, Boccace et autres Latins et Italiens; Vigny traduisit, étant jeune, en stances et en vers de douze pieds deux chants de la *Jérusalem délivrée;* entre autres l'épisode d'*Olinde* et de *Sophronie*. Il fit aussi une traduction d'un chant de la *Pharsale*, et pour donner à Auguste Barbier une idée de l'exactitude de sa traduction, il lui cita un jour ce vers connu :

> Nil actum reputans si quid superassét agendum

qu'il avait rendu ainsi :

> Pensant qu'il n'a rien fait tant qu'il lui reste à faire.

André Chénier ne l'influença que plus tard, quand il était déjà formé, et seulement sous le rapport de la facture du vers. Encore suis-je de l'avis de Barbier quand il dit que « tout en inclinant à la coupe de Chénier, son vers retint de Racine son élégance et son harmonie. » C'est, en effet, Racine que Vigny semble avoir pris comme dernier modèle et pour des raisons qui touchent à la fois au théâtre et à la religion. Lire plus loin le chapitre sur la religion de Vigny.

plus beaux poèmes, *Moïse*, *Eloa*, *Dolorida*, qui, ceux-là, sont bien à lui ; il faisait déjà « colonne et obélisque à part » dans le Cénacle de la rue Notre-Dame-des-Champs. Et il avait cent fois raison de dire à Sainte-Beuve qu'il s'était trompé quand il se vantait d'avoir pénétré les secrets de sa manière de produire. D'ailleurs Sainte-Beuve l'a reconnu lui-même dans les lignes suivantes :

A cette heure de 1836, — il s'agissait encore de *Cinq-Mars*, — M. de Vigny, âgé de vingt-neuf ans, jouissait d'un rare bonheur et d'une perspective à souhait telle que l'imagination la peut rêver. Il avait atteint un sommet de l'art au-dessus duquel il ne devait pas s'élever. Peu connu du grand et du gros public, ignoré même entièrement de la foule (ce qui est un charme), apprécié seulement d'une noble et chère élite, il occupait dans la jeune école de poésie, entre Lamartine, déjà régnant, et Victor Hugo, qu'on voyait grandir, une position élevée, originale à laquelle son épaulette, qu'il ne quitta que l'année suivante, ajoutait une distinction de plus (1)... »

Quelle fut donc la cause de leur brouille ? Si le théâtre « avec ses concurrences inévitables fut ce qui apporta la première division sensible entre les illustres amitiés de 1829, » on ne saurait s'en prendre à lui du froid qui, vers 1835, se glissa dans les relations de Sainte-Beuve avec Vigny, puisque Sainte-Beuve ne fit jamais de théâtre. Ce ne fut pas non plus la femme qui les sépara tous les deux car pendant que Vigny filait sa quenouille aux pieds de Mme Dorval, Sainte-Beuve la filait on sait où. Alors quoi ? Je cherche une raison plausible, et je ne la trouve pas. Pourtant Sainte-Beuve écrivait un jour à Emile Péhant pour s'excuser de n'avoir point parlé de ses *Sonnets* :

« Je ne suis pas aussi ingrat ni aussi impoli que j'ai l'air de l'être... Ne dites point que vous êtes pour moi un inconnu, je n'ai pas oublié votre volume de *Sonnets*. Il a pu y avoir en ce temps-là (1835) je ne sais quelle raison à une abstention critique. Alfred de Vigny était un grand poète, mais qui avait bien ses travers : jeune et enthousiaste,

(1) *Revue des Deux-Mondes* du 15 avril 1864.

vous étiez son chevalier, et en cela vous obéissiez à l'admiration non moins qu'à la reconnaissance. Quant à nous, tout en continuant d'admirer chez de Vigny le poète, nous *commencions à nous séparer du théoricien et du rêveur systématique. Je crois que je mets juste le doigt sur le point de divergence* (1). »

Ainsi, à entendre Sainte-Beuve, ce seraient ses théories à la *Chatterton*, car il ne peut être question que de celles-là, c'est son système d'économie politique et sociale, qui l'auraient déterminé à tourner le dos à Vigny ? En vérité, j'ai peine à le croire. Il me semble que si quelqu'un devait appuyer Vigny dans la thèse, sujette à caution, d'ailleurs, qu'il avait portée à la scène, c'était le poète de *Joseph Delorme* et des *Consolations*, puisque cette thèse, en somme, aboutissait, comme on l'a très bien dit, à la *déclaration des droits* du poète, ou, si l'on aime mieux, à son droit de vivre. En tout cas, Sainte-Beuve serait inexcusable d'avoir pris texte du drame de *Chatterton* pour rompre avec Vigny et lui vouer, à dater de là, une de ces haines cafardes, d'autant plus méchantes qu'elles sont inavouables. Car il aurait beau s'en défendre, c'est un fait que, de 1835 à 1840, Sainte-Beuve changea pour Vigny du tout au tout. Ses *Mémoires* inédits, que possède M. Spoelberch de Lovenjoul, vont nous en fournir la preuve manifeste. Vigny se porta comme nous l'avons dit, quatre fois à l'Académie française, dont une fois en concurrence avec Sainte-Beuve, en 1844.

« Je ne me ferai pas plus modeste que je ne le suis, dit ce dernier, mais si M. de Vigny avait eu la moindre chance d'entrer à ce moment, je me fusse volontiers, et à l'instant, effacé devant lui, accordant le pas à l'éminence du talent ou même seulement à la prééminence de la poésie ; car ce n'était pas à titre de poète que mes amis me présentaient, c'était comme un simple critique et prosateur. Je me serais donc gardé d'engager la lutte avec un si noble devancier ; mais M. de Vigny à vue d'œil, et malgré l'éclat de ses titres, n'avait aucune chance de succès à ce moment-là. »

(1) Lettre du 14 août 1868. — Introduction à *Jeanne la Flamme*, par Emile Péhant.

V

Voilà ce que Sainte-Beuve écrivait en 1864. Pour qui sait lire, l'ironie court entre les lignes, mais enfin il n'y a rien là que de très correct. Or, à l'époque où Vigny lui disputait ce siège académique, il s'exprimait ainsi sur son compte, dans ses notes intimes : « De Vigny, qui se croit gentilhomme, fait, pour arriver à l'Académie, des choses qui ne sont pas d'un gentilhomme, qui ne sont même pas d'un pédant. » Et encore : « Ce qu'est aujourd'hui l'auteur d'*Eloa*, c'est un bel ange qui a bu du vinaigre. » — Et lorsque Alfred de Vigny fut élu : « Voilà de Vigny à l'Académie ; comment s'y prendra-t-il pour daigner descendre à la biographie, à l'éloge de son prédécesseur ? Il en sera quitte pour imiter certain début poétique de Pindare qui disait à son héros : Je te *frappe* de mes couronnes et je *l'arrose* de mes hymnes. » Cette plénitude de soi-même, cette présence d'esprit sans distraction en face de soi-même, j'appelle cela l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement (1). »

Nous sommes loin cette fois du « chantre des saintes amours », du « divin et chaste cygne » à qui le poète des *Consolations*, en des vers dignes d'un enfant de chœur, disait :

Et puis un jour, bientôt, tous ces maux finiront ;
Vous rentrerez au ciel une couronne au front,
Et vous me trouverez, moi, sur votre passage,
Sur le seuil, à genoux, pèlerin sans message,
Car c'est assez pour moi de mon âme à porter,
Et, faible, j'ai besoin de ne pas m'écarter.
Vous me trouverez donc en larmes, en prière,
Adorant du dehors l'éclat du Sanctuaire,
Et pour tâcher de voir, épiant le moment
Où chaque hôte divin remonte au firmament.

(1) Cf. *Alfred de Vigny*, par M. Maurice Paléologue.

Et si, vers ce temps-là, mon heure est révolue,
Si le signe certain marque ma face élue,
Devant moi roulera la porte aux gonds dorés,
Vous me prendez la main et vous m'introduirez.

Mais s'il faut plaindre Sainte-Beuve d'être descendu si bas, dans sa rancune gratuite, il ne faut pas en vouloir à M. de Louvenjoul d'avoir rendu publics ces fragments de ses *Mémoires*, ils nous expliquent mieux que tous les commentaires pourquoi le critique des *Nouveaux Lundis* a mis tant de zèle à nous prouver que le galant homme qu'était M. Molé n'avait jamais eu l'intention de manquer d'égard au gentilhomme qu'était Vigny, dans sa réponse au discours de réception de ce dernier à l'Académie française. Evidemment, c'était Sainte-Beuve qui vait été le *deus ex machina* de cette petite comédie académique (1). Mais cela ne nous donne pas toujours les raisons de son animosité contre son ancien camarade de 1830. — Ne cherchons pas si loin, ces raisons se réduisent à une seule; il est vrai que c'est la pire de toutes, la jalousie : la jalousie du poète mort-jeune, qui de dépit s'est jeté dans la critique, contre le poète aimé du public et qui s'est fait une place au premier rang. C'est la jalousie qui parlait par la bouche de Sainte-Beuve, quand, sous couleur de paraître bien renseigné sur la généalogie de l'auteur de *Cinq-Mars*, il commençait son article de 1864 par le récit de l'aventure de ce de Vigny qui, se trouvant mal pris à Londres, à la fin du siècle dernier, eut recours à la bourse de Garrick pour sortir de la prison où il était détenu pour dettes : — c'est la jalousie qui lui faisait émettre des doutes sur l'ancienneté et même sur l'authenticité de son titre de comte; — qui l'accusait de s'être rajeuni de deux ans, comme une femme : — qui, pour expliquer son renoncement au théâtre après le triomphe inattendu de *Chatterton*, le représentait comme impuissant à saisir la foule, à l'enlever, à s'enlacer à elle « dans une de ces luttes athlétiques

(1) Sur la réception de Vigny à l'Académie française, consulter le livre de M. Maurice Paléologue : *Alfred de Vigny*, p. 63 et suivantes, et les lettres de Vigny à Camille Maunoir publiées par la *Revue de Paris* au mois de septembre 1897.

où la souplesse s'unit à la force et où les alternatives journalières se résolvent par de fréquentes victoires ; » — qui, sans se permettre « de regarder dans les choix délicats qu'il avait pu faire, ni parmi les tendres beautés qu'il a célébrées sous les noms d'*Eva* et d'*Eloa* », le raillait d'avoir porté « dévotement son cœur et son culte à une personne d'un grand talent, mais de moins préparées, à coup sûr, pour une telle offrande.... »

En tout cas, si ce n'était pas la jalousie, je me demande quel autre sentiment aurait pu dicter ce langage à Sainte-Beuve. Il me semble qu'il se serait séparé avec moins d'aigreur « du théoricien et du rêveur systématique » dont il parlait dans sa lettre à Emile Péhant, s'il n'y avait eu entre eux que ce point de divergence.

VI

Mais qu'importe, après tout ? « Regarde et passe ! » dit le poète de la *Divine Comédie*. Après avoir relevé ces petites vilenies qui ne font de tort qu'à leur auteur, nous pouvons d'autant mieux les mépriser, à notre tour, que Sainte-Beuve, en définitive, a racheté tout le mal qu'il a dit ou insinué de l'homme, avec le bien qu'il a dit de son œuvre. De ce côté-là, nous n'aurions que quelques réserves à faire, et le critique des *Lundis* a vu juste, comme à peu près toujours. Je terminerai donc cet article par les lignes suivantes, que je cueille, comme une poire pour la bonne bouche, à la fin du portrait littéraire qu'il nous a tracé de Vigny :

« Il est un feu sacré d'une nature particulière qui, chez quelques mortels privilégiés, accompagne et rehausse l'étincelle commune de la vie. Par malheur, ce feu divin, chez tous ceux qu'il visite, est loin d'embrasser et d'égaler la durée de la vie elle-même. Chez quelques-uns, il n'existe et ne se dégage que dans la jeunesse, à l'état de vive flamme, et il ne luit dans son plein qu'un moment. Chez

la plupart, il s'éclipse assez vite, il se voile trop tôt, il s'entoure de brouillards opaques ; on dirait qu'il se nourrit d'éléments plus ternes, il s'épaissit. Passé la première heure si éclatante et si belle, quelque chose s'obscurcit ou se fige en nous. Il en est très peu que le feu divin illumine durant toute une longue carrière, ou chez qui il se change du moins et se distribue en chaleur égale et bienfaisante pour donner aux divers âges humains toutes leurs moissons. Mais c'est déjà beaucoup d'avoir reçu le don et le rayon à une certaine heure, d'avoir atteint le jet lumineux, ne fut-ce que deux ou trois fois, des sphères étoilées, et d'avoir inscrit son nom en langues de feu parmi les plus hauts, sur la coupole idéale de l'art. M. de Vigny a été de ceux-là, et, lui aussi, il a eu le droit de dire à certain jour et de se répéter à son heure dernière : « J'ai frappé les astres du front. »

Je ne sais pas si je me trompe, mais je crois que si Alfred de Vigny avait pu lire cet éloge posthume, il eût modifié le mot qu'on lui prête sur Sainte-Beuve. Au lieu de dire : « C'est un crapaud qui *empoisonne* toutes les eaux dans lesquelles il nage (1) », il aurait dit : « Sainte-Beuve, qui m'aime et qui m'estime, est un crapaud qui purifie les eaux qu'il n'empoisonne pas ! »

Pour être moins vif, le mot eût été plus vrai de toutes les manières.

(1) *Souvenirs personnels* d'Auguste Barbier, p. 320.

CHAPITRE III

Brizeux. — Auguste Barbier. — Turquety. Boulay-Paty.

Brizeux, disciple préféré de Vigny. — Son confident de toutes les heures. — Premier article de Brizeux sur Vigny. — Emile Deschamps jugé par Turquety. — Portrait de Vigny par le même. — Une lecture de *Marion Delorme* chez Victor Hugo. — Une lecture *d'Othello* chez Vigny. — La première représentation d'*Othello*. — Lettre de Brizeux à Vigny à ce sujet. — Brizeux et Auguste Barbier. — Leur intimité. — Ils publient ensemble leur premier volume de vers. — Sainte-Beuve leur consacre un même article. — Ce que Vigny pensait de leur amitié. — Influence fâcheuse de l'auteur de *Marie* sur le poète des *Iambes*. — Premières confidences de Vigny à Brizeux. — Ce qu'il lui écrivait au lendemain de la première représentation de *Chatterton*. — L'esthétique de Brizeux en matière d'art. — C'est lui qui mit Vigny en relations avec les Johannot, Devéria, Ingres, Ziegler, Berlioz, etc. — La passion de Brizeux pour Ingres. — Ce que Brizeux devait à Vigny. — Vigny défenseur des littérateurs et des lettres à l'Académie française. — Turquety et le Deux-Décembre. — Touchante lettre de Brizeux à Lacaussade sur la santé de Vigny. — Derniers vers de Brizeux. — Un sonnet de Vigny à Boulay-Paty.

I

J'ai dit que les meilleurs amis de Vigny lui étaient venus du pays même de la fidélité, de la terre de Bretagne. C'est en Bretagne aussi qu'il recruta ses meilleurs disciples, que le cri de détresse de son *Chatterton* trouva le plus d'écho, et Brizeux qui fut son disciple préféré est certainement celui dont la forme poétique se rapproche le plus de la sienne.

Arrivé à Paris dans les premiers jours de l'année 1823, peu de temps après la publication des premiers *Poèmes* d'Alfred de Vigny (1), Brizeux avait débuté dans la littérature par un petit acte en vers écrit en collaboration avec Busoni et qui fut représenté à la Comédie Française, sous le titre de la *Fête de Racine*, le 27 septembre 1827. Mais il ne trouva réellement sa voie que du jour où il se lia avec Vigny — ce qui eut lieu en 1829 par l'intermédiaire de Tony Johannot et à l'occasion de la publication des *Poèmes antiques et modernes*. Tony Joannot que Brizeux fréquentait depuis quatre ou cinq ans avait composé pour le livre de Vigny une charmante vignette. Brizeux voulut à son tour payer son tribut d'admiration au poète d'*Eloa* et de la *Sérieuse* et lui consacra dans le *Mercure du XIX*e *siècle* (2) un article enthousiaste.

Après avoir constaté avec chagrin que la diminution des croyances est en raison directe du progrès de la civilisation, Brizeux disait que le romantisme pour lui n'était qu'une renaissance de l'idée religieuse en poésie : « C'est de 1815 que date la gloire de Chateaubriand comme chef d'école, et pour nous aussi la poésie religieuse. Loin de nous la pensée de récuser *Polyeucte*, les cantiques de Rousseau ou même de sublimes passages de Voltaire, mais il est visible que chez Racine le sentiment religieux est purement judaïque, que chez les autres c'est la raison philosophique qui domine. » Et il définissait *Eloa* : « un poème religieux, une épopée qui se consomme dans le ciel et qui doit être vue sous le jour qui lui est propre. » Les qualités du poème, ajoutait-il, sont « une simplicité exquise, une élégance douce et tranquille, un mouvement sans turbulence mais plein de vie, cet accord mélodieux de l'ensemble, cette grâce, cette jeunesse, enfin tout ce qui se révélerait dans une statue de Phidias, inondée de la lumière de l'Attique. Il reprochait seulement à Vigny d'avoir déployé trop de luxe et trop de richesse dans la trame de son poème ; encore s'empressait-il de dire :

(1) Le volume fut annoncé dans le *Journal général de l'Imprimerie et de la Librairie* du 16 mars, sous le numéro 1349.
(2) T. XXV, p. 178 et suivantes.

« Mais si c'est le défaut de M. de Vigny, qu'il s'applaudisse! il n'aura pas d'imitateurs ! »

Et en effet, il n'en a pas eu.

Relativement à la place que Vigny occupait dans l'école romantique, Brizeux s'exprimait ainsi : « Dans cette poétique Pléiade qui brille à l'horizon littéraire, M. Alfred



Brizeux.
(D'après un portrait appartenant à M. Guieysse)

de Vigny occupe une des places les plus apparentes. Peut-être sa renommée n'a-t-elle point reçu cette consécration populaire qu'il était alors (1823) de bon ton de dédaigner et que ses rivaux de gloire affectent aujourd'hui ; peut-être même M. de Vigny n'y atteindra-t-il jamais. Mais si nous préjugeons bien du caractère du poète par celui de ses œuvres, là n'était pas son ambition.... »

C'est pourtant, j'imagine, un peu beaucoup en vue de cette consécration populaire que Vigny aborda le théâtre

dès 1829. En tout cas, *Othello* et *Chatterton* ont certainement plus fait pour sa réputation que ses plus beaux poèmes. J'ajoute que c'est par ces deux pièces qu'il exerça le plus d'action non seulement sur le public mais encore sur les jeunes poètes bretons qui, comme Edouard Turquety et Evariste Boulay-Paty, vinrent à cette époque tenter la fortune à Paris.

En arrivant dans la capitale, Turquety avait bien commencé par aller visiter Chateaubriand qui demeurait à la barrière d'Enfer, à côté de l'infirmerie Marie-Thérèse, mais ce pélerinage de la Mecque une fois accompli, il s'était dirigé vers l'Arsenal où Nodier réunissait la jeunesse littéraire et où il avait fait tout de suite la conquête d'Emile Deschamps et par Emile Deschamps celle de Victor Hugo et d'Alfred de Vigny.

« Emile Deschamps est l'homme le plus aimable que j'aie jamais entendu, écrivait-il à sa mère. Il est impossible de se faire une idée de sa finesse et de sa grâce... Nous causâmes ensemble sur le balcon pendant qu'on dansait, je lui dis de mes vers; il me récita les siens et, en me quittant, il me demanda mon adresse pour m'emmener faire une lecture chez le comte de Vigny (1). »

Quelques jours après il était reçu, en effet, chez le poète d'*Eloa* et voici en quels termes il parlait de cet événement à sa mère :

« J'allais hier (mercredi, 8 juillet) chez Alfred de Vigny. Emile Deschamps m'avait écrit dimanche pour m'engager à aller le prendre chez lui ; nous nous y rendîmes ensemble. C'était un cercle de romantiques : Alfred de Vigny fut on ne peut plus aimable à mon égard. C'est un jeune homme très pâle et qui a l'air souffrant... C'est une chose singulière que la manière dont on fraternise ensemble dans cette école romantique : Au bout de quelques minutes je causais avec Vigny comme si je l'avais connu depuis longtemps. La séance fut d'environ deux heures : Victor Hugo pérorait debout au milieu de l'assemblée et

(1) Lettre du mercredi 1er juillet 1829. — *Edouard Turquety*, par Frédéric Saulnier, p. 71.

il était curieux de les voir ouvrant les yeux et la bouche devant lui. Nous sortîmes ensemble et Hugo m'invita à aller passer la soirée de demain chez lui. Cette soirée est un événement littéraire remarquable : Victor Hugo doit faire la lecture d'un nouveau drame qu'on dit admirable, il est intitulé : *Un duel sous Richelieu.* (Marion de Lorme). Cette faveur qu'il me fit de m'inviter est d'autant plus grande qu'il a été forcé de refuser un grand nombre de demandes, son salon étant trop petit... Charles Nodier est toujours le même à mon égard, c'est-à-dire qu'il est aussi amical que possible (1). »

Le 10 juillet 1829 Turquety assistait chez Victor Hugo à la lecture de *Marion de Lorme* (2), et le 17 du même mois à celle d'*Othello* chez Alfred de Vigny.

(1) Lettre du 9 juillet 1829. — *Edouard Turquety*, par F. Saulnier, p. 73.

(2) Revenant bien des années après sur cette mémorable soirée, Turquety a fixé ses souvenirs dans cette note qui complète ses premières impressions : « Toute l'école romantique était ce soir-là chez Victor Hugo; je n'en entreprendrai pas le dénombrement... On se figure mon enthousiasme : j'avais vingt ans; j'étais reçu à bras ouverts par les poètes les plus en renom et, après tout, Hugo était un homme de génie. Je croyais assister à la lecture du *Cid;* j'avoue même que je ne rougis pas de le lui dire à la fin de la pièce. Maintenant je ne compare plus *Marion* au *Cid*, mais j'en admire encore quelques parties; hélas! on en était à l'espoir, on croyait à un théâtre renouvelé, agrandi peut-être... L'expérience est venue trop tôt détruire ce beau rêve : il a fallu retourner aux autels abandonnés un instant. Le salon du messie romantique était curieux à voir. Victor Hugo lisait lui-même et lisait bien. La pièce était intéressante et il y avait où admirer : mais dans ce temps-là, la simple admiration était trop peu de chose. Il fallait s'exalter, bondir, frémir : il fallait s'écrier avec Philaminte :

On n'en peut plus, on pâme, on se meurt de plaisir .

Ce n'était qu'interjections faiblement exprimées, extases plus ou moins sonores. Voilà pour l'ensemble; les détails n'étaient pas moins gais. Le petit Sainte-Beuve tournait autour du grand Victor... L'illustre Alexandre Dumas, qui n'avait pas encore fait schisme, agitait ses énormes bras avec une exaltation illimitée. Je me rappelle même qu'après la lecture, il saisit le poète et, le soulevant avec une force herculéenne : « Nous vous porterons à la gloire », s'écria-t-il. Hugo y a été porté, mais ce n'est ni par *Marion* ni par l'auteur de la *Tour de Nesle*. Alfred de Vigny, retiré dans un coin, méditait déjà, je le pense, une rupture prochaine; le statuaire David faisait mine de réfléchir; quant à Emile Deschamps, il applaudissait avant d'avoir entendu : toujours coquet, il regardait en tapinois les dames de l'assemblée. On servit des rafraîchissements : je vois encore l'immense Dumas

« Je passai la soirée de vendredi dernier (17 juillet) chez le comte de Vigny, écrivait-il à sa mère : il m'avait fait écrire par Emile Deschamps pour m'inviter. C'était pour assister à la lecture d'une tragédie d'*Othello*. La soirée fut très brillante : on n'annonçait que comtes et barons, les appartements sont pleins de luxe et d'ornements. La lecture dura fort tard et m'intéressa au point de me faire beaucoup de mal. Je vis là beaucoup d'hommes de lettres dont je connaissais les ouvrages : il ne manquait que Charles Nodier, mais il est trop souffrant pour sortir ainsi le soir (1). »

C'est au moyen de ces lectures que les poètes de l'école romantique recrutaient des adhérents et se préparaient à affronter la rampe. Mais il faut croire qu'Alfred de Vigny n'était pas, malgré tout, trop rassuré sur l'issue de la bataille qu'il allait livrer avec *Othello*, car Brizeux lui écrivait le 11 octobre 1829 :

« ... Tout ami que je suis de Shakespeare, c'est pour vous surtout que j'aimerai à combattre. Et puis, vous le savez, la gloire des morts, toute grande qu'elle soit, est celle qu'on envie le moins. Ce triste bonheur, vous en jouirez un jour. Voici la liste des nouveaux conjurés comme vous les appelez ; je les crois bien dévoués et vous réponds de leur zèle, sinon du reste. D'ailleurs leur dévouement sera facile. *Othello* a tué d'avance tous ses adversaires. Cette affection que vous avez bien voulu remarquer, je ne la récuse pas ; elle avait commencé lorsque je ne connaissais de vous que vos œuvres, et déjà je m'en parais devant mes amis ; aujourd'hui, je la cache ; j'en serais trop fier.

« Veuillez ici m'en permettre l'assurance.

« BRIZEUX (1). »

52, *rue de Vaugirard*.

se bourrer de gâteaux et répéter la bouche pleine : « Admirable ! admirable ! » Cette comédie qui succédait si gaiement à ce drame lugubre ne finit elle-même qu'à deux heures du matin. » (*Edouard Turquety*, par Frédéric Saulnier, p. 73-75.

(1) Cf. *Edouard Turquety*, par Frédéric Saulnier, p. 76.
(2) Cf. *Brizeux*, par l'abbé Lecigne.



SAINTE-BEUVE
lithographie conservée à la Bibliothèque Nationale

Nous n'avons pas la liste complète des « conjurés » qui doublèrent la « claque » à la première représentation d'*Othello*, mais nous savons les noms des chefs de file. A côté de Brizeux, il y avait Busoni, son collaborateur, Auguste Barbier le futur auteur des *Iambes*, Alfred et Tony Johannot, Devéria, Ziegler, et aussi, je pense, tous les camarades de Barbier, dans l'étude d'avoué de Mᵉ Fortuné Delavigne, frère de Casimir, à savoir Jules de Wailly, l'auteur dramatique, Damas-Hinard, le traducteur du *Romancero*, Olivier Fulgence, littérateur et compositeur de romances, Natalis de Wailly, le bibliographe, et Louis Veuillot qui, dans cette singulière étude, était le petit clerc ou celui qui faisait les courses.

Auguste Barbier ne connaissait encore Alfred de Vigny que pour l'avoir rencontré chez Victor Hugo, le soir de la lecture d'*Hernani* (1), mais il s'était lié dès 1828 avec Brizeux (2), et depuis ce jour il était devenu son inséparable.

(1) Sur cette lecture d'*Hernani* voici ce que Boulay-Paty écrivait à son ami et compatriote Turquety, le 16 octobre 1829 : « ... Il y a eu quinze jours mercredi (30 septembre), que je reçus une invitation de Mᵐᵉ Hugo d'aller passer la soirée chez elle pour assister à la lecture du nouveau drame en cinq actes et en vers d'Hugo, intitulé *Hernani*. J'en fus extrêmement flatté, car il y avait à peine soixante personnes et toutes les notabilités de l'époque : Alfred de Vigny, Nodier, Mᵐᵉ Tastu, Mᵐᵉ Belloc, Mérimée, Sainte-Beuve, Vitet, Boulanger, David, Devéria, A. Deschamps, etc., etc. Victor nous lut sa pièce d'une voix vaste et sonore qui convient parfaitement à ses grands vers. Dieu ! que de poésie ! comme c'est admirable de style ! On pourra lui reprocher des invraisemblances, mais comme elles s'oublient devant ces expressions si vivantes, si pittoresques, si énergiques !... Il serait trop long d'entrer dans le récit de l'intrigue qui a un intérêt pressant, mais je vous dirai que les scènes qui m'ont le plus frappé sont, au troisième acte, celle où don Ruy de Silva, devant les portraits de ses ancêtres, énumère un à un leurs hauts faits... et au cinquième, cette scène si ravissante de douceur, et qui finit si terriblement, où les deux époux admirent le calme et le bleu serein d'un beau soir, dans une poésie sans égale au théâtre, et où le son du cor dans le lointain frappe tout à coup d'une douleur mystérieuse et semblable à une idée qui revient, à la trompette de l'archange... Au au Théâtre-Français, *Hernani* y a été reçu avec acclamation, quoique les acteurs n'en puissent sentir toutes les beautés ! Il sera joué vers la fin de décembre et décidera probablement la bataille en faveur du romantisme et des vers brisés au théâtre. » *Edouard Turquety*, par Frédéric Saulnier, 1885, p. 76.)

(2) « Je l'avais connu en 1828 chez le peintre Ziegler, dans l'atelier de qui il venait souvent s'asseoir et causer d'art. Il faisait alors son

Brizeux et Barbier publièrent ensemble leur premier volume de vers (1) ; ensemble ils savourèrent le premier encens de la gloire (2); ensemble, et je crois bien avec la même bourse, il firent leur premier voyage en Italie, et quoiqu'ils n'eussent ni le même tempérament, ni les mêmes admirations, ni la même esthétique, il n'y eut jamais entre eux « ombre de désaffection. » D'aucuns même trouvent que cette amitié leur fut plutôt nuisible qu'utile, au point de vue littéraire s'entend, et quand Barbier, à son retour d'Italie, publia son *Il Pianto*, Vigny ne put s'empêcher de consigner dans son *Journal* les réflexions suivantes :

« Barbier vient de publier *Il Pianto*. Les délices de Capoue ont amolli son caractère de poésie, et Brizeux a déteint sur lui ses douces couleurs virgiliennes et *lakistes* dérivant de Sainte-Beuve. — Ils ont mêlé leurs couleurs et leurs eaux : à peine retrouve-t-on dans ce *Pianto* quelques vagues du fleuve jaune des *Iambes*. L'eau bleuâtre qui entoure ces vagues est pure et belle, mais ce n'est pas celle du fleuve débordé d'où jaillit la *Curée*. Brizeux est un esprit fin et analytique qui ne fait pas des vers par inspiration et par instinct, mais parce qu'il a résolu d'exprimer en vers les idées qu'il choisit partout avec soin. Il a des théories littéraires et les a coulées dans l'esprit de Barbier, qui, dès lors, se méfiant de lui-même, s'est parfumé de formes antiques et latines qui étouffent son élan satirique et lyrique. Barbier et Brizeux devraient ne jamais se voir, malgré leur amitié. Il arrive à Barbier ce que je lui ai prédit; on s'écrie : *C'est beau, mais c'est autre chose que lui* (3). »

droit ainsi que moi, mais comme moi la Muse l'attrayait bien plus que la sévère Thémis. Quelques vers récités par l'un et par l'autre un jours d'épanchement firent de nous deux amis. » (Lettre de Barbier à Auguste Lacaussade, *Revue contemporaine*, 1858.)

(1) *Marie* parut le 12 septembre 1831 et les *Iambes* le 17.

(2) Sainte-Beuve, dans la *Revue des Deux-Mondes* du mois de novembre 1831, salua « ces deux jeunes poètes si divers au premier abord, jumeaux dans leur apparition, unis entre eux par une étroite amitié ».

(3) Cf. le *Journal d'un Poète*, p. 80.

Et cela est vrai, et le plus curieux c'est que Barbier ne s'en rendait pas compte. Il écrivait un jour (6 août 1865) à Roger de Beauvoir, en lui envoyant ses nouvelles satires : « Vous me direz si le vieux lion qui a perdu pas mal de dents au combat de la vie a mérité le mot shakespearien : *Bien rugi* (1). » Je ne sais pas ce que lui répondit Roger de Beauvoir, mais les dernières satires de l'auteur des *Iambes* faisaient songer plutôt au rugissement d'un lion émasculé devenu vieux et poussif.

Quoi qu'il en soit, à partir de la représentation d'*Othello*, Vigny prit le poète breton, de préférence à tout autre, pour le confident de ses travaux, de ses joies et de ses peines. C'est à lui qu'en 1830 il racontait sa vie militaire dans une lettre qui a la touche et l'accent d'une confession (2). C'est à lui qu'en 1835, huit jours après la représentation de *Chatterton* il adressait cette autre lettre qui nous révèle son état d'âme : « Où étiez-vous, ami, où étiez-

(1) Lettre inédite.

(2) Voici cette lettre que j'emprunte au livre de M. Paléologue.

« Vous avez raison de vous représenter ma vie militaire comme vous faites. L'indignation que me causa toujours la suffisance dans les hommes si nuls qui sont revêtus d'une dignité ou d'une autorité me donna, dès le premier jour, une sorte de froideur revoltée avec les grades supérieurs et une extrême affabilité avec les inférieurs et les égaux. Cette froideur parut à tous les ministères possibles une opposition permanente, et ma distraction naturelle et l'état de somnambulisme où me jette en tout temps la poésie passèrent quelquefois pour du dédain de ce qui m'entourait. Cette distraction était pourtant, comme elle l'est encore, ma plus chère ressource contre l'ennui, contre les fatigues mortelles dont on accablait mon pauvre corps si délicatement conformé et qui aurait succombé à de plus longs services; car après treize ans, le commandement me causait des crachements de sang assez douloureux. La distraction me soutenait, me berçait, dans les rangs, sur les grandes routes, au camp, à cheval, à pied, en commandant même, et me parlait à l'oreille de poésies et d'émotions divines nées de l'amour, de la philosophie et de l'art. Avec une indifférence cruelle, le gouvernement à la tête duquel se succédaient mes amis et jusqu'à mes parents, ne me donna qu'un grade pendant treize ans, et je le dus à l'ancienneté qui me fit passer capitaine à mon tour. Il est vrai que dès qu'un homme de ma connaissance arrive au pouvoir, j'attends qu'il me cherche, et je ne le cherche plus. J'étais donc bien déplacé dans l'armée. Je portais la petite Bible que vous avez vue dans le sac d'un soldat de ma compagnie. J'avais *Eloa*, j'avais tous mes poèmes dans ma tête, ils marchaient avec moi par la pluie de Strasbourg à Bordeaux, de Dieppe à Nemours, à Pau, et quand on m'arrêtait, j'écrivais. J'ai daté chacun de mes poèmes du lieu où se posa mon front... »

vous ? quand Auguste Barbier, Berlioz, Antony, et tous mes bons et fidèles amis me serraient sur leur poitrine en pleurant, où étiez-vous ? Mon premier mot a été : *si Brizeux était ici !* Je leur ai fait la surprise de ce drame, personne n'en avait rien entendu. La Comédie-Française répandait partout le bruit que cette pièce tomberait. Il m'a fallu beaucoup de force pour former et encourager les acteurs. J'avais contre moi le théâtre et le public prévenu par des ennemis implacables. Quelques anciens amis en furent si effrayés qu'ils n'osèrent pas assister à ma bataille qu'ils croyaient perdue d'avance. Ils sont revenus le lendemain de la victoire, mais cela m'a fait de la peine. J'ai eu le bonheur de conserver au milieu de tout cela assez de calme et de force pour en répandre autour de moi. J'ai réussi à ce que j'avais entrepris. Ma récompense est grande puisque dorénavant je puis avoir confiance dans l'attention d'un public dont on avait trop douté. Je sentais, presque seul, qu'il était mûr pour les développements lyriques et philosophiques, pour *l'action toute morale*. Il n'y a rien désormais qu'il ne soit capable d'entendre, car j'ai tendu la corde jusqu'à faire croire à chaque instant qu'elle était prête à se briser. Puisse l'idée de *Stello* que la voix des acteurs vient de prêcher plus fortement, toucher enfin les plus endurcis des hommes !... »

Où était donc Brizeux, qu'il avait laissé Vigny *vaincre sans lui ?* M. Maurice Paléologue dit qu'il était en Italie. Je crois plutôt qu'il était à ce moment-là en Bretagne et qu'il s'y reposait de son second voyage à Florence et à Pise. Et c'est au pays de *Marie* qu'il apprit coup sur coup le triomphe de *Chatterton* et la mort tragique et lamentable d'Emile Roulland et d'Elisa Mercœur.

II

Dans l'intéressante notice qu'il lui a consacrée et qui figure aujourd'hui en tête de ses œuvres, M. Saint-René Taillandier dit que Brizeux fut initié par Vigny aux plus

suaves délicatesses de l'art nouveau. Cela est vrai, mais il aurait dû ajouter que ce fut par Brizeux qu'Alfred de Vigny entra en relations avec les deux frères Johannot, Devéria, Ingres, Ziegler, Berlioz, etc., dont il subit manifestement l'influence, et qu'ils se complétèrent ainsi l'un par l'autre.

Brizeux qui par sa mère descendait de Quentin de Latour s'était senti attiré en débarquant à Paris vers les artistes qui devaient quelques années plus tard illustrer les premières œuvres des romantiques, mais du jour où il avait pénétré dans l'atelier d'Ingres, il s'était pris pour lui d'une admiration sans bornes. Car Brizeux mettait le dessin au-dessus de la couleur ; dans ses voyages d'Italie, s'il admirait la peinture et les marbres de Michel-Ange, il s'extasiait surtout devant les madones et les fresques de Raphaël, et M. Cuvillier-Fleury a parfaitement vu qu'il était de ces élèves d'Ingres « d'une suavité sérieuse, n'accusant leur pensée que par un trait rapide et sûr, soutenu de quelques teintes légères (1). »

Rappelons-nous les beaux vers qu'il a dédiés à Ingres dans son idylle de *Marie* :

Pieux servants de l'art, conservez la beauté !
. . . .
Il est doux par le beau d'être ainsi tourmenté,
Et de le reproduire avec simplicité ;
Il est doux de sentir une jeune figure
S'élever, sous nos mains, harmonieuse et pure,
Si belle qu'on l'adore et qu'on en fait le tour,
Amoureux de l'ensemble et de chaque contour ;
Sous la forme il est doux de répandre la flamme,
En s'écriant : « Voici la fille de mon âme !
Jusqu'au foyer d'amour pour elle j'ai monté :
Admirez ce reflet de la sincérité !...
. . . .
Le Beau c'est vers le Bien un sentier radieux,
C'est le vêtement d'or qui le pare à nos yeux.

Et Vigny qui regardait l'Art comme un dieu qu'on doit adorer religieusement en silence et qui savait la passion

(1) *Journal des Débats*, du 22 février 1852.

de Brizeux pour Ingres, lui écrivait un soir : « Eh ! quand donc verrai-je Ingres dans son atelier ? Je suis fatigué de moi à en mourir. Je pense et repense aux formes pures de ce grand dessinateur. Allons donc chez lui ensemble, que je rêve une heure dans son atelier, sans parler surtout, s'il se peut. Ne voulez-vous donc pas me faire ce plaisir? Je le mérite bien pourtant par l'amitié que j'ai pour vous... Répondez-moi un mot là-dessus, je vous en prie, c'est une *passion* pour moi, ce soir (1). »

Il le méritait, en effet, mais Brizeux n'avait pas besoin que Vigny fît appel à ses sentiments d'amitié pour obtenir le peu qu'il lui demandait, car il était de ceux qui ont la mémoire du cœur et il aurait été le dernier des ingrats s'il avait oublié — ne fut-ce qu'un jour — qu'il devait au poète d'*Eloa* sa croix de chevalier, sa pension et jusqu'à la couronne académique dont fut honoré son beau poème des *Bretons*.

Le 27 mars 1847 il écrivait de Scaër à M. Auguste Lacaussade :

« Si je ne vous ai rien dit de ce qui se passait à l'Institut, c'est que je l'ignorais moi-même ; c'est dans l'intervalle de nos deux lettres que de Vigny m'a fait connaître sa bienveillante initiative. Vous dites bien : de Vigny prend une belle place à l'Académie, ce serait celle qu'il prendrait aux Chambres s'il essayait d'en être, celle d'ami et de défenseur des lettres que d'autres abandonnent (2).

(1) *Alfred de Vigny*, par Maurice Paléologue.

(2) Vigny n'avait pas attendu d'être de l'Académie française pour jouer le rôle de défenseur des littérateurs et des lettres. En 1840, ayant appris que Lassailly était tombé dangereusement malade des suites d'un travail excessif, il demanda au gouvernement de lui venir en aide, et Lamartine, pendant une séance de la Chambre des députés, fit une quête qui produisit 455 francs. (*Journal d'un Poète*, p. 153.) — L'année suivante, la fille de Sedaine recouvrait, grâce à lui, la pension qu'elle tenait de l'empereur et qui lui avait été supprimée sans qu'elle eût rien fait pour cela. Et voici la lettre qu'il écrivait à ce propos à Pauline Duchambge, la grande amie de Mme Desbordes-Valmore :

« *5 novembre 1841.*

« C'est un aimable et bon souvenir qui vous est venu là, mais je crois que vous avez mal compris ce que je vous disais de cette excellente femme. Pour ne pas vous étaler les résultats de ce que j'avais

Ce qu'il a avancé dans ses livres, dans *Stello* et *Chatterton*, il le pratique dans la vie. Je pourrais citer de lui mille traits qui l'honoreraient à l'égal de ses écrits : qu'il sache de vous, si vous le rencontrez ou si vous voulez bien l'aller voir, combien je lui suis reconnaissant. Quand se décidera cette affaire à laquelle je n'eusse jamais songé, et quand sera-t-elle proclamée ? C'est ce que je vous prierai de m'apprendre. Si elle m'était favorable, veuillez par quelques lignes de vous ou d'un ami, tout en apprenant la décision à mon égard, passer immédiatement à l'éloge de mon excellent ami. A lui la couronne ! »

Et quand parut son poème de *Primel et Nola* Brizeux l'offrit à Vigny avec un recueil de petites pièces de vers qu'il avait composées à Scaër, au retour de son dernier voyage d'Italie, en y joignant ce gracieux hommage :

A ALFRED DE VIGNY.

« Sous vos ombrages du Maine-Giraud, je vous adresse, mon ami, ces vers nés sous les chênes de Cornouailles. Ils sont comme les notes de l'Epopée rustique que j'ai voulu dans les *Bretons* donner à mon pays et qui, grâce à vous

fait et revendiquer un bien faible mérite, je ne vous avais pas dit l'autre jour que, le lendemain de cet article, le gouvernement rendit à Mlle Sedaine la pension qu'elle tenait de l'empereur.

« La publicité a fait ce que ses dix ans de sollicitations n'avaient pu faire. C'est un des bienfaits de la liberté de la presse que je vais adorer plus que jamais et que je voudrais plus complète encore qu'elle ne l'est puisqu'elle peut abréger les distractions décennales du pouvoir.

« Ce que je vous disais l'autre jour, en passant, c'est que j'aurais trouvé convenable et digne que le théâtre de l'Opéra-Comique fît de lui-même l'offre d'une certaine redevance ou d'une représentation au bénéfice de la fille d'un poète qui a donné trente-trois opéras à Feydeau. Mais elle ne voudrait pas, je pense (et elle n'a pas de besoins assez urgents pour cela), recourir à la caisse de secours de la société dramatique que nous avons fondée. Elle vit en Touraine et n'y pensait pas; c'est moi qui y songeais pour elle l'autre jour.

« Tâchez de piquer d'honneur cet Opéra-Comique qui chante de tout son cœur : *O Richard, ô mon Roi*, tandis que la fille de l'auteur pourrait répondre : *L'Univers m'abandonne*. Si l'on se souvenait quelquefois du beau nom qu'a laissé le *Philosophe sans le savoir*, et qu'elle a l'honneur de porter !

« Tout à vous, aimable et bonne amie,

« ALFRED DE VIGNY. »

surtout, a reçu la sanction d'un grand corps littéraire.

« Dans la retraite où vous préparez encore de belles œuvres, que cet humble hommage aille vous chercher, ô vous, fidèle à l'amitié comme à la poésie. »

Ces lignes sont de 1850. A cette époque, en effet, Alfred de Vigny vivait dans sa terre de Charente où il s'était retiré la veille des journées de juin, et la peur du socialisme, qui avait ensanglanté Paris, l'éloignait de jour en jour de la République qu'il avait acclamée quand Lamartine la personnifiait. Il n'était pas le seul dans ce cas, d'ailleurs. Son ancien ami, M. de Montalembert, avait été l'un des premiers à applaudir au Deux-Décembre, et Turquety, le poète breton d'*Amour et foi*, qui avait quitté Rennes pour venir habiter Paris au printemps de 1852, devait, lui aussi, donner au monde « le scandale de sa joie » en publiant un poème héroï-comique sur les *Représentants en déroute.* Mais je ne crois pas que Vigny ait approuvé Turquety dans cette circonstance, car ses conversions politiques furent toujours discrètes : je ne crois pas non plus que Brizeux leur ait donné raison à l'un et à l'autre, car il était républicain de nature et après avoir fait le coup de feu avec Tony Johannot et Georges Farcy sur les barricades de 1830, il aurait eu honte de voter pour l'homme qui avait étranglé la liberté. Il avait, au surplus, à cette heure trouble de notre histoire, d'autres préoccupations que la politique.

Il était déjà en proie au mal qui devait le terrasser à cinquante-cinq ans et il ne faisait plus que de rares apparitions à Paris. Un moment même il fut obligé de fuir le climat brumeux de la Bretagne et de gagner le midi de la France. Et voici la touchante lettre qu'il écrivait de Bordeaux à son ami Lacaussade, le 29 décembre 1856.

« Cher ami,

« Me voici descendant vers le midi de la France pour raffermir ma santé contre les attaques de ce dernier automne. Je me faisais donc une joie de revoir le soleil, mais le vent souffle très froid sur la maison de Bonnafous.

Ce qui me semble bien dur, c'est une mauvaise nouvelle sur la santé de mon cher A. de Vigny. Je lui écris, comme à vous, par ce courrier ; mais malade, il ne pourrait pas me répondre, et seulement indisposé, ce serait encore des lenteurs. Vous qui savez mettre tout en deux lignes, ne tardez pas une minute à m'écrire. Dans deux jours, j'attends votre dépêche à Montpellier (poste restante). Si de Vigny m'appelle, j'accours tout aussitôt près de lui. »

Mais Vigny qui savait Brizeux malade se serait bien gardé de l'appeler près de lui. Pourquoi faire, d'ailleurs? Le mal de l'un n'aurait pas guéri celui de l'autre. Tout au plus auraient-ils pu se réconforter mutuellement, or ni l'un ni l'autre ne manquèrent de courage, ayant à peu près la même philosophie et le même stoïcisme. On connaît les derniers vers de Vigny, ceux de la *Mort du loup* et du *Mont des Oliviers*. Les derniers vers de Brizeux ne furent ni moins tristes ni moins fiers, et celui qui les lirait sans savoir de qui ils sont, les croirait plutôt détachés du livre des *Destinées* :

Comme tous ces chanteurs divins mais désolés
Qui s'en vont en pleurant et voilés,

J'ai vu le gouffre noir des souffrances humaines
La discorde et toutes nos haines.

Mais sur mon front pensif, souvent épouvanté,
J'ai remis la sérénité.

A peine ai-je laissé s'exhaler dans les fièvres
Un soupir mourant sur mes lèvres !...

Que sert en la sondant d'irriter votre plaie,
Martyrs attachés sur la claie ?

Une fatale loi règne et pèse sur nous,
Sentence d'un maître en courroux !

Brizeux s'éteignit à Montpellier le 3 mai 1858. Ce fut un gros chagrin pour Alfred de Vigny qui, dans une pieuse pensée et comme pour demeurer jusqu'à la mort en communion d'idées avec ses amis de Bretagne, reporta sur Boulay-Paty une part de l'affection qu'il avait pour le poète

de *Marie*. Voici le beau sonnet qu'il a dédié au poète des *Sonnets sur la vie humaine* :

Il est une contrée où la France est bacchante,
Où la liqueur de feu mûrit au grand soleil,
Où des volcans éteints frémit la cendre ardente,
Où l'esprit des vins purs aux laves est pareil.

Là, près d'un chêne, assis sous la vigne pendante,
Des livres préférés j'assemble le conseil ;
Là l'*Octave* du Tasse et le *Tercet* de Dante
Me chantent l'*Angelus* à l'heure du réveil.

De ces deux chants naquit le sonnet séculaire.
J'y pensais, comparant nos Français au Toscan.
Vos sonnets sont venus parler au solitaire.

Je les aime et les roule, ainsi qu'un talisman
Qu'on tourne dans ses doigts, comme le vieux rosaire,
Le chapelet sans fin du santon musulman.

C'est un des rares sonnets que Vigny ait composés dans sa carrière poétique ; encore ne l'a-t-il point recueilli dans ses œuvres, estimant sans doute qu'il était indigne de lui. J'ai même été quelque peu surpris de ne point le trouver dans l'album de Boulay-Paty qui est conservé à la bibliothèque publique de Nantes et qui contient, entre autres pages curieuses de la plupart des poètes contemporains, un long passage autographe des *Amants de Montmorency*. Mais M. Louis Ratisbonne pensa avec juste raison que cette perle rare méritait mieux que le dédain de son maître, et il l'enferma dans l'écrin des *Fantaisies oubliées* qui suivent son *Journal*.

Vigny devait bien ce témoignage d'amitié à Boulay-Paty, car le poète breton avait pour lui une admiration qui n'était dépassée que par celle qu'il témoignait à Lamartine et à Victor Hugo, et parmi les maîtres du sonnet au XIXe siècle il en est peu qui l'aient ciselé avec plus d'art et plus de bonheur.

Evariste Boulay-Paty, qui était né à Donges en 1804, ne survécut que de quelques mois à Alfred de Vigny, puisqu'il mourut le 7 juin 1864.

CHAPITRE IV

EMILE PÉHANT. — PITRE-CHEVALIER. — LÉON DE WAILLY. PONSARD. — VICTOR DE LAPRADE.

Le pays guérandais. — Enfance et jeunesse d'Emile Péhant. — Un sonnet de Péhant à Pitre-Chevalier. — Un roman perdu. — Péhant pris en amitié par Vigny. — *Chatterton* et Léon de Wailly. — Péhant veut provoquer Buloz en duel à l'issue de la représentation de *Chatterton*. — Les *Sonnets de Péhant*. — De l'influence de *Chatterton* sur les jeunes poètes du temps. — Le suicide d'Escousse et Le Bras. — Emile Roulland et Elisa Mercœur. — Une lettre de Vigny à Hippolyte Lucas sur la mort de Roulland. — Une suite au poème *d'Eloa*. — Le *Corps et l'Ame* par Emile Péhant. — Il est nommé professeur de rhétorique à Vienne. — Sa liaison avec Ponsard. — La genèse de *Lucrèce*. — Lettre de Vigny à Péhant. — Sonnets de Péhant à Mme Dorval.— Péhant à Tarascon. — Il a pour élève Roumanille. — Ce que lui écrivait Roumanille quarante ans après. — La *Revue de Vienne* et les débuts de Ponsard. — Le triomphe de *Lucrèce*. — Lettre de Ponsard à Péhant à ce sujet. — *Lucrèce* jugée par Victor Hugo. —Péhant bibliothécaire à Nantes. — Une nouvelle chanson de geste. — Un poète ressuscité. — *Jeanne de Belleville* par Emile Péhant. — Victor de Laprade fait l'éloge de ce poème dans le *Correspondant*. — Relations et intimité des deux poètes. — Lettres inédites de Victor de Laprade à Emile Péhant. — Emile Péhant publie *Jeanne la Flamme*. — Le découragement de ses dernières années. — Sa mort. — Un *ex-voto* dans l'église cathédrale de Guérande.

I

On lit dans le *Journal d'un poète*, sous la date de 1835 : « Il m'est arrivé ce mois-ci trois choses heureuses : Emile Péhant, placé à Vienne comme professeur de rhétorique.

Sauvé. — Chevalier (1) marié par amour, et *heureux*. — Léon de Wailly (2) a hérité de 500.000 francs, dit-on. Que les autres soient heureux, au moins, leur vue me fait du bien ! »

Quel était cet Emile Péhant qu'Alfred de Vigny se réjouissait en ces termes de savoir sauvé ? D'où venait-il ? Qu'a-t-il fait ? qu'est-il devenu ? C'est ce que je voudrais conter ici, car son nom ne dit pas grand'chose aux générations nouvelles, et tout ce que les biographies du temps nous apprennent à son sujet, c'est qu'il prit part avec la bande des Jeune-France à la grande bataille romantique .

Si jamais pays fut capable d'exercer une influence morale sur l'esprit d'un poète-né, c'est bien la presqu'île guérandaise. Impossible de trouver le long de la côte bretonne une langue de terre plus morne, d'un aspect plus sauvage, d'une désolation plus vive et plus prenante. Encore le littoral a-t-il perdu beaucoup de son caractère, depuis que les baigneurs l'ont semé de chalets de tous les styles et de toutes les couleurs. Quand on pénètre dans la presqu'île en venant de Saint-Nazaire et qu'on embrasse du regard tout le triangle compris entre les clochers de granit du Croisic, du bourg de Batz et de Guérande, l'œil n'est arrêté, entre ces hautes tours, par rien qui puisse le distraire ou seulement le rafraîchir. Il semble que le feu du ciel ait passé par là, tant le sol est brûlé. Pas un arbre, fut-il tordu par le hâle, pas une haie, pas un bouquet de verdure. Le désert ne doit pas être plus triste. Et c'est un désert aussi que cette vaste étendue de terrain, couleur de tourbe, où le vent fait rage, mais un désert d'eau marine, au lieu d'être un désert de sable, car la mer l'envahit de plusieurs côtés à marée haute pour alimenter les salines où les paludiers font la cueillette du sel.

(1) Pitre-Chevalier, né à Paimbeuf le 16 novembre 1812, mort à Paris le 15 juin 1863. Auteur de la *Bretagne ancienne et moderne*. Il avait épousé M[lle] Decan de Chatouville qui mourut en 1859.

(2) Léon de Wailly, né le 28 juillet 1804, mort le 25 avril 1863. Auteur d'*Angelica Kaufmann*. — Cf. La notice que lui a consacrée Auguste Barbier dans ses *Souvenirs personnels*.

Tel est le spectacle qu'on a devant les yeux sous les remparts de Guérande. La légende veut que la mer ait baigné le pied de ces murs du temps que l'évêque intrus Gislard, le seul évêque qu'ait eu cette ville (1), haranguait le peuple et les seigneurs du haut de la chaire extérieure de l'église Saint-Aubin. A présent, elle en est éloignée de près de deux lieues. Mais on la découvre admirablement tout de même par dessus les gros villages qui bordent la côte, et sa nappe bleuâtre, qui le plus souvent est couverte de brume, ajoute encore à la mélancolie qui se dégage de l'air ambiant de la presqu'île guérandaise.

C'est dans cette petite cité bretonne, enfermée comme au moyen-âge dans sa ceinture de pierre, que Péhant vint au monde, le 19 janvier 1813 (2). Son père, qui était chirurgien, lui donna les prénoms d'Emile-Jules-Fulgence. Celui de Fulgence, étranger au pays, se rattachait dans son esprit au souvenir d'une aventure assez romanesque. Le docteur revenait de Vire, où il était allé recueillir un

(1) Gislard vivait au IXe siècle, sous le règne de Nominoë qui, pour se venger de l'évêque de Nantes, Actard, l'avait intronisé à sa place, de sa propre autorité. Quand Actard remonta sur son siège après la mort de Nominoë, Gislard se cantonna à Guérande, où il continua d'exercer les fonctions épiscopales dans la partie du diocèse de Nantes comprise entre la Vilaine, le Samnon, l'Erdre, la Loire et la mer, bien que le pape l'eût excommunié.

(2) Voici son acte de naissance :

L'an mil huit cent treize, le dix-neuf janvier, à midi. Par-devant nous, maire, officier de l'état civil de la commune de Guérande, canton dudit, arrondissement de Savenay, département de la Loire-Inférieure, est comparu le sieur Jean-Claude Péhant, chirurgien, demeurant en cette ville, lequel nous a présenté un enfant du sexe masculin, né ce jour à dix heures du matin, de lui déclarant, et de dame Victoire-Jeanne-Agathe Etiennez, son épouse, et auquel il a donné les prénoms de Emile-Jules-Fulgence.

Les présentation et déclaration ont été faites en présence des sieurs Marie-Alexis Le Bel, âgé de trente-six ans, négociant, et de François Ollivier, âgé de trente-huit ans, marchand, demeurant en cette ville. Et ont, le père et témoins, signé avec nous, après qu'il lui a été fait lecture du présent acte. *Signé :* Péhant, Le Bel, Ollivier et Méresse, maire.

La maison où est né Emile Péhant existe encore. Elle est située à l'entrée de la rue de Saillé et est occupée actuellement par Me Fabré, notaire. M. Jean-Claude Péhant l'avait achetée en 1811. Elle fut vendue par sa veuve en 1821 et appartient aujourd'hui à la famille de Sécillon. (Renseignements fournis par Me Benoist, notaire à Guérande.)

modeste héritage, quand, sur le point d'entrer dans une forêt, un enfant d'une douzaine d'années lui fit signe d'arrêter son cheval. C'était pour le prévenir que des voleurs étaient embusqués dans cette forêt et lui indiquer un autre chemin. M. Péhant remercia avec effusion son jeune sauveur et lui demanda son nom avant de le quitter.

— Je m'appelle Fulgence, dit le gamin.

— Eh bien, mon petit, je te promets de donner ton nom au premier fils qui me viendra.

Et voilà comment Emile Péhant fut appelé Fulgence. A quatre ans il perdit son père (1). Sa jeunesse se ressentit cruellement de la gène où tomba sa mère, restée veuve avec trois enfants. Cependant comme il était doué d'une intelligence très précoce et qu'il avait grande envie d'apprendre, Mme Péhant (2), qui avait obtenu par faveur un bureau de tabac et qui possédait une certaine culture, le mit d'abord au petit séminaire de Guérande, où il fit la plus grande partie de ses études, et puis au lycée de Nantes, où il les termina de la façon la plus brillante. Après quoi, se sentant la bride sur le cou, il prit la diligence de Paris sous prétexte de faire son droit, en réalité afin de tenter la fortune dans la carrière des lettres. Car il courtisait depuis longtemps les Muses et, comme la plupart de leurs nourrissons, il avait foi dans son étoile. Pourquoi, d'ailleurs, en aurait-il douté, quand Evariste Boulay-Paty, Elisa Mercœur et Auguste Brizeux, ses compatriotes, étaient devenus célèbres du jour au lendemain avec un mince volume de vers ? S'il avait su que l'auteur de *Marie* était parti pour Rome avec des lettres de recommandation de Lamennais et que Chateaubriand protégeait ouvertement tous les Bretons qui tenaient une plume, il aurait espéré davantage encore. Il est vrai que lorsqu'il arriva à Paris le premier ne songeait qu'à tirer

(1) Jean-Claude Péhant, chirurgien-accoucheur, était né à Lorient le 22 juillet 1761, de Claude *Péan* et de Marie-Thomase *Fricam*. Il mourut à Guérande le 22 mai 1817. Il avait donc 56 ans et non 44, comme le dit son acte de décès.

(2) Mme Péhant était une demoiselle Etiennez. Sa mère, née de Percy, était la sœur de Madame et de l'abbé de Percy, que Barbey d'Aurevilly a mis en scène dans son roman du *Chevalier des Touches*.

vengeance de l'encyclique *Mirari vos*, qui l'avait foudroyé, et que le second, en se constituant le défenseur de la duchesse de Berry, avait perdu tout crédit dans le monde gouvernemental. N'importe. A défaut de l'appui de Chateaubriand et de Lamennais qu'il aurait pu solliciter, il restait à Péhant l'amitié de son camarade Pitre-Chevalier, qui l'avait devancé à Paris et à qui il a dédié ce sonnet touchant :

Chevalier, que toujours l'amitié nous rassemble :
Le but où nous tendons est un roc escarpé,
D'un manteau nébuleux sans cesse enveloppé,
Où tant se sont perdus, qu'en les comptant je tremble.

Pourtant avec courage avançons ; il me semble
Que le brouillard déjà s'est un peu dissipé.
J'entrevois le sommet par le soleil frappé...
Cherchons, mais prenons soin de n'arriver qu'ensemble.

Si l'un de nous, trop las, s'arrêtait en chemin,
Que son ami l'attende ou lui prête la main :
Le laisser pour monter, oh ! ce serait un crime !

Car lorsqu'on est amis, amis comme nous deux !
Il vaut bien mieux tomber ensemble au même abîme,
Qu'un rester aux enfers quand l'autre touche aux cieux.

Pitre-Chevalier qui avait commencé par faire du roman, semble avoir poussé Péhant dans cette voie, car une lettre d'Alfred de Vigny en date du 20 décembre 1833 nous apprend que Péhant fit lui aussi un roman pour ses débuts.

« Il me paraît impossible, monsieur, lui écrivait Alfred de Vigny que votre roman des *Deux Jeunes Filles* n'ait pas dans le monde le succès qu'il mérite ; vous êtes poète, je n'en veux pour preuve que votre élégie : *Une plainte*. Ce qu'elle a d'émotion triste et profonde n'y est pas affaibli par la forme que vous avez choisie sévère et que vous avez conservée telle jusqu'au bout. Tout ce qu'il me sera possible de faire pour qu'on vous rende bientôt justice, je le ferai, et j'espère que l'heure ne tardera pas longtemps à venir pour vous faire prendre votre rang ; votre talent très réel m'en donne l'assurance.

« J'ai malheureusement à dévorer moi-même une part du calice que vous croyez avoir épuisé. J'irai vous voir pour vous donner un peu de courage, quoique le mien me suffise à peine à présent.

« Croyez à tout le dévouement que je vous ai promis et que je ne cesserai de vous prouver.

« Alfred de Vigny (1). »

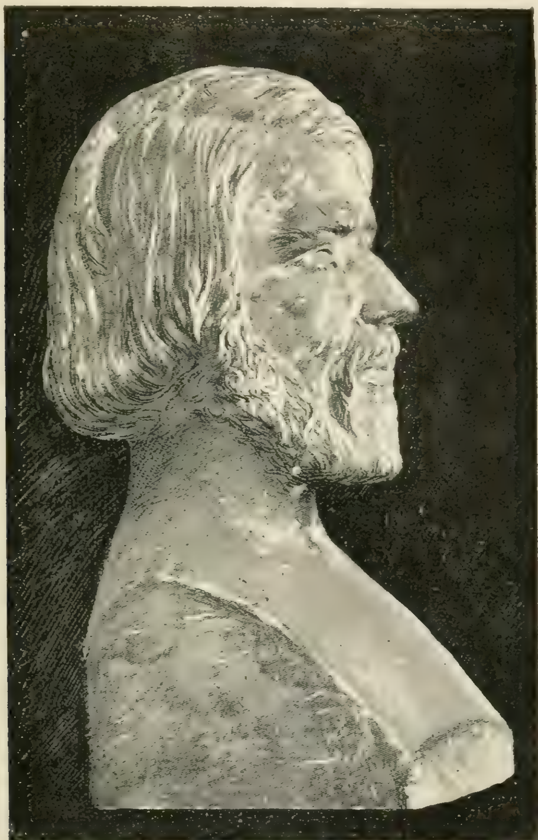
Ce qu'était le roman des *Deux Jeunes Filles*, je suis bien empêché de le dire, mes recherches pour en retrouver un exemplaire étant demeurées infructueuses, et Péhant, comme s'il avait renié son premier ouvrage, ayant omis de le comprendre parmi ceux de sa jeunesse et de son âge mûr. Mais pour qu'Alfred de Vigny ait jugé à propos d'en complimenter l'auteur de la façon qu'on vient de voir, il fallait bien que ce péché de jeunesse fût digne d'autre chose que d'absolution, car le poète d'*Eloa* n'était pas ce qu'on appelle un donneur d'eau bénite. Il a même reproché plus d'une fois à ses illustres amis « les fades compliments par lesquels ils encourageaient et égaraient des jeunes gens dont ils n'avaient pas même lu les œuvres. » « Je n'ai jamais oublié Escousse, écrivait-il un jour à Mlle Maunoir; cet enfant gâté fut vraiment asphyxié, par des éloges insensés qui le plaçaient auprès de Shakespeare, si ce n'est un peu plus haut. Lorsque son second ouvrage tomba, croyant qu'il n'avait plus qu'à mourir, il se tua, comme vous savez, en compagnie d'un autre enfant perdu par le compliment parisien (2). »

Alfred de Vigny était donc sincère en écrivant sa lettre à Emile Péhant, et je ne m'étonne pas qu'il ait été frappé par la forme sobre et sévère dans laquelle le jeune poète coulait déjà sa pensée, car cette forme simple, exempte d'emphase, était un peu la sienne : Péhant, à l'exemple des deux ou trois Bretons qui marquaient alors dans les lettres, ayant élu Vigny pour son maître et modèle. La preuve, du reste, que Vigny lui était vraiment dévoué, c'est que deux jours après il lui adressait le billet suivant :

(1) Lettre inédite.
(2) *Revue de Paris* du 15 août 1897.

« *Dimanche 22 décembre 1833.*

« J'ai le bonheur de pouvoir offrir à M. Péhant un emploi qui n'aura rien que d'honorable et qui l'occupera sous peu. C'est une ressource momentanée : je le prie de



Émile Péhant. (D'après un buste de Grotaers

vouloir bien en venir causer avec moi demain lundi, entre onze heures et midi : et qu'il pense surtout que je ne l'oublie pas un moment.

« ALFRED DE VIGNY (1). »

(1) Lettre inédite.

Telle était la manière dont l'auteur de *Cinq-Mars* recrutait ses disciples. Et comme un bienfait n'est jamais perdu, quand celui qui en est l'objet n'a pas l'âme vulgaire, un an plus tard, lors des représentations de *Chatterton*, Emile Péhant fut au premier rang de la troupe enthousiaste qui porta la pièce aux nues.

On lit à ce sujet dans les *Mémoires* inédits de Sainte-Beuve : « Planche a assez rudement traité de Vigny dans la Revue, tenant avant tout à montrer qu'il est souverainement indépendant en critique et qu'il ne relève pas plus de la rue des Ecuries-d'Artois (1) (style de Planche) que de la place Royale (2), et que s'il a souffleté Hugo, ce n'est pas par adoration pour le dieu d'*Eloa*. L'article de Planche a soulevé des scandales et de vives colères dans le petit monde idéaliste et de dilettantisme poétique qui se meut autour de Vigny. *Péhant, jeune auteur de sonnets, a quasi demandé Buloz en duel.* Emile Deschamps s'est remis au vers et a rimé une ballade sur Chatterton ; Barbier, qui est l'aristocrate poétique le plus raffiné, qui n'aurait dû faire que des *Pianto* et des sonnets *artistiques*..., Barbier et tous les autres poètes à la Chatterton de ce petit monde crochent sur Planche qui lève la tête ; ils sont confits dans ce succès qui n'a pas été de coterie le premier jour, mais qui l'est vite devenu (3) !... »

(1) Où demeurait Vigny.
(2) Où demeurait Victor Hugo.
(3) Cf. *Alfred de Vigny*, par Maurice Paléologue, p. 55. — Sainte-Beuve ne nomme pas Léon de Wailly, mais nous savons qu'il était au premier rang des défenseurs de *Chatterton*, et Barbier raconte en ses *Souvenirs* que quelques années après il défendait encore cette œuvre contre les moqueries d'Honoré de Balzac, jusque dans le salon du comte Schouwalow où il l'avait rencontré.

« ... Un grand nombre de littérateurs avaient été invités et l'on se montrait parmi eux un gros homme, à tête puissante et courte taille qui, armé d'une canne superbe et vêtu d'un habit à boutons dorés, parlait, gesticulait et tourbillonnait comme un toton ronflant de droite à gauche. C'était M. de Balzac... Il s'approcha d'une grande table sur laquelle étaient couchés un bon nombre de journaux et de brochures. Il y jeta les yeux, prit une brochure, et après en avoir lu le titre, la rejeta en disant : *Voilà quelque chose de bien absurde !* C'était la pièce à succès du moment, le *Chatterton* de M. Alfred de Vigny.

« M. Léon de Wailly, ami de M. de Vigny, et qui se trouvait avec moi près de la table, releva très poliment la parole du romancier et lui demanda en quoi cet ouvrage méritait une pareille épithète. M. de

Péhant, jeune auteur de sonnets!... Sous la plume de Sainte-Beuve, cette simple mention équivaut à la mise à l'ordre du jour d'un sous-lieutenant dans l'armée. Et, en effet, Emile Péhant avait publié chez Ebrard, au mois d'octobre 1834, un petit volume de sonnets qui ne valaient certainement pas le sonnet sur Michel-Ange de Barbier, mais dont quelques-uns pouvaient rivaliser avec les plus beaux des *Consolations* et des *Pensées d'Août*.

Force nous est donc de nous y arrêter.

Sonnet, gentil sonnet, poème-colibri,
De prendre ta volée enfin l'heure est venue :
L'air manque au nid étroit qui t'a servi d'abri,
Tandis qu'un large ciel rit à sa bienvenue.

Pars donc, mais sois modeste, ô mon sonnet chéri ;
Dieu ne t'a pas créé pour affronter la nue,
Des efforts excessifs t'auraient bientôt flétri :
Ne monte pas qui veut à la sphère inconnue !

Reste près des gazons, effleure les ruisseaux,
Mêle ta voix légère à la voix des oiseaux,
Baigne ton aile aux fleurs dont avril se parsème.

Balzac profita de l'interpellation pour tomber sur le poète et sur les poètes en général. « Comment, disait-il, l'histoire vous donne « un affreux petit drôle, un plagiaire, un monstre d'orgueil et d'in- « gratitude, et M. de Vigny en fait un gentleman, un héros de sen- « timent, qui passe son temps à courtiser la femme de son hôte et qui « se tue pour ne pas travailler, et débite en mourant toutes sortes « de sottises, contre l'ordre social de son pays. C'est certainement « trois fois faux et absurde. » A cela M. de Wailly répliqua que les hommes d'imagination n'avaient pas eu tous le bonheur de naître dans le berceau d'un pair d'Angleterre, et que pour un très grand nombre la lutte des commencements avait été des plus terribles. Il ajouta, relativement à la transformation du type historique, que le poète avait le droit de modifier la réalité, et de s'élever à son point de vue; en un mot, que le véritable artiste n'était point celui qui exprimait la nature absolument telle quelle, mais celui qui l'idéalisait; à ce propos, sortie de sa part assez vive contre les partisans de la reproduction minutieuse et exacte des choses laides de la vie. M. de Balzac sentit les derniers traits comme une attaque à sa manière de composer et riposta vivement, ce qui fit que cette discussion devint un duel en règle et attira comme témoins une partie de la société autour des deux interlocuteurs... » (*Souvenirs personnels* d'Auguste Barbier, p. 223-24). Il se pourrait que cette scène qui, évidemment, fut rapportée à Alfred de Vigny, ait été le point de départ de l'antipathie qu'il a manifestée à différentes reprises contre le romancier de la *Comédie humaine*.

Pour être humble, ton sort n'en sera pas moins doux ;
Le roitelet n'est guère admiré, mais on l'aime...
Heureux roitelet ! l'aigle en est parfois jaloux.

Tel est le prélude du recueil, mais ce sonnet-préface, d'allure pimpante et légère, ne donne point le ton général de ceux qui suivent. Et le roitelet, à qui le poète vient de donner si modestement la volée aura tout à l'heure des coups d'aile et des cris d'une autre portée et d'une autre envergure. Il n'est pas jusqu'au style un peu gauche, mais sobre et ramassé, où le mot propre et direct remplace ordinairement la métaphore et exprime toujours une idée et un sentiment, qui ne donne à la pensée quelque chose de fier et de robuste. En tout cas c'est la marque originale du livre, et ce par quoi il tranche sur la plupart de ses contemporains. Par ailleurs, les sonnets de Péhant sont tout aussi romantiques que ceux de Musset et de Sainte-Beuve, si le romantisme est avant tout l'épanouissement de la poésie personnelle. La note qu'ils font entendre, nous l'avons déjà entendue dans les *Méditations*, dans *Joseph Delorme*.

C'est toujours la plainte du malheureux qui souffre et se désespère, mais ici la souffrance est surtout physique, le cri qui domine est le pire de tous puisque c'est le cri de la misère et de la faim. J'ajoute que l'accent est d'une émotion si poignante, qu'il dépasse les limites de l'art et trahit la chair qui saigne. Lisez plutôt les deux sonnets que voici :

LA PAUVRETÉ

Mes bons et chers parents, mes bons et chers amis,
Comment à vos conseils n'ai-je pas voulu croire ?
Comment ai-je quitté les bords de notre Loire ?
Moi qui vous aimais tant, comment vous ai-je fuis ?

C'est que mon front voulait des lauriers à tout prix,
C'est qu'un spectre de feu passait dans ma nuit noire,
Qui me criait de loin : « Suis-moi, je suis la Gloire,
Suis-moi sans plus tarder, je t'attends à Paris. »

Hélas ! j'y suis venu sans nulle défiance,
Et le front couronné des fleurs de l'espérance,
J'ai bondi dans ma joie et dans ma liberté.

Mais le spectre bientôt, jetant au loin son masque,
A retourné vers moi sa face maigre et flasque,
Et je l'ai reconnu : C'était la pauvreté.

LA FAIM

Vous qui m'avez connu dans ma jeunesse heureuse,
Le visage si plein et le teint si fleuri,
Et qui voulez savoir pourquoi ma joue est creuse,
Pourquoi mon front est pâle et mon corps amaigri;

Peut-être vous croirez qu'une flamme amoureuse,
En me brûlant le sang, l'a seule ainsi tari,
Ou que c'est du travail la lampe douloureuse
Qui, troublant mon sommeil, à ce point l'a flétri.

Oh ! ce n'est point cela qui me tue et qui m'use ;
Que m'importent l'amour, et la gloire et la muse ?
Ce n'est pas pour si peu que je serais changé.

Oh ! non ; si vous voyez ma figure si hâve,
Ma lèvre si livide et mon regard si cave,
C'est que voilà trois jours que je n'ai pas mangé.

On comprend mieux maintenant pourquoi le jeune poète applaudissait avec tant de cœur au succès de la pièce de *Chatterton*. C'était sa propre histoire, hélas ! — moins la fin tragique et lamentable — que Vigny avait portée au théâtre. Et c'était celle aussi d'Auguste Le Bras (1) qui s'était suicidé avec Escousse, d'Emile Roul-

(1) Louis-Pierre-Auguste Le Bras était fils d'un avoué de Lorient, où il naquit le 30 janvier 1811. Il avait publié les *Trois Règnes*, suivis d'*Un mot à Béranger* (1828), les *Armoricaines* et *Trois Jours du Peuple* (1830), quand il s'associa, pour son malheur, à Victor Escousse, auteur dramatique, avec qui il fit le drame de *Raymond*, représenté au théâtre de la Gaîté le 24 février 1833. La chute de cette pièce détermina les deux auteurs à se suicider. Ils s'asphyxièrent quatre jours après dans le petit logement qu'ils avaient loué 71, rue de Bondy.

land (1) et d'Elisa Mercœur (2) qui s'étaient laissés mourir de misère et de désespoir. Et si Emile Péhant n'avait point fini comme eux, c'est que ce petit Breton aux longs cheveux, à l'œil « doublé d'une âme » était soutenu par une force intérieure qui avait manqué à ses malheureux compatriotes. Il avait la foi :

Qui donc s'interdirait, comme moi, le blasphème,
S'il comptait, comme moi, ses jours par ses malheurs ;
Si, comme moi, surtout, il n'espérait pas même
Un rayon de soleil pour essuyer ses pleurs ?

Mais moi j'ai pleine foi dans le Maître suprême.
Quoiqu'il ait à ma route ôté toutes les fleurs,
Je marche résigné, car je suis sûr qu'il m'aime
Et qu'un jour sa bonté me paiera mes douleurs.

J'ai crié, j'ai maudit, trompé par l'espérance ;
Mais mon esprit s'épure et dans chaque souffrance
Des voluptés du ciel voit germer le trésor.

J'appris d'une tulipe à percer ce mystère :
Ce n'est qu'un vil oignon qu'octobre enfonce en terre ;
Mai nous donne une fleur toute de pourpre et d'or.

(1) Emile Roulland, qui était venu à Paris presque en même temps que Le Bras, avait débuté dans la littérature par des élégies et des odes pleines de promesses. Ayant entrepris de traduire en vers les *Lusiades* de Camoëns, il tomba dans une misère telle, au cours de ce travail, qu'il se laissa mourir plutôt que de tendre la main. Il habitait rue Saint-Honoré, 149. Quand Alfred de Vigny apprit cette mort cruelle qui, par une coïncidence curieuse eut lieu deux ou trois jours après la première représentation de *Chatterton*, il écrivit la lettre suivante à M. Hippolyte Lucas :

« Monsieur, je viens d'être vivement ému de cette fin déplorable de M. Emile Roulland. Quoi ! pendant que je plaidais sa cause, il mourait ainsi. Si je l'avais pu, j'aurais quitté le théâtre pour aller pleurer auprès de son lit. Voilà un martyr de plus ; hélas, ai-je crié dans le désert ? En fera-t-on encore de nouveaux ? Venez me répondre, monsieur, vous à qui sont bien connus les secrets du cœur et du monde. » — 20 février 1835.

(2) Elisa Mercœur avait quitté Nantes avec sa mère en 1828 et s'était installée à Paris, dans un petit appartement de la rue Meslay. C'est là qu'elle conçut le plan de sa tragédie des *Abencérages*, qui, après avoir été reçue par le comité du Théâtre-Français en 1831, fut refusée par le commissaire royal d'alors, et c'est là qu'elle mourut de consomption et de chagrin en 1835.

Mais ce n'était pas seulement la foi qui lui servait de réconfort, c'était aussi le souvenir de sa pieuse mère qui ne cessait de prier pour lui et que, après l'avoir associée à ses rêves de gloire, il voyait clairement au fond de sa détresse. Et il fallait l'entendre lui crier en lui tendant les bras :

Ballottée à tout vent dans ce monde orageux,
Mon âme à la pitié, pauvre mère, s'accroche,
Comme le naufragé se cramponne à la roche,
Pour disputer sa vie aux flots tempétueux.

Si je rentrais un jour chez toi, trop malheureux,
Ton grand cœur oubiierait de me faire un reproche,
Et je serais certain de voir à mon approche,
Un sourire à ta bouche, une larme à tes yeux.

Tu ne me dirais pas que j'ai fait bien des fautes,
Depuis que pour Paris j'ai déserté nos côtes,
Tu me demanderais si j'ai souffert beaucoup.

Et si je m'excusais, ta main me ferait taire,
Pour me baiser le front et te pendre à mon cou,
Car tu m'aimes toujours, n'est-ce-pas, ô ma mère ?

II

Telles sont les deux notes de ce volume de sonnets. La première est une lamentation; la seconde est un cri d'espérance. Emile Péhant était resté chrétien. En cela encore il se montrait le digne élève d'Alfred de Vigny. Mais son christianisme, comme celui de son maître, était par-dessus tout une religion de pitié, de tendresse, de miséricorde divine. Depuis qu'il avait lu *Eloa*, le dogme des peines éternelles lui paraissait une impossibilité, car le problème religieux le tourmenta toute sa vie. Se pouvait-il que Dieu laissât pour toujours au fond de l'abîme un ange du ciel né d'une larme de Jésus, coupable seulement d'en avoir voulu tirer Satan? Cette question théologique hantait l'esprit songeur du jeune poète qui la résolut par

la clémence ou la suppression de l'enfer, longtemps avant qu'Alfred de Vigny eût pensé à donner la même fin à son poème.

Eloa était un « mystère. » *Le corps et l'Ame*, dans l'esprit de Péhant, était un « symbole. » C'est sous ce titre qu'il exposa sa thèse. Et pour rendre le symbole plus saisissant, il le fit sous la forme d'une idylle partagée en dix-sept sonnets dont quelques-uns sont de purs chefs-d'œuvre.

Deux jeunes gens se sont donnés l'un à l'autre. Ils s'aiment à la passion, à la folie, mais leur amour n'est pas de même essence. La jeune femme est spiritualiste et voudrait

Rapporter tout à Dieu de qui nous tenons tout,
Afin que, comme on voit deux rayons de lumière,
Ensemble descendus au cristal d'une aiguière,
Ensemble remonter quand le vase est brisé,
Nos deux âmes aussi, de Dieu double étincelle,
Puissent en s'enfuyant de notre corps usé
S'envoler à la fois vers l'âme universelle.

Le jeune homme est athée et lui répond .

Amasser pour le ciel, c'est perdre des trésors.
Avant donc de mourir, épuisons nos transports ;
Viens, ô ma bien-aimée, oh ! je t'en prie en grâce,
Viens enivrer mes sens du parfum de ta grâce ;
Notre amour est trop pur pour donner des remords.

Leur bonheur, dit le poète, avait donc

une source opposée.
Lui, courbé vers la terre, elle montant aux cieux,
Il vivait de la sève, elle de la rosée.

Sur ces entrefaites le jeune homme tombe gravement malade. Le voyant perdu, sa pauvre femme sanglote et lui dit tout bas à l'oreille :

Au Dieu qui nous a faits recommande ton âme,
Ami, pour que là-haut revivent nos amours.
Mais il lui répondit en tâchant de sourire :
— Moi, je n'admets pas Dieu, même pour le maudire !
Adieu donc, ô Marie, adieu !... C'est pour toujours.

Et il meurt. Comme il avait blasphémé en rendant l'âme, Marie ne cesse de prier et d'entasser vœu sur vœu dans l'espérance que Dieu ne l'avait mis qu'en purgatoire. Mais une nuit son ange gardien lui apparaît et lui dit de ne plus prier pour lui, que ses prières ne font qu'accroître son supplice. Alors, de désespoir, elle veut s'empoisonner. « Se tuer, c'est pécher, tant mieux! » De la sorte elle pourra partager la destinée de celui qu'elle aime. Cependant un dernier doute l'étreint, qui l'empêche d'avaler le poison. Elle rejette la coupe et attend patiemment l'heure de Dieu. Quand elle sonne, elle est reçue dans le paradis. Mais le ciel sans son bien-aimé lui fait l'effet de l'enfer. Et la voilà qui se met à la recherche, comme fit Eloa, de l'abîme sans fond où sont précipités les damnés. Soudain elle le découvre, elle s'approche, elle reconnaît l'époux de son âme, elle lui parle, mais comme elle s'aperçoit qu'il souffre davantage à sa vue, elle remonte au ciel pour n'en plus redescendre. C'est alors que, touché de ses larmes,

Dieu dont le cœur est plein de clémence infinie,
De ses longues douleurs eut à la fin pitié.
« Ange incomplet, dit-il, que ton autre moitié
Se ressoude avec toi, car sa peine est finie. »
Et l'enfer eut relâche, et ce fut fête aux cieux,
Quand, devant l'Eternel, on les vit tous les deux
Venir se prosterner et prendre une auréole.

Et le poète d'ajouter en manière de conclusion :

O voluptés sans nom ! voluptés infinies !
Un éternel baiser tient leurs lèvres unies
Et rien ne pourra plus séparer leurs amours !
Lecteurs, priez bien Dieu que celle qui vous aime
Pour toujours avec vous se confonde de même,
Car à quoi bon s'aimer si ce n'est pour toujours?

Les *Sonnets* de Péhant étaient trop remarquables pour ne pas être remarqués. Ils le furent de tous ceux qui, en poésie, mettent le fond au-dessus de la forme, encore que les vers de ce poète de vingt et un ans fussent pour la plupart d'un métal solide et d'une belle frappe. Gustave Planche leur consacra une note bienveillante dans

la *Revue des deux Mondes;* Alfred de Vigny les présenta aux lecteurs de la *Revue de Paris*. Emile Deschamps, Barbier, Léon de Wailly, Chevalier, les prônèrent un peu partout. Quant à Sainte-Beuve, qui avait tant fait pour remettre le sonnet en honneur et qui toute sa vie fut favorable aux sonnettistes, s'il n'en dit rien quand ils parurent, nous savons aujourd'hui la raison de son abstention critique. « Tout en continuant d'admirer chez de Vigny le poète, » il commençait à se séparer du rhétoricien et du rêveur systématique. » Et comme Péhant passait pour être « son chevalier, » il aurait craint de se rapprocher du maître en disant du bien de son disciple. C'est, du moins, ce qui me paraît ressortir de la lettre d'excuses qu'il écrivit à Emile Péhant au mois d'août 1868.

Les *Sonnets* avaient donc eu, comme on dit à présent, une bonne presse. Mais l'auteur n'en devint pas plus riche pour cela, au contraire; il avait vidé sa bourse d'étudiant pour se faire imprimer, et comme il n'osait pas, sachant qu'elle se saignait aux quatre veines pour lui, demander à sa mère de plus grands sacrifices, il était tombé, en 1835, dans une misère noire. J'ai sous les yeux quatre ou cinq lettres à lui adressées à cette époque; chacune d'elles porte une adresse nouvelle, ce qui prouve qu'il était tout près de coucher à la belle étoile. Enfin Alfred de Vigny qui ne le perdait pas de vue le décida à accepter un poste universitaire. Péhant, dans un sonnet dédié à Villemain, avait dit :

Puis-je croire au soleil après tant d'ouragans ?
Oui, car c'est Villemain qui m'ordonne d'y croire ;
Celui dont la bonté seule égale la gloire
Ne peut laisser mourir un poète à vingt ans.

M. Villemain, pour justifier la confiance que le poète avait mise en lui, intercéda en sa faveur auprès de M. de Salvandy, qui le nomma professeur de rhétorique au collège de Vienne. Il était sauvé, comme l'écrivait de Vigny dans son *Journal*. Lui-même en avait si bien conscience que trois ans après, de retour à Paris, il rendait grâces encore à M. de Salvandy dans une ode magnifique et qui, pour moi, demeure son œuvre maîtresse, au point de vue

lyrique tout au moins. J'en citerai seulement quelques strophes :

Quand le Rhône se perd sous le sol qui s'entr'ouvre,
Le voyageur le croit englouti pour toujours ;
Mais bientôt il échappe à la nuit qui le couvre,
Et là-bas, au soleil, le regard le découvre,
Comme un long serpent bleu précipitant son cours.

Qu'il aille ! son destin a subi son épreuve,
Car ses flots oubliés grossissaient leurs trésors,
Ce n'était qu'un torrent, désormais c'est un fleuve.
Et plus d'une cité qui sans lui serait veuve
De feux reconnaissants couronnera ses bords.

Un jour que je pleurais, pauvre enfant sans ressource,
Un élu du Seigneur (1) m'apparut, et mes vers
Prirent à sa parole en bondissant leur course.
Moïse ainsi d'un mot fit jaillir une source
Des flancs d'un roc aride au milieu des déserts.

. . . .

Pauvres vers ! le malheur tient leurs ondes captives
Comme un fleuve glacé par le froid des hivers ;
Pour que notre œil joyeux voie encor les eaux vives
Scintiller, en chantant, sur les fleurs de leurs rives,
Il faut que le soleil sourie à l'univers.

Et moi, j'ai tant souffert, je souffre tant encore!
D'autres se sont tués qui souffraient moins que moi.
Maux cruels, qu'en mon sein chaque jour fait éclore
Comme un nid de serpents, je veux qu'on vous ignore :
Tout homme à votre aspect reculerait d'effroi.

Longtemps je crus avoir vidé jusqu'à la lie
La coupe où le Destin nous verse la douleur ;
Mais voilà qu'à pleins bords elle est encor remplie !
Oh ! ne me force pas mon Dieu, je t'en supplie,
A m'énivrer toujours du vin de ta fureur !

. . . .

Quoi ! trouver le désert dans une capitale !
Quoi ! devant tant de luxe être à jeun jusqu'au soir !
Ah ! je sentais alors que, dans sa tour fatale,
Ugolin souffrit moins que ne souffrait Tantale :
Et l'envie aigrissait mon amer désespoir.

(1) Alfred de Vigny.

Savourez bien la vie, ô riches de la terre ;
Couronnez-vous de fleurs aux banquets du plaisir ;
Si le peuple affamé veut bien encor se taire,
Que vos fêtes du moins s'entourent de mystère,
Ou nous écouterons les conseils du désir.

Le bonheur est un arbre où le désir s'élève
Parmi les beaux fruits d'or que convoitent nos yeux,
Et pareil au serpent qui fit succomber Eve :
— Pourquoi donc, nous dit-il, vous contenter d'un rêve ?
Ne goûterez-vous pas ces fruits délicieux ?

Non, car pour les cueillir il faut commettre un crime,
Et, si nous nous ployons aux volontés du ciel,
Le Christ un jour viendra sauver ceux qu'on opprime.
Et sa main, nous versant le baume qui ranime,
Brisera pour jamais notre coupe de fiel.

Vous tremblerez alors, riches au cœur barbare,
Et vous regretterez d'avoir été de fer.
Je vous plains, je vous plains ! vous dont la table avare
A toujours refusé ses miettes à Lazare ;
Vos grincements de dents réjouiront l'enfer.

Mais ce n'est pas pour moi que ma voix vous implore,
Et vous ne rirez pas de mon abjection ;
Malgré les maux nombreux dont la dent me dévore,
Riches, regardez-moi, j'ai le front haut encore,
Car je n'accepte pas toute protection.

Fût-ce pour éviter les dalles de la morgue,
Jamais pour le Veau d'Or ne fumera mon vœu :
De quoi peut-on louer un banquier plein de morgue :
La lyre du poète est sainte comme l'orgue
Qui garde tous ses chants pour les temples de Dieu.
. . . .

III

Cependant il eut beaucoup de peine à se faire aux exigences de sa situation nouvelle. Non que l'enseignement lui déplût, mais en dépit du Rhône, qui lui rappelait la

Loire à son embouchure, il se trouvait dépaysé dans la vieille cité de Vienne; fier et indépendant comme il l'était de son naturel, il s'en voulait d'avoir vendu sa liberté pour un morceau de pain, et malgré tout il regrettait le pavé fangeux de Paris qui lui avait arraché plus d'une larme, quand il le battait, le ventre creux, en quête d'un gîte.

« Mon Dieu, lui écrivait Alfred de Vigny, le 16 septembre 1835, ne vous plaignez point, je vous en prie.

« Vous êtes heureux de ne pas être à Paris, et il me semble que vous devez goûter une paix qui nous est inconnue, placé comme vous voilà au milieu de ces innocentes figures d'enfants qui écoutent et qui croient.

« Pourquoi ces mouvements de découragement? Ne vous laissez point abattre, à présent qu'il vous faut, au contraire, réunir toutes vos forces pour le travail. Qu'avez-vous besoin que ma conversation vous encourage? N'avez-vous pas vos instruments autour de vous? les livres. — N'est-il pas heureux pour vous que votre devoir se trouve concilié avec vos goûts? Le silence que vous commandez à ceux que vous enseignez est favorable à vos propres études. C'est une chose qui me semble d'un prix inestimable, que de vivre ainsi dans l'air dont se nourrit la pensée. Vous le sentiriez vivement si vous étiez auprès de moi pendant que je vous écris cette lettre. J'ai reçu vingt coups dans la tête, depuis le commencement, parce que l'on me questionne, on entre, on sort, on vient me voir, tout s'agite dans des choses autres que la poésie, et j'écris au milieu de tout cela! Mais je vous assure que je ne prends pas ma plume sans vous envier. Que de fois je vais écrire hors de chez moi!

« Vous vous souvenez de ce livre dont je vous parlais : *Servitude et grandeur militaires*. Je viens de l'achever. Je n'ai pu me mettre à écrire que le 20 juillet, depuis que *Chatterton* se joue en province. Depuis ce jour jusqu'au 3 août j'ai fait le troisième livre. Je vais vous l'envoyer.

« On ne trouve plus un exemplaire de mes poèmes à Paris; sans cela vous l'auriez déjà.

« Fortifiez-vous par le recueillement, ne prenez pas d'habitude qui vous en détourne; je vous en prie, au nom de vos amis. Il est si heureux que vous soyez délivré de

vos liens passés, qui vous pesaient tant! Si vous saviez que d'infortunes je vois de près en ce moment, et combien je jouis intérieurement de vous voir affranchi de celles qui vous menaçaient !

« Faites de beaux vers comme ceux que vous avez faits! Ne vous endormez pas ainsi. Songez que c'est un engagement que d'avoir publié un premier recueil aussi élevé que l'est le vôtre et qui a pris une place très bonne dans l'opinion. Lisez! lisez! connaissez tout ce qui a été fait de beau, pour faire autrement et aussi bien. Profitez de ce que vous êtes seul pour donner à vos idées le temps d'éclore et pour leur trouver une forme qui les représente avec nouveauté! Vous avez le temps qu'il vous faut pour nourrir votre âme du *pain sacré* que vous distribuez à vos disciples; l'enseignement a des reflets admirables pour celui même qui le donne. Votre force doit être troublée par l'exercice même de ce travail.

« Je ne vous en ai pas voulu de votre silence. Je ne connais rien de pis que d'écrire une lettre aux personnes même qu'on aime le mieux, et je sens parfaitement le plaisir que l'on a de remettre au lendemain cette imparfaite conversation, qui n'est qu'un monologue sans réponse.

« Avez-vous fait votre discours de cérémonie? A-t-on applaudi votre manifeste? Vous ferez bien de semer des idées saines et les doctrines nouvelles de l'art à chaque solennelle occasion. Tout y est mystère encore pour le public, et je sais bien que l'idéale figure que l'on se fait de l'auteur reste plus avant dans la pensée des masses que l'idée même qu'il a voulu consacrer. Que voulez-vous? il faut se résigner à ces hasardeux événements, lorsqu'on agit sur l'inconstant public. On ne jette pas la lumière également sur un globe inégal. Quelques sommets s'illuminent et les vallées restent dans une demi-lueur, les gouffres, dans l'ombre.

« Vous ne m'avez pas dit à quels traits vous avez reconnu ce qu'il y avait de mort dans le christianisme des Chartreux. C'était là ce que j'aurais voulu savoir : je ne me figure pas ces moines d'à présent. Parlez m'en donc un peu.

« Ce matin même Antony (Deschamps), M. Chevalier, Chaudesaigues (1) et vos autres amis me demandaient de vos nouvelles et me chargeaient de mille tendresses pour vous. J'ai porté vos sonnets à Brizeux, qui les aime, et espère en avoir de nouveaux bientôt. Tous sont heureux de vous savoir établi, posé, reposé du moins, et à l'abri de ces chagrins qui nous retombaient sur le cœur. Ne vous exposez plus, je vous en prie, par aucun coup de tête, ou de cœur plutôt. Ne croyez point à la faiblesse de votre nature : cette croyance là est un prétexte que se donne la paresse naturelle que nous avons tous apportée au monde, je n'ai cessé de combattre la mienne, et je me donne encore de bonnes raisons pour ne rien faire. N'en cherchez pas, et surtout qu'aucune ne vous empêche de me répondre, car je suis tout à vous.

« ALFRED DE VIGNY (2). »

J'ignore la réponse que le disciple fit à la lettre si cordiale du maître, mais ce que je sais bien c'est que la fortune lui procura presque immédiatement l'occasion de semer à côté de lui dans un terrain merveilleusement préparé « les idées saines et les doctrines nouvelles de l'art » que le poète de *Chatterton* lui recommandait de propager. Et l'on dirait vraiment qu'il avait été envoyé tout exprès à Vienne pour catéchiser l'heureux auteur à qui il était réservé de révolutionner une fois de plus le théâtre.

Parmi les personnes qui avaient entendu le discours de cérémonie de Péhant lors de la distribution des prix du collège de Vienne, il y avait un jeune homme de la ville qui, justement, venait de rentrer de Paris après avoir terminé ses études de droit. Ce jeune homme était François Ponsard, le futur auteur de *Lucrèce*. Ponsard, dont le père présidait le conseil des avoués de Vienne, était sur le point de commencer son stage d'avocat. Mais la profes-

(1) Sur Chaudesaigues qui publia en 1835 un charmant petit volume, intitulé *Le Bord de la coupe*, lire la très intéressante notice que lui a consacrée Hippolyte Lucas dans ses *Portraits littéraires*.
(2) Lettre publiée par Emile Péhant dans l'introduction de *Jeanne la Flamme*, 1872.

sion ne l'attirait que médiocrement, et c'était plutôt par raison que par goût qu'il allait l'embrasser. Ses goûts étaient pour la poésie qu'il cultivait depuis l'âge de quinze ans, et si ses parents l'avaient laissé faire, il serait resté à Paris pour tenter la fortune au théâtre, car tout le portait vers la scène : les souvenirs et la vue de l'amphithéâtre romain au pied duquel il avait grandi, le succès retentissant de la tragédie de *Léonidas*, de son compatriote Pichald (1), et surtout le plaisir qu'il avait goûté aux représentations tumultueuses des pièces romantiques.

Ponsard fut donc de ceux qui applaudirent le discours-manifeste de Péhant. Le lendemain il avait fait connaissance avec le professeur, et, comme ils étaient tous deux à peu près du même âge et qu'ils avaient sur la littérature ancienne et moderne presque les mêmes idées, ils se lièrent tout de suite d'une amitié durable. Naturellement Ponsard subit l'influence de Péhant. Il hésitait, en matière de théâtre, entre la tragédie selon Racine et le drame selon Victor Hugo et rêvait d'une forme d'art qui tînt le milieu entre la trop grande timidité des classiques et le dévergondage échevelé des romantiques. Péhant, qui comprenait d'autant mieux ces hésitations qu'il avait fait partie d'un clan qui les partageait, lui montra dans Alfred de Vigny le seul romantique ayant le sentiment de la mesure, et appela son attention sur la nouveauté de *Chatterton* au double point de vue de l'idée et du style.

« Alors, pourquoi, lui dit un jour Ponsard qui brûlait de s'essayer sur les planches, pourquoi ne ferions-nous pas à nous deux un drame historique d'après la formule nouvelle ? Je crois avoir trouvé dans Tite-Live un sujet très intéressant et très dramatique. »

Et il lui exposa le sujet de *Lucrèce*.

Mais Péhant, qui avait songé un moment à faire du théâtre, et à qui Mme Dorval, mandait après avoir lu son livre : « Vous écrirez un rôle pour moi et je ferai de mon mieux pour vous aider à une popularité que vous mé-

(1) Pichald (Michel), né à Vienne en 1786, mort à Paris le 28 janvier 1828.

ritez(1). » Péhant y avait définitivement renoncé, et je crois qu'il avait fait sagement. Les Bretons sont de leur nature trop méditatifs pour être des hommes de théâtre, aussi y en a-t-il peu qui aient abordé la scène.

Tout en approuvant donc le choix du sujet de *Lucrèce*, notre professeur ne put que décliner l'offre de Ponsard. L'aurait-il acceptée, qu'il aurait été fort en peine de remplir son rôle de collaborateur, car, en 1837, le collège de Vienne ayant été fermé, je ne sais pour quelle cause, Péhant fut envoyé à Tarascon, où il ne demeura que quelques mois, faute d'avoir pu s'y acclimater. Mais il y resta assez de temps pour laisser un souvenir ineffaçable à ceux de ses élèves qui avaient lu ses vers. Voici, en effet, la lettre touchante que lui adressait, quarante ans plus tard, Roumanille, le poète provençal.

Avignon, 1er janvier 1877.

« Monsieur,

«Tout me porte à espérer que cette lettre ne vous sera pas indifférente ; aussi ai-je grand plaisir à vous l'écrire et ne doute pas du bienveillant accueil que vous lui ferez. En vous l'écrivant j'acquitte une dette de reconnaissance qui date de loin ! je vous l'eusse payée plutôt si j'avais su

(1) Lettre inédite du 22 décembre 1834. Nous avons vu que Mme Dorval et le père de Péhant étaient nés à Lorient. Je suppose que cette particularité ne fut pas étrangère aux relations qui s'établirent vers 1834 entre le poète et la comédienne. Emile Péhant a dédié à Mme Dorval quelques beaux sonnets dont celui-ci :

A MADAME DORVAL

Après la 25e représentation de *Chatterton*

Pendant ces blanches nuits où les airs épurés
Nous laissent entrevoir la splendeur tremblotante
Des palais du Très-Haut, notre œil ébloui tente
De compter tous les feux dont les cieux sont parés

Mais quand on croit savoir ces flambeaux éthérés
Un ange tout à coup dans la céleste tente,
Allume une autre étoile encor plus éclatante
Que tous les lustres d'or avant elle éclairés.

Madame, ainsi pour vous : quand la foule idolâtre
Vous salue à grands cris la reine du théâtre,
Elle s'en va, croyant tous vos trésors connus ;

Mais le lendemain soir de son erreur l'éveille,
Car, tout en vous laissant vos beautés de la veille,
Chaque jour vous fleurit d'une beauté de plus.

que le bibliothécaire de la ville de Nantes était ce même Emile Péhant qui fut mon premier maître en l'art des vers et dont les vers enchantaient ma jeunesse, tant et si bien qu'à cette heure j'en sais encore un grand nombre par cœur et me prends souvent à les ouïr chanter.

« Libraire à Avignon, j'ai pu consulter le catalogue de Lemerre, car la poésie, hélas ! a ici peu d'acheteurs ! Le catalogue que ce libraire vient de publier tomba l'autre jour sous ma main, et j'y vis votre nom et le titre du livre que vous avez publié en 1835 : *Sonnets et Poésies*, avec une préface de votre ami Victor de Laprade. J'écrivis à Lemerre pour qu'il m'expédiât immédiatement ce livre par la poste. Je viens de le recevoir. C'est bien mon poète aimé! mon professeur en 1837 au collège de Tarascon. Vous ne vous souvenez point sans doute de ce jeune écolier provençal qui, lorsque vous donniez à vos élèves de la matière pour les vers latins, vous apportait à la classe prochaine des dactyles et des spondés plus ou moins régulièrement disposés et qui, après avoir écrit et son devoir et ses pensums, épris déjà qu'il était de la douceur et de la grâce, de l'harmonie de sa langue maternelle, traduisait en vers provençaux ses vers latins. Ne vous en souviendriez-vous point? Votre élève n'a rien oublié de ces jeunes émotions, de vos bons enseignements, de vos leçons toutes palpitantes, passez-moi le mot, de l'amour du vrai, du beau et du bien. Je vous récitais de vos vers qui m'enthousiasmaient tant ! même avant les corrections que votre maturité y a faites.

Car si Dieu m'eût fait riche, oh ! j'aurais eu bon cœur !
Chaque pauvre aurait eu sa part de ma richesse
Et chaque malheureux sa part de mon bonheur.

Continuez-vous à dire. Mais vous disiez alors :

Et toi, poète aussi, chasse toute pensée,
Belle encor, mais qu'un autre a déjà caressée,
Ou tu verras ta joue obligée à rougir,
Car il faut à l'artiste une chose nouvelle,
S'il veut que les enfants qui naîtront un jour d'elle
Puissent porter son nom sans tache à l'avenir.

« Le pauvre petit écolier qui, homme, a trouvé dans une boutique de libraire ce que vous appelez avec tant de raison « un refuge contre la poésie, » « un point d'appui solide, » est heureux plus qu'il ne pourrait vous le dire de vous retrouver après une si longue absence ; d'évoquer, grâce à vous, les plus chers souvenirs de sa jeunesse ; de pouvoir vous exprimer enfin sa reconnaissance pour tout le bien que vous fîtes, au bon moment, à son esprit et à son cœur ; pour l'excellente direction que vous donnâtes à ses idées, à ses sentiments, à ses études. Soyez en mille et mille fois remercié, cher Breton.

« Le bon Dieu a voulu que votre écolier ait été le promoteur de cette renaissance de la gaie science provençale, dont vous avez ouï parler sans doute ; que ses premiers vers provençaux aient préludé à des chants qui ont ému l'Europe littéraire, on peut le dire ; qu'il fût en quelque sorte le père de toute une pléiade de poètes, de félibres aimant et chantant leur Provence, comme vous aimez et chantez votre Bretagne, comme l'aimait et la chantait Brizeux qui, au début de mon œuvre, me donna tant et de si pieux encouragements. Dieu soit béni !

« Adieu, monsieur et cher vaillant maître, quoique fort occupé par des articles d'étrennes, j'ai tenu à vous écrire tout ceci, quittant et reprenant la plume, entre une vente et une autre, parce qu'il me tardait de vous exprimer tant bien que mal les bons sentiments que je vous garde depuis si longtemps. Il ne vous sera pas difficile de vous convaincre que ma plume va *ex abundantio corde* et écrit un français provençal. Je réclame toute votre indulgence, comme la réclamaient à cor et à cri les vers latins, les versions et les thèmes que vous me corrigiez en l'an de grâce 1838.

« Agréez, monsieur et cher maître, l'hommage de mes plus affectueux sentiments.

« J. ROUMANILLE (1). »

(1) Lettre publiée *en partie* pour la première fois par Dominique Caillé dans sa brochure sur *Emile Péhant* (Vannes, Lafolye, 1890).

Cette lettre, qui ne pouvait manquer de réjouir le cœur de Péhant, lui fut adressée malheureusement trop tard, et c'est sa veuve qui la reçut. En la publiant à cette place, j'ai voulu montrer que le professeur chez ce Breton dépaysé était à la hauteur du poète, et qu'à Tarascon comme à Vienne il avait été le semeur des récoltes futures.

En 1838, il était de retour à Paris, et c'est là que le 1er avril il reçut des bords du Rhône le joli « poisson » que voici :

Vienne, 1er avril 1838.

« Mon cher Péhant,

« Vous êtes donc bien paresseux, ou est-ce que vous m'avez tout à fait oublié ? De sorte que si je n'avais pas appris votre adresse par hasard, tout était fini entre nous, et il fallait me résigner à ne plus vous considérer que comme un souvenir de 1837. Mais je suis plus tenace que vous, et je vais vous forcer à vous révéler encore à moi comme une belle et bonne réalité.

« Que devenez-vous ? qu'avez-vous fait du poète ? A-t-il été remplacé par le journaliste, ou bien le professeur est-il ressuscité ? Vous me conterez votre vie depuis que je vous ai quitté. Pour vous y engager je vous conterai la mienne, si vous ne l'aviez déjà devinée d'un bout à l'autre.

« Vous devez vous apercevoir que je m'essaie quelquefois au métier d'avocat de mur mitoyen, que je bois souvent de la bière, que je m'ennuie encore plus souvent. Voilà tout. Du reste, je me laisse aller à cette façon d'existence et je n'aspire à rien de mieux. Comme le printemps revient, je suis allé m'entretenir de vous avec le ruisseau de Leveau, au bord duquel nous lisions Virgile. Ce ruisseau a élevé sa petite voix pour me demander ce que vous faisiez, et j'ai été obligé de lui répondre que je n'en savais rien. La pervenche a entr'ouvert son œil bleu pour me faire la même question. Je leur ai dit à tous, au ruisseau, aux pervenches, aux violettes, au rocher sur lequel vous ne vous asseoirez plus, aux tisserands qui s'ennuient de courir sur l'eau sans que vous soyez là pour

les prendre dans la main, aux écrevisses à qui vous ne faites plus l'honneur de les manger toutes vivantes, aux hannetons que vous ne tuez plus de votre badine, à tous enfin : que vous avez oublié vos anciens amis et qu'il y a à Paris des ruisseaux, des fleurs, des hannetons bien autrement aimables qui captivent maintenant toute votre amitié. Cette réponse a paru leur faire tant de peine, que je leur ai promis de vous écrire et de glisser quelques mots pour eux dans ma lettre.

« Outre ces pauvres créatures, il y a encore à Vienne des gens qui vous aimaient et qui ont conservé votre souvenir. Je ne vous parle pas de moi, mais de ceux dont nous faisions notre compagnie ordinaire. Ils m'ont souvent parlé de vous, et entre autres Jouffroy aîné, avec une grande affection. Ne viendrez-vous pas nous voir? ne voulez-vous pas vous rajeunir de deux ans en recommençant nos promenades et nos causeries accoutumées? Pour ma part je n'aime rien tant que ce rajeunissement, car voilà que je baisse d'année en année! Je ne crois pas être bien éloigné maintenant d'un assoupissement complet.

« Il faut à présent que je vous transmette une prière de M. Timon. Il est fondateur de la *Revue de Vienne*. Cette revue voudrait avoir un petit coin poétique. Depuis six mois environ, elle n'a pu remplir ce coin que par des productions du terroir, et ces productions sentent le terroir. Elle vous demande d'écrire une pièce de cent ou deux cents vers, et moi le plus de vers possible, et le plus vite possible. Je choisirai et je garderai les miens pour moi. Si la gloire d'être inséré dans la *Revue de Vienne* n'est pas très alléchante, en récompense vous mériterez la reconnaissance des Viennois qui, peut-être, grâce à vous, finiront par comprendre ce que c'est qu'un vers, et de plus vous me ferez plaisir.

« M. Timon a monté la revue sur un grand pied. Il insère de temps en temps, pour allécher le public, des articles payés. Je ne sais pas pourquoi vous vous feriez scrupule de recevoir d'un journal de Vienne une partie de ce que vous n'hésiteriez pas à recevoir d'un journal de Paris. Moi, je ne vois rien là-dedans que de très naturel; c'est pourquoi je vous le dis. Je sais bien que la modicité du

prix et l'obscurité de la revue enlèvent quelque prestige! mais en définitive la propriété de vos vers vous reste, et quant à l'usufruit que vous nous livrerez, qu'importe à votre amour-propre qu'il trouve à Vienne un prix modique ou élevé.

« Adieu, mon cher Péhant, répondez-moi aussitôt que vous pourrez.

« Je vous embrasse.

« Votre ami,

« PONSARD (1) »

Une revue de province qui paie des vers! Il fallait aller à Vienne, en Dauphiné, pour voir ce phénomène. Malheureusement Péhant en était revenu, et rien, pas même la pensée d'être agréable à son ami Ponsard, n'aurait pu le décider à chercher son pain de son côté. Pourtant sa bourse était affreusement plate. Pour ne pas trop écorner la petite somme qu'on lui avait comptée à sa sortie du collège de Tarascon, il avait fait le voyage de Paris à pied, couchant dans les auberges ou les métairies, quand ce n'était pas au bord des routes. Et maintenant qu'il battait de nouveau le pavé de Paris, il lui semblait qu'il avait gagné le Pérou. Il était riche, en effet, d'illusions, qui ne tardèrent pas à rejoindre celles d'antan. Il avait retrouvé tous ses camarades de 1835 : Chevalier, Chaudesaigues, Léon de Wailly. Antony Deschamps l'avait reçu à bras ouverts, et il l'en avait remercié dans un sonnet magnifique, où il le traitait de « messager de Dieu. » Il n'y avait qu'Alfred de Vigny dont il n'osât passer la porte de peur d'encourir ses reproches mérités, mais il avait chargé Mme Dorval de le préparer au retour de l'enfant prodigue, et Mme Dorval, avec qui l'auteur de *Chatterton* avait rompu depuis trois ans, avait pris sous son bonnet d'assurer Péhant que M. de Vigny ne lui en voulait pas (2). La paix signée

(1) Lettre inédite.

(2) Le volume de *Sonnets* de Péhant n'en renferme pas moins de huit adressés à Alfred de Vigny, mais sa correspondance ne contient, en fait de lettres du poète d'*Eloa*, que celles que j'ai publiées plus haut. D'où je conclus que Péhant, à son retour de Tarascon, n'avait pas osé se présenter devant A. de Vigny, et qu'ils cessèrent de s'écrire.

avec le maître, le disciple se flattait de recommencer l'école buissonnière : pas avec la Muse par exemple. Il avait des vers par-dessus la tête, et, bien qu'il estimât

> Que tout poète en prose est un ange déchu

il avait suivi le conseil de son ami Pitre-Chevalier, il s'était mis à faire de la prose.

> Pour moins d'une once de tabac,
> Je vendrais volontiers ma muse.
> Allons ! qui veut sa cornemuse
> Pour moins d'une once de tabac ?
> Cette nymphe laide et camuse
> Fait trop jeûner mon estomac ;
> Je vendrais volontiers ma muse.
> Pour elle en vain je sue et m'use,
> Elle me réduit au bissac ;
> Ma pipe en feu du moins m'amuse.
> Pour moins d'une once de tabac,
> Je vendrais volontiers ma muse.

Ainsi chantait-il sur un mode badin. Mais la prose ne lui donna pas plus à manger que la poésie, et comme il était lassé de lutter et de souffrir et que sa mère le réclamait à cor et à cri, un beau matin il partit pour Nantes, où le maire d'alors, M. Ferdinand Favre, lui offrit une place de chef de bureau à la Mairie.

Ceci se passait en 1839. Trois ans plus tard il épousait Mlle Céleste Robin, dont il eut une fille que nous trouverons plus loin. Notre Jeune-France, qui avait tant médit des bourgeois s'était embourgeoisée comme un autre : le poète avait fini sur un rond de cuir et ne pensait plus déjà aux compagnons de lettres et de misère, quand un événement inattendu vint le secouer dans sa molle retraite et lui faire monter le rouge au front. Cet événement, c'était l'éclatante victoire de *Lucrèce* à l'Odéon, victoire qu'il aurait pu partager avec Ponsard, puisqu'il n'avait tenu qu'à lui d'être son collaborateur, et à laquelle Mme Dorval avait contribué dans une large mesure.

Pour le coup Emile Péhant rompit le silence et, tout

fier qu'il était de se dire l'ami de Ponsard, il lui demanda par lettre s'il l'avait oublié.

« Je ne vous ai jamais oublié, lui répondit l'auteur de *Lucrèce*, le 17 mai 1843 (1); j'ai parlé de vous bien souvent, et j'ai pensé à vous encore plus souvent. J'ai encore toutes présentes à mon esprit nos promenades à Leveau et nos veillées dans ma chambre de la rue des Beaux-Arts. Votre lettre m'a procuré de vives émotions; il me semblait que j'entendais votre langage bien connu et que j'allais vous serrer la main comme s'il ne s'était pas écoulé cinq ans depuis nos dernières causeries. Je compte bien que vous allez m'écrire souvent et longuement. Moi, de mon côté, je vous répondrai au premier loisir possible, car je ne regarde pas ces quelques lignes griffonnées à la hâte comme une réponse. Je ne sais où donner de la tête. Vous savez que je suis assez indolent, et je me trouve livré à une activité monstrueuse. J'ai chez moi des monceaux de lettres à répondre, de billets de visite, etc. Jusqu'ici je n'ai pas pu respirer au milieu des acteurs, des répétitions, des imprimeurs. Aujourd'hui que je commence à me retirer de ce tohu-bohu, je suis forcé de passer mes journées en cabriolet et en visites obligées. Le succès a été inouï. Nous sommes à la seizième représentation, et la salle est pleine du haut en bas. L'ouvrage a paru lundi dernier à trois mille exemplaires qui ont été enlevés le jour même. Une seconde édition est sous presse; mais il est probable que l'écoulement n'en sera pas si rapide (2).

(1) En même temps que cette lettre, il lui adressait la brochure de sa pièce avec cet envoi sur le faux titre :

« *A Emile Péhant, son ami F. Ponsard, Paris, le 17 mai 1843.*

« Rappelez-vous, mon cher Péhant, nos bonnes causeries quand nous nous promenions dans la vallée de Leveau; je désire que ce livre tienne ma place auprès de vous et devienne le compagnon d'une de vos promenades. »

(2) Nous verrons tout à l'heure ce qu'en pensait Victor Hugo. Quant à Alfred de Vigny, voici ce qu'il en dit dans son *Journal* : « Toute la presse vient de louer *Lucrèce* pour ses qualités classiques, tandis que son succès vient précisément de ses qualités romantiques : détails de la vie intime et simplicité de langage, venant de Shakespeare par *Coriolan* et *Jules César*. » — *Simplicité de langage!* Comme on voit bien à cette remarque que Vigny se faisait du romantisme une autre idée que Victor Hugo!

« En cinq mois le tout a été fait, et le rêve accompli. Je vais dans un mois me retirer à Vienne, où je me délecte à l'idée de vivre tranquillement et en flâneur. J'étais là-bas un très mesquin avocat. Votre prophétie à cet égard avait complètement menti. Mais j'avoue que d'un autre côté elle s'est réalisée au-delà de toute possibilité. Aussi, je me constitue votre débiteur d'un dîner comme je suis votre créancier d'un autre dîner à l'endroit du malheureux *Manfred* (1); périsse sa mémoire! J'ai retiré tous les exemplaires restants de la circulation, et je les ai condamnés au feu.

« Vous êtes marié, tant mieux! sur mon honneur, je crois que c'est là le bonheur. J'ai failli l'être. On ne m'a pas trouvé assez riche. Voilà ce qui m'a relancé dans les rimes; sans cet échec, je serais là-bas en robe noire! J'avais résolu d'avance un autodafé de mes barbouillages; je m'étais promis d'y renoncer, et j'aurais tenu parole. Je suis devenu plus nonchalant que jamais. J'aime le soleil, les promenades, la fumée du tabac, les journées sans visites, et je me donne au diable au milieu de toutes mes mille préoccupations. Il faut que chaque matin je combine d'avance l'emploi de chaque heure, pour économiser le temps. Jugez du tracas. Je vous donnerai des détails plus tard, en gros; j'ai vécu ces cinq dernières années sans aventures, sauf que j'ai sacrifié au dieu Cupidon. Je me suis aperçu que j'aimais beaucoup les femmes, et cette découverte a fait, du reste, que je me suis fort peu occupé du barreau et privé de tout souci de ce que pouvait souffrir mon amour-propre d'avocat. Aussi la barque allait toute seule à la dérive, sans que je me donnasse la peine de ramer, et même j'étais décidé à me retirer tout à fait à la campagne pour y fainéantiser à mon aise, quand est arrivée cette révolution fantastique dans mon existence. Ce n'est donc point parce que j'ai eu des déboires que j'ai

(1) Cette traduction du poème de Byron avait été son premier ouvrage. Il l'avait publiée en 1837 chez Gosselin, l'éditeur romantique. Elle était franchement mauvaise, et il avait fallu toute l'indulgence de Charles Magnin pour y découvrir « plusieurs des qualités qu'il retrouva dans *Lucrèce.* » Cf. La *Revue des Deux-Mondes* du 1er juin 1843.

composé *Lucrèce*. J'étais très indifférent aux propos et à la perte de mes procès, mais je m'ennuyais quand je n'avais pas à parler d'amour, comme dit Hernani, et je rimais pour alterner avec le sommeil dont était rembourré mon fauteuil.

« A propos d'*Hernani*, il paraît qu'Hugo est furieux contre moi (1). Il me mord à belles dents. Lamartine (2), au contraire, est un chaud protecteur. Je dois aller passer un mois à sa campagne.

« Je vois par ici tout plein de gens illustres. Ce serait fort agréable si ce n'était trop à la fois. Mais enfin je m'en retourne à Vienne; j'y passerai au moins un an et demi comme une marmotte, sans bouger. Puis je reviendrai risquer un autre essai qui, s'il se résout en chute, fera s'écrouler tout le château de cartes. En résumé, mon cher Péhant, quand nous nous reverrons (et je note ce projet en tête), vous me retrouverez comme vous m'avez connu. Je n'ai changé, je crois, ni en bien ni en mal. Soyez heureux, je vous répète et je vous jure que la vie que vous devez mener me souriait tellement, que c'est parce qu'on n'a pas voulu de moi que j'y ai été enlevé. Je n'en suis pas fâché

(1) Ponsard ne savait pas si bien dire.

J'ouvre le second tome de *Choses vues*, par Victor Hugo, et j'y lis sous la date de 1845 :

« Au cours des représentations de la *Lucrèce* de M. Ponsard, j'eus avec M. Viennet, en pleine Académie, le dialogue que voici :

M. Viennet. — Avez-vous vu la *Lucrèce* qu'on joue à l'Odéon?

Moi. — Non.

M. Viennet. — C'est très bien.

Moi. — Vraiment, c'est très bien?

M. Viennet. — C'est plus que bien, c'est beau.

Moi. — Vraiment, c'est beau?

M. Viennet. — C'est plus que beau, c'est magnifique.

Moi. — Vraiment, là, magnifique?

M. Viennet. — Oh! magnifique!

Moi. — Voyons, cela vaut-il *Zaïre?*

M. Viennet. — Oh! non. Oh! comme vous y allez! Diable! *Zaïre!* Non, cela ne vaut pas *Zaïre!*

Moi. — C'est que c'est bien mauvais, *Zaïre*.

(2) Ponsard écrivait un jour à Bocage que Lamartine avait été « sa première adoration, quand il n'avait que quinze ans, avant toute adoration féminine ». (Cf. *La Fin du Théâtre classique et François Ponsard*, par C. Latreille.)

à présent, mais si les choses n'avaient pas tourné si miraculeusement, je frémis encore à l'idée des dégoûts que je me préparais.

« Votre ami.

« PONSARD (1). »

De plus en plus fier de l'amitié de Ponsard, Emile Péhant se permit de publier la pièce de vers que le triomphateur de *Lucrèce* avait faite pour lui quand il était professeur à Vienne (2). Mais cette publication n'eut pas l'heur de plaire à Ponsard qui, le 27 mai 1843, lui adressa la lettre suivante :

« Mon cher Péhant,

« J'ai vu avec peine dans la *Gazette de France* d'aujourd'hui des vers que je vous ai donnés à Vienne et que la *Gazette* a trouvés, à ce qu'il paraît, dans un journal à qui vous les avez communiqués. J'écris à la *Gazette* pour expliquer qu'ils ne sont pas de fraîche date, et je recule même jusqu'au collège l'époque de leur composition, car cette publication me contrarie beaucoup. Je ne veux rien livrer à la publicité entre *Lucrèce* et la pièce à laquelle je vais travailler, pas même ce que j'ai fait récemment et que je

(1) Lettre inédite.

(2) Voici les trois dernières strophes de cette poésie :

Ainsi la poésie, en ton sein renfermée,
Parce qu'on n'entend pas sa voix accoutumée,
Parce que son rayon ne luit pas au dehors,
Qu'elle reste pensée et ne se fait pas corps,
Peut échapper aux sens de la foule grossiére
Dont l'œil matériel ne voit que la matière.

Ils en viendront peut-être à l'incrédulité :
Ils nieront qu'elle soit, qu'elle ait jamais été,
Et ne comprendront pas son occulte puissance,
Alors qu'elle repose et qu'elle fait silence.

Mais ce repos, Emile, est un travail encor :
C'est le travail de l'air amassant son trésor.
Comme il cueille un parfum dans la fleur caressée,
Tu sais dans chaque fleur cueillir une pensée,
Un rêve dans la nuit, un hymme dans la voix
Des eaux de la rivière et des feuilles du bois.

Puis une heure viendra : l'heure où la poésie,
Saturée à la fin de ses flots d'ambroisie,
Déploîra librement son magnifique vol
Et d'un pied dédaigneux repoussera le sol.
Des hommes, cependant, repentant de leur doute,
Te montreront encor les traces de sa route.
Que la fille du ciel, de retour au saint lieu,
Aura déjà chanté sous la face de Dieu.

pourrais avouer : à plus forte raison je ne voudrais pas qu'on fouillât dans le passé pour en extraire des choses faibles et tâtonnées. La curiosité est ici extrêmement éveillée, et il est important de ne donner en pâture à la critique que ce que j'aurai travaillé avec cette perspective, de sorte que la malveillance ne puisse s'égarer que sur ce que j'aurai jugé moi-même en état d'affronter la publicité.

« Je vous prie donc instamment, s'il en est temps encore, de conserver pour vous seul ce que je vous ai confié et de n'y voir qu'un souvenir de notre amitié. J'ai refusé les offres de Buloz, qui m'ouvrait la *Revue des Deux Mondes*. Voyez si je ne dois pas tenir encore bien davantage à ce qu'on ne s'arme pas contre moi de ce que j'ai pu faire il y a longtemps.

« Adieu. Recevez encore cette fois l'assurance de ma sincère affection, et adressez-moi vos lettres à Vienne, si vous ne m'écrivez pas avant cinq jours. Je pars... J'ai un besoin immense de repos.

« Tout à vous.

« F. PONSARD (1). »

En écrivant cette lettre, Ponsard semblait prévoir la critique aigre-douce dont ses premiers essais allaient être bientôt l'objet de la part de M. Charles Magnin, qui les avait déterrés dans la *Revue de Vienne* (2). Mais Péhant fut froissé du ton de cette épître et n'y répondit que neuf ans après, comme en témoignent les lignes suivantes :

« Mon cher Péhant,

« Je suis très heureux de votre bon souvenir ; l'expression cordiale de cette vieille amitié me rajeunit de quinze

(1) Lettre inédite.

(2) « Ecrits sans soin, sans prévision d'aucune publicité possible, avouait Ponsard, pour une petite revue inconnue, qui a vécu deux ans dans une petite ville de province et qui comptait cinquante abonnés. » A quoi M. Magnin ripostait pour sa défense qu'en les exhumant il n'avait fait que son devoir. (Cf. La *Fin du Théâtre romantique et François Ponsard*, par C. Latreille, p. 177.)

ans ; mais je comptais, même avant votre lettre, sur votre affection, et j'avais l'orgueil de ne pas me croire oublié, de même que vous pouviez être sûr que je ne vous oublie pas. L'oubli qu'amènent les années passe sur des relations de politesse et non sur l'intimité de deux camarades.

« Je n'ai point de griefs contre vous; je me rappelle que j'ai été contrarié de la publication de quelques vers reproduits par la *Gazette de France*, je crois. A cette époque, j'étais l'objet de quelque attention par suite du succès récent de *Lucrèce ;* on recherchait ce que j'avais pu faire auparavant afin d'en noter malignement les défauts, et comme je reconnaissais moi-même le peu de valeur de ces essais, je me gardais bien de donner cette joie à la critique. Mais je n'ai été contrarié que du fait ; votre intention était tout amicale, et c'est ce dont je n'ai jamais douté. D'ailleurs j'étais un débutant dans la vie littéraire, et beaucoup plus sensible à ces petites misères que je ne le suis à présent. J'ai endossé le *robur et œs triplex*, et, un peu plus accoutumé à mon genre de vie, je souris aujourd'hui de mes dépits d'autrefois. Bref, je ne vous en gardais aucune espèce de rancune. J'aurais été bien sot de vous en vouloir pour si peu de chose, et j'ai songé souvent à vous envoyer mes pièces. La seule raison qui m'ait arrêté, c'est qu'on ne peut pas mettre à la poste un imprimé portant une dédicace écrite à la main; or la pièce, sans la délicace amie, ne signifie pas grand' chose, et voilà pourquoi je n'envoie mes pièces ni à vous ni à personne hors de Paris.

« Il est vrai que je pouvais vous écrire. J'en ai eu très souvent la bonne pensée ; mais si vous saviez comme le temps est dévoré ici, comme on est surchargé d'occupations de toute sorte, comme on est écrasé de visites et de lettres à faire, vous comprendriez très bien cette extrême lassitude qui m'empêche d'écrire à mes meilleurs amis. Je les porte dans mon cœur et je leur dis mille choses en moi-même ; mais je ne leur écris jamais. Ils le savent et ils me pardonnent.

« Je voudrais ardemment être utile à votre ami ; je

vois, par la chaleur de vos expressions, que ce n'est pas une simple recommandation et que c'est comme s'il s'agissait de vous-même. Je n'ai pas besoin de vous dire dès lors combien cette affaire m'intéresse ; mais, hélas ! vous n'êtes pas au courant de ma situation personnelle. Je n'ai plus qu'un seul pouvoir, c'est celui de nuire aux gens en les recommandant. Ma démission persistante ne m'a pas mis dans les bonnes grâces du gouvernement (1) ; et je n'étais pas déjà vu d'un très bon œil, par suite de mes opinions connues et de mes relations avec Lamartine et autres personnages attachés à la République (2). Je vous donnerai une idée de mon peu de crédit en vous disant que tout mon répertoire, y compris *Lucrèce* (3), est supprimé par ordre du ministère, et que je ne sais si la censure autorisera la représentation de la pièce actuelle que je fais répéter à l'Odéon (4). Je ne connais ni ne vois personne parmi ceux qui sont de loin ou de près au pouvoir. Il est vrai que je rends visite au maréchal Jérôme, à qui je garde une vraie reconnaissance ; mais cela se borne à inscrire mon nom chez lui, quand je rentre à Paris, ou au jour de l'an. En un mot, mon cher Péhant, je suis complètement disgracié et hors d'état de pouvoir obtenir aucune grâce quelconque ni pour moi ni pour mes amis.

« Je compte que vous aurez gardé une assez bonne idée de votre vieil ami pour croire que je vous parle très sincèrement, et que ce n'est point du tout une excuse que je cherche à ma mauvaise volonté. Je vous jure que si je pouvais quelque chose, je n'aurais pas de plus grande joie que de me mettre tout entier et très énergiquement à votre disposition. Aujourd'hui je ne veux que vous

(1) Ponsard s'était démis au mois d'avril 1852 du poste de bibliothécaire du Sénat, que lui avait offert le prince Jérôme, pour répondre à certaines calomnies qui avaient attribué sa nomination à l'influence d'une actrice en renom.

(2) Ponsard, à l'instigation de Lamartine, s'était porté à la députation dans l'Isère, en 1848 et en 1849, et n'avait pas été élu. Ses professions de foi étaient nettement républicaines.

(3) C'est l'Empereur qui, en 1858, leva l'interdit dont *Lucrèce* était frappée depuis sept ans.

(4) *L'Honneur et l'Argent*, qui lui valut la croix d'officier de la Légion d'honneur.

serrer les mains bien cordialement et vous dire que mes sentiments pour vous sont aussi vifs et aussi jeunes qu'au beau temps de nos promenades à Vienne et de nos longs entretiens.

« Venez à Paris le plus tôt possible ; ce sera une heureuse journée pour moi.

« A vous de tout cœur.

« F. PONSARD (1). »

Certes, Péhant n'aurait pas demandé mieux que d'accepter l'invitation de Ponsard, mais il était enchaîné à sa table de travail depuis qu'il avait été nommé bibliothécaire de la ville de Nantes (1848), et il devait mourir sans revoir Paris.

Charles Monselet, son compatriote, disait un jour en parlant des livres qu'il connaissait comme personne :

Mon père en vendait ; moi, j'en fis.

Péhant, qui avait commencé par en faire, se vit condamné pendant vingt ans à cataloguer, à ranger les livres des autres. Et l'on n'a qu'à feuilleter les six volumes in-8° à double colonne du *Catalogue méthodique et raisonné* de la Bibliothèque publique de Nantes pour se rendre compte du travail de bénédictin auquel il se consacre tout entier pendant ce laps de temps. Encore ce catalogue n'a-t-il pas été imprimé tel qu'il l'avait conçu et écrit, la commission de la Bibliothèque ayant jugé à propos de tailler dans son manuscrit comme dans du drap pour réduire les frais d'impression. N'importe. Emile Péhant avait acquis le droit de dire que la Bibliothèque de Nantes était son œuvre. Quand il y entra elle se composait de 36,000 volumes et de 1,000 manuscrits. A sa mort elle ne comptait pas moins de 40,000 manuscrits et 100,000 volumes. Un autre aurait perdu dans les paperasses et la poussière de ces bouquins la flamme poétique de sa belle et triste jeunesse; lui, non. De même qu'il suffit d'un coup de vent,

(1) Lettre inédite.

d'une haleine, pour rallumer un feu près de s'éteindre, de même il suffit d'une circonstance inattendue, d'un témoignage d'admiration et d'enthousiasme pour réveiller en lui le feu sacré d'où était sorti son premier volume de vers.

Péhant avait déposé sur un rayon de la Bibliothèque de Nantes, parmi cent autres volumes de poésies, son livre de *Sonnets*, revu et corrigé par lui d'une main sévère (1). Un jour, c'était en 1867, un poète de ses amis qui ne se doutait pas de son œuvre vient à passer devant ce rayon. Il s'arrête, s'amuse à regarder les titres des volumes et les noms d'auteurs, et tout à coup pousse un cri de stupéfaction. Il avait mis la main sur les *Sonnets* de Péhant. Il prend le livre, l'emporte sans rien dire et se délecte si bien à sa lecture, qu'il le passe à un autre poète de la ville encore plus ignorant que lui des commencements littéraires de Péhant. Que fait celui-ci? il prend sa plume qui est très fine, très délicate, et dans une étude sommaire, empreinte d'une pieuse et cordiale sympathie, il apprend au lecteur de la *Revue de Bretagne et de Vendée* qu'un poète était né en 1835 dont personne ne soupçonnait l'existence (2). Le plus surpris, ce ne fut pas le lecteur, ce fut Péhant. De se voir ainsi découvert et présenté à un public où il ne comptait que des amis dont beaucoup de lettrés, il éprouva une de ces émotions violentes et douces qui renouvellent le sang en une minute. Et voilà que la sève poétique qu'il croyait morte en lui remonte soudain de son cœur à sa tête, et que le vers se met à jaillir sous sa plume comme l'eau d'une source naturelle. Tant il est vrai que, selon l'expression de Musset, il existe chez les trois quarts des hommes.

Un poète endormi toujours jeune et vivant.

Jamais renouveau poétique ne fut plus éclatant et ne donna autant de fleurs. Je voudrais ajouter : et de plus

(1) Sur les 114 sonnets dont se compose ce recueil, il y en a peu qui n'aient subi quelque retouche. Quelques-uns, comme le sonnet *A un Papillon* a été refait en entier.

(2) *Revue de Bretagne et de Vendée* de juillet 1867, *Emile Péhant*, par Joseph Rousse.

belles. Par malheur la sève d'arrière saison et les fleurs d'automne n'ont ni la force, ni la fraîcheur, ni la durée de celles du printemps. On ne laisse pas impunément sa lyre suspendue trente ans à la muraille. Quand, après ce délai, l'idée vous prend de la raccorder, ou bien ce sont les cordes détendues qui vous refusent le service, ou bien ce sont les mains alourdies qui ont perdu le doigté. Il est vrai que la question d'art fut toujours secondaire pour Péhant, et que le genre de poésie qu'il allait adopter n'a pas sous ce rapport les mêmes exigences que l'ode et le sonnet.

IV

Pour tenter de renouveler la *chanson de geste* à la fin du XIX[e] siècle, il fallait être, comme Péhant l'avouait lui-même, « de cette vieille race celtique que rien n'effraie, que rien ne décourage, dès qu'elle a devant elle un noble but. » Il fallait surtout ne pas compter sur le succès. D'abord, quand on vit à l'écart de toutes les écoles au fond d'une ville de province, si grande soit-elle, on n'a pas beaucoup de chance de le trouver, fût-ce avec un chef-d'œuvre ; ensuite la poésie française, depuis qu'elle est sortie de l'enfance, n'a jamais pu digérer les gros morceaux. C'est une grande dame, dont l'estomac délicat et difficile a toujours recherché les choses légères : lais, virelais, ballades, villanelles, rondeaux, odes, sonnets, élégies et autres crèmes plus ou moins fouettées. Autant en emporte le vent, disent les philosophes ; sans doute, mais chaque pays a ses chansons. Nous admirons les grandes épopées chez nos voisins. Nous nous découvrons jusqu'à terre devant le génie d'un Tasse, d'un Arioste, d'un Milton, d'un Camoëns, et chez nous, tout ce qui ressemble à un roman en vers a le privilège de nous effrayer. Il n'y a guère que *Jocelyn* à qui nous pardonnions ses longueurs, parce que *Jocelyn* n'est en somme qu'un long

chant d'amour, encore sautons-nous à pieds joints pardessus les descriptions qui, pourtant, sont admirables. C'est pour cela, je suppose, que Victor Hugo, qui avait la tête épique, ne nous a donné dans la *Légende des Siècles* que des fragments d'épopée, dont quelques-uns, comme *Aymerillot* et le *Petit Roi de Galice*, sont empruntés à nos vieilles *chansons de geste*. Qui oserait lui donner tort? Il faut être de son temps quand on veut être entendu. Or la *chanson de geste* serait aujourd'hui un anachronisme. Je regrette qu'Emile Péhant ne l'ait pas senti. Chaque époque de notre histoire a eu sa formule littéraire. Le moyen âge, avant de connaître les grandes chroniques, s'amusa du récit des légendes héroïques ou merveilleuses et se contenta de romans rimés qui formaient le fond, assez pauvre d'ailleurs, du cycle carlovingien et du cycle breton. C'était le temps où les chevaliers avaient l'âme naïve et fleurie comme un vitrail d'église, comme une page de missel. Ils n'avaient que deux passions : l'amour et la guerre ; on pourrait même les réduire à une seule, puisqu'ils se battaient le plus souvent pour les beaux yeux de leur dame. Rien de plus naturel qu'ils aient charmé leurs loisirs avec les récits de leurs prouesses et des romans de chevalerie tels que le *Voyage de Charlemagne à Jérusalem et Constantinople*, *Berthe aux grands pieds*, *Renaut de Montauban*, *Huon de Bordeaux*, *Girart de Viane*, etc. Mais à mesure que le peuple entre en scène et se dégage, à mesure que la notion de l'idée de patrie devient plus claire et plus puissante, et que les Etats se forment, la chronique prend dans les récits la place de la légende, en attendant que l'histoire prenne elle-même la place de la chronique. Et c'est fini des chansons de geste. Il n'y a plus guère que celles du cycle breton qui résistent et dont l'écho se prolonge jusqu'à nous, parce qu'elles sont symboliques et mystiques et que de tout temps l'âme française a été attirée par le mystère et le symbole. Et voilà pourquoi la chanson de geste fleurit surtout aux XIe et XIIe siècles et pourquoi la fin du moyen âge n'a produit, en fait d'épopée digne de ce nom, que le *Combat des Trente* qui, soit dit en passant, n'est même pas d'un chanteur de Bretagne.

A quelle raison donc Emile Péhant cédait-il en choisissant cette forme plutôt qu'une autre, quand sa manière de peindre sans couleurs, quand son style ferme et vigoureux, mais ennemi de la métaphore et de l'image, aurait dû, semble-t-il, l'en dissuader? C'est que Péhant s'étant proposé de traiter un sujet du moyen âge, il lui parut qu'il ne pourrait s'acquitter convenablement de cette tâche que sous une forme intermédiaire entre le drame et l'épopée. Car il ne voulait faire ni l'un ni l'autre. C'étaient même les deux écueils qu'il voulait éviter, en s'efforçant de faire revivre les personnages « dans leur caractère plutôt que dans leur costume, dans leurs sentiments et leurs aspirations plus encore que dans leurs actions réelles. » Reste à savoir s'il y a réussi. Pour ma part, j'estime que sa chanson de geste a, malgré tout, l'allure et le ton du drame historique. J'ajoute qu'étant donnée l'âme de l'auteur, il ne pouvait en être autrement.

Cette âme, en effet, qui n'était ni lyrique ni épique, s'était formée tout naturellement dans le milieu historique et parmi les grands souvenirs où Péhant avait passé son enfance et sa jeunesse, où il vivait depuis trente années. L'histoire de la Bretagne dont le poète avait nourri son âge mûr lui avait fait à son insu une âme d'historien qui n'attendait qu'une occasion pour se produire. Quand Michelet vint à Nantes, après le coup d'Etat, pour étudier les origines de la guerre de Vendée, il anima cette âme de son souffle, il lui donna des ailes et aussi le culte, la passion du moyen âge que personne n'a compris et chanté comme lui. La Muse fit le reste.

« Ma tâche, écrivait Péhant dans l'avant-propos de *Jeanne de Belleville*, est de retracer de ma vieille Bretagne, à l'époque la plus splendide de sa glorieuse histoire, un tableau complet, auquel la vie du connétable Olivier de Clisson servira de cadre... Il ne faudra pas à l'auteur de grands efforts d'imagination pour voir se dessiner dans son cerveau et se mouvoir dans son œuvre des héros que lui eussent enviés Tasse et Camoëns, et toute la phalange des poètes qui ont demandé leur inspiration à l'histoire. Quels noms éblouissants! Parmi les hommes, Du Guesclin, les trois Clisson, Beaumanoir, les deux Montfort, Charles

de Blois, Gautier de Mauny, Jean Chandos, Pierre de Craon, Louis d'Espagne! Et sur l'arrière-plan, Edouard III, le Prince Noir, Philippe de Valois, Jean le Bon, Charles le Mauvais et Charles V le Sage, et Charles VI l'Insensé. Et parmi les femmes, Jeanne de Penthièvre, Jeanne la Flamme, Jeanne de Belleville, Marguerite de Clisson ! Toutes les nuances, toutes les couleurs!

« Les actes valent les personnes ; à chaque pas, des événements si grandioses, si merveilleux, si émouvants, que nos romanciers les plus hardis n'oseraient les inventer.

« L'histoire que nous racontons aujourd'hui au public lui donnera l'idée des trésors de poésie qu'offrirait à une main plus forte ou plus expérimentée cette riche mine historique jusqu'à présent laissée en oubli... »

Le sujet choisi, quand il en eut fait le tour, il voulut écrire sa chanson de geste d'une seule haleine. Il possédait à la porte de Nantes une petite maison de campagne d'où la vue s'étend sur l'Erdre et sur les arbres de la Haute-Forêt, où Michelet était venu chercher un refuge en 1852 (1). Il s'y enferma pendant l'été de 1868, et tel était son enthousiasme, telle son ardeur poétique, qu'il lui arrivait d'écrire jusqu'à six cents vers dans une journée. *Jeanne de Bellevile*, qui n'en contient pas moins de huit mille, fut ainsi composée presque tout d'une traite. Et ce n'était que le premier des sept poèmes que Péhant avait entrepris à la gloire de la Bretagne. Encore une fois il fallait être de race celtique pour oser s'attaquer, à cinquante ans, — après trente ans de silence, — à une œuvre pareille. Disons tout de suite que les deux volumes de *Jeanne de Belleville* sont tout à fait remarquables, en dépit des négligences de la versification dont s'accusait l'auteur lui-même, et qu'il com-

(1) Béranger écrivait le 15 juin 1852 à M. et Mme Cauchois-Lemaire : « ... Michelet et sa femme ont quitté Paris avant-hier pour aller vivre d'économies dans les environs de Nantes. Vu les charges nombreuses et coûteuses qu'ils ont, je crains qu'ils n'aient beaucoup de peine à se tirer d'embarras... » (Lettre inédite.)

Michelet resta environ deux ans à Nantes. C'est là qu'il a écrit l'*Oiseau* et les pages superbes de son *Histoire de la Révolution* qui ont trait à la guerre de Vendée.

parait très judicieusement aux bavures d'une fonte trop hâtive.

Ce premier poème est consacré à l'*Enfance du Connétable* (Olivier de Clisson) sous la tutelle de son héroïque mère *Jeanne de Belleville*. Olivier de Clisson, invité par le roi avec d'autres seigneurs bretons, s'est rendu à Paris pour prendre part à un tournoi donné en l'honneur du mariage de Philippe duc d'Orléans, second fils du prince Philippe de Valois. Au sortir du tournoi où il a fait maintes prouesses, « il fut pris, dit Froissart, et mis en prison au Châtelet de Paris. » Il était accusé de s'être allié, par *foi baillée*, au roi d'Angleterre Edouard III, ennemi du roi de France. Historiquement, la trahison n'est rien moins que prouvée; le poète avait le droit de supposer l'innocence du père de son héros.

Innocent ou coupable, Clisson, victime d'un guet-apens royal, fut décapité à Paris : son corps fut pendu aux fourches de Montfaucon et sa tête, portée à Nantes, fut exposée au bout d'une lance sur une des tours de la ville.

Jeanne de Belleville conduisit ses fils sous les murs de cette tour : « Voilà, leur dit-elle, la tête de votre père! Jurez avec moi de le venger! » Et élevant vers le ciel les mains des deux orphelins, elle leur fit prononcer ce serment. L'aîné de ces enfants avait sept ans; c'était Olivier de Clisson, futur connétable de France.

Cachée jusque-là dans la vie de famille, étrangère aux luttes des partis, Jeanne de Belleville, à partir de ce moment, ne respire plus que la vengeance. Accompagnée de son fils Olivier, elle enlève successivement six châteaux forts du parti de Charles de Blois et de la France et passe leurs garnisons au fil de l'épée. Traquée sur terre, elle équipe un vaisseau, coule bas les navires français qu'elle rencontre et dévaste les côtes. Après la perte de son navire, errant six jours dans une chaloupe avec ses deux enfants et trois serviteurs fidèles, elle vit son plus jeune fils mourir de faim entre ses bras. Elle aborda enfin au port de Morlaix, qui tenait pour le parti de Montfort; elle y trouve un appui dans Jeanne de Flandre, veuve comme elle, et qui défendait avec une constance héroïque les droits de son fils Jean de Montfort.

Tel est le sujet de *Jeanne de Belleville*. Victor de Laprade, qui fut un des premiers à saluer ce livre, va nous dire quel parti le poète en a tiré (1).

(1) Pour donner au lecteur une idée de la langue sobre et forte de ce poème, j'en extrais le passage que voici et qui a trait à la dégradation publique de Clisson. Il a pour titre : *Un ouragan*.

Le héraut a sonné par trois fois de sa trompe,
Puis, marchant lentement vers le pal abhorré,
Où pend, la pointe en haut, l'écu déshonoré,
Remet la pointe en bas, puis à deux bras l'enlève
Et, faisant un effort, sur sa tête l'élève.

Cet écu, qu'aux combats portait le chevalier,
Serait pour le héraut un trop lourd bouclier,
Car ses deux mains ont peine à le soutenir seules.
Le grand lion d'argent s'y dresse au champ de gueules,
De triomphe et d'orgueil tout palpitant encor,
Langue ardente, ongle aigu, le front couronné d'or.
Le soleil sur l'écu reluit, comme un symbole,
Et de sa gloire antique on croit voir l'auréole.
Le héraut crie à tous : « Peuple loyal et bon,
Cet écu, c'est celui d'un chevalier félon,
C'est l'ecu d'un baron lâche et traître à son maître.
Puisse être châtié comme lui chaque traître! »
Alors, faisant le tour du sinistre échafaud
Et ployant sous le poids de l'écu qu'il tient haut,
A tous les spectateurs lentement il le montre.

Tout à coup il pâlit. C'est que son œil rencontre,
Immobile et fixé sur lui, l'ardent regard
Du condamné, qui s'est redressé tout hagard.
Bien qu'il soit désarmé, cet homme-là vous glace :
En lui tout est colère, en lui tout est menace.
Dans sa haute stature il se tient là debout ;
La sueur de son front vous dit que son sang bout ;
Ses cheveux tout mouillés se dressent sur sa tête,
De sa gorge s'exhale un souffle de tempête;
Sous ces sourcils froncés ses yeux sont pleins d'éclairs
Et l'ongle de ses poings s'enfonce dans les chairs.

Un indicible effroi plane sur l'assemblée;
Jusqu'en ses profondeurs l'âme se sent troublée :
Il semble qu'ont ait vu se dresser un géant
Dont un geste pourrait vous plonger au néant.
Immobile de peur, le héraut qui frissonne;
Laisse glisser l'écu, qui lugubrement sonne.
Clisson a fait un pas : le héraut terrassé
Tombe à genoux, de crainte et de respect glacé.
Il se traîne à ses pieds, mains jointes, tête basse,
Et sa voix, s'il l'osait, lui demanderait grâce.
C'est qu'il a reconnu sur le front de ce preux
Toute la majesté de ses vaillants aieux...

Et le spectacle est beau de voir, sur cette estrade
Le dégradé courbant celui qui le dégrade.

Sur les juges alors le sombre condamné
Fixe ses yeux brûlants, et leur chef consterné,
Le cœur gros des terreurs que son front dissimule,
Crie au hérault : « Poltron, répète la formule.
Cet homme à moitié nu peut-il te faire peur?
Ne sais-tu pas qu'il est lâche autant que trompeur? »

Le patient bondit sous le trait qui le blesse ;
« Pardonnez-moi, mon Dieu, d'oublier ma promesse.
J'ai besoin de crier... Cet homme en a menti! »
Ce cri dans tous les cœurs terrible a retenti.
Les regards anxieux attendent une lutte
Et pour un siècle entier compte chaque minute.

« Il a divisé ces événements en six grandes périodes, en six parties subdivisées elles-mêmes en chapitres, tableaux, chants ou rapsodies, à la façon de nos vieilles chansons de geste. Rappelons ici que dans *Légende des Siècles*, Victor Hugo avait déjà remis en honneur la manière de nos épopées carlovingiennes et leur avait fait plusieurs emprunts qui ne sont pas les moins belles pages de son livre, sans dépasser toutefois l'original. M. Emile Péhant, dans un sujet entièrement neuf, n'avait d'autre emprunt à faire que celui de la méthode épique, et il a appliqué cette méthode avec simplicité et avec vigueur. Il a fait très sagement le contraire de ce qu'avait voulu M. Quinet dans son *Napoléon*, le contraire aussi de ce qu'ont essayé tous les auteurs de *Philippéide* et de *Franciade* : il a banni le lyrisme exubérant et s'est attaché au récit. Il a rejeté bien loin le merveilleux, les allégories, les épisodes sans vraisemblance; il a composé son poème comme une chronique, en s'écartant le moins possible de l'histoire; il a demandé la poésie aux faits eux-mêmes, à la peinture des caractères et des émotions, à ces deux sources éternelles de l'épopée: les événements vrais et le cœur humain. Il n'y a pas d'aventures imaginaires dans son poème, et c'est une supériorité qu'il conserve sur les romanciers historiques. Il reste ainsi plus conforme à la dignité de la poésie et à la loi de l'épopée. Son livre pourrait tenir lieu d'une chronique comme les anciens poèmes ont longtemps tenu lieu d'histoire.

« L'art du poète, et il est très grand, c'est d'avoir développé l'élément dramatique de chaque situation, d'avoir introduit dans son récit la peinture des lieux, des mœurs,

Les juges sont tout près d'appeler le bourreau,
Pour leur venir en aide à dompter ce taureau;
Leur chef surtout, tachant l'effroi de ridicule,
Se rejette en arriere et malgré lui recule.

Le héraut, qu'il menace et qui craint son courroux,
Veut en vain se lever... il reste a deux genoux
Eperdu, fasciné, tremblant, ployant la tête,
Il laisse sur son front passer cette tempête.

Tous sont pétrifiés, jusqu'au dernier archer;
Clisson eût voulu fuir, nul n'eût pu l'empêcher;
Mais ce grand cœur n'en eut pas même la pensée;
Sa mort l'occupe moins que sa gloire offensée.

Ce sont là de très beaux vers, et je suis sûr que si Alfred de Vigny avait pu les lire, il eût applaudi des deux mains à l'éloge que Victor de Laprade fit de *Jeanne de Belleville*.

et tous les détails ressortant de l'action qui pouvaient animer les portraits de ses personnages. De cette façon, il a été à la fois historique et poétique, et c'est la loi de l'épopée, quelle que soit sa forme (1). »

Sous la plume autorisée du chantre de *Pernette*, cette critique louangeuse de *Jeanne de Belleville* ne pouvait que donner du courage à son auteur. Ce ne furent pas, d'ailleurs, les seuls compliments que lui valut ce poème. Tout ce qu'il y avait de poètes en France se leva pour l'en féliciter, à commencer par ceux de sa génération qui le croyaient mort depuis longtemps. Antony Deschamps (2) lui cria bravo de son lit de souffrance; Sainte-Beuve, qui n'avait point oublié son volume de *Sonnets*, après s'être excusé de n'en avoir rien dit, lui manifesta son contentement de le savoir encore debout et tout prêt à recommencer. Victor Hugo, de son rocher de Pathmos, je veux dire de Guernesey, lui envoya le billet que voici :

« *H. H., 11 décembre 1863.*

« Heureusement pour vous, monsieur, vous vous êtes trompé en vous vantant d'avoir dans votre poème supprimé la *métaphore*. La métaphore, c'est-à-dire l'image, est la couleur, de même que l'antithèse est le clair-obscur. Homère n'est pas possible sans l'image, ni Shakespeare sans l'antithèse. Essayez d'ôter le clair-obscur à Rembrandt! Vous êtes un peintre, monsieur, tant pis si cela vous fâche, et vos belles pages, nombreuses dans votre noble poème, ont toutes les vraies qualités du style, la métaphore comme l'antithèse, la couleur comme le clair-obscur. Votre drame n'en est que plus vivant, votre pensée n'en est que plus robuste; le lecteur est toujours charmé et souvent conquis. Je félicite votre poème d'être infidèle à votre préface, et je vous envoie mon cordial applaudissement.

« VICTOR HUGO (3). »

(1) Cf. *Le Correspondant* du 25 mai 1869.
(2) Antony Deschamps, qui naquit à Paris le 12 mars 1800, est mort à Passy en 1869.
(3) Lettre inédite.

Mais c'est encore l'article de Victor de Laprade qui mit le plus de joie dans le cœur désenchanté d'Emile Péhant. Il lui sembla qu'à travers les compliments du poète de *Pernette* il entendait la voix d'Alfred de Vigny, son ancien maître, car il savait que de Laprade était, lui aussi, le fils de l'âme et de la pensée du chantre d'*Eloa*, que lorsqu'il s'était porté à l'Académie française, en 1842, il avait blâmé publiquement cette assemblée de lui avoir infligé deux échecs successifs (1), et que lorsqu'il avait été destitué,

(1) Victor de Laprade fit à ce sujet deux articles dans la *Revue du Lyonnais* (t. XV, 1842). Je les reproduis ici pour montrer en quelle estime le poète de *Psyché* tenait le poète d'*Eloa* :

« Avec M. Pasquier se présentait encore un homme qui a donné à la littérature française *Chatterton*, *Stello*, *Cinq-Mars*, *Servitude et Grandeur militaires*; qui, l'héritier le plus direct de André Chénier, a inauguré la poésie moderne avant Victor Hugo, en même temps que Lamartine; qui a fait *Eloa*, *Moïse*, *Dolorida*, le *Déluge;* un homme dont le noble caractère est aussi connu que le talent. Eh bien! M. de Vigny a eu huit voix. Mais M. le chancelier a-t-il au moins écrit une histoire quelconque, comme M. de Saint-Aulaire ou un pamphlet de trente pages comme M. Molé? Non, tous les titres littéraires de M. Pasquier, ce sont les interrogatoires de Fieschi, d'Alibaud et de Darmès et les harangues officielles du 1er mai.

« Il est, dit-on, de tradition à l'Académie française d'accorder quelques fauteuils aux grands seigneurs; c'est en qualité de gentilhomme que siégera M. Pasquier... Mais si l'Académie veut blasonner ses fauteuils, elle aurait pu trouver de plus fières armoiries! Les alérions de Montmorency ou les macles de Rohan feraient, ce me semble, meilleure figure que la perruque rousse de M. le chancelier. Est-ce l'éloquence que l'Académie distingue en sa personne? Mais naguère on a repoussé la candidature de M. Berryer. C'est donc le savoir-faire politique; mais en hommes politiques de toutes valeurs, l'Académie est riche déjà dans une effrayante proportion. N'a-t-elle pas M. Molé, le ministre, M. de Saint-Aulaire, le diplomate; M. Dupin, l'avocat qui écrit en si beau français, et M. Thiers et M. Mignet, et M. Guizot et M. de Tocqueville, et d'autres? Eh! Messieurs les politiques, à quoi sert donc votre section des sciences morales nouvellement restaurée sous les auspices de M. de Talleyrand? Certes, si Victor Hugo ou Alfred de Vigny, ou Béranger frappaient à la porte de ce sanctuaire, vous vous récrieriez très fort sur les prétentions de la poésie; n'ayez peur, elle n'ira pas vous troubler; gardez vos Dupin, vos Molé et vos Pasquier, mais n'interdisez pas l'Académie française à Alfred de Vigny et à Béranger. »

Quelques mois plus tard, M. Patin ayant été élu de préférence à Alfred de Vigny, Victor de Laprade reprit la plume et fit observer à l'Académie qu'il serait peut-être convenable de faire passer les écrivains originaux avant les commentateurs, les poètes avant les critiques. « Virgile, Horace et Lucrèce, disait-il, ont écrit sans M. Patin, et il n'est pas prouvé que M. Patin eût écrit sans Horace et sans Virgile. Est-ce donc une hérésie de croire que l'Académie française

en 1861, Vigny, malade, avait eu un mouvement de colère contre le ministre et contre le souverain, « qui ne permettaient pas à un poète d'exprimer des idées aussi justes : aussi hautes que celles qui remplissaient ces belles pièces : *Pro aris et focis*, *Jeunes Fous et Jeunes sages*, *Une Statue à Machiavel*, *les Muses d'Etat* (1). » Et à partir du jour où Victor de Laprade eut fait sur Péhant l'article qu'on vient de lire, — encore en ai-je passé la fin, qui était beaucoup plus louangeuse, — il s'établit entre ces deux nobles esprits, qui au point de vue politique n'avaient de commun que la haine de l'empire, une correspondance et des relations d'autant plus touchantes que, ne s'étant pas encore vus, ils étaient condamnés à ne jamais se voir.

Voici l'une des premières lettres de Péhant :

Nantes, 26 mai 1869.

« Cher et illustre ami,

« Le brave Grimaud (2), qui m'a donné tout son cœur, s'est empressé de m'apporter ce matin le *Correspondant* qu'il venait de recevoir et où il n'avait pris que le temps de lire votre dernière page. J'ai en toute hâte appelé ma femme et ma fille, avec qui j'ai l'habitude de partager mes bonheurs, et nous avons lu ensemble et à haute voix, avec une émotion que je ne saurais vous peindre, l'admirable article que vous avez consacré à *Jeanne de Belleville*.

est destinée un peu plus à la poésie française qu'à la poésie latine, et qu'en faveur d'Alfred de Vigny et de Béranger ou de Sainte-Beuve, l'Académie pourrait bien surseoir quelques instants aux docteurs en Sorbonne ? Mais l'Académie aime à dérouter toutes les prévisions, elle fait étudier les comédies d'Alexandre Duval par le mystique Ballanche et confie au vaudevilliste Ancelot l'éloge du philosophe Bonald. En prenant place chez elle, Victor Hugo se met sous l'invocation de Malesherbes, et cherche à donner pour étui à sa lyre un portefeuille de ministre; nous y verrons sans doute M. Pasquier secouant de sa simarre les *Feuilles d'Automne*. »

(1) Les *Muses d'Etat* de Victor de Laprade qui brouillèrent à tout jamais le poète lyonnais avec Sainte-Beuve rappelaient les *Sonnets d'Etat* de Ronsard.

(2) Emile Grimaud, poète vendéen et imprimeur nantais, mort en 1901.

Puissent nos bénédictions et nos larmes vous tenir lieu de récompense ! Vous avez rendu à ma famille la joie et l'espoir. Quant au sentiment d'orgueil dont je me suis senti pénétré, Dieu me le pardonnera sans doute, car il ne s'y mêlait aucune des fumées de l'amour-propre : ma fierté avait pour unique cause la sympathie dont m'honorait une âme comme la vôtre. Si quand je m'enthousiasmais avec Grimaud aux admirables vers de *Pernette*, quelqu'un m'eût fait entrevoir comme possible de devenir un jour l'ami, l'ami publiquement avoué, de l'auteur d'un pareil chef-d'œuvre, moi qui ai le respect ou plutôt le culte des grands hommes, je n'aurais jamais osé croire à une aussi haute faveur du ciel.

« Et pourtant cette amitié inespérée, cette généreuse sympathie qui semble oublier les distances de position et de talent, elle se manifeste et déborde à chaque ligne de votre article. Aussi me suis-je juré de faire désormais tous mes efforts pour ne pas me montrer trop indigne du témoignage que vous avez bien voulu rendre de moi au public, à l'académie, à Autran, à Saint-René Taillandier. Loin de moi ces lâches découragements sous lesquels se déguisaient peut-être de coupables intérêts et où ma paresse était heureuse de trouver un refuge. Mes écrasantes occupations de fabricant de catalogues vont lundi et mardi prochains me laisser deux journées libres, et j'ai promis à Grimaud de lui porter mercredi matin les cent cinquante à deux cents premiers vers de ma *Jeanne la Flamme*. En voyant un dédaigneux silence s'épaissir autour de mon premier poème, j'en étais venu à n'attribuer qu'à la complaisance ou même à la pitié les quelques encouragements que j'avais reçus. Aujourd'hui, croyez-le bien, je ne m'abuse pas plus qu'hier sur certaines défectuosités de mon drame épique ; mais je serais injuste envers vous si je ne lui reconnaissais pas quelque peu de vitalité et de valeur. La bonté naturelle de votre cœur et le désir de venir en aide à un ami en souffrance ont évidemment doublé votre indulgence, mais Victor de Laprade a vis-à-vis du public et de la postérité une responsabilité trop grande pour pousser l'indulgence jusqu'à se faire le parrain d'une œuvre dépourvue de toutes qualités de

pensée ou de style. Je vais donc reprendre avec confiance ma *chanson de geste* et la poursuivre, sans interruption volontaire, aussi loin que Dieu m'accordera de la conduire... (1). »

A cette lettre qui nous donne la mesure de l'homme modeste et doutant de lui-même que fut toute sa vie Emile Péhant, Victor de Laprade s'empressa de répondre comme suit :

« Cher poète et ami,

« Vous me donnez par ces quelques lignes plus que je n'ai jamais reçu d'aucun de mes écrits, la certitude d'avoir réjoui et encouragé un noble cœur, un grand talent, et d'avoir conquis une bonne amitié. J'ai dit ce que je pensais et rien de plus. Si j'avais vu trop en beau votre poème, c'est qu'involontairement je l'aurais jugé avec cette complaisance naturelle qu'on a pour ses propres œuvres, pour ses propres idées, pour sa propre histoire. Nous sommes de la même génération, nous avons traversé les mêmes courants, nous sommes tous les deux des âmes sincères, fidèles à leurs premiers cultes, aimant la poésie pour elle-même. Après trente ans, nous nous retrouvons le même cœur que nous avions à nos débuts, et nous nous reconnaissons sans nous être vus jamais l'un et l'autre, parce que nous sommes restés tous les deux ce que nous étions dans notre jeunesse. Comme je serais heureux si je pouvais contribuer à vous donner un peu de l'espoir et de l'élan nécessaire à la poursuite de votre œuvre ! Nous sommes déjà bien vieux pour de si grandes entreprises, mais je crois que les honnêtes gens conservent plus longtemps que les autres ce que Dieu leur a donné de talent. Les talents boursouflés, faux, qui se mentent à eux-mêmes avant de mentir au public, qui ont été surfaits par les circonstances ou par des ruses de métier, qui résident dans le tempérament et non pas dans l'âme, ceux-là ne survivent pas à la jeunesse, mais je crois que les gens de cœur restent poètes jusqu'au dernier souffle, et Dieu nous

(1) Lettre inédite.

fera cette grâce. Il est bien vrai que j'ai rêvé toute ma vie une Jeanne d'Arc (1) : j'ai pour ce héros, pour cette sainte, une adoration qui se compose de tout ce qu'il y a de plus profond dans mes meilleurs sentiments. Après l'Evangile, son histoire me paraît la plus belle et la plus étonnante des histoires. C'est le sujet français par excellence, et c'est un sujet que sa grandeur même rend impossible (2). La poésie ne peut rien ajouter à la beauté de la simple chronique. Toutes les paroles de Jeanne sont sublimes et parachevées comme un verset de l'Evangile. J'ai eu souvent des remords de mes *Poèmes évangéliques*, et c'est, je crois, le plus faible de mes livres. Je n'aurais pas osé l'entreprendre à trente ans. Et cependant ce n'est pas une vie du Christ, ni une traduction des évangélistes que j'ai voulu faire, c'est simplement un recueil de réflexions et de prières sur quelques-uns de ses actes et de ses discours, comme on en fait régulièrement en prose; à l'histoire de Jeanne d'Arc on ne peut rien ajouter et rien ôter. Plus j'y pense, plus je suis terrifié sans cesser d'être attiré. Si je cède jamais, ce sera par le sentiment d'une sorte de devoir, comme celui de confesser sa religion. Si je tente une Jeanne d'Arc, je sens que je l'achèverai : si je ne la fais pas, j'aurai du remords. Et puis, pour quels lecteurs écrivons-nous ? pour cette foule qui n'élit que des chambellans, ou ceux de César ou ceux de la populace. Je suis comme vous, bien triste des symptômes que font éclater les élections. Combien y a-t-il en France d'amis de la liberté? Aussi peu que d'amis de la poésie; c'est le cas de se donner plus étroitement la main.

« A vous de cœur,

« V. DE LAPRADE. »

Cependant l'année terrible est arrivée. Elle a commencé par la constitution du ministère Ollivier, bientôt suivi du

(1) A la fin de sa lettre, Péhant lui avait dit : « Je tiens de Grimaud que vous avez songé bien des fois à prendre Jeanne d'Arc pour héroïne d'une chanson de geste. Puissiez-vous donner suite à cette inspiration qui, comme celles de la bergère de Domrémy, vous vient directement du ciel! »

(2) « Elle est toujours vierge, et les poètes l'ont toujours manquée », dit Vigny dans son *Journal* (p. 179).

plébiscite. Beaucoup de bons esprits qui, hier encore, combattaient dans l'opposition, ont désarmé, séduits par les promesses de l'empire libéral. Victor de Laprade, à qui l'on a offert un rectorat pour le dédommager de la perte de sa chaire, le poète des *Muses d'Etat* hésite, craignant qu'on ne prenne son acceptation pour un signe de ralliement. C'est alors que Péhant qui connaît tous ses scrupules lui donne le conseil de les mettre sous ses pieds.

Nantes, le 3 avril 1870.

« Cher et illustre ami,

« Je viens de lire au *Journal des Débats* votre nomination définitive au rectorat de Grenoble. Celui de Lyon nous allait mieux, à Grimaud et à moi, mais ce n'est sans doute qu'une espérance ajournée. Dans tous les cas, c'est pour moi une bien douce satisfaction de savoir que l'un des hommes que j'admire le plus et que j'aime le mieux n'aura plus désormais à se préoccuper des soucis de la vie matérielle et pourra nous donner enfin toute la mesure de son génie.... Dans votre nomination il n'y a pas eu de faveur ; ce n'est que la simple réparation d'une odieuse iniquité. Depuis le 2 janvier nous avons, Grimaud et moi, examiné bien souvent et sous toutes les faces la question de votre rentrée dans l'Université, et nous sommes toujours arrivés à cette conclusion que l'acceptation par vous des offres qui ne pouvaient manquer de vous être faites n'était pas seulement un droit mais un devoir. S'il est un principe que les honnêtes gens de tous les partis doivent tenir à placer au-dessus de toute discussion, c'est que les services professionnels étrangers à la politique constituent pour ceux qui les ont loyalement rendus au pays des titres inattaquables et absolument indépendants des personnages auxquels les hasards des révolutions politiques en attribuent l'appréciation et la rétribution. Votre conscience, mon cher de Laprade, a dû déjà dissiper tous vos scrupules; mais je me crois le droit d'y ajouter le témoignage de la mienne. Je suis un vieux républicain et je n'ai jamais caché mon opinion que lorsque cette opinion distri-

buait des places. Depuis, c'est-à-dire à partir du 10 décembre 1848, je n'ai jamais mis les pieds dans les salons d'un homme du pouvoir ; je vous déclare, en outre, que l'avènement et les actes du ministère Ollivier ne me réconcilieront pas avec l'empire ; mais mon austérité de principes et de conduite ne m'empêchera jamais de proclamer qu'un avancement légitime ne saurait, d'où qu'il vienne, constituer un stigmate ni un lien de servitude. C'est cette conviction qui m'a fait entrer après coup et sans trop de résistance dans la conspiration que ce cher Grimaud avait ourdie à mon insu. J'accepterai mais je ne demanderai pas, et encore est-il bien entendu, n'est-ce pas ? que mon acceptation ne me coûtera aucun sacrifice d'opinion. Au cas contraire, ou encore si les obstacles sont trop nombreux ou trop difficiles, renoncez, je vous prie, mon cher protecteur, à toute insistance auprès de M. Saint-René Taillandier. Ma reconnaissance et mon affection pour vous n'en seront en rien diminuées, soyez-en bien sûr. J'ajouterai même que cet échec me causerait peu de regrets. J'ai eu dans ma vie et j'ai malheureusement encore à supporter des souffrances autrement sérieuses et autrement cuisantes que des blessures d'amour-propre ; et sans faire sottement le dédaigneux, je vous avouerai que ce bout de ruban, dont l'assurance réjouit mes amis plus que moi-même, n'enlèvera pas, si je l'obtiens jamais, grâce à votre appui, un seul atome du poids qui m'oppresse le cœur et l'esprit.

« Votre bien dévoué

« EMILE PÉHANT (1). »

Certes, si quelque chose était capable de vaincre la résistance de Victor de Laprade, c'était bien cette lettre si sensée et si noble. Pourtant le poète lyonnais hésitait de plus en plus à se rendre.

« Cher poète et ami, écrivait-il de Paris à Emile Péhant, le 11 avril 1870, je suis vivement touché de votre lettre et de votre sollicitude d'homme d'honneur pour les scrupules de conscience qui m'inquiètent depuis deux mois et qui se

(1) Lettre inédite.

ravivent en ce moment plus que jamais. Le plébiscite remet tout en question. Le retour au césarisme redevient possible. Et puisque j'ai eu le bonheur d'être expulsé par le césarisme, je ne veux pas rentrer avec lui. Si cette affaire de rectorat n'était presque faite et surtout si elle n'avait pas été commencée par le plus excellent et le plus dévoué des amis, M. Saint-René Taillandier, je crois que je déclarerais de suite que j'y renonce, mais je suis contraint de laisser aller les choses, je verrai plus tard ce que ma dignité me conseillera. L'élection d'Ollivier à l'Académie complique encore la question. Ceux qui ne connaissent pas nos bonnes relations antérieures et notre commune affection pour Lamartine qui lui avait envoyé ma voix, pourront croire que mon vote à l'Académie a été influencé par une ambition.

« Je retombe donc dans la plus grande perplexité. Je pars aujourd'hui pour Lyon. J'y resterai jusqu'à la réception d'Auguste Barbier dont je suis parrain. Je vous ai adressé hier mon *Harmodius;* on ne dira pas au moins que ma poésie se tourne du côté de César; ce poème n'est pas un placet. Taillandier est admirablement disposé pour vous tous et pour moi, et nous avons causé ensemble de *Jeanne de Belleville*.

« Dieu vous donne santé, bonheur et poésie.

« Je vous serre la main de tout cœur.

« V. de Laprade (1) »

Quelques semaines plus tard, Emile Péhant lui écrivait de nouveau à ce sujet :

Nantes, le 2 juin 1870

« Mon grand et bien aimé poète,

« ... D'après la lettre que vous avez écrite à Grimaud et qu'il vient de me communiquer, il paraît que votre fierté d'honnête homme ne se trouve pas suffisamment sauvegardée : tout rapprochement avec le césarisme vous ré-

(1) Lettre inédite.

pugne, et vous avez pris la ferme et irrévocable résolution de refuser le rectorat qui vous était offert. A cette préoccupation exclusive de la question d'honneur, j'ai reconnu la grande âme à qui nous devons *Pernette* et *Harmodius*, et au lieu de vous plaindre, je n'ai pu m'empêcher de crier : tant mieux! Aujourd'hui, après de longues et mûres réflexions, je me reproche cette exclamation égoïste. J'ai peut-être trop écouté ma haine et mon dégoût, quand j'aurais dû n'être préoccupé que de l'avenir de votre famille, Dieu n'a pas réservé à tous les hommes les joies amères mais profondes de l'abnégation, ou plutôt l'abnégation comporte bien des formes, et parfois celle que le vulgaire est le moins prompt à comprendre. Dieu et la conscience la trouvent la plus généreuse et la plus méritante. L'homme qui n'a d'autre responsabilité que sa propre existence a le devoir facile, et pour lui la fortune n'est pas une condition nécessaire de l'indépendance. Mais les obligations du père de famille sont multiples et complexes; tous les sacrifices ne lui sont pas permis, et tant que l'honneur reste sauf, tant que la dignité n'est pas atteinte, les concessions aux circonstances peuvent être discutées, et dans cette discussion la voix de la famille a le droit de se faire entendre à côté de la voix du *monde*. Ce n'est pas un vieux républicain n'ayant jamais forfait à son opinion qui conseillera à personne des capitulations de conscience, et d'ailleurs l'auteur d'*Harmodius* repousserait avec mépris ces lâches insinuations; mais je vous l'ai déjà écrit et j'ai le devoir de vous le rappeler, le rectorat ne constituait pour vous qu'un avancement professionnel; c'était la réparation d'une iniquité, et vos envieux eux-mêmes n'auraient pu y voir une faveur. Si donc votre refus est irrévocable, j'admirerai votre grandeur d'âme, mais songeant plus que vous à votre famille, je me réjouirai de ne vous avoir pas poussé à ce sacrifice dont la nécessité absolue ne m'est pas démontrée. Tout dépend, du reste, des circonstances que j'ignore ; vous êtes donc le meilleur juge, et quoi que vous décidiez, je suis certain d'avance que vous vous rangerez du bon côté. Mais hâtez-vous de prendre un parti. Les longues incertitudes énervent les hommes les plus forts, et je suis peiné, sans

être surpris, de l'abattement profond où vous êtes et qui vous fait dire que le poète est arrivé au dernier de ses chants... (1). »

Sur ces entrefaites, M. Victor de Laprade reçut de M. de Saint-René Taillandier la lettre que voici. Je la reproduis dans toute sa teneur parce qu'elle renferme le nœud de la question et qu'elle explique mieux que je ne le pourrais faire les hésitations suivies du refus définitif de l'illustre poète :

« Mon cher ami,

« M. Mège (ministre de l'Instruction publique depuis le 13 mai 1870) a prévenu ce matin l'Empereur qu'il allait au premier jour vous proposer au rectorat. La réponse de l'Empereur n'a pas été ce que j'espérais; il a parlé de vos sentiments hostiles à son égard, et M. Mège a été un peu désappointé de cette résistance. M. Mège, en effet, ainsi que M. Ollivier, avait attribué jusqu'à présent les dispositions peu favorables de l'Empereur à je ne sais quelles dénonciations occultes de M. Clément-Duvernois; il croyait ces impressions effacées depuis longtemps. Il en a parlé à M. Ollivier dont il connaît les sentiments pour vous. M. Ollivier est resté à Saint-Cloud pour reprendre l'affaire en son nom.

« J'étais fort impatient, vous le pensez bien, de savoir le résultat de cette conversation.

« Je viens de chez M. Emile Olliver, qui me charge de vous écrire ceci :

« La résistance de l'Empereur ne tiendra pas deux minutes devant une lettre signée de M. de Laprade; cette lettre ne peut être que noble, puisqu'elle portera cette noble signature; elle pourrait en substance être conçue ainsi :

« Votre gouvernement m'a offert le rectorat de l'Académie d'Aix; je me suis montré tout disposé à l'accepter avec reconnaissance. Aujourd'hui, j'apprends que Votre

(1) Lettre inédite.

Majesté m'attribue des sentiments hostiles. Je ne tiens pas au rectorat, mais je tiens à faire savoir à l'Empereur que si j'ai pu blâmer le gouvernement, alors qu'il suivait d'autres voies, je me suis associé très sincèrement aux patriotiques espérances qu'a fait naître la transformation de l'empire libéral. »

« M. Ollivier a ajouté : Je ne doute pas qu'une lettre ainsi conçue ou toute autre du même genre n'écarte immédiatement les fâcheuses impressions que des ennemis ont suscitées dans l'esprit de l'Empereur. Je remettrais cette lettre moi-même à l'Empereur, et si elle ne produisait pas le résultat que j'en attends, je la redemanderais sur-le-champ à Sa Majesté pour la rendre à M. de Laprade. Tout se serait passé entre nous.

« Je me borne, cher ami, à vous faire connaître la situation. Je n'aurai pas l'indiscrétion de vous donner un conseil. Je puis bien dire seulement ce que je ferais à votre place. Je n'hésiterais point pour ma part à faire une démarche si simple, si logique, si naturelle et qui peut être faite si dignement.

Tout à vous,

« SAINT-RENÉ TAILLANDIER. »

Il faut croire que l'honneur a, lui aussi, des raisons que la raison ne comprend pas, car Victor de Laprade refusa de faire cette démarche, et en même temps il répondit à Emile Péhant que la question de sa rentrée dans les fonctions publiques était définitivement tranchée « dans le sens de son indépendance. »

« Cet incident, lui disait-il, en faisant allusion à la conversation d'Emile Ollivier avec l'Empereur, s'est produit au moment même où je méditais mon refus sans connaître les dispositions du prince, et j'ai saisi avec empressement l'occasion que me donnait cette condition proposée pour rompre entièrement. Mais je sais que malgré tout cela, lettres et articles de journaux, Saint-René Taillandier et le ministre de l'Instruction publique ne renoncent pas à poursuivre ma réintégration dans l'Université comme une répa-

ration de l'injustice faite en ma personne à tout le corps enseignant. De plus, quand se fera la nomination de Renan (1), on aura encore besoin de la mienne pour faire compensation aux yeux des catholiques; il n'est donc pas impossible que la question endormie se réveille dans quelques semaines ou quelques mois. J'essaie de l'oublier et de me remettre à la vie et au travail. A chaque jour suffit sa peine. Voilà une heure de trêve. Je m'en remets à la garde de Dieu pour le futur combat... (2) »

Hélas! ce n'est pas cette question endormie qui se réveilla quelques semaines plus tard, c'est la nation elle-même qui fut réveillée dans les affres de la défaite. Et son réveil fut d'autant plus terrible, que son sommeil avait été plus long.

Emile Péhant, comme tous les penseurs que l'âge ou les infirmités empêchèrent de courir aux armes, souffrit cruellement de nos désastres.

« Au mois de juillet dernier, écrivait-il à Victor de Laprade le 20 décembre 1870, la Muse avait semblé vouloir honorer ma vieillesse d'une dernière visite, et pendant ces trente et un jours j'avais aligné sous sa dictée quelque chose comme mille à onze cents vers; mon poème de *Jeanne la Flamme* commençait à se dessiner, et R..., à qui j'ai communiqué cette rapide ébauche, y a trouvé une couleur plus épique qu'à ma pauvre *Jeanne de Belleville.* Mais comme je faisais les quelques recherches historiques dont j'avais besoin pour ma quatrième partie, des malheurs inouïs se sont abattus sur la France. J'en ai ressenti le contre-coup, et sans pouvoir désespérer du

(1) Renan ne fut réintégré dans sa chaire que par Jules Simon, sous le gouvernement de la Défense nationale.
(2) Lettre inédite.

succès final, je suis tombé dans cet accablement que vous avez si éloquemment dépeint. J'ai brisé ma plume pour ne plus songer jour et nuit qu'à nos douleurs. Mais que notre patrie triomphe, la Muse reviendra et trouvera dans mes souffrances des forces nouvelles ou au moins des couleurs vraies, car mon poème reproduit, chose étrange ! presque tous les désastres qui m'ont fait tant souffrir. Mais, hélas ! qui sait si la vieillesse et la mort peut-être ne précéderont pas la Muse. Qu'importe, après tout! J'ai eu la sagesse de ne jamais m'enivrer d'une espérance de gloire que je savais irréalisable, et de mes chants avortés je me console aisément en prenant ma part des applaudissements qui saluent les vôtres. Vous n'avez pas dit votre dernier mot, et je suis certain d'avoir à savourer d'autres triomphes (1). »

Victor de Laprade, qui s'était retiré dans le Cantal après les troubles de Lyon, avait, on s'en souvient, enflammé tous les cœurs avec son hymne de guerre aux Vendéens et aux Bretons et ses imprécations contre le roi de Prusse.

« De pareils chants, lui écrivait Péhant, ont pour la France toute l'importance d'une victoire, et n'y eût-il en notre faveur que cet unique symptôme, je me croirais en droit d'affirmer qu'un pays d'où surgissent des accents si virils et si humains au fond même de leur âpre austérité, ne saurait être un pays perdu sans ressource. Grâce à votre vers si noblement indigné, le manteau impérial ne sera plus pour le sombre assassin des enfants et des femmes qu'une corrosive robe de Nessus, dont le tombeau ne l'affranchira pas. Puisse la brûlante flétrissure que vous avez infligée au royal bandit servir d'avertissement et d'épouvantail aux monstres couronnés qui voudraient l'imiter un jour ! Hélas ! mon cher ami, l'enthousiasme dont m'a pénétré votre sublime invective m'aveugle peut-être sur ses résultats historiques, et en terminant ma phrase, la peur me prend que ce ne soit qu'une phrase. Ni l'homme, ni l'humanité ne sont peut-

(1) Lettre inédite.

être *corrigibles*. A côté des cruautés royales que je viens de maudire avec vous, je vois aujourd'hui même s'étaler dans les journaux les atrocités commises à Hautefaye par les campagnards de la Dordogne. Est-ce que je n'aurais adoré toute ma vie qu'une mensongère idole? Me faudra-t-il à 58 ans, rejeter comme une erreur décevante et sans base ma croyance aux progrès lents mais continus de notre chétive humanité ! Non, Dieu ne saurait m'avoir ainsi trompé; dans toutes les cruautés contemporaines qui s'accomplissent si honteusement au bas et au haut de l'échelle sociale, il n'y a sans doute que d'horribles exceptions et un temps d'arrêt, que la faiblesse de ma vue ne peut s'expliquer, mais qui a sa cause providentielle.... Enfin, mon illustre ami, n'est-ce pas un magnifique gage d'espérance et de pardon que Dieu nous a donné, en permettant qu'après tant de fusillades, d'emprisonnements et de déportations, notre jeune république se soit établie sans souiller ses mains d'aucun acte de vengeance ni même de rancune ? Vous ne me faites pas sans doute l'injure de croire que la république de nos rêves ait pour personnification le régime transitoire que les circonstances nous ont donné ; mais je compte sur l'*honnêteté* indiscutable des membres du gouvernement de la Défense nationale pour rendre à la France la libre disposition d'elle-même dès que la dictature ne sera plus impérieusement nécessaire. Ah ! quel grand peuple nous pourrions faire encore et comme nous triompherions aisément de tous nos ennemis, si les honnêtes gens de tous les partis pouvaient ou plutôt voulaient s'unir dans un effort commun, et, abdiquant des prétentions coupables, prêtaient au gouvernement de la Défense nationale un loyal concours. Mais non, au risque de la guerre civile après la guerre étrangère, chaque parti n'a que des visées égoïstes, et en face du drapeau tricolore qui pouvait nous offrir à tous un abri sûr et une force irrésistible, on a élevé à la fois, — crime égal — le drapeau blanc et le drapeau rouge. De ce dernier les partisans sont rares, et par cela même peu dangereux, mais les réactionnaires se sont plu à en grossir le nombre, et pour déshonorer en eux et par eux la république qui peut seule nous sauver, on a exagéré à plaisir et de parti

pris quelques excès bien coupables sans doute, mais faciles à réprimer, et sur lesquels le patriotisme faisait un devoir de jeter un voile. Cet étalage de nos plaies devant l'envahisseur qui a intérêt à persuader à l'Europe que la France est en pleine anarchie, cette organisation savante du dénigrement et de la calomnie excitent en moi une indignation profonde contre ces journaux qui se prétendent religieux et auxquels manque la première vertu chrétienne....

« Pardonnez-moi cette trop longue diatribe, je ne fais pas de théorie pure, et mes vieilles opinions républicaines n'ont pas seules entraîné ma plume sur ce terrain. Je manquerais à cette franchise qui fait le fond de notre caractère si, moi qui professe pour vous un véritable culte, je ne vous exprimais, je ne dirais pas le regret, mais la crainte de voir votre Muse si pure et si patriotique donner son appui à ces hommes des anciens partis qui prétendent au privilège exclusif de représenter les honnêtes gens et qui, par leurs intrigues déshonnêtes, n'ont réussi jusqu'à présent qu'à livrer la France à Bonaparte. Vingt années de ce régime ne leur suffisent donc pas, ou sont-ils assez aveuglés par leurs petites rancunes pour ne pas comprendre que leurs nouvelles intrigues les mènent malgré eux à la régence ? Ah ! je vous en conjure, ne contribuez pas, même d'une manière indirecte, à cet ignoble résultat d'une lutte gigantesque. Vous n'avez voulu flétrir que les jacobins de Lyon, et l'on se sert de vos vers pour flétrir tous les républicains. On recommence 1848. Lamartine n'a servi qu'à démolir Ledru-Rollin ; Cavaignac, Lamartine ; puis, comme les juifs préférant Barrabas à Jésus, à Louis Bonaparte on a sacrifié Cavaignac. Dieu a dignement récompensé cette habile politique des honnêtes gens. O vous qui avez si glorieusement vengé Lamartine, ne mêlez pas votre voix à celles qui n'opposent maintenant Trochu à Gambetta qu'avec la volonté et l'espoir de renverser Trochu lui-même, s'il persiste à confondre le destin de la France avec la République (1). »

(1) Lettre inédite.

J'ai publié cette lettre *in extenso* pour montrer au lecteur quelle âme ardente et quelle foi patriotique animaient le poète de *Jeanne de Belleville.* La lettre suivante, écrite un an après, c'est-à-dire à la suite des événements terribles qui marquèrent le printemps de 1871, achèvera de peindre l'homme dans ses sentiments les plus intimes. Elle est adressée comme les précédentes au grand poète lyonnais.

Nantes, le 27 novembre 1871.

« Cher et illustre ami,

« Un long silence nous avait plongés dans les plus cruelles angoisses. Des renseignements dus à l'obligeance du rédacteur en chef de la *Décentralisation* y avaient apporté quelques adoucissements, lorsque votre dernière et navrante lettre à Emile Grimaud est venue raviver et peut-être même augmenter notre douleur. Ce n'est plus, en effet, votre maladie seule qui nous effraie, c'est votre découragement de la vie, c'est votre renonciation à toute espérance. Il faut que les tristesses inconnues qui ont, dites-vous, assailli votre existence aient été bien poignantes, pour avoir ainsi triomphé d'un esprit aussi mâle et d'une âme aussi chrétienne. Nous qui vous aimons tant et qui faisons de votre bonheur un élément du nôtre, comment concevrions-nous l'espoir d'apporter à l'amertume de vos pensées, par nos caresses fraternelles, un remède ou même une consolation quelconque, si votre philosophie et votre foi y ont été impuissantes? Et pourtant, mon bon et illustre ami, tout en restant dans l'humilité de ma position, je pourrais vous offrir mon propre exemple pour vous encourager à reprendre la lutte et vous donner la certitude de la victoire. L'heure de mes confidences complètes n'est pas encore venue, même envers vous ; mais je puis vous attester que, sauf le déshonneur, il n'est pas une douleur humaine dont je n'aie touché le fond. Eh bien ! chez moi le père de famille soutient l'homme, et si je ne suis pas encore parvenu à chasser définitivement de mon chevet le spectre obsédant du suicide, je conserve du moins assez de force pour garder sur mon visage le masque de la résignation et parfois celui du

bonheur. Or. Dieu vous a prodigué des joies que je n'ai pas mêmes rêvées et qu'ont savourées bien peu d'hommes; la religion vous a donné pour le grand combat des armes qui me manquent. Faites donc, je vous en supplie, ô mon bien-aimé poète, un vigoureux effort de volonté saine et de foi résolue, et débarrassez-vous des étreintes d'un désespoir qui, j'oserai vous le dire, n'a pas de causes irrémédiables. Je conviens avec vous que, de quelque côté qu'on regarde, le présent est sombre et l'avenir terrible, mais sans vouloir faire de phrases, j'ai la conviction que l'enfer, — cette double symbolisation du mal et du malheur, — ne saurait prévaloir contre un pays qui s'appelle la France, ni contre un homme qui s'appelle Laprade. Malgré nos dissensions aussi lamentables que folles, Dieu finira par tirer notre nation de l'abîme, et dès à présent, il tient en réserve pour vos enfants, quand vous ne serez plus là pour les protéger, des trésors de gloire qui valent une fortune. Un catholique ne saurait se montrer moins croyant ni moins confiant qu'un libre penseur (car j'accepte avec orgueil devant les hommes, quoique avec humilité devant Dieu, ce titre que la secte ultramontaine prodigue si insolemment à tous ceux qui ne croient pas aux miracles et aux dogmes de sa fabrique). Pardonnez-moi cette inconvenante tirade. Ne vous rappelez que mon absolue confiance en la bonté de Dieu et ma certitude des destinées glorieuses promises à vos œuvres et à vos enfants. Laissez-vous entraîner à la sincérité et à l'ardeur de ma foi. Ne cédez plus si aisément à vos inquiétudes de catholique, de patriote et de père de famille, qui accroissent vos souffrances physiques et vos insomnies, si elles n'en sont pas la première et la principale cause. Du jour où vous consentirez à rouvrir courageusement votre âme à l'espérance, la sécurité de l'esprit rendra à votre corps le calme et le sommeil ; vous serez sauvé ! et nous serons heureux ! Si les supplications ont près de Dieu quelque efficacité, ma famille pourra revendiquer une part de votre guérison : car il n'est pas de jour où ma femme et ma fille (1), — deux ferventes catholiques, — n'aient mêlé

(1) Mlle Judith Péhant qui devait épouser un peu plus tard M. Camin.

soir et matin, votre nom au mien dans leurs prières. Les miennes ne montaient pas au ciel dans la même forme, mais soyez bien convaincu qu'elles n'en étaient pas moins ardentes.

« Tout à vous du plus profond de mon cœur.

« Emile Péhant (1). »

A peine Victor de Laprade avait-il reçu cette lettre qu'il y répondit par celle qui suit :

Lyon, 5 décembre 1871.

« Cher et bien cher poète et ami,

« Votre noble et touchante lettre m'a profondément ému et m'a fait honte de mon découragement. J'essaie de l'expliquer sinon de le justifier en vous disant que c'est plutôt une faiblesse patriotique et nerveuse qu'une faiblesse morale. Mon corps est épuisé, irrité, exaspéré par l'insomnie et la souffrance ; mon âme demeure au fond résignée ; je n'ose dire qu'elle est forte, mais avec un peu d'aide de Dieu elle pourrait le devenir. Un de mes chagrins personnels, outre les tristesses de Français et de citoyens qui nous accablent tous, c'est mon impuissance à remplir les devoirs dont je me suis trouvé chargé et notamment celui de député. Vous me croirez sans peine quand je vous dirai que j'ai été nommé malgré moi à l'Assemblée nationale. J'étais absent de Lyon au moment de ces élections improvisées. J'ai vu qu'on me portait candidat dans un journal ; j'ai immédiatement supplié tous mes amis par le télégraphe de retirer de moi le calice; on m'a répondu par l'annonce de ma nomination. Je ne pouvais refuser un poste qui risquait d'être périlleux, et depuis lors, l'esprit des électeurs ayant complètement changé, tout le monde m'interdit de donner ma démission. Je serais remplacé non pas même par un homme d'opinion très différente, ce que j'accepterais très volontiers

(1) Lettre inédite.

pour mon compte, mais par quelque scélérat de l'internationale ; la démagogie lyonnaise, entièrement maîtresse du terrain irait chercher quelque incendiaire, quelque assassin de la Commune pour lui donner ma place. Me voilà donc crucifié à ce mandat que je ne puis remplir. C'est une position faible et humiliante dont je voudrais sortir à tout prix ; quand ma santé se rétablirait, je n'en aspirerais pas moins à cesser d'être député ; je n'ai ni goût ni aptitude pour la vie parlementaire. Je suis un poète, un écrivain, même un écrivain politique à l'occasion, mais orateur, législateur, administrateur, rapporteur sur une question quelconque, je ne puis l'être, et à cause de la faiblesse de mon corps. Cet honneur qu'on m'a fait est donc pour moi un grand tourment, sans compter une foule d'autres. Ma vie, qui paraît enviable à la surface, ne l'est guère au fond ; je suis comblé d'une foule de biens ou du moins de quelques-uns dont je n'avais pas le moindre besoin, mais aucun de mes besoins et de mes désirs réels n'est satisfait. Avec cela tant que j'ai eu la force de travailler et de lutter je ne murmurais pas. Aujourd'hui, c'est mon corps brisé et torturé qui murmure, mais je garde encore la clairvoyance de mon esprit et une certaine résignation stoïque, sinon chrétienne. Depuis quelques jours, quoique mes douleurs rhumatismales et névralgiques aient plutôt augmenté, je me sens plus de force. J'essaierai probablement de me traîner à Paris et à Versailles ; nous avons à l'Académie un vote très important à donner pour le 28 décembre ; il s'agit de quatre fauteuils. En paraissant à quelques séances de l'Assemblée, j'éloignerai le moment d'une démission que je brûle mais que tout le monde m'interdit de donner.

« J'attends avec impatience votre nouveau poème. Si j'étais de fait ce que je suis de nom, académicien et député, je pourrais servir mes amis qui le méritent, mais je ne suis qu'un invalide relégué dans une chambrette d'un faubourg de Lyon. Les quelques forces que je crois avoir recouvrées, je les dois à la colère. On dit de toute part que les Bonaparte vont revenir. Je suis allé chercher la brochure du grand Breton, *Bonaparte et les Bourbons*, qui semble écrite d'hier; j'y ai ajouté une préface où je pié-

tine dans la fange le second Empire, et je fais imprimer cela; je vous l'enverrai bientôt; dites à notre ami Grimaud qu'il se prépare à donner une grande publicité à cet instrument de combat.

« Dieu vous garde, cher ami, le Dieu auquel nous croyons, nous deux, et qui est bien le même, et qui n'est pas celui de Veuillot, vous accordera de voir une aussi digne vie que la vôtre, enfin récompensée. Heureux qui pourra concourir à cette récompense ! Je vous embrasse de tout cœur.

« VICTOR DE LAPRADE (1). »

La récompense, — j'entends les hommages publics, — Emile Péhant ne devait pas la recevoir en ce bas monde. Malgré tout le talent qu'il y dépensa, sa chanson de geste n'obtint jamais qu'un succès d'estime, et c'est tout au plus s'il parvint à couvrir les frais d'impression. La ville de Nantes qui aurait dû être si fière de lui le laissa moisir dans un poste mal rétribué et où il usa le reste de ses forces. Quant à la République dont il avait salué l'avènement avec un enthousiasme que les malheurs de la patrie avaient à peine refroidi, elle négligea de mettre à sa boutonnière le bout de ruban que Victor de Laprade avait sollicité de l'Empire libéral. Or, on a beau être philosophe, on a besoin, lorsqu'on est poète, de se sentir encouragé, soutenu, non seulement par ses amis et par ses pairs, mais encore par les magistrats de sa propre cité et par ceux qui distribuent les faveurs officielles.

En 1872, quand Emile Péhant se décida à publier la première partie de *Jeanne la Flamme*, sa situation était si ingrate et si précaire, que les loisirs et l'argent nécessaires lui faisaient défaut pour aller en Basse-Bretagne recueillir sur place les éléments du *Siège d'Hennebont* (2),

(1) Lettre inédite.

(2) « Dans mon isolement et mon abandon, écrivait-il à Victor de Laprade, j'ai besoin d'aide pour continuer l'œuvre que j'ai si follement entreprise au déclin de ma vie. Si je n'écris pas le *Siège d'Hennebont*, quoique cette seconde partie de *Jeanne la Flamme* soit depuis longtemps toute vivante dans ma tête (plus vivante, hélas! que ma

qui devait remplir la fin de son poème. Et il faut croire qu'il ne put jamais se les procurer, puisque le *Siège d'Hennebont* ne sortit jamais de sa tête. La chose est d'autant plus regrettable que *Jeanne la Flamme* s'annonçait comme une œuvre vraiment belle et de beaucoup supérieure à *Jeanne de Belleville*. Le récit était bien proportionné, sans longueur et sans sécheresse. Le vers, plus souple et plus large, avait pris des ailes et montait aussi haut que la pensée. La rime qui, dans le poème précédent était souvent pauvre, et comme embarrassée d'elle-même, était riche à présent, pleine de nouveauté et d'inattendu. Bref, à cet immense tableau du *Siège de Nantes* qui se déroulait durant tout un volume, il ne manquait, selon la judicieuse remarque de Laprade, qu'un peu de fantaisie et quelques élans lyriques.

Encore un effort et le *Siège d'Hennebont* allait mettre le sceau à la gloire de *Jeanne la Flamme*, et du même coup à celle du poète. Mais à quoi bon cet effort et pourquoi Péhant l'aurait-il fait ?

« Durant ces deux ans, écrivait-il à l'auteur de *Pernette* le 4 septembre 1874, j'ai travaillé comme un forçat, sans aucune distraction d'esprit, sans aucune consolation de cœur. Et je travaillais ainsi par devoir et par dévouement à ma bibliothèque, au milieu de tracasseries et de déboires qui ont été jusqu'ici mon unique récompense. Qu'importent, après tout, ces semblants d'injustice? Je suis satisfait, sinon de mon œuvre, du moins du zèle et du soin que j'y ai apportés. Je me trouve assez payé de mes peines. Et je touche d'ailleurs à ma libération. J'ai classé

plume ne saura la rendre), c'est que j'aurais absolument besoin sinon d'étudier, au moins de voir la scène vraie de mon drame. Pour des personnages fictifs, on peut à la rigueur dresser soi-même un théâtre factice; mais quand la Muse emprunte à l'Histoire les héros de ses principaux récits, il est indispensable que les localités lui soient familières ou du moins qu'elle connaisse les principales lignes de la physionomie réelle du paysage. Autrement elle côtoie de trop près la rhétorique et les réminiscences pour n'y pas faire et souvent volontairement plus d'une chute. Or je compte sur l'effet de votre nom et des noms également glorieux qui l'accompagnent dans mon *Introduction* pour me procurer la possibilité d'une excursion de quelques jours en Basse-Bretagne. Le rêve s'en ira sans doute au vent comme tant d'autres; mais c'est encore une consolation et un appui qu'une demi-espérance. » (Lettre inédite.)

dans leur nouveau local mes diverses collections (non sans fatigue, car au dernier jour j'ai subi une nouvelle attaque de paralysie à présent dissipée), et j'ai terminé l'impression du cinquième et dernier volume de mon catalogue. Il ne me reste plus à publier que les tables et une *Notice descriptive de nos manuscrits et de nos livres rares ou précieux à divers titres.* Cette dernière besogne bibliographique ne me demandera qu'une année ou dix-huit mois d'application, et je pourrai enfin me permettre un peu de repos. Peut-être même trouverai-je dans cette occupation moins absorbante quelques intervalles de liberté. Cette perspective de loisir devrait m'inspirer la pensée de reprendre et d'achever, non pas ma chanson de geste tout entière, mais au moins ma *Jeanne la Flamme*, dont la grande et sympathique figure passe et repasse sans cesse devant moi et fait à ma lyre brisée de fréquents appels. Mais si mon enthousiasme n'est pas éteint, la volonté me manque autant que les forces. Une main tremblante comme la mienne n'écrirait plus que des vers glacés ou débiles. J'ai donc dit à la Muse un nouvel et bien définitif adieu (1). »

Adieu cruel, et qui dut d'autant plus lui coûter que, lorsqu'il écrivait ces lignes, Emile Péhant était le chef reconnu, avoué, respecté, d'un petit cercle de poètes nantais qui comptait dans son sein Robinot-Bertrand, Emile Grimaud, Joseph Rousse, et qui avait trouvé dans Mme Adine Riom sa Louise Labbé.

L'homme ne survécut pas longtemps au poète, car la lame avait usé le fourreau. Il mourut le 6 mars 1876 après quelques jours de maladie, laissant à tous ceux qui l'avaient fréquenté le souvenir d'un cœur très droit et d'une âme très haute. Peu de temps après, M. Joseph Rousse qui devait le remplacer à la bibliothèque de Nantes, ouvrit une souscription parmi ses amis pour couvrir les frais d'une plaque de marbre blanc destinée à perpétuer sa mémoire dans l'église cathédrale de Guérande.

Et sur cette plaque, dressée contre une des parois de

(1) Lettre inédite.

la chapelle de la Vierge, on peut lire à présent le sonnet qu'Emile Péhant fit pour la Madone, quand il mourait de faim à Paris :

Vierge sainte, ô Marie, étoile du matin,
L'amour que j'ai pour vous, je le tiens de ma mère ;
Sa tendresse à vos soins confia mon destin :
Prouvez-lui que sa foi n'est pas une chimère !

L'athéisme longtemps m'a versé de son vin ;
Sa coupe est à ma lèvre aujourd'hui trop amère :
Je voudrais bien que Dieu m'admît à son festin ;
Mais j'arrive si tard ! j'ai peur de sa colère.

Demandez-lui ma grâce, ô Mère de Jésus !
Tous les cœurs repentans de vous sont bien reçus ;
Contre le désespoir vous êtes leur refuge :

Car dès que vous priez pour des pécheurs contrits,
Dieu ne peut s'empêcher d'oublier qu'il est juge
Pour se ressouvenir seulement qu'il est fils !

Admirable et pieux *ex-voto* qui entretient le culte du poète parmi ses concitoyens dévots à la Vierge, en attendant que son buste soit élevé sous les beaux arbres qui bordent les anciens fossés de sa ville natale.

CHAPITRE V

Camilla Maunoir et Félix Bungener.

Vigny et ses correspondantes. — La famille de Camilla Maunoir. — Double intérêt des lettres que Vigny lui adresse. — Commentaires de Vigny sur *Moïse*, *Paris*, la *Sauvage*. — Son opinion sur André Chénier. — Mlle Maunoir lui envoie Carlyle. — Crainte de Vigny d'être entraîné (par elle) vers la religion réformée. —Il entreprend un livre sur Genève. — Vigny et le pasteur Bungener. — *Un sermon sous Louis XIV*. — Analyse de ce roman. — Claude de Charenton et Bourdaloue. — Les grands sermonnaires du siècle de Louis XIV jugés par Bungener. — Bourdaloue le « plus janséniste des Jésuites ». — Lettre inédite de Vigny à Bungener. — Son horreur du matérialisme. — Il voudrait que toute l'armée du Christ, catholiques et protestants, fît cause commune contre la barbarie intérieure. — Entrevue de Vigny et de Bungener en 1855.

I

Alfred de Vigny dont l'œuvre est si sobre et qui, contrairement à ses camarades de l'école romantique, a mis, en apparence du moins, si peu de sa vie dans ses livres, a écrit des lettres qui feraient aujourd'hui l'étonnement de Jules Sandeau, car s'il est vrai que de son vivant personne n'entra dans l'intimité familière du poète, il est non moins vrai que, au fur et à mesure qu'elles sortent des tiroirs de leurs destinataires ou de leurs héritiers, les lettres de Vigny nous permettent de pénétrer plus avant, non seulement dans son intérieur, qui fut si triste, mais encore dans son âme qui fut si complexe.

Et c'est le caractère intime de ces lettres, tout autant

que leur valeur littéraire, ce sont les confidences inattendues du « Docteur Noir » à la vicomtesse du Plessis, sa cousine, à Mme Lachaud, sa filleule, à Mlle Maunoir, sa « chère puritaine », qui font le charme et l'intérêt de leur publication posthume.

A présent, ne me demandez pas pourquoi Vigny, qui était si réservé de sa nature, correspondait de préférence avec des femmes et se montrait si expansif avec elles. Je serais fort embarrassé pour vous répondre, ou plutôt je le sens mieux que je ne puis l'expliquer. Il disait, en mourant, à l'abbé Vidal, son confesseur, qu'il était de *race religieuse et presque sacerdotale*. Ce mot qui est profondément juste est peut-être une explication. Il y avait, en effet, du prêtre en Vigny : *Sacerdos et pontifex*. Et le prêtre dont la principale force aux yeux du monde est d'être le tombeau des secrets qui lui sont confiés, se sent naturellement et comme d'instinct, par une de ces contradictions qui sont le fruit du mysticisme, attiré vers la femme qui passe pour ne point savoir les garder.

Je m'empresse d'ajouter que le poète avait trouvé dans Mlle Maunoir et dans Mme Lachaud des correspondantes dignes de lui. La première « unissait l'esprit sérieux d'un homme à la grâce d'une femme »; la seconde, qu'il appelait tendrement sœur Ange-Louise, était sa fille spirituelle et peut-être quelque chose de plus.

Quant à la vicomtesse du Plessis, sa cousine, c'était surtout une jolie femme et une mondaine; aussi les lettres qu'il lui a écrites n'ont-elles point le ton des autres : elles sont enjouées, galantes, voire un tantinet amoureuses : elles nous le montrent sous un jour que son intrigue avec Mme Dorval nous laissait deviner. En un mot, c'est du Vigny de *Quitte pour la peur*.

Avec Mme Lachaud, née Louise Ancelot et Mlle Maunoir, nous avons affaire, au contraire, au Vigny de *Stello* et du *Journal d'un poète*.

Il est gracieux, il est aimable, mais les choses de ce monde le préoccupent infiniment moins que le problème de la vie future. Et comme Mme Lachaud est une fervente catholique, et que Mlle Maunoir est une protestante puritaine, son âme foncièrement religieuse, mais inquiète et

troublée dans sa foi, va de l'une à l'autre en quête de la vérité, comme un oiseau voyageur qui dans une tempête ne sait où se diriger; elle hésite entre Rome et Genève.

C'est donc son inquiétude morale, sa préoccupation du lendemain de la mort, qui forme le fond, j'allais dire la trame de sa correspondance avec ces deux femmes d'élite.

J'analyserai plus loin les lettres de Vigny à Mme Lachaud. Sans vouloir analyser ici toutes celles qu'il a écrites à Mlle Maunoir, j'en tirerai du moins la note essentielle, celle qui fait leur caractéristique et qui les distingue des autres.

Mais avant, il faut que je vous présente Mlle Camilla Maunoir.

Elle était née à Middlessex (Angleterre) en 1810, mais était, par son père, d'origine française. Charles Maunoir, qui était natif d'Angers, s'était établi à Genève vers la fin du XVIIIe siècle et avant de devenir bourgeois de cette ville (1779) il avait épousé, étant régent de troisième au collège, une demoiselle Campbell qui était Anglaise et parente de Mme Alfred de Vigny, et dont il avait eu cinq ou six enfants. C'est donc par sa femme que le poète *d'Eloa* fit la connaisance de Mlle Maunoir. A cette époque-là elle habitait à Londres; mais vers 1845 elle vint se fixer à Genève où elle fonda avec sa belle-sœur, Mme Maunoir-Fick (sœur du célèbre imprimeur genevois), un pensionnat de jeunes filles qui lui a survécu et qui est très prospère.

C'était, dit M. Philippe Godet, auquel j'emprunte ces renseignements, une personne d'une piété profonde, un peu austère, en même temps que très cultivée. Elle avait traduit en vers anglais, quand elle était à Londres, quelques poèmes d'Alfred de Vigny, et c'est même à ce propos que le poète était entré en correspondance avec elle. Les lettres que j'ai sous les yeux vont de 1838 à 1852; mais Mlle Maunoir dut en recevoir d'autres postérieurement à cette dernière date, car Alfred de Vigny n'est mort qu'en 1863, et je ne vois pas pour quelle raison il aurait cessé tout d'un coup de lui écrire (1). Quoi qu'il en soit, les fragments de cette correspondance que M. Philippe

(1) Mlle Maunoir est morte en 1889.

Godet a livrés il y a près de quatre ans au public ont à mes yeux un double intérêt (1).

Dans ses premières lettres, Alfred de Vigny nous donne sur quelques-unes de ses poésies des notes qui équivalent en leur raccourci aux Commentaires dont Lamartine a fait suivre ses *Méditations*. Dans les suivantes, il nous expose les tourments de son âme religieuse. Or, comme rien de ce qu'il a écrit n'est insignifiant et négligeable, nous allons pouvoir, à la lumière de ces fragments de miroir, éclairer tout un coin de sa vie littéraire et intime.

II

Et d'abord le côté littéraire.

Nous avons dit que M[lle] Maunoir avait traduit en vers anglais quelques pièces de vers du poète. Au nombre de ces pièces étaient *Moïse* et *Paris*. Sur *Moïse*, voici ce que nous lisons dans deux lettres du mois de décembre 1838 :

« Que vous êtes bonne de vous souvenir ainsi de moi! Mais moi, puis-je me souvenir de mes poèmes au point de répondre à votre question? Aucun d'eux encore n'a dit toute mon âme, mais s'il y en a un que je préfère aux autres, c'est *Moïse*. Je l'ai toujours placé le premier, peut-être à cause de sa tristesse dont le sentiment se continue dans *Stello* (2).

« ... Oui, le vrai *Moïse* peut avoir regardé au delà de la tombe, mais le mien n'est pas celui des Juifs. Ce grand nom ne sert que de masque à un homme de tous les siècles et plus moderne qu'antique : l'homme de génie, las de son éternel veuvage et désespéré de voir sa solitude plus vaste et plus aride à mesure qu'il grandit. Fatigué

(1) Cf. La *Revue de Paris* des 15 août et 15 septembre 1897.
(2) C'était celui de tous ses poèmes que préférait Lamartine. Cf. Les *Entretiens de littérature*, article sur Vigny.

de sa grandeur, il demande le néant. Ce désespoir n'est ni juif ni chrétien, c'est peut-être un criminel mouvement: mais tel qu'il est, il me semble ne manquer ni de vérité ni d'élévation, et je pense que votre nouvelle version l'exprime mieux. »

Sur *Paris* :

«... Vous me demandez autre chose encore. — Oui, Lyon pourrait être un exemple de ces rouages brisés, mais lorsque j'écrivis *Paris*, en 1831, cette révolte n'avait pas éclaté. Je pensais alors aux Girondins, fédéralistes qui voulurent inutilement séparer le mouvement des provinces de celui de Paris. Cette centralisation n'a fait que croître et se fortifier depuis.

« J'ai nommé ces poèmes *Elévations*, parce que tous doivent partir de la peinture d'une image toute terrestre pour s'élever à des vues d'une nature plus divine et laisser (autant que je le puis faire) l'âme qui me suivra dans des régions supérieures, la prendre sur terre et la déposer aux pieds de Dieu.

« Voilà quelques-unes de mes idées. »

Sur la *Sauvage* (lettre du 31 janvier 1843) :

« Je désire bien que la *Sauvage* vous occupe dans vos réflexions sérieuses. J'ai voulu prouver que la *civilisation* pouvait être chantée ainsi que la *raison* et que les races sauvages étaient *coupables* envers la famille humaine de n'avoir pas su vénérer la Femme, la culture, l'hérédité, former une société durable, et qu'il était juste que l'Europe les forçât d'en recevoir une. Quoique j'aime Jean-Jacques Rousseau, ma conscience m'a forcé de prendre le thème contraire au sien. »

Quelques lignes plus haut, Alfred de Vigny répondant à Mlle Maunoir qui l'accusait de dévorer ses enfants comme Saturne, lui écrivait :

« Mais non, je les fais *moines* sitôt qu'ils sont nés. et je les garde longtemps dans leur couvent. A présent

seulement (1) j'ouvre les portes du cloître et ils sortent lentement en procession. »

Et, un peu plus loin, parlant de ses habitudes de travail, il lui disait :

« C'est toujours vers minuit, à l'heure des esprits, que la poésie devient ma souveraine maîtresse. Le travail du jour n'est guère qu'un prélude : il me semble, tant que le soleil est sur l'horizon, que j'attends quelqu'un qui ne doit venir que plus tard. »

Dans les premiers temps de leurs relations, c'est le poète, ai-je besoin de le dire, qui dirigeait les lectures et la conscience littéraire de sa correspondante, et nous voyons qu'il lui avait conseillé de lire André Chénier :

« Eh bien, ce pauvre André Chénier vous a donc un peu scandalisée? Savez-vous ce qu'il faut faire? Relisez-le et cela se passera.

« Vous vous apercevrez que André est un traducteur presque perpétuel, ici Catulle, là Ovide, là Tibulle, ailleurs Anacréon, Virgile plus loin; c'est un corsaire véritable et tous ses péchés ne sont pas siens, ils ont dix-huit cents ans de date, vous pouvez l'absoudre. — Ce qui est charmant de lui, c'est sa grâce dans l'arrangement de ses biens dérobés, et la forme latine et concise de son vers. Quelquefois aussi, quand il est lui-même, comme dans les *Iambes* et l'*Ode à Charlotte Corday*, voyez comme il est grand. Sa destinée si touchante et son goût d'atticisme presque tout à fait païen en font une figure intéressante et justement aimée en France. Vraiment relisez-le et vous trouverez dans le détail de ses vers des richesses imprévues. Faites-vous un peu garçon! »

Mais Vigny ne tarda pas à s'apercevoir que cette jeune femme timide et prude avait l'esprit aussi libre, aussi élevé que celui du *garçon* le plus sérieux, et qu'il ne

(1) C'est au mois de janvier 1843 qu'il commença de publier dans la *Revue des Deux-Mondes*, ses poèmes philosophiques tels que la *Mort du Loup*, la *Sauvage*, qui furent réunis après sa mort sous le titre de : les *Destinées*.

fallait pas trop se fier à ses dehors de puritaine. Il lui avait conseillé de relire André Chénier. Elle lui envoya un jour à méditer Carlyle. Et quand l'Irlande, à la voix d'O'Connell secoua le joug de l'Angleterre; quand l'Ecole presbytérienne se souleva contre l'Eglise anglicane et que les Puseystes s'échappèrent à grands cris vers l'Eglise catholique, c'est elle qu'il interrogea sur le fond et la portée de chacun de ces mouvements.

Il avait commencé par la rassurer sur son catholicisme qui n'était « pas trop romain ». Au bout de quelque temps elle avait agi si fortement sur lui, elle l'avait si bien endoctriné, qu'il craignit « un moment d'être entraîné vers la religion *prétendue réformée* ».

« J'ai toute ma vie rêvé Genève et n'ai pu la visiter, lui écrivait-il en février 1849. J'avais entrepris un livre sur cette cité et son histoire, et ne l'ai pas achevé par conscience, parce que je n'avais pas vu le pays. Si je l'achevais au bord du lac, cela me ravirait. J'ai toutes mes notes depuis 1833, je les ai même ici à la campagne, et maintenant je ne désespère point de pouvoir aller sans scrupule visiter vous et le lac. »

1833! retenons bien cette date. C'est l'année où Lamennais fut condamné en cour de Rome et où il écrivit les *Paroles d'un croyant.* Que de choses nous donnent à entendre ces quelques lignes sur Genève! Après la révolution de 1830, Alfred de Vigny avait embrassé le parti de Lamennais. Il était devenu démocrate en religion et en politique. Mais quand le grand Féli, à son retour de Rome, répondit aux foudres du Vatican par la publication de son pamphlet, il sentit tout à coup le terrain politique et religieux lui manquer sous les pieds, — et je pense que c'est à ce moment qu'il se tourna vers la ville de Calvin.

Que s'il s'arrêta en route, c'est qu'il était trop pondéré de son naturel, et trop attaché aussi aux traditions religieuses de ses pères pour verser dans le protestantisme, bien qu'il y fût attiré par la piété de sa femme et par la « douce gravité de M[lle] Maunoir ». Avait-il d'ailleurs la foi qui agit, en 1833? J'en doute. S'il n'avait pas encore « construit en lui-même l'édifice immuable de ses idées

philosophiques, *théologiques* et *théosophiques*, s'il n'avait pas encore « étudié à fond toutes les doctrines et toutes les théories antiques et modernes », il était déjà trop philosophe et trop raisonneur pour céder en matière religieuse à un coup de tête, voire à un coup du cœur.

Du reste, ce qui prouve que sa tentation de se faire calviniste ne fut qu'une tentation passagère, qu'un moment de mauvaise humeur, c'est l'admirable langage qu'il tint quelques années plus tard au célèbre écrivain et pasteur protestant Félix Bungener (1).

III

M[lle] Maunoir, qui ne perdait pas une occasion de le catéchiser sans en avoir l'air, lui avait fait passer les deux ou trois ouvrages de Bungener dont le succès avait dépassé les frontières de la Suisse, à savoir : « *Un sermon sous Louis XIV*, *Trois sermons sous Louis XV* et *Voltaire et son temps*. Et Vigny, après avoir lu ou plutôt dévoré ces livres, s'était étonné que la critique parisienne n'eût pas attaché ses soins les plus attentifs à leurs rares mérites. Le *Sermon sous Louis XIV*, surtout où Bungener met en scène tous les prédicateurs du grand siècle : Bossuet, Bourdaloue, Fénelon et Claude de Charenton, l'avait littéralement conquis.

« Claude de Charenton, disait Vigny, est fort séduisant pour moi. Etait-il aussi parfait, simple, modeste, que M. Bungener l'a peint ? A-t-il écrasé à ce point notre Bourdaloue et foudroyé le Père La Chaise ? J'ai cru et veux croire fermement à ce récit qui est celui des *Aventures d'un sermon*. Ce sermon est le héros du roman, et

(1) Félix Bungener, l'écrivain le plus connu de l'église de Genève au XIX[e] siècle, était né à Marseille, le 13 septembre 1814. Il est mort à Genève le 14 juin 1874. Cf. : la thèse soutenue devant la Faculté protestante de Montauban par Henri Gambier sous le titre : *Félix Bungener*, sa vie, ses écrits et sa controverse, 1 vol. in-8°, Genève, 1891.

moi-même qui ai depuis si longtemps prêché en faveur de la *vérité dans l'art*, j'attache bien plus d'importance à la thèse qui est soutenue dans le livre qu'au vrai historique de la formation du sermon et du dénouement dramatique de sa péroraison. L'excellent écrivain, votre ami, a pris ce cadre pour entourer ses doctrines et ses théories, et il l'a fait avec un bien rare talent. La doctrine est bien purement protestante assurément, et sévère pour le catholicisme, mais c'était à quoi il fallait s'attendre, et la satire est juste quand elle frappe les prédicateurs courtisans. Si j'avais à former un jeune orateur de la chaire, je crois que je lui donnerais ce livre à étudier des premiers. Les délibérations de Bossuet et de ses célèbres amis sur l'*art du sermon*, la place secondaire qu'ils assignent au prédicateur dans leur opinion ; la critique des sermons littéraires lus, récités et improvisés, le discours de Claude sur la manière dont un prédicateur doit étudier l'Ecriture, sont les parties supérieures du livre à mes yeux, et dignes d'avoir été entendues de Bossuet et approuvées par lui. »

Qu'est-ce donc que ce *Sermon sous Louis XIV ?* C'est un heureux mélange de théorie, d'histoire et de roman. Le sermon dont il s'agit est prêché par Bourdaloue devant Louis XIV, en 1675, le jour du Vendredi-Saint, dans la chapelle de Versailles. Un prêtre avait refusé à Mme de Montespan l'absolution qui lui était nécessaire pour faire ses Pâques. Irrité, le roi avait consulté le duc de Montausier et Bossuet. Tous deux avaient pleinement approuvé la conduite du prêtre. Bossuet avait même eu le courage de déclarer au roi qu'il était adultère et de demander en personne à Mme de Montespan de quitter la Cour. Mais le roi ne l'avait pas écouté, et la favorite lui avait répondu qu'elle ne voyait pas pourquoi on lui refusait l'absolution quand on l'avait donnée au roi qui était beaucoup plus coupable qu'elle. C'est alors que Bourdaloue monta en chaire et prononça le sermon à la suite duquel Mme de Montespan fut éloignée de Versailles. Mais cette victoire éclatante, Bourdaloue la devait à Claude de Charenton, le fameux ministre protestant, qui, dans une entrevue à laquelle assistait Fénélon et Bossuet, avait adjuré le prédicateur de dire toute la vérité au roi, et resté seul avec lui,



Mlle CAMILLA MAUNOIR
d'après une photographie communiquée par M. Maunoir

lui avait dicté la péroraison qui avait eu de si heureux effets.

Voilà le roman, tel que l'imagina Félix Bungener. Je ne m'étonne pas qu'il ait tant plu à l'esprit critique et philosophique d'Alfred de Vigny, car, outre qu'il est écrit de main d'ouvrier et d'une plume qui trahit les origines et la culture toutes françaises de l'auteur, il nous apporte sur l'éloquence de la chaire et sur les grands sermonnaires du XVIIe siècle, des vues, des rapprochements, des comparaisons dont on ne saurait méconnaître la justesse et la nouveauté.

C'est ainsi, par exemple, qu'après avoir signalé la grande influence que Bossuet avait acquise de son vivant, grâce à son génie, il démontre qu'on s'est trop habitué à ne voir en lui que l'orateur : « A certains égards, dit-il, on a raison, et sa réputation s'en est bien trouvée ; mais, au point de vue historique, on se trompe. En 1675, six ou sept ans après qu'il eut cessé de prêcher habituellement, Bossuet orateur passait déjà assez loin derrière Bossuet controversiste, érudit, avocat du gallicanisme, ***Père de l'Eglise***, comme on disait lors de la fameuse assemblée de 1682, et comme La Bruyère, en 1695, ne craignit pas de le dire devant lui en pleine Académie. C'est un de ces faits qui vous échappent tant que l'attention n'est pas avertie, et dont les preuves surgissent en foule dès que l'on commence à s'en douter. Il est donc prouvé que, dès que Bossuet ne prêcha plus, l'éloquence de la chaire fut généralement considérée, sinon comme au-dessous de lui, du moins comme au-dessous du rôle qu'il remplissait dans l'Eglise de France. Mais ses oraisons funèbres, dont les plus belles sont postérieures à cette époque, on ne les considéra que comme des morceaux de circonstance. On les louait, sans doute, mais on n'avait pas l'idée que cela dût aller plus loin ; on était à cent lieues de penser que sa réputation dût un jour dépendre, en quoi que ce fût, du mérite de ses discours. Et comme il ne resta que trop fidèle, pendant les dix-neuf dernières années de sa vie, à l'engagement qu'il avait pris « de ne plus célébrer la mort des autres », cette manière de voir eut tout le temps de devenir universelle. »

Et Bungener d'établir que la renommée de Bossuet comme orateur, après avoir subi une éclipse de près d'un siècle, ne fut vraiment consacrée qu'à partir du jour où La Harpe, qui l'avait longtemps combattu comme tel, déclara qu'il était, devant lui, « terrassé d'admiration ».

Voilà pour Bossuet. Quant à Massillon, Bungener ne le ménage pas ; il lui reproche d'être de ceux qui « ont vécu par leur style », et d'avoir poli et repoli, sous l'influence énervante d'un siècle usé, les discours qui lui ont valu tant de triomphes et qu'il métamorphosa peu à peu en pièces littéraires :

« On les fait apprendre par cœur au jeune roi devant qui ils venaient d'être prêchés ; le magistrat les a sur son bureau, la femme à la mode sur sa toilette. On est étonné de lire des sermons avec tant de charme. Et moi aussi je suis pieux ! semble-t-on dire ; et les gens du monde élèvent aux nues celui qui, d'un seul coup, les a si bien réconciliés avec eux-mêmes. »

A Fénelon Bungener reproche de mépriser l'art. Il a pour sa douceur, sa charité et la limpidité de sa parole une grande admiration, mais il ne peut lui pardonner de n'avoir pas un goût sévère.

« Il a le goût du cœur développé plus que personne ; celui de la raison, il l'a beaucoup moins et ne paraît pas vouloir l'acquérir; c'est un homme de théorie qui aime les extrêmes. »

Reste Bourdaloue. Pour celui-là Bungener est plein d'enthousiasme. Il ne manque pas une occasion de le défendre et il loue son caractère égal.

« Bourdaloue, dit-il, n'est ni élégant comme Massillon, ni majestueux comme Bossuet, ni grave comme le Pascal des *Pensées*, ni spirituel comme celui des *Provinciales*, ni concis comme La Rochefoucauld, ni sec comme Descartes, ni onctueux comme Fénelon. Qu'est-il donc? Il est *lui;* et le cachet de son *individualité*, comme on dit de nos jours, est profondément empreint sur toutes les pages, disons mieux, sur toutes les lignes de ses discours... Bourdaloue a donc été populaire par l'excès même de ce qui

nuit ordinairement le plus à la popularité des prédicateurs. La plupart de ceux qui échouent n'échouent que parce qu'ils raisonnent trop ; lui, plus il raisonnait, plus on l'admirait... Vous l'aimez parce qu'il vous dompte. »

Et ici nous touchons du doigt la raison des préférences de Bungener pour Bourdaloue. Sainte-Beuve disait qu'il était le plus jansénite des Jésuites. Bungener aurait pu dire qu'il en était le plus protestant, car ici c'est tout comme, ou plutôt cela revient à dire qu'il se rapprochait des uns et des autres par la sévérité évangélique de sa morale et son idée de la pénitence.

Tout n'était pas, d'ailleurs, fiction dans le *Sermon sous Louis XIV* : il y avait une part de vérité. Nous savons, par exemple, d'une façon certaine, — et le R. P. Du Lac n'a pas oublié de consigner ce fait historique dans le plaidoyer *pro domo* qu'il a publié récemment sous le titre un peu trop général de *Jésuites* (1), — nous savons pertinemment que Bourdaloue ne ménagea pas la vérité à Louis XIV dans le carême qu'il prêcha à Versailles et que, le carême fini, le roi lui dit : « Mon père, vous allez être content de moi : j'ai renvoyé M[me] de Montespan à Clagny. » A quoi le prédicateur répondit avec autant de fermeté que d'esprit : « Sire, Dieu serait bien plus content si Clagny était à septante lieues de Versailles (2) ! »

Mais je doute fort que Bourdaloue ait cédé dans la circonstance aux objurgations de Claude de Charenton, quoiqu'il soit établi que les jésuites entretenaient de bonnes relations avec ce protestant par haine des Jansénistes. Faut-il rappeler à ce propos ce que le Père Annat disait à un calviniste pendant que Claude guerroyait contre Nicole et les gens de Port-Royal sur la *Perpétuité de la foi de l'Eglise catholique touchant l'Eucharistie* :

« Vous avez bien traité les Jansénistes! Je suis marri qu'ils soient unis avec nous sur ce point : mais si vous vouliez revenir avec nous sur celui-là, nous les accablerions sur les autres (3)...

(1) *Jésuites*, par le R. P. du Lac, 1 vol. chez Plon, p. 15.
(2) *Mémoires de M[me] de Maintenon*, par Languet de Géry, p. 113 et 166.
(3) *Port-Royal*, par Sainte-Beuve, t. IV, p. 448.

Quoi qu'il en soit, je m'explique sans peine que Vigny ait pris un réel plaisir à la lecture du *Sermon sous Louis XIV*. Les protestants genevois sont rares qui ont la légèreté de plume et la finesse d'esprit de Félix Bungener. Il trouva cependant que notre pasteur avait trop tiré la couverture du côté calviniste et voici la très belle lettre qu'il lui écrivit après avoir lu son livre. Je remercie M. Bungener fils de me l'avoir communiquée :

Mardi, 10 août 1852.

« J'ai voulu attendre pour vous remercier, monsieur, le moment où il me serait permis d'oublier, en vous relisant et en causant avec vous, les inquiétudes que me donne sans cesse une santé qui m'est chère avant toute chose et qu'enfin j'ai réussi à rendre moins fragile par un bien long séjour à la campagne. Je ne sais rien de plus aimable que la bonté que vous avez eue de répondre par l'envoi de vos œuvres à une question que je faisais à notre spirituelle et excellente amie.

« J'ai lu vos livres dans l'ordre de leurs publications qui se trouve être aussi celui du temps, et j'ai commencé par écouter le *Sermon sous Louis XIV*. Après m'être promené avec lui dans le silence de mes bois, j'ai passé de Bourdaloue et Claude au règne de Louis XV, au Père Bridaine et à Rabaud, avant de m'enfermer avec votre Voltaire, ce que j'ai fait depuis. Je m'applaudis d'avoir pu vous lire dans la solitude, sans être influencé par un seul écho des bruits du succès ou de la critique, sans avoir jamais connu vos partisans ou vos adversaires, sans même vous connaître encore. Comme l'un de vos orateurs, vous étiez pour moi seul dans la chaire, et moi seul dans l'église, sans les frémissements approbateurs ou les murmures de la multitude, sans rien de ce qui peut prévenir, entraîner ou troubler.

« Je pourrai donc vous dire, monsieur, mes impressions et mes réflexions sans aucun alliage, sans autre chose que ma pensée répondant à la vôtre. Je vous ai cherché vous-même dans vos livres, et il me semble que je vous ai vu tout entier aujourd'hui en achevant votre troisième ou-

vrage : *Voltaire et son temps*. A travers le voile des deux *Romans historiques* (car ne doivent-ils pas porter ce nom?) je vous avais entrevu déjà. Ce dernier livre vous découvre et vous ne pouvez qu'y gagner. Je suis content d'avoir résisté au premier inconvénient qui me portait à vous parler des œuvres d'art avant d'avoir écouté l'œuvre du critique philosophique. Je vois que vous savez plus que personne mettre au rang qui leur convient les éloges uniquement littéraires et tout le matériel de la forme que vous pouvez cependant créer et modeler avec une rare habileté.

« La pensée seule vous importe, l'excellence de sa direction, la beauté de son but et la grandeur de ses enseignements.

« Malgré cela, je ne puis m'empêcher de vous parler d'abord de la forme et des séductions de vos portraits, du plaisir que j'ai goûté à me promener avec votre *Concile* dans l'allée des philosophes, à entendre discuter nos hommes de l'Eglise de France, sur l'improvisation réelle et celle qui montre les *soufflets de l'orgue ;* à voir commencer entre l'abbé de Fénelon qui est déjà le *doux homme d'opposition* et Bossuet lui-même, une discussion, prélude des controverses futures. Bourdaloue admiré déjà par M. de Condom, ce Bourdaloue qui *croît* encore, tandis que Massillon *décroît*. Vous lui avez donné, monsieur, un bien dangereux adversaire dans Claude de Charenton et vous en avez fait son maître, son guide sévère, vous l'avez placé devant lui comme l'ange à l'épée flamboyante. Il l'avertit sévèrement par sa lettre, il en répète devant Bossuet les leçons redoutables pour le roi, il impose, il dicte une péroraison courageuse, et comme Bourdaloue hésitait à déplaire, Claude lui apparaît, le foudroie d'un regard : au moment où il allait être infidèle à la leçon qu'il devait donner et qu'il avait reçue, l'orateur catholique est relevé par l'esprit protestant et ne triomphe que soutenu par lui.

« Pour ne point sortir des mérites de la forme, je veux vous dire encore le gré que je vous sais d'avoir encadré la composition entre la lecture du cantique XIV d'Isaïe

et sa paraphrase. Tout ce livre est bien composé, et si le fait est rigoureusement vrai, Genève a dû s'enorgueillir et applaudir au sacrifice d'une victime telle que Bourdaloue sur l'autel de Calvin.

« Vous ne vous êtes pas contenté, monsieur, de la mettre aux pieds de Luther, vous avez écrit un autre livre que vous auriez pu intituler : *Les Martyrs protestants*, et nous, Français, nous ne savons que trop combien celui-là est cruellement historique dans vos plus sanglantes pages. Ici, en vous embarquant sur les eaux plus empoisonnées du siècle de Louis XV, vous avez vu en les sondant que vous auriez à combattre d'un côté le grand navire catholique, et de l'autre les corsaires encyclopédiques. Aussi vous avez fait feu de tribord et de bâbord et cette fois vos pièces sont chargées à mitraille. Il me semble que vous vous êtes irrité en marchant.

« La Société de Jésus n'est pas seulement attaquée, tous les dogmes du catholicisme sont frappés de vos traits redoublés, La confession, la direction des consciences, le célibat des prêtres, les légendes, la transsubstantiation et la présence réelle, la communion, les couvents, les sacrements, les frais du culte, la messe, les soins alors mal donnés aux malades, vous attaquez tout ce qui est vulnérable dans l'Eglise romaine. Le martyre des ministres Rochette et Grenier ajoute à l'horreur du supplice de Calas. Vous n'avez rien omis de ce qui pouvait flétrir le catholicisme et indigner contre ses dogmes et ses actes. La grâce des dialogues et des scènes de la cour ne m'a point empêché de suivre partout votre sentiment inexorable. Vous poursuivez votre ennemi avec un talent plein de souplesse. Le Père Bridaine et Rabaud sont les deux lutteurs, et les figures du XVIII[e] siècle tournent autour d'eux. Vous connaissez le temps de Louis XV comme *le chapelain de Frédéric II*, mais permettez que je vous le dise, je vois avec tristesse le soin que vous prenez de réveiller les souvenirs presque éteints de ces persécutions qui durèrent, hélas ! jusqu'à Louis XVI. La France est depuis près d'un siècle le pays de la tolérance la plus complète, il me semble. Tout est ouvert à tous les cultes.

Des hommes politiques de l'Eglise protestante ont assez longtemps gouverné la France actuelle pour qu'elle soit à l'abri de tout soupçon de partialité. Elle a bien plutôt mérité le reproche d'*indifférence en matière de religion* qui lui fut fait avec éloquence. Si l'on évoquait trop souvent les ombres des victimes, si Montluc renvoyait à *Des Adrets* ses fantômes, si le protestantisme et le catholicisme recommençaient cette lutte des morts, ce serait, je le crois, le christianisme qui en souffrirait. Dans un temps où, près de vous, Strauss a enseigné et prêché en Suisse, où nous avons vu à Paris le pouvoir à demi saisi par ceux qui disaient : *La propriété c'est le vol*, et : *L'idée de l'existence de Dieu est cause de tous les maux de l'humanité*, à présent qu'il ne suffit plus de dire comme un poète de nos jours qui m'est cher :

O Christ, il est donc vrai, ton éclipse est bien sombre! (1)

« A présent que la *Divinité* même est menacée par le matérialisme et le panthéisme à la fois, n'est-il pas permis d'espérer que les ministres chrétiens emploieront l'autorité de leur parole à resserrer, s'il se peut, et rapprocher les barrières de tous les cultes ? Ce n'est pas trop de toute l'armée du Christ pour faire face à la barbarie intérieure qui, de tous côtés, est sortie de ses ténèbres.

« Mais vous avez voulu faire la *guerre au mal* dans le XVIIe et le XVIIIe siècle et vous l'avez faite avec une telle indépendance, que vous l'avez combattu même dans le Genevois J.-J. Rousseau, votre compatriote. Vous le poursuivez encore, le mal, dans notre époque tourmentée. Hélas ! monsieur, notre pauvre France vous a donné d'étranges spectacles. Nous sommes encore *l'arme au bras*, et depuis le peu de temps où vos livres furent publiés, vos idées ont déjà pu se modifier sur bien des points.

« Je compte sur l'amitié et la belle et sage intelligence de Mlle Camilla Maunoir pour m'avertir dès que de nouveaux écrits auront suivi ceux dont vous m'avez fait possesseur.

(1) Lamartine.

« Peut-être prendrez-vous encore la forme du *Roman historique*. Je m'en féliciterais, car vous avez prouvé qu'il n'y a point de question, si grave qu'elle soit, et pas de vues si hautes qui ne puissent s'y déployer dans un langage pur et dans une composition aussi chaste que la pensée qui inspire et soutient votre religieux ministère.

« Vous voyez, monsieur, par la longueur de cette lettre, expression bien incomplète encore du plaisir que je vous dois, combien il me sera précieux de voir l'auteur après avoir vécu ici avec ses ouvrages. Je serai peut-être un jour assez heureux pour vous rencontrer dans votre beau pays et pour vous prier, dans des entretiens pareils à ceux de votre grave *Concile*, de ne regarder mes remarques et mes regrets sur l'ardeur militante du protestantisme que comme une preuve de plus de l'impression sérieuse que produisent sur moi vos écrits, et de la haute estime qu'ils m'ont inspiré par votre présence.

« ALFRED DE VIGNY »

au Maine-Giraud, Blanzac (Charente) (1).

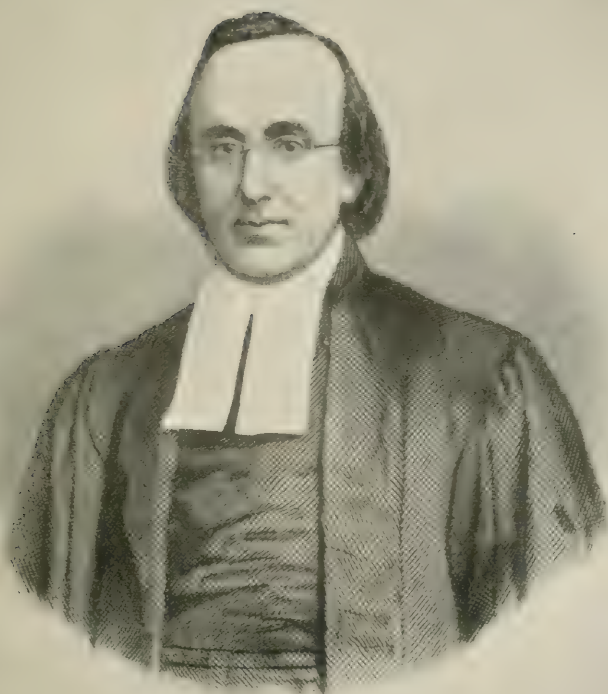
Le poète qui depuis quinze ans rêvait d'aller à Genève en pèlerinage, ne put jamais réaliser son dessein, et ce n'est qu'au mois de février 1855 qu'il lui fut donné de faire la connaissance personnelle de Félix Bungener.

Un matin, le pasteur protestant qui était venu passer quelques jours à Paris reçut d'Alfred de Vigny la lettre suivante :

« Je vous cherchais partout, monsieur, votre carte ne portait point d'adresse, et Mlle Camilla Maunoir ne m'avait indiqué que la rue *Pavé*, sans savoir qu'il y en a trois à Paris et que j'ai cru devoir vous trouver dans celle de la rue Saint-André-des-Arts qui n'est pas la vôtre.

« Je vous remercie de m'avoir éclairé sur votre demeure. Permettez-moi de vous indiquer la manière que mes amis emploient ici pour se retrouver et qui est la plus simple du monde et le seul recours aux déceptions cau-

(1) Lettre inédite.



FÉLIX BUNGENER
d'après une gravure au burin de F. DELANNOY (Biblioth. Nat[le])

sées par les distances, c'est de prendre un jour rendez-vous. J'ai le projet d'aller chez vous, monsieur, lundi prochain, 26 février, à 3 heures après-midi. Si vous pouvez m'attendre, ne vous donnez point la peine de me répondre : *oui.*

« Sinon, indiquez-moi un autre jour, pourvu que ce ne soit pas *jeudi.* J'y serai fort exact, ayant un très grand désir de vous voir après avoir lu les excellents écrits que j'ai reçus de vous.

« Croyez, monsieur, à mes sentiments de haute considération.

« ALFRED DE VIGNY »

Mercredi, 21 février 1855.

Que se dirent-ils dans cet entretien ? Sur quoi porta-t-il ? Quelles en furent les suites morales ? Nous ne le saurons probablement jamais, car le poète et le pasteur semblent avoir emporté leur secret dans la tombe. Mais le silence persistant que Vigny garda vis-à-vis de Burgener à dater de ce jour me donne à penser que le fossé qui les séparait au point de vue religieux, loin de se combler, ne fit que se creuser davantage.

A partir de 1852, sous l'action de sa maladie et des événements, sans parler de l'influence de ses proches, il s'était opéré dans les idées de Vigny un changement notable dont ses lettres à Mme Lachaud font foi. Le démocrate qu'il avait été de 1830 à 1848 avait fait un retour sur lui-même ; le socialiste s'était converti, et le sceptique qu'il avait été avait perdu les trois quarts de son assurance. Dès lors que lui restait-il ? à quoi pouvait-il se raccrocher ? Comme il était de « race religieuse », il revint à la religion de son berceau, ainsi qu'un enfant revient à sa mère, sans éclat, sans *mea culpa*, sans fausse honte. Tout en plaignant dans son cœur « la faiblesse égoïste des pauvres âmes qui s'appuient encore sur des pratiques païennes (1) », il ne pouvait s'empêcher de sou-

(1) Lettre à Mme de Saint-Maur, publiée par la *Revue de Paris* du 15 février 1900.

rire aux âmes dévotes qui, durant sa longue maladie, couvraient son lit de toutes sortes d'amulettes. A la fin, il demandait même des prières à sa filleule pour mettre un terme à ses souffrances. Et quand il se vit sur le point de mourir, il se confessa humblement à un saint prêtre.

Certes, ce n'était pas la mort que Bungener aurait désirée pour Vigny, mais je gagerais bien qu'en l'apprenant Mlle Maunoir sera tout de même tombée à genoux et aura récité le *De Profundis !*

CHAPITRE VI

LOUISE-EDMÉE ANCELOT.

Liaison d'Alfred de Vigny avec M. et Mme Ancelot. — Sentiments de Mme Ancelot pour Vigny et le duc de Raguse. — L'auteur dramatique chez Ancelot. — Sorte d'arbitre entre les classiques et les romantiques. — Ancelot rend compte des poèmes de Vigny dans les *Annales de la littérature et des arts*. — Les soirées littéraires de l'hôtel de La Rochefoucauld. — Naissance de Louise-Edmée Ancelot. — Sa ressemblance physique et morale avec Alfred de Vigny. — L'*Histoire d'une âme*. — Le couvent de Picpus. — Enfance et nature mystique de Louise-Edmée. — Son journal. — Ses réflexions sur la lecture des romans, sur certaines sévérités du règlement de Picpus. — Comment elle entendait le mariage. — Correspondance de Vigny avec elle. — Il ne veut pas qu'elle l'appelle *Monsieur*. — Ce qu'il lui dit de Laurette et du capitaine Renaud, de *Servitude et Grandeur militaires*. — La *Vendée bonapartiste*. — Louise-Edmée au Maine-Giraud. — Sur les *Mémoires d'Outre-Tombe*. — Les *sources* du P. Gratry. — Comment il entendait l'éducation des jeunes gens. — *L'Imitation de Jésus-Christ*. — Le christianisme de Vigny et le catholicisme de Mme Louise. — En mourant il lègue tous ses biens meubles et immeubles à Louise-Edmée Ancelot.

I

Dans le temps qu'il fréquentait le Cénacle de la Muse française, Alfred de Vigny s'était lié avec M. et Mme Ancelot d'une amitié qui dura toute son existence. Je m'empresse de dire qu'il fut largement payé de retour, par Mme Ancelot tout au moins, car après qu'il eût quitté ce monde, son souvenir avait gardé dans le cœur de cette

femme d'esprit quelque chose de si tendre, qu'il lui arracha un jour l'aveu touchant que voici :

« L'amitié du duc de Raguse, de même que celle du comte de Vigny, a tenu une grande place dans ma vie ; c'est la pensée douce et belle de mes heures de chagrin, comme la force de mon âme dans les heures difficiles, et ma résignation dans les heures où je souffrais, car j'ai vu, quand la confiance ouvrait pour moi ces belles âmes, tant de résignation pour les souffrances physiques et morales, et tant de force contre l'injustice, tant de grandeur et de générosité en toute occasion, que j'ai souvent cherché à m'élever à cette hauteur pour mériter leur affection ou honorer leur mémoire. Il me semble que c'est un peu de leur âme que je garde avec moi et qu'ils ne sont pas complètement perdus pour cette vie où ils ne sont plus (1). »

Ces lignes font évidemment autant d'honneur à celle qui les a écrites qu'à ceux auxquels elles sont consacrées, et cependant je me demande comment Alfred de Vigny les aurait prises s'il s'était vu traité, lui, l'homme du devoir, sur le même pied que le maréchal de France qui, en 1815, faillit au sien en passant avec armes et bagages du côté de la Sainte-Alliance, et quelle figure aurait faite Jacques-Arsène-François-Polycarpe Ancelot s'il avait pu les lire par-dessus l'épaule de sa femme (2) ; car enfin, sans être positivement jaloux, Ancelot aurait pu trouver que sa chère moitié faisait à ses amis la part trop belle. Après cela, peut-être se fût-il contenté d'en sourire ; il devait savoir, en effet, que la plupart des femmes de théâtre ont le cœur léger et la tête un peu folle ; et le vaudeville qui les avait tirés de misère à la chute des Bourbons (3), en les guérissant à tout jamais de la tra-

(1) *Un salon de Paris*, de 1824 à 1864.

(2) Mme Ancelot, née Chardon, naquit à Dijon en 1792; elle mourut en 1875. Un de ses grands succès au théâtre fut la pièce des *Deux Impératrices* représentée à l'Odéon le 4 novembre 1842 et dont Théophile Gautier a dit : « Le rôle de Marie-Thérèse a fourni à Mme Dorval un type chaste et noblement contenu qui rappelait par certains côtés sa création de Kitty-Bell. »

(3) Au mois de décembre 1830, Ancelot qui avait été anobli par Charles X perdit la place qu'il occupait au ministère de la Marine et fut obligé de vivre de sa plume.

gédie, avait habitué ce Normand sceptique (1) à prendre toutes choses par le bon côté, — ce qui est le fait d'un sage. Il avait, du reste, des mœurs naturellement paisibles et se plaisait à jouer dans le monde le rôle de conciliateur qu'il avait rempli dans le premier cénacle, à la satisfaction des classiques, et des romantiques. La célébrité que lui avait conquise, avant 1820, le grand succès de la tragédie de *Louis IX*, pièce classique d'inspiration et moderne par le sujet, avait fait de lui à cette époque une sorte d'arbitre entre les deux camps. Ce n'est guère qu'en 1828, avec le drame d'*Olga*, qu'il se rangea résolument du côté des romantiques. Encore l'année suivante revint-il sur ses pas dans *Elisabeth d'Angleterre*, comme pour se faire pardonner, de l'autre bord, son excès d'audace.

Le talent d'Alfred de Vigny ne pouvait manquer de le séduire par ses qualités naturelles, dont la plus saillante est précisément le sentiment de la mesure. Aussi, quand parurent les *Poèmes*, s'empressa-t-il de les analyser dans les *Annales de la littérature et des arts* (2).

« ... Ce qui nous a le plus frappé dans le talent de M. le comte Alfred de Vigny, disait-il, c'est cette originalité si précieuse dans tous les temps et si rare dans le nôtre; partout il est lui-même, et partout il est poète : ses beautés sont à lui, ses fautes lui appartiennent, et ne sont jamais les fautes d'un homme médiocre... Doué d'une âme riche et d'une imagination féconde, comme l'était André Chénier, M. de Vigny est plus varié dans ses compositions, sa muse voyageuse parcourt tous les pays comme tous les siècles... quelle que soit l'époque, quels que soient les lieux où nous transportent les aspirations de M. de Vigny, il est impossible de peindre avec plus de vérité les personnages qu'il amène sous nos yeux. Mais nulle part peut-être il ne brille avec plus d'éclat que dans un fragment qui a pour titre le *Bain*. »

Et après avoir cité cette pièce presque tout entière et de

(1) Ancelot est né au Havre le 9 février 1794 et est mort le 7 septembre 1854.

(2) *Annales de la littérature et des arts*, de 1822, 81e livraison, t. VII, p. 73.

longs fragments de la *Fille de Jephté*, de la *Femme adultère*, de la *Prison*, dont il admirait « la poésie si fraîche, si mélodieuse et les rares beautés de l'exécution », Ancelot terminait par cette critique qui ne manquait pas d'une certaine justesse.

« Que ne devons-nous pas attendre d'un jeune poète qui entre ainsi dans la carrière, et dont la muse prend des tons différents avec tant de facilité? Les plus brillantes destinées lui sont promises, et s'il veut joindre aux qualités précieuses qu'il tient de la nature celles que donne un travail sévère, il sera bientôt sans rival.

« Nous ne saurions l'engager trop fortement dans l'intérêt de sa gloire, à se défier de certains penchants au néologisme qui se montre quelquefois dans son recueil, à renoncer à des tournures de phrases plus bizarres qu'originales qui déparent des morceaux d'ailleurs pleins de charme et d'élégance, ainsi qu'à des enjambements vicieux, dont l'effet est de donner aux vers une funeste ressemblance avec la prose ».

Deux ans après la publication de cet article, Alfred de Vigny, qui portait encore le costume de la garde royale, trônait comme un dieu dans le salon de M. et Mme Ancelot. Ils habitaient alors l'hôtel de La Rochefoucauld situé rue de Seine, et telle était leur réputation d'esprit et de beauté, qu'ils étaient parvenus à réunir chez eux à jour fixe toutes les célébrités littéraires du moment, depuis Parseval-Grandmaison, Baour-Lormian, Campenon et Lacretelle qui, en leur qualité d'académiciens, défendaient les pures traditions classiques, jusqu'à Victor Hugo, Emile Deschamps, Soumet, Guiraud, etc., qui représentaient les idées nouvelles.

C'est dans ce vieil hôtel, aujourd'hui disparu, que naquit le 13 février 1825 — dix jours après le mariage d'Alfred de Vigny — Louise Edmée Ancelot sur qui le poète devait concentrer un jour toutes ses affections et qu'il institua en mourant sa légataire universelle.

II

A ce propos, quelques curieux ont cherché à pénétrer la raison vraie de cet attachement de père adoptif et ont cru la trouver dans la ressemblance physique de l'enfant avec l'auteur d'*Eloa*. Il est certain, en effet, que cette ressemblance était saisissante, qu'elle criait aux yeux comme la voix du sang quand on comparait une tête à l'autre. Mais ce n'est pas la première fois que pareil phénomène se produit. Les femmes de la Grèce regardaient la statue d'Apollon quand elles étaient enceintes, et il leur arrivait quelquefois de faire des enfants à son image. Qui sait si Mme Ancelot n'avait pas regardé amoureusement le masque olympien d'Alfred de Vigny, quand elle portait sa petite Edmée dans son sein?... Toujours est-il que l'enfant vint au monde non pas seulement avec les traits du poète, mais, ce qui est plus merveilleux encore, avec son esprit, ses penchants et ses goûts.

J'ouvre l'*Histoire d'une âme* (1) où se trouve racontée avec une piété vraiment filiale la vie spirituelle de cette âme d'élite, et je constate, dès les premières lignes, que, tout enfant, Louise-Edmée Ancelot fut une mystique dans toute l'acception du terme.

Elle était à peine entrée au couvent de Picpus où ses parents l'avaient mise en pension, qu'elle édifiait tout le personnel, les religieuses et ses camarades, par sa piété, sa douceur et l'espèce d'éblouissement qu'elle ressentait devant les mystères de la religion. Elle avait pour les ministres du culte, en général, et pour le prêtre qui lui enseignait le catéchisme, en particulier, la vénération qu'elle aurait eue pour un ange. Je dis bien, car le prêtre à ses yeux était un être presque immatériel, vivant uniquement de la parole de Dieu, et le jour où elle s'aperçut qu'il mangeait et buvait comme le commun des mortels, elle perdit sa première illusion.

(1) Ce livre publié par M. Georges Lachaud en 1888 n'a pas été mis dans le commerce.

C'était surtout la doctrine de la communion des saints qui l'avait séduite. Elle avait éprouvé une véritable joie en apprenant que, par de bonnes œuvres ou par des sacrifices acceptés de bonne grâce, elle pouvait secourir les âmes du purgatoire, et cette croyance avait développé en elle le grand fonds de bonté, de compassion qu'elle tenait de la nature. A partir de ce moment elle se voua au salut des âmes malheureuses qui soupirent après le ciel. Elle offrit à Dieu pour les tirer du purgatoire toutes les privations, toutes les contrariétés, toutes les petites injustices qu'elle avait à supporter au couvent. Et elle était heureuse à la pensée que par ces moyens propitiatoires elle pouvait en pousser quelques-unes en paradis.

Mais les sœurs de Picpus ne se bornaient pas à exalter ainsi les sentiments religieux des enfants qui leur étaient confiées. Ce n'était là que la moitié de leur programme. L'autre consistait à faire de chaque pensionnaire une femme du monde lettrée, instruite, ayant, suivant le désir de Molière, des clartés de tout. Et Mme Ancelot n'exagérait pas quand elle disait à Mme Récamier en lui présentant sa fille :

— Voici ma fille qu'on élève au couvent dans l'amour de Dieu et de M. de Chateaubriand.

C'était lui dire qu'on était resté légitimiste au couvent de Picpus.

On y avait gardé aussi, parmi les élèves, l'habitude des maisons d'éducation de l'ancien régime de noter sur des cahiers ses impressions quotidiennes, ses préférences, ses antipathies, les incidents *graves*, les résolutions à prendre, les fautes commises et jusqu'aux moindres élans du cœur, car de même que l'oiseau qu'on a fait prisonnier continue de chanter dans sa cage, le cœur des jeunes filles s'ouvre aussi bien derrière les grilles d'un couvent que lorsqu'elles peuvent aller et venir en liberté.

Louise-Edmée Ancelot n'échappa point à cette mode et commença dès l'âge de treize ans à tenir la comptabilité de ses pensées, de ses actions bonnes ou mauvaises. Son premier cahier fut rempli par un petit roman dans lequel elle avait raconté l'histoire d'une de ses camarades. Cela ne devait pas être d'une lecture bien dangereuse ; cepen-

dant son confesseur en exigea la destruction. Sacrifice aussi cruel qu'inutile, et qu'elle hésita longtemps à consommer non par vanité, certes, mais par un sentiment d'amour-propre que tous les auteurs excuseront.

Son second cahier qui existe encore offre un réel intérêt. Il contient ses notes de la seizième année. Louise-Edmée Ancelot a dépouillé ses langes ; la petite pensionnaire est devenue une belle et grande jeune fille que l'on conduit à présent dans le monde. Nous allons voir la figure qu'elle y fera.

Son cahier débute ainsi : « Je suis sortie depuis hier, j'ai reçu de jolis cadeaux et je vais à l'Opéra ce soir ; j'ai déjà causé avec ma mère chérie, je suis bien heureuse. Voilà donc cette nouvelle année qui commence, l'année de mes seize ans, l'année où je vais quitter le couvent qui a vu des jours si heureux pour moi ! Quel sujet de réflexions sérieuses, quel compte j'aurai à rendre de la belle année qui vient de s'écouler... »

Elle raconte ensuite qu'elle a joué un morceau de piano dans le salon de sa mère et qu'elle a eu beaucoup de succès, mais comme elle a moins de vanité que de modestie, elle a parfaitement remarqué que pour faire valoir son jeu le harpiste qui l'accompagnait a un peu sacrifié la harpe au piano. Suit cette réflexion fort juste sur la lecture des romans à propos de *Paul et Virginie*.

« J'ai été hier chez Mme K... qui nous parla des lectures et s'étonna que j'aie lu *Paul et Virginie*. Si elle savait que j'en ai lu bien d'autres plus dangereux encore ! J'ai eu le bonheur que ces livres ne m'ont point fait de mal. Si j'ai une fille, jamais elle ne les lira. »

Un jour elle apprend que deux de ses camarades ont été renvoyées pour une trop grande légèreté et pour un vol. Aussitôt sa bonté s'en irrite et elle écrit cette pensée digne de l'évangile : « Deux jeunes filles qu'on déshonore froidement, sans pitié, avec bruit, scandale, de manière à ce que les cent élèves qui le savent ne puissent jamais l'oublier ! oh ! je ne puis approuver cela ! »

Une autre fois la vue d'une grande misère lui arrache ce cri de compassion : « oh ! si j'avais bien de l'argent comme j'en ferais un bon usage ; il me semble qu'il n'y

aurait plus de pauvres nulle part ! j'aimerais à les visiter, à les soigner, à récompenser leur honnêteté, leur délicatesse, à instruire leurs enfants. »

Ainsi la générosité native de cette âme charmante s'exerçait sur tout, de proche en proche.

En 1841, M. Ancelot se présenta à l'Académie française en remplacement de M. de Bonald. Cette nouvelle, sans la surprendre, cause à la petite Edmée une émotion très vive, et elle fait le vœu que si son père est élu elle se privera de dessert tous les soirs, jusqu'à sa sortie du couvent. Inutile de dire qu'elle tint sa promesse.

C'est à cette époque que l'idée du mariage commença de hanter son cerveau. Le mariage est une très grosse question pour les pensionnaires des couvents. Elles s'en occupent dès que la petite bête remue sous leur mamelle gauche, et le premier jeune homme qui les a fait danser sous l'œil de leur mère prend immédiatement figure de mari, surtout s'il est élégant, distingué et pas trop timide. Ce n'est point sous cet aspect futile qu'Edmée Ancelot envisageait le mariage. Elle le regardait, au contraire, comme « une chose grave et sérieuse, un dévouement sans bornes et de tous les instants, une continuelle attention de plaire à l'époux qui vous a choisie et de ne plaire qu'à lui. » Et voici comment cette jeune fille de seize ans entendait les devoirs d'épouse et de mère :

« Elever ses enfants dans l'amour et la crainte de Dieu, la pratique exacte de tous les devoirs religieux, réparer les affaires dérangées, remettre par son ordre et son économie la fortune qu'on dissipe de l'autre côté, faire des amis à l'époux de son choix, le réconcilier avec ceux qu'il aurait perdus ; boire toujours la part amère du calice et ne réserver aux siens que ce qu'il y a de jouissance et de bonheur dans la vie, tout cela, sans croire qu'on a fait quelque chose de bien : voilà, il me semble, la mission de la femme dans le mariage.

« Et si elle trouve quelqu'un qui ne l'apprécie pas, qui soit dur pour elle, qui la méconnaisse et l'outrage, Dieu est là-haut pour récompenser ceux qui ont porté la croix ici-bas : lui-même en a donné l'exemple. Surtout qu'elle ne prenne point de confidente de ses chagrins, c'est le moyen

de les augmenter et de s'aliéner tout à fait le cœur de son mari. Si, au contraire, la femme pieuse et forte, la femme par excellence, a le bonheur de rencontrer une âme qui sache la comprendre, oh ! qu'elle remercie Dieu dans son cœur, car il est rare ce bonheur qui lui est accordé. Sa vie ne sera que joie, que douceur. Les peines à deux et souffertes pour Dieu doivent être des délices !

« Et si ce n'est pas ainsi qu'on comprend le mariage, ce n'est plus l'institution sainte du Christ, c'est un enfer. Si c'est un amour profane, sujet au changement et qui doit s'évanouir lorsque les traits se flétriront, oh ! alors c'est une chaîne, et une lourde chaîne, et je suis sûr qu'il n'y a que les femmes sans pitié qui ont jamais songé à rompre ce lien sacré ; la femme chrétienne peut et doit tout supporter. L'homme ne doit pas séparer ce qu'il a uni ».

C'est avec ces sentiments vraiment admirables que Louise-Edmée Ancelot fit son entrée dans le monde. Ceux qui connaissent Alfred de Vigny ne seront pas étonnés qu'après l'avoir séduit par tous ses dons elle lui ait inspiré une affection quasi-paternelle.

III

La correspondance du poète avec Mme Louise, comme il l'appelle, date de son mariage avec M. Lachaud, le grand avocat. A ce moment, Vigny avait perdu les deux créatures de Dieu qui ont tenu le plus de place dans sa vie, celle qui fut Kitty-Bell, et sa mère. Son âme était désemparée et s'en allait à la dérive. Comme il ne pouvait se passer d'amour, il se raccrocha à cette branche toute verte et toute fleurie qui s'offrait à sa main. Mais avec quelle délicatesse il la saisit ! on eût dit qu'il avait peur de la briser sous son poids, car le malheur rend la main lourde. Il faut lire les premiers billets qu'il écrit à sa « chère et gracieuse amie » pour avoir la sensation de cette crainte chaste. Elle même paraît si confuse des

égards qu'il lui témoigne, qu'elle ne sait d'abord de quelle nom l'appeler. *Monsieur* est bien sec et bien froid pour quelqu'un qui vous a tenue toute petite sur ses genoux ! Peu à peu elle s'enhardit, et après la naissance de son premier enfant, quand le poète eut accepté de lui servir de parrain, elle finit par lui donner le nom qu'il désirait tant.

« Enfant que j'ai bercée, comment oserez-vous encore me nommer Monsieur ? Vous avez trouvé le nom que vous me devez. Dites : mon ami, et vous ne risquez point de vous tromper, soyez-en bien assurée. »

De ce jour leur correspondance eut quelque chose de plus abandonné, de plus intime. Nous n'avons pas malheureusement les lettres de Mme Lachaud ; son fils raconte qu'elle les brûla quand elles lui firent retour après la mort d'Alfred de Vigny. C'est une perte irréparable. J'essaierai pourtant de la combler à l'aide de celles du poète. Je ne sais si je me trompe, mais je crois lire entre leurs lignes que dans la première moitié de sa vie madame Louise subit l'influence morale de Vigny, et que dans la seconde moitié, c'est lui qui subit la sienne. Ne nous étonnons pas de ce choc en retour : il est plus commun qu'il ne semble, et pour ma part je le trouve tout naturel.

« Il y a pour ceux qui vous aiment et vous ont vue au berceau une grande consolation à songer que vous avez devant les yeux et sous vos regards mélancoliques de grands horizons et une verdure qui les repose de la vie aux flambeaux (Mme Lachaud était alors dans la Corrèze, à Treignac, petit bourg situé au pied de la dernière chaîne de collines qu'on appelle là-bas le bocage). Votre délicate poitrine respire un air pur et vous avez autour de vous ce silence et ce calme des champs qui vous permettent d'entendre parler notre âme à elle-même bien longtemps de suite, se recueillir dans des méditations infinies, revenir sur ses sentiments et ses pensées, les épurer, leur donner un but, jouir d'avance de ce qu'elle attend de l'avenir, et goûter la récompense anticipée des devoirs accomplis. La grande maladie de la vie, c'est l'ennui. Il nous atteint partout et nous nous agitons en vain pour le fuir ;

nous avons la folie de chercher sans cesse des émotions fausses quand il y a au fond de notre cœur une source plus féconde et plus variée de réelles émotions, de naturelles joies et de félicités véritables.

« Je suis heureux de savoir que vous passez quelques heures à lire ces livres que j'écris à de si longs intervalles, et dont je ne parle jamais. — Vous aimez Laurette parce que vous auriez parlé comme elle à votre mari déporté à Cayenne. Ces ordres cachetés se donnent encore aux marins. Leur mystère n'est-il pas sombre et terrible comme l'épée de Damoclès? La discipline pèse comme la fatalité. Mon cousin, M. de Bougainville me raconta véritablement ce trait d'un marin qui eut le malheur d'obéir à un ordre du comité de salut public, de fusiller les prisonniers de guerre. Il faut que vous sachiez que dans ce livre de *Servitude et grandeur militaires*, toutes les fois qu'il y a *je*, c'est la vérité. J'étais à Vincennes lors de la mort de ce pauvre adjudant. Je vois aussi sur la route de Belgique une charrette conduite par un vieux chef de bataillon ; je chevauchais ainsi en chantant *Joconde*. Pour le capitaine Renaud, c'est un combat que j'ai voulu livrer à l'esprit de séïde qui nous saisit trop aisément en France. Il n'y a pas un ambitieux égoïste qui ne trouve dans la foule des esclaves presque fous d'obéissance aveugle. Il faut tâcher de garantir la nation des penchants qui l'ont souvent égarée, et celui-là renferme pour elle bien des dangers. Ce sont des mauvaises amours qui l'ont prise bien souvent, surtout depuis 1789. »

Dans ces dernières lignes, Alfred de Vigny faisait allusion au danger permanent que courait la République de 1848. Il en parlait, d'ailleurs, en connaissance de cause, car il s'était retiré un peu avant les journées de juin dans sa propriété du Maine-Giraud, non loin d'Angoulême, et la Charente, cette *Vendée bonapartiste*, comme il l'appelait si justement, soupirait tout haut après le rétablissement de l'empire. Le coup d'Etat ne lui causa donc aucun étonnement.

IV

Suivons-le dans sa retraite et laissons la politique de côté. Bien qu'il cherchât la solitude, il n'était pas souvent seul au Maine-Giraud. D'abord il y avait Mme de Vigny qui le tirait par la manche plusieurs fois par jour, surtout quand elle était malade, et puis il recevait de temps en temps la visite de ses cousins et amis d'Angoulême ; enfin Mme Louise venait de loin en loin le surprendre avec ses enfants, et ces jours-là, c'était fête au manoir.

« J'ai eu tout à coup ici, chère amie, une jolie apparition d'un moment, écrivait-il à Mme Ancelot. Louise était charmante avec ses deux chérubins, elle avait grande hâte de vous revoir et prenait un petit air de magistrat en me disant qu'elle avait des affaires très sérieuses à régler à Paris ; et puis elle riait de ma gravité et de ses importantes affaires et revenait à ses pendants d'oreilles couleur de rose qui jouaient entre nous deux. Elle était un peu fatiguée et j'aurais voulu qu'elle se reposât plus longtemps entre son bon chanoine et sa petite belle-sœur de quinze ans dont le visage certainemnt a été copié sur un tableau de Greuze, tant ses yeux bleus sont grands et sa bouche en forme de cerise. J'irai la revoir bientôt à son couvent au nom de Mme Lachaud et escorté d'un chanoine. J'espère que je serai assez vénérable ainsi. C'était avec eux et moi que Louise parlait de vous sur la grande terrasse de Beaulieu à Angoulême.

En regardant le panorama qu'on voit de cette montagne, elle regrettait ses autres rochers avec l'air le moins agreste qu'il y ait jamais eu. Elle s'efforce de se croire villageoise, en robe et en brodequins parisiens, et d'une voix douce, harmonieuse et toute mondaine, elle assure qu'elle sait chanter des *bourrées*. Elle est paysanne à peu près comme je suis laboureur et bûcheron. »

Aussi ne faisait-elle que passer au Maine-Giraud. Mais à peine était-elle partie, que les lettres de Vigny recom-

mençaient de courir après elle. C'étaient généralement la littérature et l'éducation qui en formaient le sujet principal.

« Il me semble que j'assiste à vos lectures de famille. Hélas ! vous devez être bien souvent forcée de passer des pages d'*Outre-tombe* (les Mémoires de M. de Chateaubriand venaient de paraître) que vos enfants ne sauraient comprendre encore, et pourtant la comparaison de cette sombre enfance avec la leur doit déjà les toucher. Ils ont pu mieux sentir le bonheur qu'ils puisent dans vos inaltérables tendresses, en lisant le récit de ces froideurs cérémonieuses et repoussantes, qui sevraient le pauvre René de tous les épanchements naturels et ne lui laissaient aucun accès dans ces cœurs murés par une ridicule et dure étiquette. Les lourds ennuis qui le portèrent à deux doigts du suicide, ils ne les connaîtront pas, vos enfants bien-aimés : mais vous allez arriver à des volumes qui vous forceront de lire tout bas cet ouvrage qui est, à mes yeux, comme une vengeance posthume ; et on peut s'en fier à votre esprit pour préserver le leur des flétrissantes peintures d'un cœur rempli d'un fiel qui se répand sur toute chose. »

Il avait raison de se reposer sur elle du soin de conduire ses enfants, car Mme Louise en aurait remontré aux éducateurs les plus difficiles. Ainsi, quand son petit Georges fut en âge d'aller au collège elle ne voulut pas le laisser en pension entière et complète, d'accord en cela avec le solitaire du Maine-Giraud qui trouvait bon que les enfants revinssent le soir entendre le langage de leur famille, « ce port d'où ils partent et où ils doivent toujours revenir. » Quelques années plus tard, pour compléter l'enseignement qu'il avait reçu de sa bouche, elle lui mit entre les mains les *Sources* du père Gratry qu'elle avait vues sur la table du poète de *Moïse*. Et voici la très belle lettre qu'elle reçut de lui à cette occasion :

« Ce livre des *Sources* est fait pour les jeunes gens de vingt ans qui, sortis des classes et regardant la vie en face, comme un voyageur regarde une longue plaine qu'il a à parcourir, sentent qu'il faut d'abord s'examiner, se connaître et se former par la seconde éducation que l'on se fait à soi-même. Le silence, l'étude, la science comparée,

sont des chapitres excellents, par-dessus tout le livre, ainsi que la morale. Ajournez-lui la lecture des parties abstraites, comme les mathématiques et l'astronomie théologique qui l'effaroucheraient ; mais dans les trop longues soirées de la campagne, faites-lui lire le plus que vous pourrez à lui et à sa sœur, tout haut. Je suis étonné que personne aux collèges et lycées ne l'ait exercé à lire à haute voix. — Vous, chère Louise, qui avez écrit tant de petites observations sur son caractère, tâchez de le former et de deviner ce qu'il peut être, afin qu'il ne manque pas sa vie en entrant dans quelque carrière mal choisie qu'il lui faudrait quitter. Puis-je mieux vous montrer ma profonde affection, chère et douce amie, qu'en vous parlant de ce qui fait l'objet constant de vos soins ? — Il est heureux que Georges et Thérèse adolescents vous permettent enfin de sortir de la vie de bonne d'enfant et de redevenir vous-même. Il vous sera possible de laisser votre âme exprimer librement ce que la nature lui a imprimé de douce gravité, de sentiments réfléchis et de tendresses pieuses et méditatives... »

Que vous semble de ce faisceau de réflexions et de conseils ? Si je prends une sorte de plaisir à vous montrer Vigny sous ce jour nouveau, c'est que nous ne le reverrons plus sous ce rôle d'éducateur auquel il était si bien préparé par sa nature et ses études philosophiques et que, sur la fin de sa vie, il a rempli par amour d'une manière si édifiante.

Mais il ne faudrait pas être dupe des apparences et conclure de tel passage de ses lettres à Mme Lachaud qu'il avait épousé son mysticisme idolâtre. Nous avons justement sur ce point un document de premier ordre et qui va nous donner la mesure exacte de ses sentiments religieux, car il est hors de doute que le chrétien qui sommeillait en lui avait fini par se réveiller dans le doux commerce, j'allais dire au toucher de Mme Louise.

Voici donc ce qu'il lui écrivait en 1862, l'année qui précéda sa mort :

« Pour vous, qui à la rigueur auriez le droit d'être moins enfant, vous l'êtes au moins autant et vous employez tout ce que vous avez de forces à demeurer pour toujours



LOUISE-EDMÉE ANCELOT, Femme de M. LACHAUD, Avocat
d'après une photographie communiquée par M. S***

enfermée dans la naïveté du couvent. Vous fermez vos yeux et vos oreilles et vous tâchez de vous cloîtrer dans le rêve charmant de votre cœur de jeune mère. Vous voyez clairement une chaste divinité qui se penche pour vous écouter et qui veille à la manière prudente dont le cheval de votre fils s'est abattu. Vous êtes même, ce me semble, assez familière avec elle et vous m'écrivez qu'elle s'est bien acquittée de sa mission. Vraiment? Vous êtes contente d'elle? Ainsi elle n'a fait que son devoir strictement. Votre confesseur ne vous écouterait pas et il dirait :

Comme avec irrévérence
Parle des Dieux *cette enfant!*

« S'il se fût cassé la jambe, notre pauvre cher petit Georges, comme fit un jour son parrain à la manœuvre des mousquetaires, vous auriez été en droit, d'après cette doctrine *payenne* bien plus que chrétienne, de vous en prendre à la Madone, à peu près comme les Italiennes qui donnent des coups de poing à leur vierge si elle n'a pas défendu leur mari, le brigand, contre les gendarmes. Vous passez de là à une autre adoration, vous devenez une rivale passionnée de Sainte Thérèse et vous tombez comme elle en extase devant celui à qui elle disait : Quand même vous ne seriez pas Dieu je vous adorerais.

« Eh bien! tant mieux. Il faut qu'une jeune femme aime dans le ciel et sur la terre. Je ne répondrai sérieusement à rien; je ne voudrais pas effeuiller une seule de vos illusions, ni seulement l'effleurer et la faner. Les illusions qui fortifient la bonté et la patience sont des fleurs qui ne peuvent être trop soigneusement arrosées et conservées. Tous vos vœux me sont doux à entendre de votre bouche parce qu'ils ressemblent à cette affection de votre enfance pour moi que je crois très véritable. Quand vous reviendrez, j'irai vous voir le soir, chère idolâtre! et vous me répéterez tout ce qui vous plaira et tout ce que vous vous rappellerez de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Je pourrai même vous souffler, car je le sais par cœur depuis mon enfance, et j'ai une mémoire presque infaillible... Mais je vous en avertis, prenez garde de me forcer à laisser tomber sur vos litanies quelques grands coups de raison pareils

aux coups d'épée de Roland, qui fendaient un homme et son cheval de la tête aux pieds... J'ai ainsi fait voir du pays à bien des abbés, de même à des abbesses. J'évite avec vous ces petits duels de controverse, de peur de vous faire du mal sans le vouloir et malgré moi, emporté par les mouvements irrésistibles d'une farouche sincérité, que jamais ni l'éducation sévère que vous savez, ni l'armée, ni le monde n'ont pu arrêter lorsqu'elle veut éclater. Mes réflexions même n'y réussissent pas, et ensuite ma mémoire se lève, me suit, monte en croupe et galope avec moi, et fait d'un mot un reproche et presque un remords, si elle me dit qu'il a pu affliger. »

Tel était le chrétien chez Alfred de Vigny. En prenant cette lettre testamentaire dans son vrai sens, on peut dire qu'entre lui et Mme Lachaud il y avait cette différence qu'il était de l'ancienne foi et qu'elle était de la nouvelle.

Cela ne l'empêcha pas, quand il se sentit mourir, de tourner ses regards vers les siens et de lui dire d'une voix suppliante : « Vous qui avez tant de petites prières couleur de rose et bleues dans vos poches, n'en trouverez-vous pas une pour moi? »

Elle n'était pas là quand il mourut, elle était à sa maison de campagne, en Auvergne. C'est même pour cela qu'on ne vit pas sa main dans les manœuvres religieuses auxquelles il fut en butte de la part des catholiques zélées qui le veillaient. Elle s'était contentée, après la mort de Mme de Vigny, de mettre sur le bureau de son parrain la petite statue de la Vierge qui fut placée à côté de son lit, après qu'il eut fermé les yeux. Comme elle savait que le chrétien chez lui ne pratiquait pas, elle avait confié son salut à Notre-Dame-de-Bonne-Garde et de Miséricorde. Mais si elle ne l'assista pas à ses derniers moments, si elle ne recueillit pas son dernier soupir, on peut être sûr qu'elle était près de lui de cœur et de pensée et que nuit et jour durant sa dernière maladie elle était en prières...

C'est à elle qu'il légua tous ses biens meubles et immeubles, comme pour attester jusque dans la mort que, si elle n'était pas la fille de sa chair et de son sang, il l'avait toujours regardée comme la fille de son âme (1).

(1) Mme Lachaud est morte le 11 mars 1887.

LIVRE IV

Les Idées politiques d'Alfred de Vigny.

Guillaume Pauthier et Louis Ratisbonne.

L'exécuteur testamentaire et le légataire universel de Vigny. — Qu'on ne doit pas confondre l'un avec l'autre. — Raisons pour lesquelles Louis-Ratisbonne fut nommé par Vigny son légataire universel. — Opinion de Guillaume Pauthier sur la publication du *Journal d'un poète*. — Vigny fut-il ou non bonapartiste ? — Témoignage de Lamartine à ce sujet. — Ambition qu'avait Vigny de jouer un rôle historique. — Son rêve de devenir le précepteur du prince impérial. — Origine de ses relations avec Louis-Napoléon. — Son entrevue avec lui à Angoulême en 1852. — Lettres de Vigny à Mme Lachaud à ce sujet. — Guillaume Pauthier, soldat dans la compagnie de Vigny. — C'est lui qui portait la Bible du poète. — Premières poésies de Pauthier. — Sa traduction de *Child-Harold*. — Il se lie avec Paulin Paris et Abel Rémusat. — Il s'adonne à l'étude des langues orientales. — Ses démêlés avec Stanislas Julien. — Opinion d'Ernest Renan sur les deux rivaux. — Pauthier, Jean Gigoux et Théodore Jouffroy. — Pauthier se porte à la députation en 1848. — Sa circulaire aux électeurs de Seine-et-Oise.— Celle de Vigny aux électeurs de la Charente. — Pauthier malgré sa défaite reste fidèle à ses convictions républicaines. — Il se présente à l'Institut après la publication du *Livre de Marco Polo*. — Son amitié pour Vigny. — Les derniers jours de Vigny racontés par Louis-Xavier de Ricard. — Vigny lègue à Pauthier son épée d'académicien.

Quand on parle de l'exécuteur testamentaire d'Alfred de Vigny, on pense généralement à M. Louis Ratisbonne. C'est une erreur. L'exécuteur testamentaire du poète d'*Eloa* fut son ancien compagnon d'armes, Guillaume Pauthier, le sinologue. M. Louis Ratisbonne était son léga-

taire universel *in partibus*. Comment celui-ci était-il entré dans l'intimité d'Alfred de Vigny et avait-il gagné à ce point sa confiance ? C'est une question qui m'a été posée bien des fois et à laquelle je ne saurais répondre d'une manière positive. Cependant j'ai quelques raisons de croire que le mariage de M. Ratisbonne ne fut pas étranger à sa liaison avec Vigny. On sait qu'il avait épousé une Irlandaise (Mlle O' Donoghoë) et que Mme Alfred de Vigny était d'origine anglaise. De plus, à partir de 1852, Alfred de Vigny, qui s'était fait sous la monarchie de Juillet une petite cour à part et qui avait rompu pour des motifs divers avec Victor Hugo et Sainte-Beuve, ses anciens camarades du Cénacle romantique, avait fini par verrouiller son intérieur que la maladie de sa femme rendait extrêmement triste. C'est à peine si quelques intimes continuaient de franchir son seuil. « Il fallait, m'écrivait naguère M. Philibert Audebrand, de la vertu pour l'aller voir, d'autant plus que, se croyant le jouet de la destinée, il était tombé dans une misanthropie qui à la longue et sous l'empire du mal qui le rongeait, était devenue presque du désespoir. Ratisbonne eut cette vertu. A la fin il n'y avait guère que ce rejeton d'une race persécutée pour lui faire cortège. »

Ce serait donc surtout pour lui marquer sa reconnaissance de Vigny l'institua son légataire universel. Encore — comme s'il avait deviné la piété étroite et l'esprit quelque peu sectaire du poète de la *Comédie enfantine* — ne lui légua-t-il que la propriété de ses œuvres littéraires qui avaient été publiées jusqu'à sa mort. C'est à d'autres mains tout aussi pieuses et beaucoup plus chères qu'il confia le soin de mettre au jour, quand le moment serait venu, la plus grande partie de ses œuvres inédites, achevées ou non, et dans le nombre se trouvent ses *Mémoires* qui, d'après ce qu'on m'a raconté, laisseraient bien loin derrière eux, comme intérêt, le *Journal d'un poète*. En tout cas, lorsqu'on relit le codicille de son testament, il est permis de se demander si M. Louis Ratisbonne n'excédait pas son droit en s'opposant, comme il le fit, à la publication des lettres de Vigny qui n'avaient pas au préalable été soumises à sa censure.

Certes, en se constituant ainsi le cerbère jaloux de la fameuse « tour d'ivoire », il était convaincu qu'il servait religieusement la mémoire du poète qui avait « éprouvé l'excellence de son esprit et de son cœur. » Cependant je ne suis pas seul à croire qu'il l'a mieux défendue que servie, et je sais pertinemment que Guillaume Pauthier ne partageait pas sur ce point sa manière de voir.

Quand parut le *Journal d'un poète* que M. Louis Ratisbonne avait tiré des manuscrits à lui légués, Pauthier qui savait que Vigny avait l'habitude de consigner jour à jour *usque ad mortem* ses impressions et ses pensées sur de grands in-folio de papier blanc, Pauthier demanda au légataire universel pourquoi il s'était arrêté à la Révolution de 1848. Et sa réponse textuelle — que je tiens d'un ami commun à tous les deux — fut celle-ci : « Mon cher, j'ai jugé qu'il n'y avait pas à publier la suite, parce que, de 1852 à 1855, mon illustre ami, *comptant entrer au Sénat*, s'était fait bonapartiste ! et c'est ce que je n'ai pas voulu rendre public. »

Ainsi, Alfred de Vigny qui, après avoir été royaliste fervent, s'était donné spontanément, librement, à la République, suivant en cela le noble exemple de Lamartine, serait devenu sur le tard *bonapartiste par intérêt!* Jusqu'à preuve du contraire, je m'inscris en faux contre cette imputation, car la question d'intérêt — et par ce mot j'entends les honneurs aussi bien que l'argent — ne me semble pas être entrée en ligne de compte dans les raisons qui déterminèrent son évolution politique, et quant à sa conversion bonapartiste, un homme admirable qui l'a beaucoup connu, pratiqué et aimé, en a parlé au lendemain de sa mort en des termes qui me paraissent frappés au coin de la vérité historique.

Voici cette page de Lamartine. Je la cite tout entière :

« On a dit (et je le crois vrai) que M. de Vigny, libre désormais de ses préférences politiques, avait nourri l'espérance d'être appelé au rôle de gouverneur du prince impérial. On a attribué à cette arrière-pensée sa présence à Compiègne pendant les fêtes de l'empire. Il n'était pas courtisan, mais il pouvait aspirer tout bas à un rôle histo-

rique (1). Je lui en parlai un jour chez moi, tête à tête, sans approbation ni blâme. Il ne nia ni ne confirma ce bruit ; il me jura seulement qu'on ne lui avait jamais fait à ce sujet aucune ouverture. J'ignore sa pensée secrète à cet égard ; le rôle était grand, et il était libre.

« Ses opinions publiques étaient au fond monarchiques, mais ses mœurs aristocratiques avant tout. La monarchie légitime pour le pays ; pour lui une belle carrière militaire couronnée par une haute dignité et un grade illustre sous une maison royale de son choix, c'était l'idéal de sa vie. 1830 avait tout renversé en lui. Il m'avait su gré de m'être retiré alors et d'avoir sacrifié toute ambition à l'honneur de mes affections.

« Quand 1848 m'appela sur une autre scène inattendue, il ne me blâma pas, il me calomnia encore moins; il ne cessa pas d'être à mes côtés pour me donner applaudissements, courage et conseil. — « Vous faites, me disait-il souvent, ce qu'il y a de mieux à faire : la république actuellement peut seule nous réunir et nous sauver. Marchez et combattez les excès, la France est avec vous ! »

« Quand j'eus fini mon rôle, il quitta lui-même Paris et se retira quatre ans de suite dans sa retraite féodale de Touraine (2), mettant les forêts entre lui et le tumulte menaçant des élections, des ambitions, des dissensions civiles qui nous menacèrent tous. Il ne revint à Paris qu'après le coup d'Etat, qu'il ne m'appartient pas de caractériser aujourd'hui.

« La monarchie de ses pères écartée, il ne lui restait que l'empire. Il était trop honnête homme et trop pa-

(1) C'est pour cela que, quelques mois avant 1830, sa mère avait prié M. le baron Provost, directeur aux affaires étrangères, de lui donner un poste diplomatique, et que lui-même, après la Révolution de Février avait chargé son ami Busoni de voir M. Bastide, ministre des Affaires étrangères de la République et de le proposer pour l'ambassade de l'Angleterre. (*Souvenirs personnels* d'Auguste Barbier, p. 362.)

(2) Lamartine commet ici une erreur. Alfred de Vigny ne possédait aucun fief en Touraine. La seule terre qu'il eût héritée de ses parents était le Maine-Giraud, sis dans la Charente, près Blanzac, qui avait appartenu à son grand-père maternel, l'ancien chef d'escadre de Baraudin. C'est là qu'il s'était retiré après 1848 et que, sous l'Empire, il passait presque tous ses étés.

triote pour chercher dans le socialisme un appui ou une vengeance. Il se repentait de l'avoir flatté et encouragé littérairement dans *Chatterton, ce toast de vin de Champagne, au dessert, d'une utopie mal conçue et malfaisante ;* il le redoutait pour la société comme la mort. République comme moi, empire comme Napoléon, celui qui le délivrerait de ce cauchemar des prolétaires était son idole. Il voulait un sauveur à tout prix, même au prix du parlementarisme, qu'il n'estimait pas plus que moi. Son honneur ne lui inspirait pas les mêmes réserves. Il ne cacha point ses inclinations vers l'empire.

« Il avait connu à Londres le jeune Napoléon sans lui donner ni encouragement ni promesse (1). Il ne voulait pas lui-même placer un obstacle de plus sur la route d'une restauration que son père avait ramenée de l'exil. Il se conduisit en homme d'honneur et resta neutre entre la fortune possible et sa fortune arriérée. A son retour, le coup d'Etat avait prononcé ; il se décida pour Napoléon. C'était le sauveur pour lui : il ne protesta pas contre ce

(1) Cette assertion de Lamartine est confirmée par Auguste Barbier dans ses *Souvenirs personnels*, p. 360 : « En 1839, M. de Vigny s'était rendu en Angleterre pour affaire de succession. A cette époque, le prince étant revenu d'Amérique y résidait. M. de Vigny eut l'occasion de le rencontrer dans le salon de lady Blessington. Après un échange de politesses et quelques instants d'entretien sur la littérature, les deux interlocuteurs se séparèrent. A peine le poète s'était-il éloigné, qu'il vit venir à lui M. Fialin, dit de Persigny, une sorte d'aide de camp du prince. Ce monsieur s'étant assis auprès de lui, lui tint ce langage : « Monsieur le comte, le prince vient de me dire qu'il est enchanté d'avoir eu l'occasion de vous connaître; il apprécie infiniment votre personne et vos ouvrages... Comment trouvez-vous Son Altesse ? — Mais il me paraît être un homme fort intelligent et fort aimable. — C'est la vérité, répliqua M. Fialin, mais c'est, de plus, un excellent cœur et un homme d'un grand avenir... N'êtes-vous pas frappé d'une chose, vous, monsieur, qui avez beaucoup étudié l'histoire : c'est que, dans celle de Rome, ce n'est pas le grand César qui a fondé la dynastie impériale, mais son neveu Octave ? — Effectivement. — Eh bien! Monsieur, ne croyez-vous pas que le même fait pourrait se reproduire ? — J'ignore, ajouta M. de Vigny, les desseins de la Providence à ce sujet, mais je ne crois pas que S. M. Louis-Philippe, pour son compte, y prête les mains. — Je ne le pense pas non plus, mais, vu l'état des partis, le grand nom du prince et sa haute intelligence, il y a de fortes probabilités pour qu'il en soit ainsi. — Cela est possible, car qu'est-ce qui ne l'est pas en France ? En tout cas, qui vivra verra. » M. Fialin termina là sa conversation insinuante, salua M. de Vigny et se retira. »

qu'il appelait le salut. Il se déclara impérialiste modéré : cela ne l'empêcha pas de me voir, et cela ne m'empêcha pas de l'aimer (1). »

Ainsi parle Lamartine. Eh bien, si Vigny avait pu lire cette page dictée par une amitié généreuse et clairvoyante, je suis sûr qu'il n'en aurait rien retranché. Peut-être même y aurait-il ajouté, pour mieux faire comprendre son « entraînement vers l'empire », que, de 1848 à 1852, il avait vécu dans la Charente — cette *Vendée bonapartiste!* comme il l'écrivait un jour, à Mme Lachaud ; qu'aux élections à l'Assemblée constituante il y avait été battu par un bonapartiste ; qu'en 1852, le prince Louis-Napoléon,

(1) Alfred de Vigny avait une très grande admiration pour Lamartine et l'a exprimée comme suit dans son *Journal :* « Je n'ai jamais lu deux *Harmonies* ou *Méditations* de Lamartine sans sentir des larmes dans mes yeux. Quand je les lis tout haut, les larmes coulent sur ma joue. Heureux quand je vois d'autres yeux plus humides encore que les miens. »

Sur *Jocelyn :* « J'ai lu, j'ai pleuré, j'aime dans ce livre tout ce qui est hymne, prière ou méditation. Tout cela est beau et grand. L'adoration dans le temple, les rêveries de Jocelyn près de Laurence avant qu'il soit reconnu pour femme, l'admiration qu'il a pour cet angélique enfant, tout cela est adorable. Là surtout est le caractère délicieux et fécond du beau talent de Lamartine, inépuisable dans tout ce qui est sentiment, amour de belle nature et description d'une beauté. »

Mais s'il admirait les œuvres de Lamartine, il ne partageait pas toutes ses idées. Au mois de mars 1838, parlant de la soirée donnée par Mme de la Grange pour le faire rencontrer avec lui, il avouait qu'il l'avait fort étonné en lui disant qu'il n'était de son avis sur rien : « Je lui ai reproché en termes polis d'avoir abandonné la question des théâtres et lui ai dit que le théâtre à présent était un instrument mutilé et imparfait; que mon opinion était que l'on ne devait pas avoir de censure ; qu'une pièce condamnée par le public était morte à jamais, et que, par le gouvernement, elle vivait d'une vie secrète et menaçante; sous la Restauration, on en vit cent exemples. — Il a eu l'idée d'un *jury* de gens ayant intérêt à l'ordre, jury élu. Et ce terme moyen, je ne l'ai jugé possible qu'autant que nul membre ne tiendrait au gouvernement, ajoutant que, par son influence corruptive, un homme venant du pouvoir en entraîne dix dans ce *peuple valet*, comme l'a dit tristement Paul-Louis Courier. Il me promet de proposer ce jury quand viendront les discussions du budget. » (*Journal d'un Poète*, p. 129.)

Un peu plus tard (3 décembre 1843), il écrivait ce qui suit : « Je n'ai lu qu'une partie du travail de Lamartine sur l'Eglise et l'Etat. Je suis encore à me demander s'il est sérieux ou ironique dans sa proposition, car si le clergé renonce à être salarié par l'Etat, il mourra de faim en un an au milieu d'un peuple voltairien qui souscrira un jour pour un sermon et donnera le double le lendemain pour un concert. Le lundi Lacordaire, le mardi Litz. » (*La Quinzaine* du 1er février 1896.)

revenant de Bordeaux, l'avait prié à dîner à la préfecture d'Angoulême (1); qu'au lendemain du 2 décembre il avait vu tout le monde autour de lui applaudir au Coup d'État et qu'à son retour à Paris il s'était rallié à l'Empire discrètement, loyalement, mais en toute indépendance, et plutôt par sympathie pour l'empereur que pour le régime, se réservant de l'approuver quand il agirait bien et de le blâmer sans crainte quand il agirait mal (2).

Voilà ce que Vigny aurait pu ajouter pour expliquer

(1) « Nos paysans, écrivait-il à Mme Lachaud au mois de janvier 1853, nos paysans qui, depuis 1848, n'ont jamais considéré le président que comme leur Empereur, ont été surpris qu'il eût tardé quatre ans à régner. L'année dernière, vers le mois de novembre, quand ils l'ont vu menacé par une partie de l'Assemblée nationale, ils ont formé des corps francs pour aller le délivrer à Paris. Sans le 2 décembre, ils allaient partir. Il y a, je crois, quatre ans que j'écrivais à votre bonne et spirituelle mère que la Charente n'est autre chose qu'une Vendée bonapartiste. En effet, à chacune des élections, les *Cent quatre-vingt-quinze communes* qui m'environnent ont voté : oui *à l'unanimité*, et le Prince Louis-Napoléon était encore à Londres, quand ici on le voulait élire représentant. La Charente, lui disais-je, boit son eau-de-vie dans le verre de la grand'mère de Béranger. »

Et encore : « Qui vous a dit, chère Louise, que j'avais eu une entrevue avec lui dans son voyage vous a dit une vérité très simple, très officielle, très naturelle aussi, car je le connais depuis quatorze ans. Pendant son séjour à Bordeaux, il a appris que j'étais encore chez moi à la campagne, en a témoigné un vif plaisir, et, en arrivant à Angoulême, m'a envoyé une lettre qui m'invitait à dîner chez lui avec l'évêque d'Angoulême les ministres qui l'accompagnaient, et quelques personnes notables de ce pays et à venir au bal de l'Hôtel de Ville avec lui. C'était le 10 octobre, et tout cela s'est fait comme il l'avait dit. Je l'ai retrouvé pour moi ce qu'il était à Londres, aussi simple, affectueux, amical dans ces entretiens réitérés et prolongés toute la soirée, aussi calme que s'il n'eût pas entendu le bruit du triomphe qui l'entourait, cherchant le vrai de toute chose et le jugeant avec impartialité, le même enfin que je l'avais connu dans l'exil, seulement un peu plus mélancolique et sachant déjà ce que pèse le pouvoir suprême. Pour moi, je suis revenu le lendemain rêver dans ma cellule où j'ai repris mon froc et mon capuchon; je n'ai rien dit ni rien écrit à personne de ce long et sérieux entretien. On ne saura de ce que m'a dit le Président que ce que l'Empereur en racontera lui-même. » (*Histoire d'une âme.*)

(2) On lit à ce sujet dans le *Journal d'un Poète*, p. 243 :

« NI AMOUR, NI HAINE. — Dès mon enfance, je n'ai jamais compris pourquoi l'on disait : « Aimez-vous ou n'aimez-vous pas l'Empereur? — Louis XVIII, Charles X, Louis-Philippe? On ne doit avoir ni amour ni haine pour les hommes qui gouvernent. On ne leur doit que les sentiments que l'on a pour *son cocher;* il conduit bien ou il conduit mal, voilà tout. La nation le garde ou le congédie, sur les observations qu'elle fait en le suivant des yeux.

sa conduite sous l'Empire. Et je ne comprends pas que M. Louis Ratisbonne se soit permis de mutiler la pensée du poète des *Destinées* en ne publiant de son *Journal* que ce qui cadrait avec ses propres opinions. Il aurait dû se dire pourtant qu'Alfred de Vigny, dont la foi religieuse et les sentiments politiques étaient si différents des siens, lui avait donné une belle leçon de tolérance en lui léguant, avec ses œuvres imprimées, ses pensées manuscrites, et du moment qu'il se décidait à publier son *Journal*, il aurait dû le publier *in extenso*. Il le pouvait d'autant mieux faire qu'il avait entre les mains la preuve que Vigny n'avait jamais attaché de cocarde à sa Muse et n'avait jamais eu l'esprit courtisan. Il paraît que, lors de la naissance du prince impérial, un ministre ayant demandé au poète une cantate, une ode pour ce berceau qui contenait tant d'espérances, Alfred de Vigny répondit qu'il ne savait pas faire ces choses-là. M. Louis Ratisbonne qui rapporte ce fait (1), s'empresse d'en conclure qu' « il resta pauvre, indépendant et poète, trois titres sinon à la défaveur, au moins à l'absence de faveurs.... »

Alors, pourquoi n'a-t-il pas tout publié ?... Guillaume Pauthier, l'exécuteur testamentaire de Vigny, avait raison de se plaindre de la façon dont le légataire universel remplissait son mandat, et ce n'est pas lui qui l'eût rempli de la sorte.

II

Guillaume Pauthier et Alfred de Vigny étaient des amis de quarante ans. Dans une lettre à Brizeux, datée du mois d'août 1831, le poète des *Destinées*, revenant sur ses années de service militaire, parle d'un soldat de sa compagnie auquel il confiait d'étape en étape la petite Bible qui était alors son livre de chevet. Ce soldat n'était autre que Pierre-Guillaume Pauthier, né à Marimolle, près Besançon, le 12 vendémiaire an X (4 octobre 1801). Le hasard,

(1) *Journal d'un Poète*, p. 13.

qui les avait réunis sous le drapeau du 55ᵉ de ligne, où Vigny était capitaine, arrangea si bien les choses, qu'ils devinrent amis dès le régiment. Il faut dire que Pauthier avait tout ce qu'il fallait pour plaire à l'âme fière et modeste à la fois de l'auteur de *Servitude et grandeur militaires*. Il était poète, je veux dire qu'il rimait, et sa con-



Louis Ratisbonne.

versation à cet égard valait mieux que celle de la plupart des officiers que Vigny fréquentait peu ; ensuite il était de bonne famille et apparenté par son frère au général Donzelot, et il jouissait à ce titre de faveurs exceptionnelles. C'est ainsi qu'au bas des pièces de vers qu'il publiait dans les journaux des villes où il était en garnison, on lui passait de faire suivre son nom de son grade de caporal

et de sergent au 55[e] de ligne, — car il était devenu très vite sous-officier.

Ceux qui seraient curieux de connaître les essais de ce poète-soldat n'ont qu'à feuilleter le *Mémorial Béarnais* de l'année 1824. Ce journal paraissait alors à Pau où le 55[e] tenait garnison. Mais les premières poésies de Pauthier et même celles qui suivirent ne valent guère la peine d'être recherchées. Ce compagnon d'armes de Vigny fut toute sa vie un pauvre rimeur, et c'est heureux pour lui que vers la trentaine il ait tourné définitivement le dos à la Muse. J'ai sur ma table ses premiers recueils de vers. Cela s'appelle les *Helléniennes* (Maurice 1825) et les *Mélodies poétiques. Chants d'amour* (Maurice 1826). Le titre seul fait songer immédiatement aux *Messéniennes* et aux *Méditations* dont Pauthier s'est effectivement inspiré. Mais comme le reconnaît son neveu, M. Xavier de Ricard, dans l'intéressante notice qu'il lui a consacrée, « ces deux volumes, ne révélaient pas un sentiment poétique bien original, ni une précieuse connaissance de la langue et de la versification (1). » Qu'on en juge plutôt par cet extrait des *Helléniennes* :

Une Muse chère à la France
Naguère a reproduit ses sublimes concerts,
Sur l'aile de Tyrtée elle a franchi les mers,
Portant aux fils des Grecs la gloire et l'espérance.

Quels chants ont retenti sur les murs de Crissa ?
Quel luth harmonieux les redit dans Athène ?
Ce sont les beaux accents du chantre de Messène (2).
Et les accents plaintifs de la belle Helena (3).

Regardez ! la voilà cette Grèce superbe
Dont le sol protecteur formait des demi-dieux !
Ses dieux mêmes, ses dieux ont disparu sous l'herbe,
Mais il y règne encor la Croix, fille des Cieux !

Levez-vous, fils d'Argos ! levez-vous fils d'Athènes !
O Sparte ! tes héros suivent Léonidas !
Courez ; entendez-vous la voix de Démosthènes ?
Voyez-vous ce guerrier ? c'est Epaminondas !

(1) Cf. le *Catalogue des Livres chinois composant la bibliothèque de feu M.-G. Pauthier*. Ernest Leroux, 1873.
(2) Alfred de Vigny
(3) Casimir Delavigne.

Allez à Marathon ; allez aux Thermopyles,
Où, près d'une grande ombre on voit la liberté ;
Salamine a vaincu ; vous recouvrez vos villes,
Et l'étendard chrétien flotte avec majesté !

Oui, je vois le Croissant foulé dans la poussière!
La Croix a renversé le trône du Sultan,
Et les Grecs, en brisant leur chaîne séculaire
Ont repris l'étendard qu'usurpa Soliman.

Voici maintenant un passage des *Mélodies poétiques* :

La brise du désert a fait pâlir la fleur
Que l'aurore arrosait de sa main virginale ;
Elle était l'amour de mon cœur
Elle était le parfum de l'aube matinale.

Elle m'apparaissait comme un rêve charmant
Comme un flambeau brillant au sein d'une nuit sombre.
Cette illusion d'un moment,
Cette extase d'amour a disparu dans l'ombre.

Ma Delphina ! dis-moi, ne te souvient-il pas
De ce tendre souris, de ce regard de flamme ?
Que j'aimais à suivre tes pas !
Mon âme s'envolait, s'attachait à ton âme.

. . . .

Ce fut, tu t'en souviens, sur le déclin du jour
Auprès de ta compagne et de ta tendre mère,
Que je te vis, ô mon amour !
Pour la dernière fois sourire à ma prière.

Belle, plus belle encore à mes derniers adieux,
Je fuyais loin de toi ; tu l'ignorais peut-être !
Oh ! je le vis dans tes beaux yeux,
Dans ce chaste baiser qui consuma mon être.

Hélas ! pour mériter ton cœur et ton amour,
Aux champs de l'avenir j'allais chercher la gloire !
Et je voulais qu'à mon retour
Tu pusses t'applaudir et montrer ta victoire.

Mais quand tu seras seule, hélas ! pense à celui
Qui vit fleurir pour toi le printemps de sa vie
Et qui se voit seul aujourd'hui
Arraché loin de toi comme une herbe flétrie.

Daigne aller quelquefois aux lieux où je te vis
Sans pouvoir en secret te rendre mon hommage,
Où si souvent je te suivis
Emportant dans mon cœur ta séduisante image.

Cependant Vigny ne cessait de l'encourager à cultiver la poésie, persuadé qu'il était qu'un jour ou l'autre, après ces tâtonnements et ces imitations, sa personnalité finirait par s'accuser dans une œuvre originale. » Perdre sa jeunesse, lui écrivait-il en 1827, c'est perdre toute sa vie (1). » Et Pauthier, qui ne voulait perdre ni l'une ni l'autre, se mit à traduire *Child-Harold* pendant que Vigny traduisait *Othello*, ce qui ne l'empêchait pas de semer dans différents recueils franc-comtois toutes sortes de poésies plus ou moins mauvaises. C'était l'heure où Kean, le grand tragédien anglais, faisait courir tout Paris avec ses représentations du théâtre de Shakespeare. Vigny, qui n'en manquait pas une, s'efforçait de communiquer son enthousiasme à son ami Pauthier. « Devant Shakespeare, Othello et Kean, lui mandait-il à la date du 17 mai 1828, j'ai entendu bourdonner à mes oreilles le vulgaire le plus profane que jamais l'ignorance parisienne ait déchaîné dans une salle de spectacle. C'en était assez pour me faire rougir d'écrire pour de tels Gaulois. J'ai tenté toute la journée de reprendre mon calme rouillé et de retomber capitaine. Venez me relever un peu mercredi et me montrer que tout n'est pas perdu pour la cause de l'intelligence (2). »

A cette époque Guillaume Pauthier eut la bonne fortune de faire la connaissance de Paulin Paris et d'Abel Rémusat. Avec le premier il entreprit la traduction des œuvres complètes de Lord Byron (3) ; sur le conseil du second, après avoir mis en français quelques poésies d'Hafiz, il s'adonna tout entier à l'études des langues orientales. Il avait enfin

(1) Lettre inédite.
(2) Lettre inédite.
(3) Cette traduction en dix volumes qui fut publiée en 1830-1831 chez Doudey-Dupré ne porte que le nom de Paulin Paris, mais comme le fait remarquer M. Xavier de Ricard dans la notice qu'il a consacrée à Pauthier, son oncle, la collaboration de ce dernier est établie d'abord par son traité avec le libraire, ensuite par des notes où il a eu soin, lui-même, de la constater. Les volumes 4, 5 et 6, qui contiennent les poésies proprement dites, les *Mélanges* et *Child-Harold* sont exclusivement son ouvrage.

trouvé la voie dans laquelle il allait s'illustrer. Et comme un bonheur n'arrive jamais seul, le général Donzelot lui confia dans le même temps l'administration de son château de Ville-Evrard, ce qui lui permit d'étudier en toute liberté d'esprit le sanscrit et le chinois.

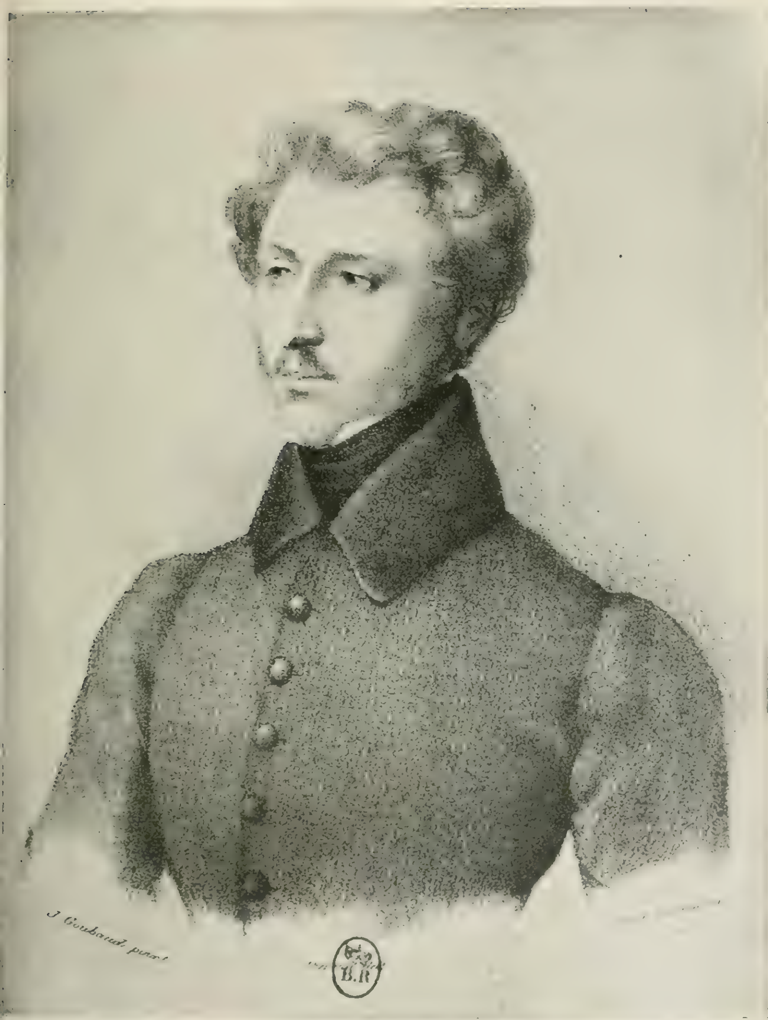
Mais de cruels déboires lui étaient réservés dans sa carrière d'orientaliste. A peine avait-il fait paraître son mémoire sur l'origine et la propagation de la doctrine du *Tao*, dans lequel il établissait pour la première fois la conformité de certaines opinions philosophiques de la Chine et de l'Inde, qu'il fut obligé de soutenir une polémique des plus vives avec Klaproth dans le *Journal Asiatique*. Quelques années plus tard (1836) sa *Notice sur l'île Ceylan*, traduite de Ma-Touan-Lin et sa *Notice historique du même écrivain Chinois sur l'Inde* lui en attirèrent une autre avec M. Stanislas Julien qui dégénéra presque aussitôt en injures personnelles. Je ne voudrais pas troubler le dernier sommeil de ce savant professeur, mais la justice me fait un devoir de déclarer hautement ici que, non content de défendre la vérité scientifique, M. Stanislas Julien mena pendant trente-cinq ans contre Pauthier une campagne de libelles et de pamphlets véritablement odieuse. Lequel des deux l'emportait sur l'autre au point de vue des connaissances ? Les orientalistes les plus qualifiés vous diront qu'ils étaient d'égale force. Il y avait donc place pour l'un comme pour l'autre sous la coupole de l'Institut. Mais M. Stanislas Julien, qui n'admettait pas qu'on pût lui disputer la palme, avait juré de fermer la porte de l'Académie à son rival, et il n'y réussit que trop, en ayant recours à des moyens plus ou moins honnêtes. Que Pauthier ait manqué de modestie ou montré un peu trop d'ambition en se présentant dès 1838 à l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres, j'en tombe d'accord. Mais que M. Stanislas Julien lui ait barré le chemin de l'Institut jusqu'en 1871, en éditant contre lui et son maître Rémusat des imputations purement mensongères, voilà ce qu'on ne saurait lui pardonner, car Pauthier avait en 1871 tous les titres requis pour entrer à l'Académie et il pouvait dire avec un juste orgueil, en posant sa candidature, qu'il avait accompli tous ses tra-

vaux sans « avoir sollicité ni reçu les faveurs d'aucun pouvoir. » Il avait traduit, assez de livres chinois pour remplir toute une bibliothèque (1) et, sans parler de son inscription syro-chinoise de Sin-gan-fou qui avait consacré sa réputation, son *Livre de Marco-Polo, citoyen de Venise* aurait suffi à sa gloire. Il fallait bien, du reste, qu'il en fût ainsi pour que M. Ernest Renan, dont on connaît la modération et la réserve en paroles, ait cru devoir un jour venger publiquement la mémoire de Pauthier des attaques par trop injustes de M. Stanislas Julien. Voici en quels termes il parle de ces deux rivaux dans le *Journal asiatique* de juillet 1873 :

« Le caprice de la mort nous oblige justement à rapprocher de M. Julien l'homme qui semblait destiné à être son émule, et que de regrettables animosités séparèrent de lui. M. Guillaume Pauthier, malgré un réel mérite, malgré de vrais services rendus à la science, n'a jamais occupé dans son pays le rang dont il était digne ; sa carrière a toujours été troublée et sa vie empoisonnée par les plus tristes mécomptes. Nous avons le devoir strict, après la mort de deux confrères (2), qui nous laissent un égal regret, de ne pas réveiller des controverses que nous avons tout fait pour étouffer. Nous ne rechercherons pas si les torts furent réciproques, ni d'où vinrent les premières injures : disons seulement que ces débats eurent pour M. Pauthier les conséquences les plus funestes. Non seulement il n'arriva jamais à la position à laquelle il avait droit ; mais ses travaux furent gênés, injustement dépréciés, découragés... Si le nombre des fonctions savantes est limité, le champ de l'estime publique est immense. Chercher à priver un rival de cette récompense de notre

(1) La bibliothèque chinoise de Pauthier, qui, au dire de M. Ernest Leroux était l'une des plus riches de l'Europe, fut vendue en partie, à l'hôtel Drouot, les 16 et 17 décembre 1873. Le catalogue, en tête duquel se voit la notice biographique de M. Xavier de Ricard, sur Pauthier, ne contenait pas moins de 362 numéros, auxquels on avait ajouté 4,270 poinçons en acier, gravés par feu Marcellin-Legrand, sur le modèle du dictionnaire impérial de Khang-hi.

(2) Pauthier et Julien faisaient partie comme M. Renan de la Société asiatique, et c'est au nom de cette société que l'auteur de la *Vie de Jésus* s'exprimait de la sorte .



LE PRINCE LOUIS-NAPOLÉON

lithographie d'ENGELMANN, d'après un tableau de J. GONBAUD (1831)

enseignement scientifique ne prête que trop à ces injustices. On ne les préviendra qu'en multipliant les centres scientifiques et en creusant autour du collège de France un ensemble de chaires libres, analogue au *privat docentisme allemand*, où la libre concurrence trouve son libre jeu.

« L'érudition étendue de M. Pauthier lui eût assuré des droits à un tel enseignement. Certes il n'égalait pas Julien dans ce don spécial, départi à lui seul, de voir dans une phrase chinoise ce qui s'y trouve et rien que ce qui s'y trouve ; mais il avait plus d'instruction comparative ; moins souvent il se réfugiait derrière cette phrase péremptoire, si familière à Julien : « Je ne m'occupe pas de cela. » Sa curiosité était ouverte, éclairée ; il recueillait avec ardeur et bonheur. Son travail sur Marco-Polo, sa dissertation sur l'inscription de Sin-gan-fou resteront dans la science. Sa mémoire vous sera particulièrement chère, messieurs. Après notre respecté président, personne plus que M. Pauthier n'a donné à la Société asiatique de son temps et de son activité.

« Disons de cœur à cet honnête, franc et loyal confrère, un sympathique adieu... »

III

On comprend après cela que Pauthier ait été un moment découragé par ces basses attaques de Julien, et qu'après avoir donné, en 1841, sa démission de membre de la Société asiatique, il ait tenté de se frayer une autre voie dans la politique pure, sous l'influence de Pierre Leroux qu'il avait connu au *Globe*, de Proudhon et de Lamartine qu'il avait rencontrés chez Jean Gigoux.

En ce temps-là Gigoux qui etait franc-comtois comme Pauthier avait son atelier au n° 17 du quai Malaquais et recevait fréquement la visite de Dumas père, de Théodore Jouffroy, de Théophile Gautier, de Gustave Planche et d'Alfred de Vigny. Ce dernier avait connu Gigoux par

Pauthier, à une époque où le peintre n'était guère apprécié que des artistes et où lui, Vigny, ne courtisait encore que des Anglaises. « Un matin, dit Gigoux, il arrive mystérieusement dans mon atelier et me dit à voix basse : — « Je reviendrai entre quatre et cinq heures, serez-vous ici ? Je vous amènerai un ange, mon cher, une Anglaise. Vous me ferez d'elle un croquis, n'est-ce pas ? Elle va partir et je voudrais quelque chose d'elle. »

Et Gigoux fit le croquis désiré. « Ce premier amour, ajoute-t-il, dura bien longtemps ; son souvenir persistait encore vingt ans après (1). »

Un peu plus tard, pendant que Gigoux faisait le portrait de la Ristori, Alfred de Vigny venait tous les jours aux séances ; « il s'excrimait à lui apprendre une bonne prononciation de français, dans l'espoir qu'elle jouerait une de ses pièces. » Mais l'ami préféré du peintre, celui qui a exercé le plus d'influence sur sa vie « par sa saine et haute moralité et par le charme de sa conversation, » fut Théodore Jouffroy.

Tous les samedis après la séance de la Chambre, Jouffroy venait prendre Gigoux au quai Malaquais, et ils s'en allaient dîner avec Pauthier, chez le général Donzelot, à Nogent, où ils passaient également la journée du dimanche.

« Nous allions par le bois de Vincennes, à pied, — comme toujours. Je n'oublierai jamais ces promenades des grands soirs d'été dans les sentiers ombreux et frais, en compagnie de ce jeune sage de la Grèce. Le calme mystérieux de la forêt donnait un charme incomparable à ses entretiens. Je l'écoutais ému et captivé. Une fois entre autres, il me parlait de ses nuits sans sommeil où il évoquait le passé de l'humanité, son âme se posant les plus insondables problèmes sur le Christ et la Passion. Peu à peu, il se pénétrait de son sujet, m'épiant pour saisir mes propres impressions. C'était très solennel. Alors on n'avait que très peu discuté sur ces questions. Depuis, vous me direz qu'on s'est joliment rattrapé ! (2)... »

(1) *Causeries sur les artistes de mon temps*, p. 104-105.
(2) *Causeries sur les artistes de mon temps*, p. 110.

Quant à Pauthier qui administrait les propriétés du général Donzelot, il s'occupait alors beaucoup moins des Chinois que de l'agriculture, et je me demande ce que Stanislas Julien pensa quand il vit notre orientaliste, sa tête de turc de la veille, solliciter en 1848 les suffrages des électeurs de Seine-et-Oise comme « propriétaire cultivateur à Ville-Evrard, commune de Neuilly-sur-Marne, délégué depuis plusieurs années au Congrès central d'agriculture ! »

Pauthier se présentait sous le haut patronage de Lamartine. Et il n'était pas le seul. Dans le Dauphiné il y avait Ponsard ; dans le Forez, Victor de Laprade ; dans la Charente, Alfred de Vigny, qui se réclamaient également de leur « ancienne communauté de sentiments et d'idées avec M. de Lamartine, ce génie inspirateur des temps modernes, dont la voix comme celle d'Orphée a le pouvoir sublime de calmer les tempêtes populaires et de rallier autour d'elle les intelligences timorées qu'effraie encore l'ordre nouveau (1). »

Il semble que Lamartine, en appelant ainsi les poètes dans sa République, ait voulu prendre leur revanche sur Platon qui les chassait de la sienne. Mais le peuple, qui pourtant n'a guère lu Platon, se rangea en 1848 à l'avis de ce philosophe et laissa Pauthier, Ponsard, Victor de Laprade et Alfred de Vigny à la porte de l'Assemblée Constituante et aussi de la Législative, car ils se représentèrent l'année suivante sans plus de succès dans les mêmes collèges.

Pourtant ils avaient fait à cette occasion des proclamations superbes.

J'ai sous les yeux les professions de foi de Pauthier et d'Alfred de Vigny. Celle de Pauthier est trop longue pour être reproduite *in extenso*, mais je me reprocherais de ne pas donner ici dans son intégralité celle que Vigny adressait aux électeurs de la Charente, d'autant qu'elle est presque inconnue :

« C'est pour moi un devoir, disait-il, de répondre à ceux de mes compatriotes de la Charente qui ont bien voulu

(1) Circulaire de Pauthier aux électeurs de Seine-et-Oise.

m'appeler à la candidature par leurs lettres et m'exprimer des sentiments de sympathie dont je suis profondément touché.

« La France appelle à l'Assemblée Constituante des hommes nouveaux. Ce sentiment est juste après une révolution plus sociale que politique et qui a enseveli dans les débris les catégories haineuses des anciens partis.

« Mais les hommes nouveaux qu'il lui faut ne sont-ils pas ceux que des travaux constants et difficiles ont préparé à la discussion des affaires publiques et de la vie politique ?

« Ceux qui se sont tenus en réserve dans leur retraite sont pareils à des combattants dont le corps d'armée n'a pas encore donné.

« Ce sont là aussi des hommes nouveaux, et je suis de ceux-là.

« Chaque révolution après sa tempête laisse des germes de progrès dans la terre qu'elle a remuée et, après chaque épreuve, l'Humanité s'écrie : « Aujourd'hui vaut mieux qu'hier, demain vaudra mieux qu'aujourd'hui. »

« Je me présente à l'élection sans détourner la tête pour regarder le passé, occupé seulement de l'avenir de la France. Mais, si mes concitoyens veulent rechercher dans les années écoulées pour voir ma vie, ils y trouveront une indépendance entière, calme, persévérante, inflexible ; seize ans de cette vie consacrée au plus rude des services de l'armée, tout le reste donné aux travaux des lettres, chaque nuit vouée aux grandes études.

« Existence sévère, dégagée des entraves et des intrigues des partis.

« J'ai ce bonheur acquis avec effort, conservé avec courage, de ne rien devoir à aucun gouvernement, n'en ayant recherché, ni accepté aucune faveur.

« Aussi, ai-je souvent éprouvé combien cette indépendance de caractère et d'esprit est plus en ombrage au pouvoir que l'opposition même.

« La raison en est celle-ci : les pouvoirs absolus ou qui prétendent à le devenir peuvent espérer corrompre ou renverser un adversaire, mais ils n'ont aucun espoir de fléchir un juge libre qui n'a pour eux ni amour ni haine.

« Si la République sait se comprendre elle-même, elle saura le prix des hommes qui pensent et agissent selon ce que je viens de dire. Elle n'aura jamais rien à craindre d'eux, puisqu'elle doit être le gouvernement de tous par chacun et de chacun par tous.

« Ainsi conçu, ce mâle gouvernement est le plus beau.

« J'apporte à sa fondation ma part de travaux dans la mesure de mes forces. Quand la France est debout, qui pourrait s'asseoir pour méditer ?

« Lorsque l'Assemblée nationale, dans ses libres délibérations, aura confirmé, au nom de la France, la République déclarée, efforçons-nous de la former à l'image des Républiques sages, pacifiques et heureuses, qui ont su respecter la Propriété, la Famille et l'Intelligence, le Travail et le Malheur ; où le gouvernement est modeste, probe, laborieux, économe ; ne pèse pas sur la nation ; pressent, devine ses vœux et ses besoins ; seconde ses larges développements et la laisse librement vivre et s'épanouir dans toute sa puissance.

« Je n'irai point, chers concitoyens, vous demander vos voix. Je ne reviendrai visiter au milieu de vous notre belle Charente qu'après que votre arrêt aura été rendu.

« Dans ma pensée le peuple est un souverain juge qui ne doit pas se laisser approcher par les solliciteurs et qu'il faut assez respecter pour ne point tenter de l'entraîner ou de le séduire.

« Il doit donner à chacun selon ses œuvres. — Ma vie et mes œuvres sont devant vous.

ALFRED DE VIGNY.

Membre de l'Institut (Académie française),

Je crois même qu'il ajouta « de la Charente », mais ce pieux mensonge, « car s'il habitait quelquefois la Charente, il n'en était pas originaire » n'eut pas plus de vertu sur les électeurs que toutes les vérités contenues dans sa très belle profession de foi, et quand il revint au milieu d'eux, ce fut pour constater qu'ils ne comprenaient rien à la République de ses préférences.

J'ai déjà dit que Pauthier ne fut pas plus heureux dans le département de Seine-et-Oise, malgré sa profession de cultivateur qu'il avait cru devoir adjoindre à sa qualité d'orientaliste au bas de sa proclamation aux électeurs. Ne me demandez pas la raison de son échec. Je serais bien en peine de vous la dire, car Pauthier ne rendait pas ses oracles, comme Vigny, à cent cinquante lieues de distance. Il s'était donné la peine de paraître dans les réunions publiques, et non content d'y défendre courageusement son programme, il avait fait imprimer en croyant remplir un devoir patriotique, le projet d'une *Nouvelle déclaration des droits et des devoirs de l'homme et du citoyen en 1848*, qu'il avait répandu ensuite à des milliers d'exemplaires dans son département. Et il fallait lire cette déclaration où, à chaque article, les devoirs de l'homme étaient mis en regard de ses droits.

Exemples :

Art. 16. *Droits.* — Le droit de discussion en matière philosophique, politique et religieuse comporte celui d'*Association*. Toute association est donc licite, lorsqu'elle a un but moral, utile ou simplement indifférent en soi, et que l'accès n'en est pas interdit à l'autorité.

Devoirs. — Il est du devoir de l'autorité, préposée au maintien de l'ordre et de la sécurité publique, de veiller sur les associations. Les sociétés secrètes, de quelque nature qu'elles soient, doivent être interdites dans la République.

Art. 17. *Droits.* — Le droit d'Association n'implique pas celui de *corporation* ou de *communauté* religieuse. Toute communauté religieuse pour être licite doit être autorisée par la loi.

Devoirs. — Toute *corporation* ou *communauté* étant une association d'individus vivant en commun, régis par des règlements particuliers qui peuvent être en opposition avec les lois de la République, et étant soumis à une même discipline, forme en quelque sorte un petit état dans l'Etat. Il est du devoir de l'autorité, comme gar-

dienne de la morale publique et de la liberté de tous les citoyens, d'en avoir la haute surveillance.

ART. 20. *Droits.* — L'homme ne peut développer toutes ses facultés que par *l'instruction*. Dans la République aucun membre n'en doit être privé. L'instruction primaire et professionnelle sera donc donnée gratuitement à tous les citoyens, afin qu'ils deviennent tous aptes à exercer librement leurs droits et à remplir civiquement leurs devoirs.

Devoirs. — *L'instruction primaire et professionnelle* est obligatoire pour tous les citoyens de la République. Les parents qui négligeraient de la faire donner à leurs enfants n'auraient aucun droit à leur reconnaissance filiale.

ART. 25. *Droits.* —La concurrence loyale est licite. La concurrence est à l'industrie et à la production en général ce que l'émulation est à la science ; elle ne peut être frappée d'interdiction sous le régime de la liberté. Si elle nuit quelquefois au producteur, elle profite presque toujours au travailleur et au consommateur. C'est à l'Etat à en prévenir les abus.

Devoirs. — L'Etat doit une protection éclairée à toutes les industries qui concourent au bien-être et à la prospérité de la République. L'autorité qui est chargée du maintien de l'ordre, de la répartition égale de la justice, de la conservation solidaire des intérêts de tous les citoyens, ne doit intervenir que lorsque l'ordre est en péril, la justice violée et les intérêts violemment compromis. Sa mission dans la plupart des cas, doit être de faire appliquer le principe de la réciprocité.

ART. 26. *Droits.* — Aucun individu, accusé de crime ou délit, ne peut être distrait de la justice ordinaire pour être traduit devant les tribunaux exceptionnels. Les châtiments doivent être proportionnés aux délits et appliqués de manière à exercer sur le coupable une influence salutaire.

Devoirs. —La justice doit être plutôt préventive que répressive. L'autorité publique doit donc appliquer toute sa sollicitude à ce que les besoins et les nécessités de la vie

ne poussent pas au crime. Quant aux natures dépravées, la surveillance doit être continue et la répression sévère. Dans la République un malfaiteur est d'autant plus coupable, qu'il a moins de motifs de l'être. »

Certes, c'étaient là de fortes et sages paroles ; cependant, soit qu'elles dépassassent l'entendement moyen des populations rurales auxquelles elles s'adressaient, soit que Pauthier, qui était gros, trapu et chevelu comme un Allobroge, n'ait pas su les faire valoir de sa voix lente et embarrassée, elles ne produisirent pas plus d'effet sur le corps électoral que si ç'avait été du chinois. Et Pauthier resta sur le carreau. Mais il n'était pas homme à s'en tenir à un premier échec. L'année suivante, les électeurs ayant été convoqués de nouveau pour élire leurs députés à la Législative, notre orientaliste-agriculteur revint à la charge comme de plus belle. Seulement, au lieu de se recommander cette fois du grand nom de Lamartine que les journées de juin avaient usé, il se mit bravement sous la protection de Confucius, à qui il avait emprunté cette épigraphe pour ses affiches électorales : « Le gouvernement c'est la pratique de ce qui est juste et droit. » Concession vaine ! Les électeurs de Seine-et-Oise, qui n'avaient pas plus confiance en Confucius qu'en Lamartine, renvoyèrent une seconde fois Pauthier à ses chères études.

IV

C'est la seule incursion que Pauthier se soit aventuré à faire sur le terrain politique dans sa longue et laborieuse carrière. Il est vrai qu'à partir de 1850 il avait de bonnes raisons pour n'en point tenter d'autre. Comme il était républicain et qu'il ne nourrissait aucun espoir de devenir le précepteur de chinois du prince impérial, il laissa son camarade de Vigny flirter avec les courtisans du second Empire et chercha un refuge contre la tyrannie

issue du Deux décembre dans les travaux d'érudition qui lui avaient déjà conquis une belle renommée.

Mais il n'en resta pas moins fidèle à son amitié pour Alfred de Vigny. Il n'était pas de ceux qui se reprennent aussi facilement qu'ils se donnent. Quand il s'était donné, c'était pour toujours. Depuis qu'il était sorti du régiment, son admiration pour son ancien capitaine n'avait fait qu'augmenter : il l'aurait suivi au bout du monde. Non qu'il partageât toutes ses idées et qu'à l'exemple de Pandore il trouvât que le brigadier avait toujours raison. Mais il avait gardé envers lui quelque chose de la déférence du sergent pour son capitaine, et bien qu'il fût plus libre avec Gigoux, avec Prudhon, avec Chaudey, ses bons amis de la Franche-Comté, c'est encore à Vigny qu'il allait de préférence conter ses peines. Et Vigny, qui souffrait déjà du mal terrible qui devait l'emporter, trouvait dans son cœur des paroles de consolation qui servaient de baume aux blessures de Pauthier !... Ah ! si cela n'avait dépendu que de lui, avec quel empressement, avec quelle joie il lui aurait ouvert à deux battants les portes de l'Institut ! Mais il n'était plus là quand Pauthier s'y présenta, en 1865, après la publication du *Livre de Marco-Polo*, son chef-d'œuvre et son testament. Et d'ailleurs le peu d'influence qu'il pouvait avoir à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres se serait évanoui devant la toute puissance de Stanislas Julien, l'implacable adversaire de Pauthier. La mort, en le privant du spectacle de leur dernière querelle, lui épargna un gros chagrin.

J'ai sous les yeux une des dernières lettres qu'il ait adressées à Pauthier : elle est datée du 3 février 1862, et l'on sent qu'elle a été écrite sous le bec du vautour qui lui rongeait la poitrine :

« Vous avez laissé chez moi quelques lignes bien amicales et qui m'ont vivement touché, mon cher ami; oui, assurément, j'accepte vos offres de dévouement, et elles ne m'étonnent pas, connaissant comme je le fais et depuis de longues années votre excellent cœur et votre ferme caractère. Je souffre beaucoup de cette *gastralgie* et des drogues surtout de nos seigneurs les médecins. L'empoi-

sonnement me paraît assez à la mode. Mais jusqu'ici il n'a réussi ni à me tuer, ni à me guérir. Je crois que si j'étais à Pékin, je recevrais de meilleurs secours des mandarins.

« Un jour, vers quatre heures après-midi, samedi prochain (8 janvier, par exemple) — Vigny a voulu dire 8 février — venez et venez seul me voir. Debout ou couché, je vous recevrai en ancien et sûr camarade, en compagnon d'armes, en fidèle ami surtout ! Votre conversation me tirera du spleen qui commence à me gagner. Plus de *lundi*. Je n'en ai pas la force et ne peux rester debout.

« Je ne serai pas à l'élection le 6. On saura bien faire un escamotage effronté que ma présence et ma voix n'empêcheraient pas (1). Je regrette moins ma réclusion par cette considération trop certaine et déplorable.... »

Plus de *lundi !* C'était le seul jour où Vigny recevait les quelques amis qui lui étaient demeurés fidèles, et de ce nombre était Antony Deschamps, le poète des *Dernières paroles*. Mais il n'avait point de jour pour Pauthier ; il le recevait à toute heure, et M. Xavier de Ricard, son neveu, qui l'accompagnait quelquefois dans ses visites, nous en a fait un récit qui donne l'impression des « Choses vues » :

« ... L'affection qu'il avait pour mon oncle me valait souvent d'être invité par Vigny à venir le voir d'autres jours que les lundis. C'étaient alors de véritables séances littéraires. Il me recevait d'ordinaire nonchalamment étendu sur un sofa, la tête appuyée dans la paume de la main, me faisait asseoir près de lui, s'intéressant à ce que je projetais, me demandant quel livre je lisais, m'en conseillant lui-même, et s'enquérant même de mon genre de vie. Je me souviens qu'un jour où je vins, encore à demi convalescent d'une légère maladie, il me dit :

– Prenez garde, mon cher enfant, il ne faut pas être trop chaste.

(1) Renseignements pris au secrétariat de l'Institut, cette élection académique, après un 13e tour de scrutin où M. Camille Doucet obtint 13 voix, M. Autran 11 et M. Cuvillier-Fleury 4, sur 28 votants, fut renvoyée au 3 avril suivant, et ce fut M. Octave Feuillet qui fut élu ce jour-là.

« Mais le régal, c'est quand il voulait bien me lire les notes qu'il prenait lui-même, au courant de ses lectures, sur le livre célèbre ou en vogue. C'est ainsi qu'il me lut toute une critique, pièce à pièce, des *Contemplations* de Victor Hugo. Cette critique n'était pas des plus indulgentes. Quel dommage que son légataire M. Louis Ratisbonne n'ait pas cru devoir publier toutes ces notes !

« Au cours de « ces leçons », car c'en était véritablement pour moi, il se levait, trempait son mouchoir dans de l'eau vinaigrée et s'en humectait le front et les tempes, « pour apaiser le volcan qu'il avait sous le crâne ».

« Mes visites malheureusement durent s'abréger et s'espacer à mesure que s'aggravait la maladie qui le supplicia jusqu'au tombeau. « J'ai le bec du vautour de Prométhée dans la poitrine », disait-il. Et je le revois encore, maigri, vieilli, courbé, et buvant, tout en parlant d'une voix qui s'éteignait de temps à autre, une gorgée de lait (1).... »

C'est ainsi qu'il rendit l'âme, au mois de septembre 1863. Quand on ouvrit son testament, Pauthier fut très touché d'apprendre qu'il l'avait choisi pour son exécuteur testamentaire, mais je suis sûr qu'il le fut davantage encore du legs qu'il lui avait fait de son épée d'académicien.

Cette épée ne fut pas « le plus beau jour de sa vie », mais elle lui fut une grande consolation et un souvenir très doux. Elle lui rappela les lointaines années de son service militaire, quand il portait dans son sac de soldat la petite Bible de son capitaine de Vigny. Elle le consola jusqu'à sa mort, arrivée le 11 mars 1873 — de n'avoir pu la mettre à son côté, sous l'habit à palmes vertes des membres de l'Institut.

(1) Le *Petit Bleu* du 15 mai 1899.

LIVRE V

La religion d'Alfred de Vigny

Lamennais. — Le P. Gratry. — L'abbé Vidal.

M. Silvy à l'ancienne abbaye de Port-Royal des Champs. — La Petite Eglise. — Le Jansénisme sous le Consulat et sous l'Empire. — Royer-Collard et les Doctrinaires. — Les sœurs Sainte-Marthe. — Ce que Portalis pensait des couvents. — Port-Royal et Lamennais. — Comment il jugeait Nicole et les Messieurs. — Alfred de Vigny collaborateur de Lamennais à l'*Avenir*. — Point de contact entre ces deux hommes. — Le socialisme chrétien. — Conséquences du naufrage de Lamennais. — Vigny le comparait à Libanius. — Le jansénisme de Vigny. — Comme quoi le poète des *Destinées* était de la famille spirituelle de Pascal et de Racine. — La religion de l'honneur de Vigny. — Principaux caractères du jansénisme finissant. — Les derniers adeptes de Port-Royal. — Les premières lectures de Vigny. — *Eloa*, poème de la Grâce miséricordieuse et impuissante. — De l'éternité des peines. — L'échec de Vigny aux élections de la Constituante, et ses suites. — Il aborde dans son *Journal* toutes les questions qui s'agitent à Port-Royal. — Les idées de Vigny sur la destinée. — Le livre de chevet de son grand-oncle l'abbé de Baraudin. — Ce que Vigny pensait de la grâce. — Son pessimisme et ce qui le différencie de celui de Chateaubriand, de Gœthe et de Schopenhauer. — Comment l'analyse M. Brunetière. — Caractère du pessimisme de Vigny. — Ce qui le décida à faire du théâtre et à y renoncer. — Racine et la Champmeslé. — L'orthodoxie de la pièce de *Phèdre*. — Vigny et Marie Dorval. — Il s'est défendu d'avoir soutenu la théorie du suicide dans *Chatterton*. — Sa pitié pour les malheureux et pour les humbles. —

Son chagrin à la mort de sa mère. — Sa correspondance avec Mme Lachaud. — Sur quel autel doit être placée la Vierge à l'église. — Les *Sources* du P. Gratry. — Pascal et Vigny, précepteurs des princes. — Un mariage blanc. — Idées de Port-Royal sur le mariage. — Lettres de Vigny sur la première communion de Mlle de Saint-Chamans. — Différentes tentatives de conversion d'Alfred de Vigny. — Sa correspondance avec le P. Gratry. — Echec du P. Gratry et succès de l'abbé Vidal, curé de Bercy. — Comment Vigny fut amené à se confesser. — Témoignage d'Auguste Barbier à ce sujet. — Protestation de M. Louis Ratisbonne. — La vérité sur ses sentiments religieux.

PIÈCE JUSTIFICATIVE. — Lettre de Mlle C. d'Orville à Mme de Saint-Maur.

I

Lorsque M. Silvy se rendit acquéreur, en 1824, du domaine de Port-Royal (1), ce fut avec la pensée de relever l'antique Abbaye de ses ruines. Malheureusement, comme à deux ou trois reprises différentes, sous prétexte de commémorer de douloureux anniversaires, il avait à grand bruit rassemblé au « désert » le ban et l'arrière-ban du parti janséniste, l'autorité administrative qui était déjà aux prises, dans un certain nombre de diocèses, avec les sectateurs de la Petite-Eglise, craignit que l'Abbaye de Port-Royal, une fois restaurée, ne devînt un nouveau foyer d'agitation et de révolte, et M. Silvy, pour ne pas lui créer de difficultés, renonça à son dessein.

Que de fois je l'ai regretté depuis que j'étudie l'histoire de Port-Royal! Que de fois j'ai déploré que les derniers jansénistes n'aient pas su profiter de leurs relations, de leur influence sous le règne de Louis XVIII, pour réédifier la

(1) Après la suppression des couvents, en 1790, le Directoire du district de Versailles vendit le 2 mars 1791 le domaine de Port-Royal à M. Rendu, ancien notaire à Paris. Depuis, ce domaine a appartenu à M. Després (15 novembre 1791); à M. Tamalcou (26 février 1810); à MM. Silvy, Gaurin, Bourgeois et Lacoupelle (17 octobre 1824); à M. Silvy seul (3 octobre 1828). Il est aujourd'hui la propriété de la société janséniste de Paris.

maison de retraite incomparable qu'un vent de colère avait emportée en 1710, pour notre malheur à tous.

Jamais, en effet, l'occasion ne fut plus favorable ni le besoin plus urgent. Le jansénisme qu'on croyait mort avait repris une nouvelle vie à partir du Consulat. La direction de l'enseignement supérieur avait été confiée aux mains fermes et prudentes de Royer-Collard, Guéneau de Mussy, Ambroise Rendu. Les sœurs Sainte-Marthe, autorisées par un décret impérial de 1810, desservaient les principaux hôpitaux de Paris, l'Ecole polytechnique et deux ou trois lycées. Le clergé des paroisses de la rive gauche, telles que Saint-Séverin, Saint-Jacques-du-Haut-Pas, Saint-Etienne-du-Mont et Saint-Médard, était en grande partie port-royaliste ; les doctrinaires qui dirigeaient la politique gouvernementale se recrutaient parmi les esprits d'élite de la « secte » ; leur chef était un philosophe illustre dont le nom était synonyme d'éloquence, de droiture et de désintéressement ; et, comme l'écrivait un jour Portalis au premier consul, « c'est surtout au lendemain des cataclysmes comme celui de la Révolution, qu'il est sage de favoriser des établissements qui puissent servir d'asile à toutes les têtes exaltées, à toutes les âmes sensibles ou dévorées du besoin d'agir et d'enseigner. Car, dans un vaste Etat comme la France il faut des issues à tous les genres de caractères et d'esprits que les cloîtres absorbaient autrefois et qui fatiguent aujourd'hui la société civile. Il ne suffit pas d'avoir des institutions pour classer des citoyens; il faut en avoir encore, si je puis m'exprimer ainsi, pour classer les âmes et donner à toutes les moyens réguliers de suivre leurs mouvements dans un ordre fixe et convenu (1) ».

Ce langage était si vrai, que Mme de Beaumont mandait vers le même temps à Joubert que, si Port-Royal avait encore existé, elle y aurait cherché un refuge. Et elle n'était pas la seule dans cette disposition d'esprit. Toutes les âmes un peu romanesques, que la philosophie du XVIIIe siècle n'avait pas entamées, soupirèrent après cette solitude quand vint la fin des mauvais jours. Que si vous m'en demandez la raison, je vous répondrai qu'elle est bien simple. D'abord

(1) *Archives nationales*, **AF IV, 1044.**

la Révolution avait impitoyablement fermé toutes les maisons religieuses ; ensuite, l'Abbaye de Port-Royal des Champs était une maison de retraite comme on n'en verra jamais plus. Non seulement elle était ouverte à la fois sur le siècle et sur l'autre vie, mais c'était une école en même temps qu'un monastère, une maison semi-laïque et semi-ecclésiastique : les quatre vents de l'esprit y soufflaient en liberté, et le libre examen s'y exerçait sur tout, excepté sur le dogme.

Le besoin d'une maison comme Port-Royal se faisait si vivement sentir au commencement de ce siècle, que, lorsqu'il entreprit de renouveler l'Eglise de France, Lamennais s'empressa d'établir au fond de la Bretagne, dans la solitude de la Chesnaie, une école sur le plan de celle des Granges et d'après la méthode inaugurée par nos Messieurs. Et je me suis dit souvent que, s'il avait pu se retirer à Port-Royal, à son retour de Rome, le grand Féli, tout en tenant tête à l'orage qu'il avait déchaîné, n'aurait jamais rompu avec l'Eglise.

Car il avait beau être ultramontain, le fond de son âme était janséniste. Au XVIIe siècle il eût été du côté de Pascal, de Nicole et d'Arnauld. Il s'était pénétré de leur esprit en se nourrissant de la moelle de leurs œuvres et, s'il a fait le procès du jansénisme dans son *Essai sur l'indifférence, en matière de religion*, c'est qu'il était convaincu alors que cette doctrine conduisait tout droit à l'indifférence, les jésuites disaient au libertinage. Encore distinguait-il entre le jansénisme et Port-Royal. Il savait le fort et le faible de cette grande maison, et que, malgré ses écarts dans le domaine embroussaillé de la théologie, elle n'en avait pas moins été une admirable école de morale, de science et de vertu. J'en trouve la preuve dans la lettre qu'il écrivait un peu plus tard à Sainte-Beuve à propos justement de son livre sur Port-Royal.

« Vous vengerez, lui disait-il, des hommes de grande vertu et de grand talent des injustices de M. de Maistre, qui les a sacrifiés aux jésuites, si au-dessous d'eux à tous égards. Ceux-ci n'ont, que je sache, qu'un seul écrivain, et encore de second ordre, à citer, Bourdaloue. Le caractère de leurs auteurs, je dis des plus loués, c'est le vide et le bel esprit de



LAMENNAIS
d'après une lithographie du Cabinet des Estampes

collège. Sans parler de Pascal, qu'est-ce que ces gens-là près d'Arnauld, de Nicole et de tant d'autres moins connus et que vous ferez connaître? Dans les traités de morale de Nicole, je vous recommande particulièrement celui *De la connaissance de soi-même*, et celui *Des moyens de conserver la paix entre les hommes*. Ce sont, à mon sens, deux petits chefs-d'œuvre. Et leurs grammaires donc : qui a mieux fait depuis (1)? »

Voilà ce que pensait de Port-Royal l'illustre auteur des *Paroles d'un croyant*. Au fur à mesure qu'il se dégagea de l'influence ultramontaine de MM. de Bonald et de Maistre, Lamennais devint plus juste envers les solitaires; ses propres affaires avec Rome l'aidèrent à mieux comprendre les leurs. Déjà, quand il était rentré dans la lice, il n'aurait pas fallu le gratter bien profondément pour reconnaître en lui la marque, l'attitude et jusqu'à l'accent du Port-Royal (2). Il avait le masque et le tempérament batailleur du grand Arnauld. Quand il sortit de l'Eglise, il lui ressembla davantage encore. Son jansénisme latent éclata dans un coup de lumière. Il vécut et mourut comme les grands solitaires, à cette différence près qu'ils protestèrent toute leur vie et jusque dans la mort de leur attachement au centre de l'unité.

Lamennais n'aurait donc pas été dépaysé dans le vallon de Port-Royal, s'il avait pu s'y retirer en 1832. Et je le vois d'ici, recevant, confessant, consolant, fortifiant de son exemple et de son verbe si chaud et si évangélique les âmes blessées, désillusionnées, désespérées, qu'il aurait attirées au désert. Parmi celles-là j'aime à placer au premier rang l'âme hautaine et stoïque du poète-philosophe qui avait été un moment son collaborateur à l'*Avenir*. J'ai nommé Alfred de Vigny. Car lui aussi, consciemment ou à son insu, il avait la marque, l'attitude, l'accent des port-royalistes de la dernière génération tout au moins. Et le jansénisme fut toujours une attitude autant qu'une doctrine; sur la fin même il n'était que cela. Qui disait janséniste disait un homme austère, intransigeant, irréductible. On se tromperait étrangement d'ailleurs si l'on croyait que tous les solitaires

(1) *Port-Royal*, t. III, p. 257.
(2) Notamment son républicanisme et ses tendances presbytériennes.

avaient sur toutes les questions la même manière de voir. Pascal, par exemple, qui fut à un moment le centre et comme la clef de voûte du parti, n'était pas toujours d'accord avec Arnauld. Nicole, non plus. Mais il ne fallait pas les mettre en face des docteurs de la morale relâchée : sur ce terrain-là, il n'y avait plus entre eux de désaccord, de dispute, ils étaient unis comme les doigts de la main. Et c'est ce trait qui, à distance, leur donne à tous cet air de famille qui se perpétue jusque dans leur plus lointaine descendance.

Entre Lamennais et Vigny il y avait également plus d'une dissemblance philosophique, et le poète a marqué lui-même l'endroit, le tournant de route où il se séparait du prêtre, quand il a dit : « Lamennais n'est pas coupable de chercher la vérité, mais il l'est de l'affirmer avant de l'avoir trouvée (1). »

C'est qu'en effet, Vigny chercha la vérité toute sa vie, à la lumière voilée du doute, tandis que Lamennais, avec son critérium de certitude, la trouva dans chacune de ses évolutions sans jamais s'y fixer. Comment donc ces deux hommes avaient-ils fait alliance ensemble et combattu un instant sous le même drapeau? C'est ce que Vigny va nous dire. En ce temps-là, je parle de 1830, l'auteur d'*Eloa* s'était lié avec Montalembert qu'il enchantait littéralement « de ses opinions sur la position religieuse du monde et sur la régénération de l'Europe par le catholicisme (2) ». Quand parut l'*Avenir*, il le pria de lui ménager une entrevue avec Lamennais. « Je crois à sa tolérance comme à son génie, disait-il, et je pense bien que nulle opinion exprimée avec franchise ne peut le blesser ni l'éloigner d'un homme auquel il a témoigné quelque estime. Nous sommes dans un temps où un *point* doit suffire à rallier les hommes qui veulent sauver leur pays et servir l'humanité (3) ».

Le *point* de contact entre Lamennais et Vigny, nous savons où il était. Il était beaucoup moins dans la partie religieuse et cléricale du programme de l'*Avenir* que dans sa partie sociale, car Buchez, sans parvenir à enregimen-

(1) *Journal d'un Poète*, 1839.
(2) *Montalembert*, par le R. P. Lecanuet, t. 1, p. 87.
(3) Lettre de Vigny à Montalembert du 25 février 1895.

ter Vigny, l'avait tout de même conquis à ses idées, et le socialisme chrétien qui faisait le fond du corps de doctrines de Lamennais avait achevé de le séduire. Ne disait-il pas en 1832 que « l'amélioration de la classe la plus nombreuse et l'accord entre la capacité prolétariée et l'hérédité propriétaire sont toute la question politique actuelle (1) »; et, en 1835 : « Le seul gouvernement dont à présent l'idée ne soit pas intolérable c'est celui d'une république dont la constitution soit pareille à celle des Etats-Unis américains (2) ».

La révolution de 1830, en renversant la monarchie de ses préférences, avait fait de lui un démocrate que « la meilleure des républiques » ne put jamais contenter. Démocrate, d'autant plus ardent, d'autant plus désintéressé, que ses mœurs restèrent monarchiques et aristocratiques. Il avait placé si haut son idéal social qu'aucun événement ne put l'atteindre, dans l'ordre religieux. Même après le coup de tonnerre de l'encyclique *Mirari vos*, même après les journées de juin 48, il aurait contresigné des deux mains l'admirable page que Lamennais a mise en tête des *Troisièmes mélanges* et que voici :

« Nous pensions que les peuples, ayant aujourd'hui le sentiment d'un droit social dont ils attendent le soulagement de leurs souffrances intolérables par la substitution d'une liberté légitime à la servitude que leur impose le pouvoir oppressif des souverainetés absolues, devaient trouver dans le christianisme un appui et une règle pour atteindre le but sans désordres, puisque la loi évangélique qui, en rappelant aux hommes leur égalité native et le lien de fraternité qui doit les unir, a tant contribué à l'abolition de l'esclavage ancien, n'est pas moins favorable à l'abolition de l'esclavage moderne ou de l'esclavage politique. Et combien ne leur fût pas devenue chère et vénérable la religion céleste qui, compatissant à leurs maux, eût ouvert, pour les adoucir, tous les trésors de sa charité inépuisable et béni au nom de Dieu, qui ne fait point d'exception entre ses enfants, les efforts tentés en faveur du faible, du pauvre, c'est-à-dire de l'incomparablement plus

(1) *Journal d'un Poète.*
(2) *Idem.*

grande portion de la famille humaine, pour l'affranchir de la tyrannie que quelques-uns exercent sur elle à leur profit au mépris de toutes les notions de justice gravées dans la conscience universelle ? Il nous semblait que s'il était une voix pour ramener le monde au catholicisme, c'était celle-là ?... »

Ah ! oui, c'était celle-là !... et s'il avait pu vivre quarante ans de plus, le prophète de la Chesnaie aurait tressailli dans tout son corps en entendant cette voix sortir de la bouche du pape Léon XIII. *Patiens quia æternus!*... Aussi bien n'est-ce point sur la question sociale que Lamennais fut si malheureusement condamné par Grégoire XVI, mais sur la question de la séparation de l'Eglise et de l'Etat qu'il avait introduite d'une façon si inopportune dans le programme de l'*Avenir* et qui fut la pierre d'achoppement où il vint se briser.

Quoi qu'il en soit, le naufrage de Lamennais eut des conséquences que la curie romaine n'avait point prévues. Non seulement il créa entre la société civile et la société religieuse un malentendu qui dure encore, mais, tout en laissant leur idéal social à Lamennais, à Vigny et à tant d'autres bons esprits qui étaient montés dans la barque de l'*Avenir*, il les jeta peu à peu en dehors du catholicisme. Je ne dis pas du christianisme, quoique Alfred de Vigny ait écrit un jour : « Libanius fut au paganisme mourant ce que Lamennais est au christianisme expirant (1). » Le christianisme ne saurait expirer, puisqu'il est immortel, mais « il se transforme sans cesse, ainsi qu'un caméléon (2) », comme l'a dit Vigny lui-même, plus clairvoyant ce jour-là. Et je vais essayer de prouver dans les paragraphes qui vont suivre qu'en dépit de son pessimisme ou plutôt que jusques dans son pessimisme le poéte des *Destinées* fut toujours chrétien.

II

Si le Jansénisme n'était pas une langue à peu près morte et qu'on ne parle presque plus, la nature du pessimisme

(1) *Journal d'un Poète.*
(2) *Idem.*

d'Alfred de Vigny n'aurait jamais été mise en question par les critiques. Il est même surprenant que Sainte-Beuve qui s'entendait si bien à analyser les âmes, à les classer, et qui savait à fond les tenants et les aboutissants de Port-Royal, n'ait pas remarqué après la publication des *Destinées* et du *Journal d'un poète*, que Vigny était de la famille spirituelle de Pascal et de Racine. Car, ainsi que je le dis plus haut, le poète de *Moïse* et de la *Mort du loup* avait la marque, l'attitude, l'accent janséniste, et son pessimisme ne fut en somme qu'un jansénisme plus ou moins dévoyé.

Qu'est-ce, en effet, que le jansénisme, sinon une sorte de pessimisme chrétien ? Eh bien, le pessismisme de Vigny, pour aboutir à la religion de l'honneur, n'en est pas moins foncièrement chrétien. Voyez plutôt comment il définit cette religion purement laïque !

« Ce n'est pas une foi neuve, un culte de nouvelle invention, une pensée confuse ; c'est un sentiment né avec nous, indépendant des temps, des lieux et même des religions, un sentiment fier, inflexible, un instinct d'une incomparable beauté qui n'a trouvé que dans les temps modernes un nom digne de lui, mais qui déjà produisait de sublimes grandeurs dans l'antiquité et la fécondait comme ces beaux fleuves qui, dans leur source et leurs premiers détours, n'ont pas encore d'appellation. Je ne vois point qu'elle se soit affaiblie et que rien l'ait usée. Ce n'est point une idole, c'est pour la plupart des hommes, un dieu et un dieu autour duquel bien des dieux supérieurs sont tombés. La chute de tous leurs temples n'a pas ébranlé sa statue.

« Telle qu'elle est, son culte interprété de manières diverses est toujours incontesté. C'est une religion mâle, sans symboles et sans images, sans dogme et sans cérémonie, dont les lois ne sont écrites nulle part.

« L'homme, au nom d'honneur, sent remuer quelque chose en lui qui est comme une partie de lui-même, et cette secousse réveille toutes les forces de son orgueil et de son énergie primitive.

« L'honneur c'est la conscience exaltée.

« L'honneur c'est la pudeur virile. (1) » Et il ajoute :

« Le code de l'honneur c'est le catéchisme de la religion mâle qui est en nous, religion secondaire *qui s'accorde en tous points avec la religion chrétienne* et avec ce que les autres ont de beau, car c'est la justice, la charité, la dignité humaine (2).

« L'honneur défend l'homme moderne de tous les crimes et de toutes les bassesses... *A sa mort, il regarde la croix avec respect, accomplit tous ses devoirs de chrétien comme une formule et meurt en silence.* (3) »

Eh bien, cette religion de l'honneur je trouve qu'elle a les principaux caractères du jansénisme finissant : la sévérité, le stoïcisme, l'absence de culte extérieur. Car, si les adeptes des premières générations de Port-Royal avaient une tendance marquée à se passer des pratiques religieuses, les derniers jansénistes — et j'en juge par ce que j'ai vu de mes yeux dans le Forez et dans l'Isère où ils sont encore nombreux — n'ont aucuns rapports avec le clergé catholique et se contentent de communier en esprit à travers la lettre imprimée des livres saints de Port-Royal-des-Champs. Et l'opinion du pays sur eux, c'est que ce sont des gens d'honneur qui n'ont qu'une parole, à qui la parole des autres suffit, et dont la vie austère et renfermée est sans peur et sans reproche. Et lorsque, au lendemain de la *Vie de Jésus* par Strauss, on demandait à Vigny s'il était chrétien et qu'il répondait : « Je suis stoïcien », il dépeignait exactement leur état d'âme, et le sien en même temps. Oui c'était un stoïcien, mais un stoïcien, fils de l'évangile, un stoïcien dont la religion de l'honneur était avant tout une religion d'amour, de pitié, de solidarité humaine, et qui, sur le point de mourir, regarda la croix avec respect, accomplit tous ses devoirs de chrétien comme une formule et mourut en silence.

Mais comment le poète des *Destinées* qui avait cru un moment à la régénération de l'Europe par le catholicisme

(1) *Stello.*
(2) *Idem.*
(3) *Journal d'un Poète.*

en était-il arrivé là ? D'où lui venait, en un mot, son pessimisme ?

Ceux qui croient — comme lui — à la prédestination, car il y croyait aveuglément, et c'est à mes yeux le signe initial de son jansénisme, ceux-là diront sans doute qu'il lui vint tout naturellement des temps néfastes où il fut conçu et mis au monde, de la délicatesse de sa constitution, de son enfance maladive, des leçons de son père et de sa mort prématurée, des tristesses de la vie de collège, de ses premières lectures, de son mariage, de ses désillusions au triple point de vue militaire, politique et religieux, de ses chagrins d'amour, en un mot de tous les événements douloureux et fâcheux qui traversèrent sa vie, du commencement à la fin. Et je leur concéderai volontiers que les milieux divers où il vécut, que les événements dont il eut beaucoup à souffrir ne furent pas, en effet, sans influence sur le caractère et l'esprit du poète, s'ils veulent bien m'accorder — et ici je suis complètement de l'avis de M. Ferdinand Brunetière (1) — qu'on naît pessimiste et qu'on ne le devient pas.

Alfred de Vigny était donc né pessimiste (2), cela ne peut faire l'ombre d'un doute, et c'est parce qu'il était pessimiste de naissance, que les événements ont eu tant de prise sur lui, et que son pessimisme est toujours allé en augmentant.

Il a dit qu'il avait une grande mémoire et surtout celle des yeux (3). La mémoire de l'esprit ne lui manquait pas davantage et il nous sera facile de prouver que ses premières lectures lui laissèrent un souvenir ineffaçable. Je serais même tenté de dire que toute sa vie il a tourné dans le cercle étroit, fatidique, de ses premiers livres. Et quels furent ces premiers livres? — Les *Mémoires du cardinal de Retz* (4) qui lui suggérèrent l'idée d'écrire une histoire de la Fronde, et la *Bible* (5). Or, l'histoire de la Fronde et les *Mémoires du*

(1) *L'Evolution de la poésie lyrique en France*, t. II, p. 15.

(2) « Je suis né sérieux jusqu'à la tristesse. » — *Lettre à une Puritaine*. — *Revue de Paris*, 15 août 1897.

(3) *Journal d'un Poète*.

(4) *Idem*.

(5) Lettre à Brizeux : « ... J'étais donc bien déplacé dans l'armée. Je portais la petite Bible que vous avez vue, dans le sac d'un soldat de ma compagnie... »

cardinal de Retz, c'est un peu l'histoire de Port-Royal, puisque l'Abbaye supporta les contre-coups de la Fronde et que le cardinal était du *parti*, s'il n'était pas de la doctrine. Quant à la Bible, c'est le livre par excellence du jansénisme. C'était le livre de chevet des premiers solitaires. La Mère Angélique y cherchait des *sorts*, des symboles, dans les mauvais jours, et les Messieurs, en la traduisant, en la vulgarisant, travaillèrent, inconsciemment peut-être, à l'émancipation de l'esprit humain, car la Bible fut de tout temps, le livre des mystiques, des novateurs et des hérésiarques.

Dès lors, quoi d'étonnant que le pessimisme de Vigny ait eu dans les commencements une couleur mystique et qu'il ait écrit, sous la double influence de « l'adoration mystique et de la pitié », ces deux chefs-d'œuvre de symbolisme que Port-Royal eût admirés, non sans quelques réserves, *Moïse* et *Eloa*? Qu'est-ce, en effet, que le poème de *Moïse*? Vigny l'a dit : « Ce grand nom ne sert que de masque à un homme de tous les siècles et plus moderne qu'antique : l'homme de génie, las de son éternel veuvage et désespéré de voir sa solitude plus vaste et plus aride à mesure qu'il grandit. Fatigué de sa grandeur, il demande le néant (1) ».

Et qu'est-ce que le poème d'*Eloa*, sinon le poème de la Pitié, de la Grâce miséricordieuse et impuissante? Si jamais le jansénisme mérita l'accusation de tout ôter au Père pour donner au Fils, c'est bien dans ce poème mystique, puisqu'Eloa est née d'une larme du Christ et que par sa grâce intérieure elle entreprend de relever l'archange déchu, de tirer Satan de l'enfer.

D'ores et déjà, donc, Vigny a « l'enthousiasme de la pitié, la passion de la bonté », partant l'esprit chrétien; et si plus tard il élargit outre mesure les bras du Christ janséniste, quand il rêve de *Satan sauvé* (2) par la grâce efficace d'Eloa, c'est que « les criminalistes de tous les temps ont déclaré que la vengeance n'était pas le but de la loi pénale qui, dans sa rigueur, ne se propose que de prévenir le retour du mal. Tel est l'esprit chrétien, dit-il, et si tel est l'esprit chrétien sur la terre, pourquoi a-t-il un autre esprit pour le ciel en

(1) *Lettres à une Puritaine.* — *Revue de Paris*, 15 août 1897.
(2) *Journal d'un Poète.*

fondant les peines ÉTERNELLES qui ne sont qu'une éternelle VENGEANCE (1)? ... J'ai trop d'estime pour Dieu pour craindre le diable (2) ».

Ici, le penseur met le pied sur un terrain tout particulièrement glissant et qui est du domaine de la théologie pure. Cependant nous ne saurions le blâmer, nous autres profanes, de sa franchise et de sa hardiesse, non plus que de chercher à pénétrer l'impénétrable. Ainsi faisait le grand Blaise, et quand ses amis de Port-Royal se prirent à déchiffrer le manuscrit des *Pensées*, ils se sentirent emportés si haut, par intants, qu'ils en eurent le vertige.

Le *Journal* d'Alfred de Vigny est beaucoup plus facile à lire, mais quand il touche aux choses de la religion, il s'élève, lui aussi, à des hauteurs où on a peine à le suivre. Il a sur le Christ, sur la foi, sur l'action de la Providence, sur la destinée, des mots, des aphorismes que Pascal n'eût pas désavoués, malgré leur orthodoxie plus que suspecte. Que si, de loin en loin, il s'y rencontre des contradictions choquantes, cela tient sans doute, à ce que le *Journal d'un Poète*, qui a été si malencontreusement fragmenté par son éditeur, est fait de pensées qui n'ont aucun lien entre elles, — ce qui lui donne l'air d'un dialogue à plusieurs voix dont le fil aurait été rompu.

Mais il n'y avait pas que les questions métaphysiques qui occupassent l'esprit d'Alfred de Vigny. Depuis 1830, il se sentait attiré vers la politique non par ambition ou avec l'arrière-pensée d'y faire fortune, mais toujours — fidèle en cela à son programme — pour améliorer le sort du peuple. Les lauriers de Lamartine troublaient-ils son sommeil? peut-être : en tout cas il s'imagina un jour qu'il avait un rôle à jouer sur le théâtre parlementaire et il crut très sincèrement « à la vocation qui lui avait été donnée. » — « J'y crois, disait-il, à cause de la pitié sans bornes que m'inspirent les hommes, mes compagnons de misère, et à cause du désir que je me sens de leur tendre la main, de les élever sans cesse par des paroles de commisération et d'amour (3) ». Il

(1) *Journal d'un Poète.*
(2) *Idem.*
(3) *Journal d'un Poète.*

se porta donc à la Constituante en 1848. Mais comme il était trop fier pour s'abaisser à défendre ses opinions dans des réunions publiques, il fit savoir à ses électeurs, dans une profession de foi toute lamartinienne, qu'il ne se mettrait en rapports avec eux que s'il était élu, et, comme il n'obtint qu'un nombre de voix ridicule, il n'en eut pas la peine. Il s'en consola facilement d'ailleurs :

« Je rentre dans la méditation qui m'est chère, écrivait-il à M[lle] Camilla Maunoir, le 14 mai 1848. Je vous enverrai comme un journal sous bande, en même temps que cette lettre, un exemplaire de ma circulaire, lettre aux électeurs, par laquelle j'acceptais la candidature qui m'était offerte, mais sans vouloir me rendre dans la Charente, pour y subir cette sorte d'interrogatoire où préside, dans les provinces, un singulier esprit dont je vous donnerai plus tard des exemples. Vous verrez quels sont les sentiments politiques que j'ai exprimés et vous n'en serez point étonnée, vous à qui j'ai tant de fois parlé de mes sympathies pour cette belle et jeune république américaine, qui a su être de son temps et ne jamais jouer les comédies romaines et contrefaire les Brutus, et dont le gouvernement est *modeste*, *probe*, *laborieux*, *économe*. Ce sont là les vertus que je demande au nôtre et que nous devons lui imposer. Le meilleur gouvernement est celui que l'on ne sent pas et que l'on voit peu, — celui de *tous par chacun* et de *chacun par tous* (1). »

Mais il y a loin de la coupe aux lèvres ; il s'aperçut bien vite que son rêve était chimérique! Au mois de février 1849, il écrivait à sa chère Puritaine :

« Savez-vous ce que j'ai fait? J'ai tenu parole, voilà tout. On a fait un tel abus de la parole imprimée, qu'elle ne compte plus sous cette forme, que comme phrase et non comme vérité. Je suis venu dans la Charente ainsi que je l'avais annoncé à la Charente au mois de mars 1848. Vous vous en souvenez, chère et véritable amie, j'écrivais aux électeurs de ce pays que je ne m'y rendrais qu'après les élections, m'y voici. J'ajoutais qu'on devait assez respecter le peuple pour ne tenter ni de l'entraîner ni de le séduire.

(1) *Lettres à une Puritaine*. — *Revue de Paris*, 15 août 1897.

J'aurais voulu leur enseigner ainsi quelque chose de ce que devrait avoir la dignité des hommes qui sauraient et voudraient sincèrement se gouverner. Je suis venu. J'ai voulu voir, j'ai vu, — comme Athalie, — et j'ai compris mieux que jamais l'état de notre malheureux pays, au milieu des paysans : tantôt on les trompe, tantôt ils se trompent. Ils ne comprennent pas un mot du rôle de citoyens qu'il leur faut jouer tout à coup. Tout effarés, ils cherchent vite un maître qui leur épargne la peine de penser, de choisir, de vouloir quelque chose en matière de gouvernement. Dans la loterie du suffrage universel ils ont cru tirer un empereur, et les voilà tout étonnés de voir qu'il n'en est rien. La forme républicaine tombe des nues au milieu des mœurs contraires. De là ce que vous voyez, ce que vous lisez dans les journaux, ce que je ne vous redirais qu'avec douleur...

« J'écris ici dans la paix de mes bois et de mes rochers... Ici j'apprends et j'enseigne à la fois. J'apprends ce que j'ignorais encore de la vie des hommes des champs, de leurs intérêts et de leurs travaux. Je leur enseigne, en échange, qu'il serait bon de savoir lire et écrire quand on veut régner et gouverner dans son pays. C'est ce que depuis bien des années je n'ai pu leur persuader encore. Ils ont des écoles gratuites et refusent d'y envoyer leurs enfants, surtout les filles, dont le plus saint devoir à leurs yeux est l'ignorance (1). »

Que vous semble du ton de ces lettres, de leur douce et sereine gravité ? Elles étaient adressées à une Puritaine de Genève ; ne dirait-on pas qu'elles ont été écrites par un Puritain des Champs ?

L'échec de Vigny le dégoûta de la politique. Il renonça au rôle de pasteur du peuple qu'il ambitionnait dans sa foi démocratique et il retourna à la philosophie et à la poésie qui avaient été ses premières amours.

Nous avons vu que les *Mémoires du Cardinal de Retz* lui avaient montré le chemin de Port-Royal. Son *Journal* nous le montre abordant toutes les questions qui s'agitaient dans ce monastère, depuis la prédestination jusqu'à la grâce. Quand parut le premier tome du *Port-Royal* de

(1) *Lettres à une Puritaine.* — *Revue de Paris*, 15 août 1897.

Sainte-Beuve, il écrivait à Brizeux, son confident le plus intime : «... Sainte-Beuve m'a envoyé son livre. C'est un des plus beaux sujets d'histoire que je connaisse, ou plutôt c'est toute l'histoire de l'âme humaine. J'ai commencé de le lire à ma mère ; elle y goûte autant de charme que moi, quoique le sujet n'ait point pour moi l'attrait de la nouveauté. Il faut que je vous dise, en effet, que la question du jansénisme est de celles que j'ai été amené à étudier à ma sortie du collège. Nicole m'est aussi familier que Pascal dont les petites *Lettres* m'avaient introduit dans le cœur de la place du jansénisme bien avant que Sainte-Beuve ait songé à s'en faire l'historien.... Je vous conseille de vous procurer ce livre qui me prouve une fois de plus que nous avons tous notre *destinée* : celle de Sainte-Beuve est vraiment curieuse (1).... »

La destinée! ce fut le côté étroit et sombre du jansénisme. Ce fut aussi la grande préoccupation de la vie de Vigny ; chaque page de son *Journal* en porte la marque. Dès l'année 1829, il y consigne cette pensée : « Dieu a jeté — c'est ma croyance — la terre au milieu de l'air et de même l'homme au milieu de la destinée. La destinée l'enveloppe et l'emporte vers le but toujours voilé. » En 1832 : « Je sens sur ma tête le poids d'une condamnation que je subis toujours, ô Seigneur, mais ignorant la faute et le procès, je subis ma prison. » En 1835, il dit à Mme Dorval en lui envoyant le manuscrit de la *Maréchale d'Ancre* : « C'est une pauvre défunte qui aurait dû revivre quelque temps

(1) Lettre inédite. — Il aurait pu ajouter dans cette lettre que parmi les livres qu'il avait hérités de son oncle, l'abbé de Baraudin, il avait trouvé un certain nombre d'ouvrages jansénistes, dont les *Lettres sur divers sujets de morale et de piété*, de l'abbé Du Guet, que Sainte-Beuve comprenait fort judicieusement dans la petite bibliothèque choisie que devait posséder un amateur de Port-Royal non théologien et homme de goût. Ces *Lettres* de Du Guet en 10 petits volumes in-12° étaient le livre de chevet de l'abbé de Baraudin qui, ainsi que je le dis plus loin avait mis son nom sur la feuille du titre. Et quand je les eus trouvées dans une armoire du Maine-Giraud, elles achevèrent de m'expliquer le moraliste austère que fut Vigny. Evidemment le correspondant de Mlle Camilla Maunoir et de Bungener, le poète d'*Eloa*, de *Moïse* et des *Destinées* s'était imprégné de bonne heure de l'esprit de Port-Royal en lisant cet admirable livre de morale et de piété qui était dans toutes les mains chrétiennes, au XVIIIe siècle.

sous votre figure, mais ce n'était pas écrit dans son jeu de cartes magiques. » En 1840, sur *soi-même* : « La partie d'échecs que j'ai jouée contre la destinée toute ma vie, je l'ai toujours gagnée jusqu'ici... » (1)

En 1848, après son échec devant le collège électoral de la Charente, il écrit à Mlle Camilla Maunoir : « J'ai jeté ce dé sur le tapis de la Fortune pour voir ce qu'elle déciderait de ma destinée et si je serais condamné à ce que je méprise le plus, savoir : *l'improvisation dans les affaires sérieuses* et dans les plus graves intérêts du monde entier. Car tel est le sort malheureux de l'humanité, que ses intérêts sont sans cesse ainsi compromis par la légèreté inévitable et violente des assemblées (2). » Vers le même temps, il mandait à Mme Lachaud : « Vous aimez Laurette parce que vous auriez parlé comme elle à votre mari déporté à Cayenne. Ces ordres cachetés se donnent encore aux marins. Leur mystère n'est-il pas sombre et terrible comme l'épée de Damoclès ? la discipline pèse comme la fatalité (3). »

Après la Destinée, la Grâce. J'ouvre son *Journal* à la date de 1838 et je lis : « Saint Augustin défendit la grâce contre Pélage, mais il avoua qu'il sentait en lui un libre arbitre. C'est que les deux sont en nous. Nous gémissons du poids de la destinée qui nous opprime, mais savons-nous si Dieu ne gémit pas de notre continuelle action et n'en souffre pas. » Et encore : « La grâce *nécessitante* est tout simplement l'enchaînement inévitable des choses, des décrets éternels et des événements ou Fatalité. On ne peut s'y soutenir. — La grâce efficace, on ne lui résiste jamais. — La grâce *particulière suffisante* : elle est très suffisante puisque l'âme y résiste, elle ne peut être considérée comme une faveur, un privilège (4). » Sur Pascal : « Plus l'esprit est vigoureux, plus il se perd dans les catacombes de l'incertitude humaine. Pascal s'y est perdu pour avoir marché plus avant que les autres. »

C'est pour cela que dans ses *Destinées* il s'en tint au

(1) *Journal d'un Poète.*
(2) *Lettres à une Puritaine.* — *Revue de Paris*, 15 août 1897.
(3) *Histoire d'une âme*, par Georges Lachaud.
(4) *Journal d'un Poète*, partie inédite.

Doute, mais au doute religieux. Car ainsi que le remarque judicieusement M. Dorison, « le mot même de Destinée se trouve joint chez notre auteur à celui de religion. Un certain sentiment de fatalité antérieur de beaucoup à la persuasion si commune aujourd'hui du déterminisme de la nature s'offre seulement à la pensée. Il revêt même l'apparence d'un signe providentiel (1). »

Et voilà pourquoi aussi les *Destinées* sont plutôt un livre sain, et pourquoi le pessimisme de Vigny n'a rien de commun avec le pessimisme de Chateaubriand, de Gœthe ou de Schopenhauër. Il n'aboutit pas, en effet, comme le pessimisme de *René* à la mélancolie vague qu'on a définie le *mal du siècle ;* il ne pousse pas, comme le pessimisme de *Werther*, au suicide, ni comme celui de Schopenhauër à l'extinction du monde par la suppression du désir sensuel. C'est le pessimisme d'un homme fort, stoïque, qui regarde le mal en face, et qui, ne pouvant dominer le sort, la fatalité, ni dompter la nature, cette marâtre, ni trouver une consolation dans l'amour qui n'est qu'un leurre, se croise fièrement les bras, souffre sans crier, cache sa vie et meurt en silence.

Je ne m'étonne donc pas que M. Ferdinand Brunetière, analysant un jour le pessimisme de Vigny et l'opposant à l'optimisme de ses adversaires, se soit écrié dans un très beau mouvement d'éloquence : « ...Si nous considérons, si nous pesons la vie comme bonne en soi, alors, étant son objet ou sa fin à elle-même, comme elle l'est pour la brute, toutes les parties hautes en sont immédiatement retranchées, l'idéal rabaissé pour ainsi dire au ras de terre, et les fonctions réduites à la propagation de l'espèce et à la conservation de l'individu. Manger, boire, dormir et se reproduire, tel est pour l'optimiste le véritable objet de la vie.... Mais, au contraire, supposons que la vie soit mauvaise. Alors, messieurs, non contents de chercher à l'améliorer par la science, nous essayons encore de la tromper, si je puis ainsi dire, et, de là, voyez-vous ce qui sort ? C'est l'art, c'est la philosophie, ce sont les religions. C'est tout ce qui, dans le cours de sa longue

(1) *Alfred de Vigny, poète philosophe*, p. 15.

histoire, a distingué l'homme de l'animal ; c'est enfin dans le présent, dans l'avenir comme dans le passé, tout ce qui communique à la vie une valeur et un prix qu'elle n'a pas d'elle-même.

« Voilà, messieurs, ce que je vous ferais voir si nous en avions le temps ; — et pour preuve que je ne me tromperais pas, il me suffirait encore, sans invoquer d'autre témoignage, que c'est ce que Vigny a vu dans le pessimisme.

« Convaincu que la vie est mauvaise, croyez-vous, en effet, qu'il ait désespéré d'elle, ou de l'homme, et qu'il se soit enfermé dans cette espèce d'indifférence ou de lâche inertie qu'on nous oppose toujours comme une conséquence de la doctrine ? Non ; car ce découragement n'est pas d'un pessimiste. Mais à la cruauté de la nature ou de Dieu, il a répondu d'abord par le calme hautain de la résignation stoïque :

A voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse,
Seul le silence est grand ; tout le reste est faiblesse.
— Ah ! je t'ai bien compris, sauvage voyageur,
Et ton dernier regard m'est allé jusqu'au cœur !
Il disait : Si tu peux, fais que ton âme arrive,
A force de rester studieuse et pensive,
Jusqu'à ce haut degré de force et de fierté,
Où, naissant dans les bois, j'ai tout d'abord monté.
Gémir, pleurer, prier, est également lâche !
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche,
Dans la voie où le sort a voulu t'appeler,
Puis après, comme moi, souffre et meurs sans parler (1).

« Mais il ne s'en est pas tenu là! Aucun pessimiste, messieurs, ne s'en est tenu là, depuis Cakia-Mouni jusqu'à Schopenhauër, et — parce que vous aurez beau le chercher, vous n'en trouverez pas un qui ne se soit imposé comme son premier devoir de développer en lui toutes les forces ou, pour ainsi parler, de bander tous les ressorts de la volonté, — c'est pour cela que Vigny, comme eux tous, du point de vue de la résignation égoïste, s'est élevé

(1) *La mort du Loup.*

promptement jusqu'à celui de la solidarité qui lie tous les hommes entre eux, du fait ou du titre de leur misère même ; et, selon sa belle expression, — car c'est lui qui s'en est servi le premier, — jusqu'au sentiment de la « majesté des souffrances humaines (1). »

Et moi j'ajouterai : c'est pour cela que Vigny est demeuré chrétien.

III

Après avoir démontré que le penseur, chez Alfred de Vigny, avait la marque, le cachet de Port-Royal, il me reste à établir que l'homme privé avait l'attitude, l'accent janséniste. C'est la partie la plus agréable de ma tâche.

Et d'abord je pose en principe que de tout temps les jansénistes dignes de ce nom furent des moralistes et des éducateurs. Ils ne disaient pas comme certains casuistes : Faites ce que je vous commande et ne faites pas ce que je fais ! Ils avaient soin de mettre leurs actes d'accord avec leurs paroles ; en un mot ils prêchaient d'exemple. Eh bien, Vigny fut un éducateur et un moraliste de la belle époque de Port-Royal. Non seulement il fut admirable de dévouement envers sa mère, envers sa femme, envers tous ceux qui lui tenaient au cœur, mais sa correspondance avec ses amis, avec les femmes dont il rechercha l'affection ou qui le prirent pour guide, reflète la « douce gravité » qu'il aimait tant chez les autres. Sa vie privée, enfin, ne fut en quelque sorte que le commentaire éloquent de sa vie publique.

Cache ta vie, disait le sage. Jamais écrivain n'eut plus de pudeur pour tout ce qui touche au *home*, à la vie intérieure du foyer domestique. Etant jeune il se tenait déjà à l'écart ; il n'aimait pas, au régiment la société des officiers frivoles et bavards, « savants sur la coupe de leur habit, orateurs de café et de billard », il préférait de beaucoup la

(1) *L'Evolution de la poésie lyrique en France*, t. II, p. 22 et suiv.

solitude ou la conversation « des vieux capitaines froids, sévères, et bons, dont le dos voûté était demeuré tel que l'avait plié le sac lourd d'habits et de munitions (1) ». Aussi, un officier de son régiment, Gaspard de Pons, a-t-il dit de lui malicieusement : « En voilà un qui n'a pas l'air des trois choses qu'il est : un militaire, un poète, un homme d'esprit (2) ». Plus tard, quand il fit partie du Cénacle, il se mêlait peu aux compagnons dont la chevelure négligée et les pourpoints truculents tranchaient trop sur sa mise correcte : il n'y faisait que des apparitions discrètes, comme en témoignent les vers fameux de Sainte-Beuve :

Et Vigny plus secret
Comme en sa tour d'ivoire avant midi rentrait.

Sa tour d'ivoire était « une cellule de moine » ; son costume de travail « un froc, un capuchon (3) ». Il aimait déjà la solitude parce qu'elle est sainte, et l'étude pour la beauté de la pensée qu'il *adorait ;* pour sa recherche qui *l'enchantait*, pour sa contemplation qui le *ravissait* dans un enthousiasme infini (4).

Comment donc expliquer que ce poète séraphique avec des goûts et un tempérament comme les siens, avec sa tempérance de cénobite (5), se soit décidé un jour à affronter le théâtre ? Disons-le bien vite : c'est l'amour qui fit ce miracle, et il faut bien que ce soit l'amour, puisqu'une fois l'amour parti, Vigny renonça à la scène, comme on renonce à Satan à ses pompes et à ses œuvres.

Je touche ici au point délicat, au côté faible de la vie de Vigny, mais aussi au point qui nous le rend plus sympathique, parce qu'il aima passionnément et que cette passion se changea pour lui en martyre. Il était fait pour aimer chastement une âme chaste et son mauvais génie, sa destinée, pour employer son mot favori, voulut qu'il s'éprît d'amour pour une femme dont la vie brûlée

(1) *Journal d'un Poète.*
(2) *Alfred de Vigny en Béarn*, par Paul Lafond, p. 15.
(3) *Histoire d'une âme*, par Georges Lachaud.
(4) *Idem.*
(5) Dumas raconte en ses *Mémoires* que Mme Dorval ne le vit jamais manger qu'un radis.

ne connaissait que les chutes. Encore essaya-t-il, tellement son idéal d'amour était élevé, de ramener cette belle pécheresse, de la purifier à ses propres yeux comme pour la rendre digne de lui... On sait comment il échoua dans cette tâche où il fut la dupe de son cœur bien plus que de ses sens. Quand il s'aperçut qu'il était trompé, il douta d'abord, tant sa nature était droite et fière, tant une trahison de ce genre lui paraissait monstrueuse. Il pardonna même une fois, deux fois, par bonté d'âme et par pitié, parce qu'il aimait encore et qu'il croyait à la sincérité des larmes. A la fin, l'honneur — cette poésie du devoir — lui commanda de partir. Et il partit la mort dans le cœur.

Racine aussi avait passé par là, avec la Champmeslé. C'est pour elle, et dans le feu de la passion qu'elle lui inspirait, qu'il avait écrit *Phèdre*, comme Vigny écrivit *Chatterton* pour Dorval. Quand il quitta la Champmeslé, lui aussi renonça au théâtre, en pleine renommée, en pleine gloire... Et les Messieurs de Port-Royal, Nicole et le grand Arnauld aux pieds desquels il tomba, lorsqu'il fut touché de la grâce, ne s'inquiètèrent pas de la femme qu'il avait aimée, mais de l'orthodoxie de la pièce qu'elle lui avait inspirée !... Faisons de même, jetons un voile sur les relations amoureuses d'Alfred de Vigny avec Marie Dorval, et sachons-lui gré d'avoir protesté publiquement — avant sa rupture — contre l'idée qu'on lui prêtait d'avoir voulu exalter le suicide dans *Chatterton*.

« Le public qui a bien voulu écouter quarante fois le drame de *Chatterton* au Théâtre français, et le lire depuis, écrivait-il le 7 septembre 1835 au directeur de la *Revue des Deux Mondes*, le public a vu que, loin de conseiller le suicide, j'avais dit : Le suicide est un crime religieux et social ; c'est ma conviction ; mais que, pour toucher la société, il fallait lui montrer la torture que fait son indifférence.

« Chaque mot de cet ouvrage tient à cette idée et demande un législateur pour le poète, le temps et le pain.

« Veuillez apprendre ce fait au législateur nommé M. Charlemagne, qui (le 30 août) vient de désigner mon ouvrage comme enseignant le suicide. Il est triste de par-

ler pour ceux qui ne savent pas entendre, et d'écrire pour ceux qui ne savent pas lire ! »

Et qu'on ne mette pas en doute la sincérité de cette protestation. Si Vigny avait réellement voulu faire, dans la pièce de *Chatterton*, l'apologie du suicide, il n'aurait pas écrit la lettre qu'on vient de lire, et plus tard, quand il se sentit dévoré par le cancer, il aurait pris un pistolet pour mettre un terme à ses souffrances. Il écrivait un jour à sa filleule Mme Lachaud, née Louise Ancelot, à propos du livre de *Servitude et grandeur militaires* : « Il faut que vous sachiez, vous Louise, que toutes les fois que dans ce livre il y a *je*, c'est la vérité ! (1) » Et le fait est que personne n'eut à un plus haut degré que lui l'amour de la vérité. Il lui aurait sacrifié sa vie, s'il l'avait fallu ; il lui sacrifia ses plus chers intérêts, sous la monarchie de Juillet, pour demeurer fidèle à ses principes. Il s'était pourtant bien gardé d'en faire étalage, et ce n'est guère qu'en 1848, quand il se porta à la députation dans les Charentes, qu'on apprit par les journaux que depuis la chute de Charles X les préférences de cet aristocrate étaient allées à la démocratie. Mais il suffisait qu'il eût des opinions républicaines pour ne pas répondre aux avances du roi Louis-Philippe et de sa famille. Et c'est en toute vérité que, le 3 août 1852, il mandait à sa cousine la vicomtesse du Plessis : « Quand par hasard vous vous occuperez de votre cousin, vous ferez bien de vous informer, car je crois que vous ignorez ce qu'il a fait. On vous dira : pendant dix-huit ans, il a résisté à toutes les séductions comme grâces, marques d'estime, et même d'attention, de la famille d'Orléans. Il n'y a rien qui ne lui ait été offert sous ce règne. On lui a offert la pairie, il refusa (2). »

Le désintéressement se doublait chez lui d'une bonté dont tous ceux qui l'approchèrent reçurent les plus touchants témoignages. Rappellerai-je ce qu'il fit pour Brizeux, son correspondant et son ami, pour Emile Péhant, son meilleur disciple, pour Lassailly, pour Mlle Sedaine et tant d'autres littérateurs malheureux? (3) J'aime mieux

(1) *Histoire d'une âme.*
(2) *Revue des Deux-Mondes* du 1er janvier 1897.
(3) *Journal d'un Poète.*

souligner ce trait de compassion qui n'est rien par lui-même mais où s'épanouit vraiment la fleur de son âme. Je le relève dans une lettre adressée à Mme Lachaud : « J'ai fait deux mariages dans les gens de ma maison, lui écrivait-il du Maine-Giraud; les maladies de leurs enfants viennent quelquefois de leurs logements, je m'amuse à faire parqueter leurs chambres. A quoi servirait tant de bois de chênes? Les ouragans les renversent et moi je les emploie ainsi (1) ».

Mais c'est surtout dans ses rapports avec sa mère et avec sa femme, durant leur longue maladie, qu'éclata la bonté de son cœur. C'est en 1834 que sa mère tomba en paralysie. Elle demeura quatre ans dans cet état, sans espoir de guérison. Il se constitua son garde-malade et la soigna comme une sœur des pauvres, sans jamais faire entendre une plainte. Quand elle mourut, il eut des cris qu'un janséniste seul aurait trouvés :

«Vendredi 22 décembre (1837) après avoir prié sur le cercueil de ma pauvre mère.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! avez-vous daigné connaître mon cœur et ma vie ? mon Dieu, m'avez-vous éprouvé à dessein ? Aviez-vous réservé la fin de ma pauvre et noble mère comme un spectacle pour me rendre à vous plus entièrement ? Avez-vous donc permis que la mort attendît mon retour ? Son âme, sa belle âme, avait-elle encore assez de force pour s'arrêter et m'attendre ?

« Avez-vous reçu dans votre sein cette âme vertueuse, ô mon Dieu ? Soutenez-moi dans cet espoir, que ce ne soit pas un passager désir, qu'il devienne une foi fervente.

« Depuis quatre ans, j'avais reçu ses continuelles tendresses et des adieux intérieurement destinés à moi, mais qu'elle n'osait exprimer pour ne pas trop s'attendrir. Là sont mes consolations secrètes. Ses mots échappés nourrissent mon amour pour elle et apaisent un peu ma douleur; mais pourquoi ne plus entendre sa voix?

(1) *Histoire d'une âme.*

« Mais, mon Dieu, n'est-ce pas un bienfait de votre main, qu'après une tendresse si grande que la mienne, je n'aie pas eu la douleur de la voir périr il y a quatre ans, et que j'aie joui de sa voix et de sa vue pendant si longtemps ? Que j'aie pu l'amener à s'apaiser dans les irritations violentes de sa maladie, à reconnaître qu'elle était heureuse et vénérée, adorée et divertie de ses ennuis par des soins et des caresses sans fin ? à se plaire à la vue des tableaux et en écoutant la belle musique ? Est-ce pour qu'elle s'éteignît ainsi plus doucement, que vous avez permis qu'elle allât s'affaissant par degrés jusqu'à la fin et qu'elle conservât toujours cette sublime sérénité, et ce repos pur et profond ? — Je cherche inutilement des consolations dans cette assurance qu'elle devait finir manquant de la force de vivre, qu'elle n'a pas souffert et qu'elle a entendu mes paroles et y a répondu par son adieu. Donnez-moi, ô mon Dieu ! la certitude qu'elle m'entend et qu'elle sait ma douleur ; qu'elle est dans le repos bienheureux des anges et que, par vous, à sa prière, je pui être pardonné de mes fautes? » (1)

Est-ce là le langage, je vous le demande, sont-ce là les sentiments du pessimiste désespéré et en quelque sorte impie que quelques-uns se sont efforcés de nous montrer à travers certaines pensées de son *Journal* ou certaines pièces de ses *Destinées ?* Et cependant, si quelqu'un eut le droit de douter de la Providence, c'est bien le poète qui, de 1835 à 1863, de la trahison de sa maîtresse à la mort de sa mère, et de la mort de sa mère à la mort de sa femme, ne quitta, selon ses expressions, le chagrin que pour la maladie et la maladie que pour le chagrin ?

Il n'en douta pourtant jamais. Et s'il se raidit parfois sous le fouet de la colère divine, s'il se drapa dans sa douleur comme dans un manteau, ce fut peut-être pour faire preuve de stoïcisme, par un reste d'orgueil humain, ou encore pour justifier la fierté de son cri :

J'aime la majesté des souffrances humaines !

Mais ce fut aussi par esprit de résignation, de pénitence, pour expier ses fautes dans cette vallée de larmes.

(1) *Journal d'un Poète.*

Ce qui l'établit à mes yeux, bien mieux que ses vers posthumes, quelque admirables qu'ils soient, et bien mieux aussi que ses *pensées* dont quelques-unes sont assez énigmatiques, c'est sa correspondance intime avec sa cousine du Plessis, avec sa filleule surtout, qu'il aimait comme sa propre fille. C'est là qu'il faut le chercher, là qu'il se livre tout entier, sans pose, tout naturellement, comme il était, et qu'il se révèle éducateur et port-royaliste avéré. Presque toutes ses lettres sont datées du Maine-Giraud et ont trait aux choses de l'âme et de la religion. J'ajoute — ce qui a bien sa valeur — qu'elles sont des quinze dernières années de sa vie.

Un jour il écrit à Mme Lachaud qu'il est parrain d'une cloche et qu'il fait venir de Paris une statue de la Sainte Vierge pour la donner à une église d'un village voisin. Il lui demande à cette occasion sur quel autel elle doit être placée. Et cette question qui n'a l'air de rien est pour moi très suggestive. Elle signifie que tout en ayant, comme les port-royalistes, de la dévotion à la Sainte Vierge, il n'admet pas que dans l'église elle puisse prendre la première place (1).

Une autre fois — la veille de Noël — il recommande à sa filleule de lui garder une prière au moment de minuit. « A cette heure-là, je vous enverrai par la pensée tous les anges gardiens dont je puis disposer, afin qu'ils vous apportent chaque jour de l'année prochaine les plus douces choses que vous ayez jamais désirées (2) ».

Une autre fois encore après lui avoir reproché d'être trop catholique romaine, il lui conseille de lire l'*Imitation* qu'il sait par cœur. « Mais je vous en avertis, lui dit-il, prenez garde de me forcer à laisser tomber sur vos litanies quelques grands coups de raison pareils aux coups d'épée de Roland; j'ai ainsi fait voir du pays à bien des abbés et même à des abbesses... J'évite avec vous ces petits duels de controverse, de peur de vous faire du mal sans le vouloir et malgré moi, emporté par les mouvements irrésistibles d'une farouche sincérité, que jamais ni l'éducation *sévère* que vous savez, ni l'armée, ni le

(1) *Histoire d'une âme.*
(2) *Idem.*

monde n'ont pu arrêter lorsqu'elle veut éclater. Mes réflexions même n'y réussissent pas et ensuite ma mémoire se lève, me suit,

Monte en croupe et galope avec moi,

et fait d'un mot un reproche presque un remords, si elle me dit qu'il a pu affliger (1). »

Mme Lachaud avait un fils. Quand vint le moment de le mettre au collège, Alfred de Vigny lui donna raison de ne pas le laisser en pension entière et complète. « Il est bon, lui écrivait-il, que les enfants reviennent le soir entendre le langage de leur famille, ce port d'où ils partent et où ils doivent toujours revenir. Ceux qui n'entendent jamais que les propos du collège ne sont plus en harmonie avec leur maison quand ils y rentrent ; ils n'ont sur la vie que les idées que les autres leur ont données et des ambitions fausses, étrangères aux désirs justes et réfléchis de leurs parents, hostiles quelquefois. Les jeunes gens qui reviennent le soir auprès de leur mère y respirent l'air pur et sain de leur berceau; sa conversation leur donne des idées justes de toutes choses et les repose des enseignements factices de l'école. Ils peuvent se dire : Et je vais avec l'ambroisie m'en débarbouiller tout à fait.

« La vôtre les lavera de tout et développera en eux ce qu'on oublie dans l'enseignement public : le cœur. Il y a des gens qui trouvent que le cœur est un organe gênant et ne s'occupent guère de le développer. Il s'épanouit tard et il est plus rare qu'on ne croit (2). »

Le mode d'éducation si énergiquement condamné par Alfred de Vigny fut donc épargné au fils de Mme Lachaud qui retrouva chaque soir, dans la maison paternelle, « des idées justes » à la place des idées factices de l'enseignement public et « respira un air plus pur et plus sain ».

Quelques années après, l'auteur de *Stello* voulut qu'à cette éducation familiale se joignît un enseignement plus élevé, et il donna sur ce point les conseils suivants :

« Je désire que vous ayez mûri votre projet d'emporter

(1) *Histoire d'une âme.*
(2) *Idem.*

avec vous le livre de l'abbé Gratry que vous avez vu sur ma table, les *Sources*. Ce livre est fait pour les jeunes gens de vingt ans qui, sortis de classe et regardant la vie en face, comme un voyageur regarde une longue plaine qu'il a à parcourir, sentant qu'il faut d'abord s'examiner, se connaître et se former par la seconde éducation, que l'on se fait à soi-même. Le silence, l'étude, la science comparée, sont des chapitres excellents, par-dessus tout le livre, ainsi que la morale. Ajournez-lui la lecture des parties abstraites, comme les mathématiques et l'astronomie théologique qui l'effaroucheraient; mais dans les trop longues soirées de la campagne, faites-lui lire le plus que vous pourrez à lui et à sa sœur, tout haut. Je suis étonné que personne aux collèges et lycées ne l'ait exercé à lire à haute voix. — Vous, chère Louise, qui avez écrit tant de petites observations sur son caractère, tâchez de le former, de deviner ce qu'il peut être, afin qu'il ne manque pas sa vie en entrant dans quelque carrière mal choisie qu'il lui faudrait quitter. Puis-je mieux vous montrer ma profonde affection, chère et douce amie, qu'en vous parlant de ce qui fait l'objet constant de vos soins? » (1)

Lamartine raconte quelque part (2) qu'il avait nourri l'espérance d'être appelé un jour au rôle de gouverneur du prince impérial!. Ç'avait été le rêve aussi du grand Blaise, s'il faut en croire Nicole. « On a souvent ouï dire à M. Pascal que nul emploi au monde ne lui eût plus agréé que celui d'instituteur de l'héritier présomptif de la couronne de France et qu'il aurait volontiers sacrifié sa vie pour une chose si importante. » Je doute que Vigny eût poussé aussi le loin le sacrifice, mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il eût été pour le jeune prince qui devait si tristement finir un précepteur incomparable.

Je reviens à la vicomtesse du Plessis, sa cousine de Touraine, qui semble avoir eu le privilège de l'amuser un peu.

Un jour, elle lui fait part du mariage de deux âmes

(1) *Histoire d'une âme.*
(2) *Cours de littérature*, t. XVI.

pures, autrement dit d'un mariage blanc. Aussitôt Vigny de lui répondre :

« Savez-vous qu'il n'y a rien de plus beau que ce mariage de deux âmes pures que vous m'annoncez ?

« 1° On mettra entre les mains de la fiancée un rosaire ou un scapulaire quelconque, je suppose le vôtre. Puis on lui donnera à lire, après la messe, la *Fleur des saints* (1). Là, elle verra que dans la primitive Eglise le mariage fut considéré souvent comme impur, que beaucoup de saints, mariés avant leur conversion, firent vœu de vivre dans le désert avec leur femme, mais de l'aimer comme une sœur. Leur sainteté leur fit ainsi une seconde virginité, infiniment plus belle et plus méritoire que la première, puisque la tentation était là, tout à côté des mariés. Ils y gagnèrent le ciel d'où ils nous bénissent et l'honneur d'être inscrits sur notre calendrier.

« 2° On fera lire à la fiancée Platon et tous ses dialogues, afin qu'elle ait pour le corps périssable le juste mépris qu'il mérite, et elle ira à l'autel sans toucher la main de ce guerrier, notre cousin, qui l'a déjà devancée, à ce qu'il paraît (d'après votre récit) dans ces pieuses résolutions. La nuit elle n'aura pas besoin de prendre de chloroforme, comme la jeune et prudente Anglaise que vous savez. Personne n'attentera à sa pudeur, et vous entonnerez avec les deux époux un cantique d'actions de grâces (2). »

Il n'y a pas que dans la primitive Eglise que le mariage était considéré comme une déchéance, on n'a qu'à lire la lettre que la Mère Agnès écrivait un jour à son neveu, l'illustre avocat Le Maître, sur son projet de mariage pour voir que Port-Royal pensait de la même façon.

Vigny connaissait donc son Port-Royal sur le bout du doigt. Mais la lettre la plus janséniste qu'il ait jamais écrite, à ma connaissance, celle qui nous donne la mesure exacte de ses sentiments chrétiens, j'ai la bonne fortune de pouvoir la publier ici. Elle est datée du 3 juillet 1857 et fut adressée à Mlle Valentine de Saint-Chamans, actuellement

(1) Livre mystique du Jésuite espagnol Ribadeneira.
(2) *Revue des Deux-Mondes* du 1er janvier 1897.

Mme Edouard de Clérambault, à l'occaion de sa première communion :

« Je crois fermement en votre bonté, ma chère petite Valentine, et je vous prie de l'employer tout entière à me pardonner mon immobilité et mon silence.

« Il faut qu'une filleule ait de l'indulgence pour son parrain et qu'elle l'excuse d'avoir une suite d'inquiétudes presque sans interruption. Votre cousine, Mme de Vigny, a été malade depuis plus d'un mois d'une fluxion de poitrine à peine guérie. Depuis trois jours seulement elle peut se lever et marcher dans la chambre. Votre aimable petit billet m'est venu au milieu des nuits de garde-malade et de consultations de médecins.

« J'ai compté un peu sur ma cousine et votre sœur aînée pour vous faire souvenir de tout ce qui m'attache ainsi à Paris d'une manière si sévère et souvent si affligeante.

« Vous voilà donc plus chrétienne que jamais, et je regrette de ne vous avoir pas vue approchant des sacrements qui vous ont été donnés. *Je suis sûr que vous étiez troublée de cette audace que nous avons ce jour-là de recevoir Dieu même sur nos lèvres.* Vous pouviez dire en vous-même :

Seigneur, dans ta grâce adorable
Quel mortel est digne d'entrer !
Qui pourra, grand Dieu, pénétrer
Ce sanctuaire impénétrable
Où tes saints inclinés, d'un œil respectueux,
Contemplent de ton front l'éclat majestueux?

« Et vous deviez être reconnaissante et remercier le ciel de votre guérison, quand vous aviez une maladie qui effrayait votre bonne mère et nous affligeait ; vous auriez pu dire aussi comme les beaux cantiques :

J'ai vu mes tristes journées
Décliner vers leur penchant,
Au midi de mes années
Je touchais à mon couchant.

« Mais aujourd'hui vous direz le soir (et c'est la pénitence

que je vous impose, comme un confesseur, en vous écrivant sur la table de l'Académie française) :

Seigneur, il faut que la terre
Sache de moi vos bienfaits,
Vous ne m'avez fait la guerre
Que pour me donner la paix.
Heureux l'homme à qui la grâce
Départ son don efficace
Puisé dans ses saints trésors,
Et qui, rallumant sa flamme,
Trouve la santé de l'âme
Dans les souffrances du corps.

« Après cela vous chercherez, vous lirez, vous vous informerez, et vous trouverez de quel poète sont ces beaux vers, et vous les lirez tous, et vous apprendrez par cœur ceux qui vous auront touchée.

« Embrassez pour moi madame votre mère et vos sœurs, et écrivez-moi l'absolution que vous me donnez, j'espère, pour mon absence et pour le long sermon que je viens de vous faire (1).

« ALFRED DE VIGNY. »

6, rue des Ecuries-d'Artois, Paris.

J'ai souligné à dessein la phrase de cette lettre où il est dit : « Je suis sûr que vous étiez troublée de cette audace que nous avons ce jour-là de recevoir Dieu même sur nos lèvres ». On y respire, en effet, la sainte frayeur que les jansénistes des grands jours éprouvaient en approchant de la communion. Qu'on veuille bien se souvenir à ce sujet des polémiques d'Antoine Arnauld, de son livre qui déchaîna la première tempête sur Port-Royal et du nombre considérable des clercs du parti qui s'arrêtèrent au diaconat et au sous-diaconat pour n'avoir pas à faire descendre de leurs mains indignes le Saint-Sacrement sur l'autel.

Et maintenant que pourrais-je ajouter à l'appui de ma thèse? Il me semble que j'ai gagné la cause que je viens de plaider d'une façon si imparfaite, d'ailleurs. On m'objectera

(1) Lettre inédite communiquée par M. de Clérambault.

peut-être que l'homme est double et que ces sentiments chrétiens qu'exprimait Vigny dans sa correspondance avec cette fillette et ces jeunes femmes ne l'empêchaient pas d'en avoir d'autres qui étaient plutôt d'un pur sceptique, quand il conversait seul avec son esprit ou qu'il prenait le masque du *Docteur Noir*. Je ne dis pas non, mais c'est précisément parce que l'homme est double, que je me méfie du scepticisme de surface de Vigny. Que son esprit ait été troublé par les grands événements qui de 1830 à 1852 bouleversèrent la scène du monde ; que sa foi religieuse ait vacillé un moment comme une lampe près de s'éteindre, c'est un fait indéniable puisqu'il avouait un jour à Mlle Maunoir qu'il avait craint « d'être entraîné vers la religion *prétendue* réformée ». Mais il y a encore assez loin du protestantisme au scepticisme, et s'il n'abjura pas, ce ne fut ni par respect humain ou fausse honte puisque sa femme était protestante, ni par manque de foi, puisque dans son admirable lettre au pasteur Bungener, il prenait la défense de « la *Divinité* menacée par le matérialisme et le panthéisme à la fois », c'est uniquement parce que dès cette époque (1852) il avait placé son idéal religieux en dehors et au-dessus de toutes les confessions. Et nous allons voir que le chrétien qui demeurait en lui, à son insu peut-être, après avoir supporté les pires souffrances avec une résignation toute stoïque, dépouilla le *Docteur Noir* aux portes de la tombe et mourut dans les bras de la religion où il était né.

IV

Mais avant de mourir de cette mort chrétienne, Alfred de Vigny eut à soutenir plus d'un combat et repoussa plus d'un assaut. Du jour, en effet, où le mal qui le rongeait parut sans remède et où sa vie fut en danger, les parentes qui l'entouraient, les voisines qui le visitaient, ne lui laissèrent plus de repos qu'il ne se mît en règle avec l'Eglise. Nous avons à cet égard une lettre de lui à Mme de Saint-Maur qui est tout à fait instructive :

Depuis quatre jours je suis au lit
pris par une crise violente de cette
interminable maladie. — Il
me faut donc ajourner, à mon
grand regret cette double et amicale
ntrevue projetée si gracieusement
our demain. — Je ne peux pas me
ver. Plaignez-moi, mon jeune
cher ami et aimez-moi toujours
n peu

Alfred de Vigny

24 mai 1863 Dimanche.

FAC-SIMILE D'UNE LETTRE AUTOGRAPHE D'ALFRED DE VIGNY A M. LOUIS RATISBONNE

« Je vous assure, lui écrivait-il, que j'ai des remords d'avoir été malade comme si c'était une faute bien grave de ma part. Car j'ai été cause ainsi des souffrances de son excellent cœur toujours menacé, hélas! et toujours blessé des moindres choses. (Il s'agit de sa femme.) Vous allez donc enfin revenir, vous m'aiderez à réparer le mal qu'on lui a fait avec de bonnes intentions sans doute, mais sans ménagements.

« Je sais à présent, mais trop tard, quels effrois dangereux on lui a causés à mon occasion. Mes voisines, la fille et la mère elle-même (1) ne lui ménageaient pas leurs excessives prévoyances, et elles avaient imaginé de se charger de mon salut. Il ne leur semblait pas facile de m'en parler, mais elles prenaient le chemin détourné et faisaient passer par elle leurs conseils les plus sinistres. Chaque fois qu'elle les avait vues, elle allait s'enfermer pour sangloter dans sa chambre et revenait sourire près de mon lit. Mais ses yeux déjà trop malades la trahissaient et se sont cruellement ressentis des tourments qu'on lui apportait ainsi. On ne se met pas assez à la place d'une personne dont la sensibilité est si vive que la sienne. Toute conversation sur les croyances religieuses lui semble un reproche fait à la sienne (2), et les entretiens mystérieux sur les confesseurs et l'accès qu'il serait bon de leur rendre possible lui apportaient une épouvante inexprimable dont j'espère la prévenir à l'avenir.

« Dans la simplicité de ces honnêtes personnes, il n'entre pas assez d'idées saines et véritablement graves. Elles ne considèrent pas qu'un homme qui a écrit ce qui est publié dans mes livres a depuis longtemps construit en lui-même l'édifice immuable de ses idées *philosophiques*, *théologiques et théosophiques*, qu'il a étudié à fond toutes les doctrines et théodicées antiques et modernes et que, s'il veut bien ne pas les exprimer et les développer dans des livres, ni même dans les conversations passagères, c'est parce qu'il ménage la faiblesse égoïste de pauvres âmes qui s'appuient encore sur des pratiques païennes et qui n'ont pas l'abondance de bonté

(1) Mme et Mlle d'Orville, qui habitaient la maison de Vigny.
(2) On sait que Mme de Vigny était protestante.

qui devrait leur suffire pour faire le bien sans réclamer une récompense, y mettre un prix et fixer des conditions comme par un acte de notaire.

« En vérité, cela va presque encore jusque-là et pour ne pas être trop longtemps sérieux, il faut que je vous apprenne une anecdote presque de votre pays. L'un de mes amis m'a dit avoir vu et tenu dans ses mains un parchemain signé de saint Dominique et que l'on conserve pieusement dans le Midi. C'est un acte par lequel il promet à un brave gentilhomme, voisin des terres de son petit couvent, autant d'arpents de sol labourable au paradis qu'il en cédera gratuitement aux Dominicains autour de leur maison. L'échange fut fait et enregistré (1). »

Cette lettre est du 4 octobre 1862. Elle prouve qu'à cette date, c'est-à-dire moins d'un an avant de mourir, Alfred de Vigny repoussait toute idée de conversion ! Six mois plus tard, le 2 avril 1863, il écrivait à Mme du Plessis, sa cousine :

« Après une vie toujours active, une immobilité de deux ans a altéré ma constitution et tous les jours mes jambes sont gonflées, et je ne peux ni me lever d'un fauteuil, ni marcher dans la chambre sans le soutien de deux personnes. Les frictions de toute sorte n'y ont rien fait, et aujourd'hui même je suis dans le même état. Vers trois heures on me *lève*. Je cherche alors à recevoir mes parents et à leur paraître guéri ; mais ces efforts-là me font mal presque toujours. Cependant il me semble que j'ai quelquefois réussi, car vous me paraissez très rassurée et vous m'écrivez, en folâtrant, que c'est pour ne reparaître que tel que j'étais que je reste chez moi. Cependant je dois croire qu'en autres récits mes parents sont moins optimistes, car nous avons des cousines pieuses qui ont multiplié près de moi les amulettes, les médailles de la Vierge inmmaculée, et même des saintes amoureuses comme Mme de Chantal. Le pauvre archevêque de Paris (que ces médailles n'ont malheureusement pas sauvé) m'est venu voir trois fois, comme depuis, l'évêque d'Orléans et un certain nombre d'abbés que je vous décrirai

(1) *Revue de Paris* du 15 juillet 1900.



L'ABBÉ A. GRATRY
d'après une lithographie de BORNEMANN

plus tard, ainsi que leurs rapports avec moi, en grand détail et vérité historique... (1) »

Il est fâcheux que la mort ne lui ait pas laissé le temps de raconter en détail ces pieuses visites, car nous saurions de façon certaine dans quels sentiments il ouvrit son âme au prêtre, et les discussions à cet égard ne seraient plus permises. Mais le peu que nous a révélé sa correspondance avec le P. Gratry et le témoignage non suspect de la femme dévote qui assista à ses derniers moments nous suffisent pour en parler en connaissance de cause.

Le premier prêtre qui semble avoir entrepris de le convertir ou plutôt de le réconcilier avec l'Eglise romaine fut le P. Gratry. Disons tout de suite que personne n'en était plus capable. D'abord Alfred de Vigny lui avait toujours montré beaucoup de sympathie ; ensuite ils étaient sans s'en douter, beaucoup plus près l'un de l'autre qu'ils ne paraissaient à première vue. Autant Vigny était en dedans, concentré, replié, méditatif, autant le P. Gratry était en dehors, exubérant, exalté, on pourrait presque dire illuminé. Mais ils étaient tous deux foncièrement mystiques, et tous deux s'étaient laissé conduire par la femme dans les voies différentes qu'ils avaient suivies. Que si leur idéal religieux n'était pas tout à fait le même, ils avaient à peu de chose près le même idéal social, et leur générosité naturelle, leur ardeur à faire le bien, leur compassion pour tout ce qui souffre, les faisaient frères au regard de Dieu.

Nous avons vu qu'Alfred de Vigny goûtait énormément les *Sources* du P. Gratry. Quand on a lu et médité ce petit livre, on s'explique sans peine qu'un esprit sérieux et réfléchi, ami du silence et de la solitude, se soit pris au charme profond des pensées que voici :

« — J'ai horreur de la métaphysique abstraite et de toute science qui ne se relie pas à la morale, à Dieu, au bien des hommes.

« — La plupart des hommes, surtout des hommes d'étude, n'ont pas une demi-heure de silence par jour. Et

(1) *Revue des Deux-Mondes* du 1er janvier 1897.

quand le livre de l'*Apocalypse* dit quelque part : « Et il se fit dans le ciel un silence d'une demi-heure », je crois que le texte sacré signale un fait bien rare dans le ciel des âmes.

« — Il faut donc écouter Dieu, il faut faire silence pour l'entendre.

« — Mais le silence suffit-il ? — Oui, car, dit saint Augustin, la sagesse éternelle ne cesse de parler à la créature raisonnable, et la raison ne cesse de fermenter en nous. »

C'est au mois d'octobre 1861 que le célèbre oratorien entra en relations avec le poète de la *Maison du berger* et de la *Mort du loup*. Le P. Gratry était alors candidat à l'Académie française (1) et s'était présenté plusieurs fois chez Alfred de Vigny pour lui faire la visite traditionnelle, sans avoir pu arriver jusqu'à lui, car il gardait le lit depuis le 4 septembre. Mais dès que le malade put se lever, il s'empressa de lui écrire qu'il serait heureux de le recevoir et de l'entretenir librement des ouvrages qu'il avait eu la bonté de lui envoyer. Le lendemain même, 23 octobre, le P. Gratry franchissait le seuil de Vigny, au coup de deux heures. Leur correspondance qu'on a publiée naguère (2) est muette sur cette première entrevue, mais elle dut être très cordiale, car nous savons par un billet du P. Gratry, daté du 30 novembre, que le poète lui promit d'aller l'écouter le dimanche suivant à la chapelle de la rue Monsieur. C'est là, en effet, non loin de la rue Barbet-de-Jouy où il avait été autorisé à habiter après sa rupture avec le P. Petetot, de l'Oratoire, que le P. Gratry faisait entendre la parole de Dieu à sa clientèle d'élite.

Cependant les choses n'allaient pas aussi vite que le Père l'aurait voulu. Vigny avait même laissé passer les fêtes de Noël sans faire un pas dans la voie où il désirait tant le voir entrer, et il s'étonnait de ses « incertitudes sur la foi chrétienne et catholique » qu'il était si heureux de posséder pleine et entière.

Un jour, n'y tenant plus, il lui annonça sa visite pour

(1) Il ne fut élu que le 2 mai 1867, en remplacement de M. de Barante. Je renvoie le lecteur au chapitre que je lui ai consacré dans le tome III des *Derniers Jansénistes*.

(2) Cf. le *Mercure de France*, numéro de décembre 1900.

le lendemain. Mais Vigny qui n'avait pas l'habitude d'être pris d'assaut et qui regrettait peut-être déjà de s'être trop ouvert au P. Gratry, Vigny s'empressa de l'avertir qu'il ne lui serait pas possible de le recevoir. « Je vous écrirai, lui disait-il, quel jour je me verrai plus assuré de demeurer seul avec vous sans que nulle interruption m'empêche de vous entendre. J'espère que ce sera bientôt... »

On était au 5 janvier 1862. Trois jours après, le P. Gratry revenait à la charge en des termes dont l'affectueuse insistance laissait trop voir le bout de l'oreille du confesseur.

« Quand vous êtes malade ou fatigué, ne serait-ce donc pas le moment de me faire venir, afin de vous parler ou de vous soigner ? Prenez-moi, s'il vous plaît, comme garde-malade ou sœur de charité. Du reste, j'ai vraiment quelque chose d'important à vous dire sur ce sujet. »

Cette fois Vigny trouva que l'intérêt que lui portait le P. Gratry frisait l'indiscrétion, voire l'importunité, et répondit sur un ton légèrement ironique :

18 janvier 1862, samedi.

« Nous ne nous connaissons pas, monsieur l'abbé (1), et vous vous tromperiez chaque jour sur moi, si vous me supposiez ou fâché ou content d'une conversation sur les choses surnaturelles et mystiques. Nous n'avons fait encore que les effleurer en plaisantant. Un jour je vous en parlerai avec plus de suite et de gravité, mais ce ne sera pas à présent. La controverse est une escrime assez fatigante, et il faut disposer de toutes ses forces pour que les armes soient égales.

« Il ne convient pas, d'ailleurs, que nous confondions les deux questions de la destinée des élus du ciel et des élus de l'Académie française...

« Vous pourrez un jour paisiblement m'excommunier, au coin du feu si vous voulez, mais à présent je suis à la fois garde-malade et encore souffrant. Le silence est un des moyens de guérison qui me sont prescrits et les

(1) Se rappeler à ce propos ce qu'il disait de Sainte-Beuve (p. 130) : « Sainte-Beuve m'aime et m'estime, mais me connaît à peine. »

médecins sont d'accord avec *Stello* qui dit que : *La solitude est une sainte.*

« J'aurai plus de plaisir à vous rendre la parole que vous à la prendre assurément... »

Mais le P. Gratry n'était pas homme à se décourager pour si peu. Il s'était promis de convertir le poète ; étant donné la sainteté de cette mission, il était tout naturel qu'il allât jusqu'au bout. Il lui répondit. séance tenante :

« Cher monsieur,

«... Parce que vous êtes au lit, vous craignez de me recevoir. Mais je ne suis pas un étranger. Vous recevez bien le médecin! Eh bien! quel qu'il soit (surtout s'il est grand médecin, il comprendra ceci) je suis peut-être plus médecin que lui. Comment peut-on perdre le précieux temps de la maladie, en ne l'employant pas à la régénération religieuse ! Et la régénération religieuse de l'âme, je l'ai scientifiquement constaté dix fois, *très souvent* régénère le corps, ou du moins le ranime, le guérit pour longtemps. La plus grande des forces, les hommes la laissent dormir en eux ou à côté d'eux ! »

Cependant Vigny ne se laissait pas entamer. Le P. Gratry avait beau lui répéter dans toutes ses lettres qu'il fallait « invoquer Dieu par une ardente prière » et inoculer dans son âme et dans son corps la force de Dieu », il avait l'air de ne pas entendre, quoique au fond, j'en suis convaincu, il fût touché des vains efforts de ce saint prêtre.

Alors, le P. Gratry eut recours à un moyen qui montre son âme naïve dans toute sa beauté mystique. Sainte-Beuve disait malicieusement qu'on lisait sur sa figure : Je crois à l'Immaculée-Conception! Il croyait, en effet, si fortement au pouvoir de la Vierge sur le cœur du pécheur endurci, qu'il envoya au poète son *Mois de Marie* avec la ferme espérance qu'il en serait ébranlé :

« Je brave le respect humain, lui disait-il, et je soutiens ce que j'y affirme comme scientifique et philosophique. Je vous demande de lire le chapitre XXV : *Santé des infirmes*, et de me dire si, oui ou non, vous êtes certain

qu'il n'y a rien de vrai dans la merveilleuse parole de Bossuet, qui est le diamant de ce chapitre... »

Et Vigny de se transporter comme de juste au chapitre en question et d'y lire attentivement ces lignes de Bossuet parlant du chrétien qui se donne tout entier à la Vierge : « Cet acte livre tout l'homme à Dieu, son âme, son corps, toutes ses pensées, tous ses désirs, tous ses membres, toutes ses veines avec tout le sang qu'elles renferment, tous ses nerfs, jusqu'aux moindres linéaments, tous ses os, jusqu'à l'intérieur, jusqu'à la moelle ! (1) »

Mais je doute qu'il en ait reçu le moindre ébranlement, car pour comprendre ce langage mystique il ne suffit pas d'être mystique et chrétien, il faut avoir la foi *catholique*, et Vigny l'avait perdue.

Le P. Gratry prêchait donc dans le désert ? Pas tout à fait, car bientôt Vigny lui ouvrit sa porte à deux battants, et notre apologiste put s'escrimer avec lui de vive voix et en tête à tête. Mais je crois que l'éloquent oratorien avait conscience de son infériorité quand il se disait « nul sur cet exercice » et qu'il argumentait mieux la plume à la main. En tout cas il appert de la lettre suivante que Vigny, dans leurs conversations, s'amusait à plaider le faux pour savoir le vrai.

« Je suis enfin forcé de reconnaître, lui écrivait le P. Gratry à la date du 16 juillet 1862 (2), que vous vous posez comme pur sceptique : « On ne peut rien affirmer », dites-vous.... Tel est le résumé de toutes nos conversations.

« Eh bien je ne puis croire que ce soit sérieux, que ce soit là *votre tout*.

« Il me semble que, comme le D[r] Noir, vous prétendez d'abord développer ce système, ou plutôt cette face de l'esprit humain, et qu'en suite vous seriez prêt à développer les autres faces de la pensée humaine avec la même verve de forme et de détails. »

(1) *Le mois de Marie de l'Immaculée-Conception*, édition de 1892, p. 249.

(2) Le P. Gratry était alors à Allevard, auprès de l'évêque d'Orléans qui y faisait une cure.

Hé ! hé ! voilà qui n'est point trop mal vu, et m'est avis que cette remarque est d'un observateur qui a l'habitude de lire au fond des âmes les plus compliquées

Le P. Gratry continuait sur le même ton, comme pour lui donner à entendre qu'il n'était point dupe de son manège :

« Je crois cela, parce que cette face connue, la moindre et la moins soutenable, ne peut pas être votre tout. Ce ne serait pas suffisant. Je ne puis consentir à voir là le fond de la pensée de l'un des écrivains pour lequel j'ai senti et sentirai le plus de sympathie, et qui, lui-même, en tout désintéressement, a bien voulu toujours se montrer favorable à ce que j'écris.

« J'espère donc que vous me développerez autre chose avec l'admirable variété du style du Docteur Noir.

« Ce que je réponds à votre dernière conversation, c'est que votre thèse textuelle est ceci : « On ne peut rien affirmer ! » Soit. Alors ne parlons pas. Mais point. Tous vos efforts. toute votre verve, tout votre pétillant esprit, tendent à établir tout autre chose, savoir ce mot de Voltaire : « Le monde est une mauvaise plaisanterie. »

« Ce n'est pas là ne rien affirmer, c'est affirmer la chose la plus énorme.

« Or, pourquoi tenez-vous à affirmer (du moins dans cette conversation) que le monde est une mauvaise plaisanterie ? Et pourquoi, moi, est-ce que je tiens, tout en connaissant parfaitement la thèse contraire, à soutenir que le monde est un admirable et très heureux chef-d'œuvre ?

« Pourquoi ? Parce que les âmes sont libres de leurs orientations fondamentales.

« Mais ceux qui s'orientent dans la négation et le mépris et l'ironie ont tort, tort moral et tort intellectuel. Et ceux qui s'orientent dans l'affirmation, l'admiration et l'adoration, ont raison.

« Ils sont dans le devoir, dans le devoir moral et intellectuel de l'homme.

« Et la raison qu'on peut apporter du tort des uns et

du droit des autres, c'est que la négation radicale est fausse, et que l'affirmation radicale est vraie.

« Il est faux qu'il n'y ait rien.

« Il est vrai qu'il y a quelque chose. Il est faux que l'Etre ne soit pas. Il est vrai que l'Etre est. *Je pense, donc je suis, donc l'Etre est*, est un point de départ immuable, et dont les conséquences vont très loin et même vont à tout.

« Pardonnez-moi, cher et digne monsieur, ces assertions abruptes, mais à qui plus qu'à vous peut-on dire : *Intelligenti pauca.*

« Notez bien toujours que je ne vous attribue nullement, comme étant bien à vous, la thèse de négation, de mépris et d'ironie.

« Il y a certes en vous tout autre chose, et, je ne puis m'empêcher de le croire, de belles et grandes convictions positives.

« Je prie Dieu de vous bénir. »

Encore une fois le P. Gratry avait parfaitement jugé son illustre correspondant. Il avait très bien vu — et c'est ce qui a échappé à la plupart des critiques contemporains — que la thèse du doute et de la négation n'était pas la sienne propre, mais celle du Docteur Noir, lequel, pour exprimer souvent ses pensées de derrière la tête, est allé certainement, dans cette voie, beaucoup plus loin que lui, Vigny n'est jamais allé. Et c'est pour le mettre au pied du mur et le forcer à déposer le masque qu'il lui écrivait la très belle lettre qu'on vient de lire.

Mais Vigny, malgré ses « convictions positives », n'était pas encore prêt à rentrer dans le giron de l'Eglise, et c'est un autre prêtre que le P. Gratry, c'est un simple curé de la banlieue parisienne qui, un an plus tard, alors que l'éloquent oratorien avait renoncé à le convertir, eut l'insigne honneur de recevoir sa confession.

Comment cela se fit-il ?

> Par quel secret ressort, par quel enchaînement
> Le ciel *conduisit-il* ce grand événement?

Cela se fit tout naturellement et par les voies que Dieu

s'était depuis longtemps préparées. Nous avons vu qu'Alfred de Vigny était entouré d'amies et de parents qui suivaient avec anxiété la marche de sa maladie, attendant le moment psychologique de le mettre face à face avec Dieu. Quand le moment fut arrivé, l'une d'elles manda M. l'abbé Vidal, curé de Bercy, qui vint en toute hâte comme pour prendre de ses nouvelles et fut assez heureux pour le confesser dès sa seconde visite. M. Vidal avait la réputation d'un saint prêtre ; son successeur m'écrivait naguère que Mgr Darboy le donnait comme modèle à son clergé pour avoir su concilier le zèle et l'activité dans le ministère paroissial avec le travail intellectuel. On ne voyait, paraît-il, le curé de Bercy qu'à l'Eglise, aux Œuvres ou à son bureau. Il a écrit une vie de saint Paul assez estimée et c'est lui qui administra les derniers sacrements à Mme Tastu. Ses relations avec Alfred de Vigny étaient-elles de vieille date et d'une nature spirituelle ou mondaine ? c'est ce que je ne saurais dire, mais je crois bien qu'il était lié avec Mme de Saint-Maur, la cousine du poète, et que c'est elle qui avait recommandé aux deux femmes zélées (1) qui le servaient, d'envoyer chercher ce bon curé quand elles verraient l'instant propice. En tout cas je ne comprends pas que M. Louis Ratisbonne, après avoir lu le récit des derniers moments de son maître, ait eu le courage d'écrire que, s'il avait raconté sa vie à l'abbé Vidal, cet acte n'avait certainement pas le caractère d'une confession. On ne ment pas devant la mort (2),

(1) Ses deux domestiques étaient protestantes.

(2) On lit à ce sujet dans les *Souvenirs personnels* d'Auguste Barbier, p. 366 :

« M. de Peyronnet, cousin par sa femme de M. de Vigny, m'a raconté qu'il avait trouvé sur l'escalier du poète, quelques jours avant sa mort, M. l'abbé Vidal, qui venait de le voir et qui lui avait dit ceci : *Je viens de m'entretenir avec le pauvre mourant, la chose est faite :* il voulait parler de sa confession.

« A propos de la mort de M. l'abbé Vidal, en 1868, M. l'abbé Falcimagne a écrit ceci dans le *Monde :* « D'illustres auteurs, tels que Mme Tastu, Alfred de Vigny, se plaisaient à consulter sa haute esthétique et sa rare érudition; le dernier dut à son amitié après Dieu l'avantage d'une mort chrétienne. » — Cette note confirme le mot de M. le vicomte de Peyronnet. Nous sommes loin de la *Mort du Loup,* ce symbole élogieux de la mort muette et solitaire du stoïque; mais j'aime mieux cette fin, elle est plus naturelle et plus humaine. »

et la lettre de Mlle d'Orville qui contient ce récit est trop circonstanciée et par endroit trop naïve pour ne pas exprimer la vérité tout entière (1). C'est ainsi qu'elle nous apprend que le curé de Bercy usa d'un pieux subterfuge pour précipiter les choses. La première fois qu'il vint le visiter, ce fut comme par hasard ; la seconde, il lui dit qu'il allait partir en vacances et qu'il ne voulait absolument pas le quitter sans lui avoir donné l'absolution. Alors le pauvre malade avait de lui-même ôté son bonnet et s'était confessé avec beaucoup de respect, de sérieux et de conviction.

Après quoi M. Vidal ayant voulu lui serrer la main comme pour le féliciter, Alfred de Vigny l'avait embrassé en lui disant : monsieur le Curé, vous venez de faire une bonne action ! Il avait même ajouté qu'il était de race religieuse et presque sacerdotale, qu'il était né catholique et mourait catholique. En quoi ces détails manquent-ils de vraisemblance ? Loin d'exagérer les sentiments religieux que le poète de *Moïse* exprima dans cette circonstance solennelle, Mlle d'Orville regrette au contraire que son « retour à Dieu n'ait pas été « plus spontané, plus éclatant. » Mais vous connaissiez, s'empresse-t-elle de le dire, « ce caractère qui voulait absolument concentrer tous ses sentiments en lui-même. S'il a été touché, comme il faut l'espérer, vous savez qu'il se serait bien gardé d'en convenir. » Ce sont là, si je ne m'abuse, de ces traits qui authentiquent un témoignage. Et il faut vraiment que M. Louis Ratisbonne ait cédé, comme le dit Mlle d'Orville, à l'esprit de parti, pour s'être oublié jusqu'à reprocher aux saintes femmes qui avaient veillé son maître dans les dernières semaines de sa vie, de l'avoir fait administrer quand il avait presque perdu connaissance.

Veut-on savoir ma façon de penser très nette et très franche à ce sujet. La voici : je crois fermement qu'Alfred de Vigny n'aurait pas demandé de lui-même un prêtre, quoiqu'il fût de race religieuse et presque sacerdotale, et que, se sentant mourir, il aurait « regardé la croix

(1) Nous la reproduisons à la fin de ce chapitre à cause de sa valeur documentaire.

avec respect » en murmurant le vers de son poète préféré :

O Dieu de mon berceau, sois le Dieu de ma tombe!

Mais quand il se trouva en présence de la mort et du prêtre, il se passa en lui quelque chose qui ne se peut définir. L'image de sa sainte mère lui apparut peut-être, peut-être aussi le fantôme éploré de sa jeunesse qui avait été si religieuse! Et alors, ne pouvant tomber à genoux, il ôta son bonnet pour accomplir son devoir de chrétien. Qu'importe à présent que sa confession ait revêtu telle ou telle forme! l'essentiel est qu'il se soit humilié devant celui qui la reçut, et je crois entendre l'abbé Vidal lui dire quand il eut fini : « Mon fils, il vous sera pardonné, parce que vous avez beaucoup aimé et beaucoup souffert! »

L'Amour et la Souffrance furent, en effet, les deux anges gardiens de sa vie, et l'on pourrait en faire les anges pleureurs de son tombeau.

Pièce justificative.

Lettre de Mlle d'Orville à Mme de Saint-Maur.

Madame,

Vous savez déjà, sans doute, le triste événement qui est venu enfin nous affliger tous. Ce pauvre M. de Vigny est mort jeudi, à 1 ou 2 heures de l'après-midi, et aujourd'hui nous venons de lui rendre les derniers devoirs. Ce n'est donc point pour vous l'apprendre que j'ai l'honneur de vous écrire mais pour répondre à votre désir et aux affectueuses sollicitudes dont nous avons été souvent témoins. Et je peux heureusement vous donner quelques détails qui, je l'espère, adouciront pour vous et M. de Saint-Maur le regret de cette perte.

M. de Vigny non seulement a reçu l'extrême-onction avant de mourir, mais il s'est confessé à M. le curé Vidal, plusieurs jours avant de se mettre au lit tout à fait. Depuis votre départ le mal paraissait marcher rapidement et je n'ai pas besoin de vous dire quelle était notre anxiété, ne pouvant rien lui dire, étant fort embarrassée de prendre ou non l'initiative auprès de Sophie, et vous, madame, n'étant pas là. Et pourtant, si souvent déjà, nous l'avions vu se relever, comme vous savez, de crises terribles, que nous espérions encore un peu, lorsque, par bonheur, l'excellente Sophie vint d'elle-même nous prier un matin d'écrire à M. Vidal. Jugez si je m'empressai de le faire! Il eut la bonté de venir aussitôt, *comme par hasard*, il resta longtemps ; mais nous n'en sûmes pas davantage alors. Seulement, ces bonnes filles ont prétendu depuis que ce soir-là il eut l'air beaucoup plus gai, beaucoup plus content que de coutume. Quelques jours après il s'alita pour ne plus se relever. Il souffrait cruellement, d'après ce qu'a dit Sophie : il s'écorchait dans son lit, et quant à sa maigreur, son dépérissement, c'était à faire compassion, quoique, lorsque vous fûtes partie, il ne dût pas vous paraître qu'il pût maigrir et changer davantage.

Je crois qu'on vous a écrit qu'il avait le délire ; vous en aurez sans doute été inquiète, mais je pense que c'était un peu exagéré (sans pouvoir en juger tout à fait cependant, puisque nous ne l'avons plus revu quand il a gardé le lit). Je crois plutôt que c'était l'agitation de la vive souffrance et la grande faiblesse, d'un autre côté, qui lui faisaient un peu tourmenter ces pauvres filles, la nuit, mais il paraît qu'il avait parfaitement ses idées quand ses amis venaient le voir (et qu'il avait la force de leur parler). Au reste, quoi qu'il en soit, la grande action était déjà faite alors.

Sophie toujours plus inquiète avec juste raison, vint encore nous dire qu'il fallait absolument faire venir M. Vidal : je fus moi-même à Bercy, craignant que la perte ne fût trop lente, et c'est alors que M. le curé me dit qu'il avait confessé M. de Vigny dans sa dernière visite, et lui avait donné l'absolution, lui disant qu'il allait partir pour les vacances, et qu'absolument il ne voulait pas le laisser sans lui avoir fait accomplir ce devoir. Qu'alors le pauvre malade avait de lui-même ôté son bonnet. Qu'il avait fait la chose

avec beaucoup de respect, de sérieux, et comme lui, M. Vidal, le croyait, de conviction ; qu'ensuite, ayant voulu lui serrer la main comme pour le féliciter, M. de Vigny l'avait embrassé en lui disant : « Monsieur le curé, vous venez de faire une bonne action ». Qu'en continuant à causer, il avait paru se plaire à rappeler plusieurs de ses parents qui étaient dans les saints ordres, disant qu'il était de race religieuse et presque sacerdotale, et ajoutant ces propres paroles : « Je suis né catholique, et je meurs catholique ». — « Vous pouvez, mademoiselle, a continué M. Vidal, répéter tous ces détails consolants à madame de Saint-Maur et aux autres personnes qui s'intéressent à M. de Vigny. Maintenant, je ne peux malheureusement y retourner parce qu'il me croit parti, que je me suis moi-même un peu servi de ce prétexte pour brusquer, pour ainsi dire, la chose et que, vis-à-vis d'un homme de ce caractère, je ne puis avoir l'air d'avoir menti. D'ailleurs je vais partir véritablement. Je crois également que, si un autre prêtre se présentait, il en serait fort surpris et probablement heurté, ou peut-être même ne l'admettrait point. Il ne vous reste donc qu'à surveiller le moment, hélas! et quand vous verrez que sa fin approche, lui faire donner l'extrême-onction par la paroisse. »

Cela s'est fait ainsi, chère madame. Nous étions dans une grande anxiété, ne l'approchant pas, craignant également de le heurter ou de le laisser mourir sans cette dernière grâce. C'était une grande responsabilité. Enfin, c'est encore grâce à Sophie qu'il l'a reçue. Je vous assure qu'elle et sa sœur se sont conduites comme des catholiques zélées, en outre des soins qu'elles n'ont cessé de lui rendre avec toute sorte de cœur et d'affection.

Il leur avait parlé toute la nuit de diverses choses, mais souffrant beaucoup et leur disant à chaque instant : « Priez pour moi ; oh! priez Dieu pour moi! » Puis sur le matin il n'avait plus pu parler. C'était alors qu'elles étaient venues nous demander le prêtre. Vous pensez si nous courûmes! Pauvre M. de Vigny! il gémissait, il avait les yeux fermés : il relevait et laissait retomber ses bras, comme quelqu'un qui souffre bien ou qui est accablé de douleur, et elles croyaient qu'il n'avait plus de connaissnce, en quoi je pense qu'elles se trompaient, au moins en partie. Elles ont dit

aussi qu'elles avaient cru comprendre que ses dernières paroles avait été pour demander un prêtre. Dieu fasse que cela soit, en effet! Nous n'osâmes trop nous approcher ni lui parler de peur de le contrarier. Vous savez, madame, comme il était. Nous restâmes, ma mère et moi, à prier ainsi que notre pauvre bonne. Songez qu'il n'y avait là que ces deux bonnes filles, pleines de zèle, mais protestantes! après l'extrême-onction, il gémit encore quelque temps, il fit plusieurs exclamations de douleur : les ombres de la mort étaient sur son visage. Il tâcha d'articuler quelque chose, plusieurs fois, soit volontairement, soit involontairement, mais on ne put l'entendre et ces dernières paroles d'un mourant qu'on ne peut comprendre, qu'on ignore avoir ou non sa connaissance, sont bien douloureuses et bien terribles! Enfin, Sophie tenta de lui faire prendre une tasse de lait, qu'il avala si bien que nous crûmes qu'il pourrait vivre encore un peu, et il parut s'assoupir tranquillement. Combien nous vous regrettions, madame, ainsi que M. l'abbé Vidal : il lui aurait certainement adouci ces dernières angoisses! M. de Pierres, qu'on s'était hâté d'aller prévenir, mais qui se trouvait, je crois, fort loin, arriva alors heureusement mais ne put que recevoir bientôt son dernier soupir et lui fermer les yeux.

Nous venions de redescendre, une fois que nous avions vu son parent auprès de lui ; mais, si nous avions su que la fin était si proche, nous serions restées certainement dans le coin du salon pour continuer de prier. Au reste, je remontai tout de suite et je vis que M. de Pierres, Sophie et sa sœur étaient en prières autour de lui! Nous avions porté le Christ, l'eau bénite et une statue de Marie qui, placée sur son bureau, semblait tendre les bras à cette pauvre âme. Puisse-t-elle l'avoir reçue !

Voilà, chère madame, de bien minutieux détails, mais qui ne le seront pas trop pour vous, je le crois. Si, par hasard quelque journal porte quelque chose de contraire (ainsi qu'on vient de nous le dire) vous saurez et vous pourrez assurer *qu'il est inexact*. Il est certain que pour des âmes aussi chrétiennes que la vôtre il y aurait plus de consolation à penser qu'il y a eu retour plus spontané, plus éclatant, si je puis parler ainsi : mais vous connaissiez ce caractère qui

voulait absolument concentrer tous ses sentiments en lui-même. Et s'il a vraiment été touché comme il faut bien l'espérer, vous savez qu'il se serait bien gardé de le témoigner. L'essentiel a été fait, a dit M. Vidal. Il faut bien croire que cet acte lui a obtenu des grâces de salut pour ce dernier moment. Oh! madame, c'en était un bien solennel! Nous aurions tous voulu savoir s'il reconnaissait ou non, s'il a pu s'unir au prêtre ; mais cela est resté le secret de Dieu ; d'autant plus que nous n'avions pas osé nous mettre tout près de son lit. Moi, je crois bien qu'il avait encore une dernière connaissance. Un peu avant j'avais voulu lui serrer la main, mais ses pauvres doigts étaient déjà froids et morts, quoi qu'il remuât tout son bras comme je vous l'ai dit.

Il y avait à ses obsèques autant de monde que la saison le permettait. C'est M. de Pierres (son seul parent ici, dans ce moment, je crois) qui a tout ordonné et pris tous les soins nécessaires, secondé par M. Ratisbonne, l'ami dévoué de votre cher cousin, comme vous savez! Mais ce brave Juif! (1) il paraît qu'il s'est permis de faire de grands reproches à Sophie sur ce qu'un prêtre avait été appelé, disant que c'était contre la volonté de M. de Vigny et qu'il le dirait lui-même s'il pouvait encore parler. Sophie, courroucée, lui a répondu admirablement à ce qu'il paraît, et lui aurait si

(1) Après avoir pris connaissance de cette lettre, M. Louis Ratisbonne écrivit à la *Revue de Paris :*

« Publiez, publiez! Peu importe que cette demoiselle, catholique zélée, traite avec plus ou moins de bonne grâce le « brave juif » que je suis! L'important, c'est que l'on mette au jour tous les éléments de la vérité. Alfred de Vigny ne m'avait pas laissé ignorer la visite de l'abbé Vidal, à qui, simplement, il avait raconté sa vie : je n'ai jamais compris et je ne saurais admettre que ce récit eût le caractère d'une confession. Quelques heures après sa mort, quand je suis arrivé chez lui, j'ai exprimé aux personnes présentes mon étonnement que l'on fût allé chercher un prêtre. M. de Pierres était-il là? Je ne sais; ce que je sais bien, c'est que ni lui ni personne n'eut à me rappeler aux « convenances ». Mlle d'Orville a été trompée par un « on dit ». De race religieuse, en effet, Alfred de Vigny n'avait pas manqué d'accueillir avec sa courtoisie de gentilhomme un prêtre qui lui faisait visite. Il n'aurait pas voulu offenser l'Eglise par des obsèques purement civiles, et son testament lui-même en fait foi; défendant qu'on prononçât aucun discours à ses obsèques, il ajoutait : il ne faut autour d'un cercueil, que les prières de l'Eglise et les larmes des cœurs fidèles. Mais il a persisté jusqu'au bout, j'en demeure convaincu, dans la fermeté de ses opinions philosophiques; il est mort comme il a vécu, incrédule au dogme et stoïcien. »

bien tenu tête qu'il aurait dû finir le débat ; mais pas du tout, il l'a continué avec M. de Pierres, qui est intervenu, dit-on de la manière la plus parfaite de sentiments religieux et de convenance. Il n'a fallu rien moins que cela pour rappeler M. Ratisbonne aux *convenances*. Voyez un peu ce juif et cet esprit de parti. Il paraît que M. de Pierres mettait beaucoup de sollicitude au grand objet qui nous préoccupait tous. Il s'en informait souvent à Sophie, mais il était comme les autres, il ne voulait rien dire. Aussi a-t-il été bien satisfait d'apprendre ce qui avait été fait...

La maison maintenant nous paraît vide. Les deux pauvres malades l'ont remplie si longtemps qu'on ne s'accoutume pas à les voir disparus tous deux. Les domestiques ont tout remis dans l'ordre accoutumé : leurs deux fauteuils dans le salon, la petite table, les livres, semblent encore les attendre et rien n'est plus triste que cet appartement désert. Enfin, puissent-ils l'un et l'autre, avoir trouvé une meilleure demeure dans les bras de Dieu!

J'oubliais de vous raconter qu'il dit un jour à Sophie : « On a beau dire, ce qu'il y a de bon dans la religion catholique, c'est que la confession empêche de faire beaucoup de mal. » Vous voyez, madame, que c'était un bien bon sentiment.

. . . .

C. d'Orville.

Samedi, 19 septembre 1863,

P. S. — ... Ce sont deux sœurs de Bon-Secours qui l'ont enseveli et veillé avec elles (Sophie et sa sœur). Le mari de Sophie rapporta du convoi l'épée et la décoration. Salomon (1) a voulu prendre son moule. Il n'était point défiguré. Ses traits, fortement accentués semblaient taillés dans le marbre blanc. Hélas! la mort ne pouvait rien ajouter à l'amaigrissement de ce pauvre visage. Il avait pris un degré de plus d'austérité; voilà tout. Je crois que Salomon se propose de faire son buste.

(1) Adam Salomon.

LIVRE VI

Le manoir du Maine-Giraud

La terre familiale de Vigny. — Au pays angoumois. — De Mouthiers à Blanzac et de Blanzac au Maine-Giraud. — Description du manoir. — La salle à manger et la chambre à coucher. — Les deux lits jumeaux du poète et de sa femme. — Sa cellule au haut de la tour. — Une girouette à ses initiales. — Ses habitudes de travail. — Le livre des *Destinées* est sorti du Maine-Giraud. — Vigny y ressent les premières atteintes de sa maladie. — Il se fait le garde-malade de sa femme. — Vigny bouilleur de cru. — Ses lettres à M. Montalembert, son médecin. — Il veut civiliser Blanzac. — Une représentation d'*Esther*. — La journée de Vigny au Maine-Giraud. — Une collection détruite du journal le *Constitutionnel*. — Les lectures de Vigny. — Ses lettres au conservateur de la bibliothèque d'Angoulême. — Les reliques du poète au Maine. — Les livres jansénistes de l'abbé de Baraudin. — Conseils au propriétaire du manoir. — La main d'Alfred de Vigny.

I

On a beau se moquer dans la jeunesse littéraire actuelle de la théorie des milieux chère à Sainte-Beuve, à Taine et autres psychologues, il n'y a qu'elle encore pour nous expliquer et nous faire comprendre la nature ou les changements qui parfois s'opèrent dans le style, les idées, la tour-

nure d'esprit, de tel écrivain, de tel artiste... Et maintenant que j'ai visité le Maine-Giraud où Alfred de Vigny passa la seconde moitié de sa vie — celle qui fut la moins orageuse, je parle ici des orages du cœur — en vérité je m'en voudrais de n'avoir pas eu la curiosité de faire ce pèlerinage, car j'y ai vu et appris des choses sans lesquelles tout un coin de son âme serait demeuré pour moi qui l'étudie depuis si longtemps, enveloppé d'ombre et de mystère.

Je regrette seulement d'y être allé si tard. Il y a trente-huit ans aujourd'hui que Vigny a quitté ce monde. C'est une lourde pelletée de terre sur le corps d'un homme qui n'a pas laissé de postérité directe. Et en effet, dans cet espace de vie et de mort, où tant de montagnes se sont abaissées, selon l'expression du psalmiste, si l'œuvre de Vigny n'a pas trop souffert, on n'en saurait dire autant de sa maison de campagne, car du Maine-Giraud habité d'abord de loin en loin par Mme Lachaud, son héritière, de 1863 à 1879, abandonné ensuite à M. Ducloud qui l'acheta à cette dernière date, il ne reste guère que les murs, encore sont-ils quelque peu délabrés. Cependant l'âme de celui qui fut Stello vit toujours dans les choses qu'il y a laissées. Et tout à l'heure, après avoir frappé à la porte de la tour avec la main de bronze qui sert de marteau, j'aurai la sensation qu'un peu de son corps même est demeuré là, quand on me dira que cette main fut moulée sur la sienne — tant elle est vivante !

Mais avant d'entrer au Maine-Giraud, il faut que je dise un mot du pays. Il est admirable et vallonné comme à plaisir. Pourtant il a dû changer d'aspect, lui aussi, depuis que Vigny a disparu. De son vivant, tous les coteaux qui se déroulent et s'entrecroisent en larges plis onduleux, depuis la gare de Monthiers jusqu'à la ville de Blanzac — et il y a d'un endroit à l'autre quatorze kilomètres que l'on fait en diligence — tous les coteaux étaient couverts de vignes. Le phylloxera a tout ravagé ici comme ailleurs, et comme on n'a pas encore trouvé la greffe résistante qui convient au sol crayeux de ces coteaux, partout où il y avait un pouce de terre on a semé du foin. En sorte que ce pays accidenté n'est à présent qu'un immense tapis de gazon, plein de bosses et de soufflés, d'où s'élèvent de distance en distance,

les hautes quenouilles des peupliers d'Italie rangés en file indienne ou des massifs de châtaigners à tête ronde. Le lait a remplacé le vin dans cette partie de l'Angoumois, au grand désespoir des propriétaires et des bouilleurs de cru. Et comme si ce n'était pas assez d'avoir arraché les vignes, voici qu'on commence à abattre les bois de chênes et de châtaigners pour essayer de reconstituer les vignobles. Le jour où leurs grandes ombres ne s'allongeront plus le soir sur la vallée, le voyageur ne reconnaîtra plus l'horizon !...

De Blanzac au Maine-Giraud la route montueuse côtoie à gauche une gorge profonde en forme d'entonnoir et d'un dessin ravissant. Il ne manque au fond qu'un filet d'eau vive. L'eau est assez rare en cet endroit, mais dans quelques minutes, quand nous descendrons le versant opposé de la colline, elle jaillira de tous côtés en sources claires, et les bois du Maine-Giraud, les prés, les champs, les vignes en garderont une éternelle fraîcheur.

Du temps de Vigny, quand ce vieux manoir avait au midi sa lisière de bois, on y accédait au nord par la route qui traverse le bourg de Champagne. De ce côté là, il a comme un faux air de château féodal avec ses murs droits et nus, percés de rares fenêtres et dominés par les toits pointus des deux tours de la façade. A présent que le rideau de chênes et d'ormes est tombé, on y arrive par un chemin bordé de vignes qui s'embranche à la route de Blanzac. Et la pente de ce chemin est si rapide, que le regard à la descente, peut plonger au cœur même du Maine-Giraud, je veux dire jusque dans la cour intérieure. Mais de ce côté, j'avoue qu'il ne répond point à l'idée que je m'en étais faite après avoir lu la description de Vigny. Je me figurais, sur la foi de son *Journal* (1) que ce « château féodal » était une petite forteresse flanquée de tours à machicoulis entouré de fossés profonds et, comme un nid d'aigle ou de corbeau, bâti sur une éminence. La réalité est infiniment plus modeste. Le Maine-Giraud est tout bonnement une gentilhommière du XVe siècle, tapie dans le creux d'un vallon, et qui, avec sa ceinture de bois — car il en reste encore — de champs, de vignes, de prairies arrosées par cinq ou six

(1) Le *Journal d'un Poète*, p. 132.

sources, fait plutôt penser à quelque Chartreuse qu'à un château du moyen âge. Point de fossés ni de pont-levis, mais un porche grand ouvert à deux arcades point de créneaux ni de machicoulis, mais au fond d'une cour spacieuse que bordent de trois côtés des bâtiments de servitude couverts en tuiles, une tour carrée à pans coupés, flanquée à droite d'une tourelle en encorbellement et coiffée d'ardoises, laquelle renferme l'escalier à vis d'un corps de logis à toiture rouge, haut monté sur cave et percé de trois grandes fenêtres, qu'elle partage en deux parties inégales et que surmonte dans l'angle gauche une autre tour carrée dont le rez-de-chaussée servait autrefois de vestibule à la chambre à coucher. Une gentilhommière, vous dis-je, et qui demain sera une vraie Chartreuse, puisque M. Ducloud a l'intention d'en faire l'entrepôt des eaux-de-vie qu'il brûlera au Maine-Giraud.

Je ne m'étonne donc pas qu'Alfred de Vigny, après la mort de sa mère et surtout après les événements de 1848, ait élu domicile dans ce coin retiré de la Charente. D'abord il était sûr d'y trouver la solitude et le silence qui convenaient à son âme dédaigneuse et blessée. Ensuite de tous les châteaux que ses pères avaient possédés autrefois en Beauce, de la Briche où M. de Saint-Pol, son cousin, avait recueilli les portraits de sa famille et où il composa lui-même *Madame de Soubise ;* du Tronchet où il rencontra pour la première fois Mme d'Agoult, et où son père lui fit tirer son premier coup de fusil; de Moncharville, des deux Emarville, de Frêne, de Gravelle et autres lieux, il ne lui restait que ce petit manoir entouré de quatre vingt-cinq hectares de terre. Et il y tenait d'autant plus, que, depuis le XVe siècle — un cartouche à l'entrée de la tour du centre porte la date de 1464 qui est évidemment celle de la construction — il n'avait cessé d'être habité par la famille de sa mère, que son aïeul, le chef d'escadre de Baraudin, y avait rassemblé tous ses souvenirs de voyages, et que sa tante maternelle, Sophie-Elisabeth de Baraudin, chanoinesse de Malte, y était morte sous ses yeux, en 1827!...

II

A peine avais-je frappé à la porte de la tour avec la main de bronze à manchette de dentelle Louis XIII, que je fus introduit par Mme Ducloud dans la salle à manger où m'attendaient pour déjeuner son mari et ses enfants.

Avant de nous mettre à table, je demandai la permission de visiter l'intérieur du manoir. Elle me fut accordée avec d'autant plus d'empressement qu'en dehors de la cuisine qui se trouve de l'autre côté de la tour, il y a tout juste deux pièces à voir : la salle à manger et la chambre à coucher. Du temps que Vigny y habitait, il avait aménagé quelques chambres d'amis dans la partie des communs qui fait équerre avec la tour d'angle. La salle à manger qui servait également de salon est très vaste et éclairée par deux fenêtres qui se regardent au nord et au midi. Elle était autrefois tendue de vieilles tapisseries ; aujourd'hui les murailles blanchies à la chaux n'ont pour tout ornement qu'une cimaise en bois de chêne et les portes en bois de palissandre de cinq grands placards qui servaient d'armoires à linge et de bibliothèques. Entre les deux fenêtres se dresse une grande cheminée sans hotte et qui n'est pas du temps.

La chambre à coucher est tout aussi vaste et plus nue encore que la salle à manger. Le jour lui vient seulement du midi. Il est vrai que c'est le côté le plus agréable et qu'on a devant les yeux un paysage bien fait pour les réjouir. Qu'on se figure un immense tapis vert dévallant mollement entre des bouquets de bois jusqu'au bourg de Champagne qui est éloigné d'une demi lieue. La cheminée plus basse que l'autre est ornée d'une mauvaise peinture représentant un de Baraudin en costume d'officier de marine ; le plafond à poutrelles n'a pas été recouvert de lattes comme celui de la salle à manger. En somme c'est la pièce la plus intéressante et la moins pauvre en meubles ou objets mobiliers ayant appartenu à Alfred de Vigny. Dans la salle à manger il n'y

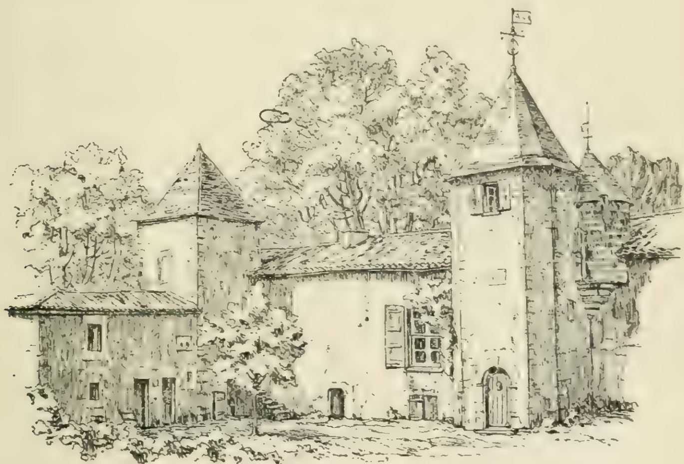
a qu'un petit secrétaire en noyer et une table-guéridon de forme assez commune que le poète fit fabriquer dans le pays avec du bois du Maine-Giraud. Dans la chambre à coucher, au contraire, on voit encore le lit du poète et celui de sa femme : deux petits lits à bateau accotés l'un à l'autre et dont les rideaux blancs en percale tombent à gros plis d'une flèche de bois bleue à pomme d'or.

Tout en les regardant je cherche au fond de ma mémoire en quel autre endroit historique j'ai déjà vu un lit pareil, et je me souviens que c'est à Combourg dans la chambre de garçon de Chateaubriand...

Ces deux lits blancs dans cette grande pièce nue lui donnent un faux air de salle d'hôpital. Hélas ! le Maine-Giraud fut bien un hôpital aussi, durant les vingt dernières années de Mme de Vigny, car elle était toujours malade, et les vieilles gens du pays l'ont vue si peu souvent debout, qu'ils se la rappellent à peine. Tout ce qu'ils ont retenu d'elle, c'est qu'elle était « étrangère », et je crois observer que dans leur bouche ce mot a un accent peu sympathique. Mais si personne ne peut nous renseigner sur les faits et gestes de Mme de Vigny au Maine-Giraud, son mari a écrit des lettres qui sont à cet égard un guide très sûr. A présent que j'ai visité ce vieux manoir je puis bien dire que tout y parle d'elle. C'est pour elle qu'en 1849 — parce qu'il venait de la mer de beaux orages qui duraient trois jours et trois nuits sans s'interrompre et faisaient une certaine peur à Lydia — c'est pour elle qu'il fit poser des paratonnerres sur les tours. Ils y sont encore, et M. Ducloud me fait remarquer que celui de la tour centrale surmonte une girouette portant en lettres découpées les initiales A. V. du poète. C'est également pour Lydia, afin de rendre les chambres moins grandes et surtout moins sonores qu'en 1852 Vigny fit mettre des boiseries de tous côtés. Que si les rosiers grimpants qu'il avait plantés sous sa fenêtre, pour l'embaumer et la réjouir, n'existent plus, le grenadier qu'elle aimait tant monte toujours la garde au pied de la tour, et je ne sais pourquoi, en arpentant la terrasse ombragée de tilleuls et bordée de buis qui regarde le couchant, je me représente Vigny donnant le bras à sa chère malade

ou l'asseyant dans un fauteuil au soleil pour réchauffer ses membres endoloris.

Quant à lui, pour le retrouver tout entier, pour le comprendre, il faut monter tout au haut de la tour. Il y a là, sous le toit en poivrière, entre la terre et le ciel, une petite pièce semi-circulaire qu'éclaire une fenêtre ouverte en plein midi sur la cour d'entrée du manoir et qui, avec les boiseries de noyer dont les parois et le plafond sont entièrement revêtus et la couchette de même bois qui est établie dans la



Le manoir du Maine-Giraud.
Dessin de Jacques Pohier.

partie cintrée, ressemble à une cabine de navire. Sans compter que dans les longues nuits d'hiver, quand le vent soufflait en tempête, que la pluie fouaillait les vitres et que la girouette rouillée grinçait sur sa tige de fer, Alfred de Vigny devait se croire dans un bateau. C'est là, qu'il avait fait son cabinet de travail, là qu'était la fameuse cellule dont il parle si souvent dans ses lettres. C'est là que, lorsque le manoir était endormi, entre dix heures du soir (1) et quatre

(1) « C'est toujours à minuit, à l'heure des esprits, que la Poésie devient ma souveraine maîtresse », écrivait-il à Mlle Maunoir. (*Lettres à une Puritaine.* — *Revue de Paris* du 15 août 1897.)

heures du matin, car il ne se couchait qu'à l'aube, il recevait les visites de la Muse et quelquefois aussi celles de l'Amour, à ce que rapporte la légende. L'amour avait les traits jeunes d'une belle et plantureuse fille du pays. La Muse était celle des *Destinées*. Je ne sais de quelle humeur était la première de ses visiteuses nocturnes, mais la seconde était singulièrement triste. Ouvrez ce livre : il ne contient que des pages sombres. La colère de l'amour y alterne avec la lassitude de vivre, et la peur de la Nature — cette marâtre, comme il l'appelait — avec la fierté douloureuse du labeur accompli. Deux pièces seulement sont datées du Maine-Giraud : celle qui a donné son titre au livre et la *Bouteille à la mer*. La première est du 27 août 1849, la seconde du mois d'octobre 1853. Mais je gagerais bien que *la Mort du loup, la Flûte, le Mont des Oliviers et l'Esprit pur* furent composés, eux aussi, « dans le silence du cloître », car, pour parler le langage du poète, ils sont aussi « moines » que les autres, ils portent la marque originale, le cachet particulier de son pessimisme, et le pessimisme de Vigny qui avait déjà montré le bout de l'oreille dans la pièce de *Moïse* n'atteignit vraiment son paroxysme que dans la solitude du Maine-Giraud. Tant il est vrai que si « la solitude est sainte » comme le répète à chaque instant Stello, elle est encore plus funeste aux esprits qui, comme le sien, ont une tendance marquée au spleen. Au surplus, il a dit lui-même que « le silence et l'immobilité de la verte nature se communiquent à ses habitants comme des maladies contagieuses » et nous savons par une lettre à son médecin en date de 1850 qu'il ressentit au Maine-Giraud les premières atteintes du mal qui devait l'emporter (1). Et voilà l'explication toute naturelle et toute simple de la poésie hautaine et triste du recueil des *Destinées*.

Mais ce ne sont pas les seuls vers que Vigny ait écrits dans sa cellule. En voici quelques autres que M. Louis Ratis-

(1) « Hier soir à deux heures après minuit, j'ai encore éprouvé l'une de ces crispations d'estomac que vous aviez apaisées par votre poudre de Bismuth... Faites-moi parvenir encore ces poudres si vous jugez, mon cher docteur, que je les doive prendre encore ». (Lettre au Dr Montalembert du vendredi 6   1850. — La *Chronique médicale* du 1er avril 1897.)

bonne a recueillis dans le *Journal d'un poète* et que je cite pour leur couleur locale.

RÊVERIE

Silence des rochers, des vieux bois et des plaines,
Calme majestueux des murs noirs et des tours,
Vaste immobilité des ormes et des chênes,
Lente uniformité de la nuit et des jours!
Solennelle épaisseur des horizons sauvages,
Roulis aérien des nuages de mer!

Ce prélude à la manière des grandes orgues promettait beaucoup !... Le poète malheureusement n'est pas allé plus loin ! Peut-être l'amour qui ne le quitta jamais aura-t-il frappé cette nuit là à la porte de sa cellule ; peut-être aussi aura-t-il entendu à ce moment l'appel plaintif de sa chère Lydia, car il avait toujours l'oreille tendue du côté de sa chambre, et il lui arrivait souvent de s'éveiller la nuit et de descendre quatre à quatre jusqu'à son lit pour l'écouter respirer. Au surplus, il ne faisait pas que des vers, il tenait aussi le journal de ses réflexions, de ses pensées, il échantillonnait des ouvrages pour l'avenir, il écrivait des lettres à ses parents, à ses amis, et beaucoup de ces lettres sont de véritables poèmes en prose. Qu'on veuille bien se reporter à sa correspondance avec Mlle Maunoir, Mme Lachaud ou sa cousine du Plessis, il s'y est peint tout entier, il y a mis toute son âme.

Mais, direz-vous, si Vigny passait toutes ses nuits à rêver et à écrire, que pouvait-il bien faire de ses journées?

Quand on est propriétaire d'un domaine de 85 hectares, on a beau avoir des fermiers pour fumer, ensemencer et cultiver ses terres, on a tout le jour de quoi s'occuper si l'on veut qu'elles soient bien tenues. Et Vigny s'était réservé autour de son manoir une certaine quantité de bois, de champs, de vignes, qu'il exploitait lui-même et d'où il tirait du blé, des fruits, des légumes et du vin. Et puis il avait un nombreux personnel domestique à surveiller, à diriger, et bien qu'il eût un régisseur, il avait l'œil à tout. C'étaient surtout ses vignes qui étaient l'objet de ses soins, car elles consti-

tuaient le plus clair de ses revenus, et après chaque vendange il brûlait une partie de son vin. J'ai là devant moi quelques-unes de ses lettres d'affaires, elles prouvent que le poète d'*Eloa* que Dumas s'étonnait un jour de n'avoir jamais vu manger, ne vivait pas tout à fait de la vie immatérielle des anges.

« Il y a au pied de notre belle cité d'Angoulème, mandait-il le 10 juin 1848 au docteur Montalembert, son médecin, un grand fabricant de chaudières et d'instruments de fer et de bronze. Il se nomme Collaud. J'ai été chez lui en 1846 voir ses chaudières, ayant le projet d'en faire placer une au Maine-Giraud. Il me montra ses ateliers, et ses cyclopes firent jouer ses foyers devant moi avec un grand luxe de force et d'adresse. J'ai vu chez lui des chauffe-vins selon son système mais après tout calcul et toute réflexion, j'ai besoin seulement d'une chaudière sans chauffe-vins et j'ai le projet d'en faire établir une chez moi. Soyez assez bon pour aller un matin à l'Houmeau visiter M. Collaud, un jour que les pluies ne changeront pas la rue qui descend à ce faubourg en un torrent qui entraîne les bœufs comme le jour où j'y passai,et priez-le de vous dire : 1° quel sera le prix d'une chaudière avec le serpentin (si c'est lui qui le fournit, ce que j'ignore); 2° que je désire qu'il me la garantisse et réponde de sa force et de sa sûreté ; 3° que l'argent étant rare en ce moment, je désire qu'il me donne quelque temps pour le paiement en deux époques.

« Si vous avez cette extrême bonté, répondez-moi sur-le-champ après avoir vu M. Collaud. Puis je vous enverrai Bernard (son régisseur) qui ira avec vous, si vous le trouvez bon, conclure en mon nom et dirigé par vos avis.

« Si par hasard un propriétaire de votre connaissance avait l'intention de vendre une chaudière bien conservée et garantie, je vous prierais de me le faire savoir et comparerais ses conditions à celles de M. Collaud.

« J'ai écrit à Bernard de proposer à votre Milan d'acheter tout mon vin comme il fit le 21 novembre 1846. Parlez de cela, je vous prie, à votre femme. Je tiens à faire vider mes tonneaux pour qu'ils puissent recevoir la vendange de cette année qui s'annonce bien.

« Vous demanderai-je pardon encore ? Non, j'aime mieux vous remercier d'avance, sûr de votre complaisance et je vous prie d'offrir mes respects à Mme Montalembert et de croire à mon ancienne amitié (1) ».

Alfred de Vigny vivait donc au Maine-Giraud de la vie du gentilhomme campagnard. Cela ne l'empêchait pas, d'ailleurs, d'entretenir de bonnes relations avec quelques familles de la société d'Angoulême, d'être au mieux avec le préfet, de chercher à mettre en pratique sur le théâtre restreint où il se mouvait à présent les idées de solidarité, de progrès, d'humanité qui formaient le fonds de son socialisme un peu vague. C'est ainsi qu'il avait entrepris de civiliser son pays d'adoption.

Nous avons vu qu'en 1848 il s'était porté à la députation et qu'il avait échoué piteusement. Cet échec ne lui avait été sensible que parce qu'il y avait perdu l'occasion de faire du bien dans toute la contrée. Car la *Vendée bonapartiste*, comme il disait de la Charente, était presque aussi arriérée que la Vendée royaliste, et c'est pour l'éduquer et pour l'instruire qu'il s'était proposé d'apprendre à l'enfance et à la jeunesse le chemin des écoles et qu'il avait voulu doter d'une bibliothèque publique la commune de Blanzac. Mais Blanzac avait décliné cette offre, faute d'un local convenable pour recevoir ses livres, et, comme il n'était pas homme à se rebuter pour si peu, il avait essayé de prendre *par les oreilles* cette petite ville qu'il n'avait pas réussi à prendre *par les yeux*. Il y avait à Blanzac deux jeunes institutrices dont il faisait le plus grand cas. Un beau jour il leur mit en tête de jouer la tragédie d'*Esther* comme les demoiselles de Saint-Cyr. Il n'avait oublié qu'une chose, c'est qu'à Saint-Cyr, Mme de Maintenon avait toutes facilités pour se procurer à Paris les costumes nécessaires, tandis qu'à Blanzac les demoiselles Valler (c'était le nom de ces institutrices) n'avaient d'autres ressources que d'en louer au théâtre d'Angoulême. Et encore ! Mais M. de Montalembert était toujours là pour un coup.

« C'est ici que j'ai besoin de vous, lui écrivait-il : je désire savoir s'il y a un costumier à Angoulême pour le car-

(1) *La Chronique médicale* du 1er avril 1897.

naval ou pour le théâtre, et s'il peut me louer (*à moi)* pour trois jours, plusieurs manteaux, soit de couleur hyacinthe, soit violette, pourpre ou bleue, pour les rôles d'Assuérus, Aman, Esther, Mardochée, et quelques couronnes de papier doré, fragiles comme elles sont en ce temps de grâce, enfin quelques accessoires. Répondez-moi vite, le directeur du théâtre que vous pourriez voir voudrait bien peut-être remplacer le costumier, s'il n'y en a pas. Si l'un d'eux peut faire tout ceci, j'irai à Angoulême voir les manteaux... »

Et Vigny ajoutait :

« Aidez-moi dans mes prétentions de civilisation ; elles sont, j'espère, bien innocentes et suffiraient pour faire mon salut, quand je n'aurais pas d'autres saintetés encore à Champagne, mon autre commune, dont je baptise la cloche en lui donnant une Sainte Vierge.

« Allons, docteur, sanctifiez-vous et agissez vite, car il me faut tout cela dans six jours, s'il se peut (1). »

Telles étaient les occupations de Vigny quand il était à sa maison de campagne. Il n'avait donc pas tort de dire que ses journées étaient aux autres ; mais elles n'étaient aux autres que lorsque Lydia était bien portante, car personne ne pouvait le remplacer près d'elle.

Justement hier, en revenant du Maine-Giraud, j'ai rencontré, sur la place de l'antique église romane de Blanzac, une vieille femme qui avait été longtemps à son service. Il fallait l'entendre parler de lui : « Ah! le bon monsieur! quel brave cœur! nous étions là cinq ou six domestiques, hommes et femmes, au Maine, c'est à qui se serait jeté dans le feu pour lui. Il est vrai qu'il nous payait bien de retour. Jamais le plus petit reproche, jamais un mot plus haut que l'autre. Tous les dimanches après dîner, surtout l'hiver, il nous rassemblait autour de lui dans la salle à manger, quelquefois même dans la chambre de madame, pour la distraire lorsqu'elle gardait le lit, et il faisait une partie de cartes avec nous, quand il ne nous faisait pas une lecture.

(1) Cf. La *Chronique médicale* du 1er avril 1897. — Lettre du 27 août 1850.

— Et que vous lisait-il?

— Toutes sortes d'histoires qu'il avait faites et dont quelques-unes, je m'en souviens encore, nous donnaient le frisson. A dix heures nous allions nous coucher, et vers minuit quand madame dormait profondément, M. de Vigny montait dans sa tour.

Il n'est donc pas étonnant qu'il ait gagné tous les cœurs à Blanzac et à Champagne, et que son nom après trente-huit ans y soit encore entouré de vénération et de respect.

III

Ai-je besoin de dire que tout en vivant au Maine-Giraud de la vie rustique, il ne perdait pas de vue la capitale et que, sans en avoir l'air, il entretenait des relations suivies avec elle. Tous les jours le facteur lui apportait un volumineux courrier, dont le journal le *Constitutionnel*, qui le tenait au courant des événements littéraires et politiques. C'était pour lui le pain quotidien. Il se serait passé beaucoup plus difficilement de celui-ci que de l'autre. Il dépouillait sa correspondance à table, pendant son déjeuner, répondait aussitôt après aux lettres urgentes et, cela fait, commençait la lecture du *Constitutionnel* qu'il annotait en marge au crayon ou à la plume. Mme Ducloud me disait l'autre jour que, lorsqu'il mourut, il y avait dans les placards de la salle à manger des liasses énormes de ce journal, et que les domestiques s'en servirent durant des années pour allumer le feu. C'est une perte considérable, si j'en juge par les quelques numéros que j'ai eus sous les yeux. Ils sont en effet, couverts de notes littéraires et politiques. Mais ce que j'aurais voulu pouvoir relever, ce sont les notes que Vigny avait mises en marge des feuilletons de Sainte-Beuve. La flamme, hélas! a tout dévoré et bien d'autres choses encore. Il paraît qu'après la vente du Maine-Giraud, Mme Lachaud fit un véritable autodafé des papiers qui pour elle étaient sans valeur... Comme si tout

ce qui tombait de la plume de Vigny n'avait pas une valeur intrinsèque!.....

Mais on pense bien que le *Constitutionnel* n'était pas la seule lecture du poète.

M. Emile Faguet, parlant de Vigny, dit quelque part : « Le renouvellement du génie, voilà ce qu'il n'a pas connu, ou très peu. Je crois que cela tient au caractère solitaire de son imagination. Nul n'a eu si peu de rapports avec le monde extérieur. Or il ne faut jamais oublier que l'imagination n'est pas une mine; elle est un moule et une forge. Le monde extérieur, spectacles, impressions souvenirs, lectures, dépose dans l'âme du poète des matériaux qui y prennent une forme, un éclat et un relief particulier. La Fontaine lit, Lamartine écoute le vent, Hugo regarde. On dirait que Vigny ferme les yeux et les oreilles. Il se contente presque de penser (1). »

M. Emile Faguet se trompe : Alfred de Vigny ne ferma jamais les yeux ni les oreilles et toute sa vie il lut beaucoup. On n'a d'ailleurs qu'à feuilleter son *Journal*, et encore nous n'en avons qu'une partie, pour être pleinement édifié sur ce point. Il a raconté lui-même qu'elles avaient été ses premières lectures (2). Quelques lettres de lui au docteur Montalembert et à M. Eusèbe Castaigne, conservateur de la bibliothèque d'Angoulême, vont nous dire ce qu'il lisait dans la solitude du Maine-Giraud, de 1849 à 1853.

« Le croiriez-vous, monsieur? J'ai encore la faiblesse de penser qu'il est permis à un académicien de s'occuper de poésie et d'art; et, du fond des bois, je vous prie de vouloir bien répondre par un mot à quelques questions que je vous adresse.

« La bibliothèque d'Angoulême a-t-elle les livres dont je vous envoie la liste et dont j'aurais besoin pour quelques études sur les anciens essais dramatiques en France. Avez-vous aussi un cabinet de manuscrits considérable? A quel siècle remontent-ils? La bibliothèque a-t-elle quelques manuscrits latins du IVe ou Ve siècle de l'ère chrétienne?

(1) Le *Dix-neuvièmè siècle*, études littéraires.
(2) Le *Journal d'un Poète*, p. 237-240.

« Vos deux *Machiavelli* sont ici conservés avec soin et lorsque je ne les consulterai plus, je veux moi-même vous les rendre, monsieur, et vous porter en même temps mes remerciements et l'assurance de ma considération.

« Lazare de Baïf : *Electre* et *Hécube*.

« Rotrou : l'ancienne édition, avec sa traduction des *Captifs* de Plaute.

« La dernière traduction moderne de Plutarque pour comparer à celle d'Amyot.

« Le théâtre de Lamotte.

« La *Vie d'Alger*, soit en espagnol, soit en français, par Cervantes. (Livre assez rare, je crois.)

« Perrault (la plus ancienne édition). Le traité des *Anciens et des Modernes*, et les *Contes*.

« Ls œuvres complètes de Mme de Staël.

« Les mémoires de Lanner (Anglais habitant du Canada qui vécut chez les sauvages.)

« Je ne fais pour aujourd'hui que des questions. Plus tard je choisirai parmi les ouvrages présents à cet appel et je ferai des demandes. »

« Je vous ai cherché à la bibliothèque d'Angoulême le 17 de ce mois, monsieur, sans être assez heureux pour vous rencontrer. Je voulais vous remercier des renseignements que vous avez bien voulu me donner sur les livres dont vous pouvez disposer. J'irai bientôt vous en demander quelques-uns, et ce sera d'abord chez vous que je me présenterai. Mais je passe si peu de temps à Angoulême, que je voudrais savoir d'avance par vous si je puis trouver prêts à être enlevés les ouvrages qu'il me faut.

« J'ai à Paris une traduction de l'*Histoire du Bas-Empire* de Gibbon que je voudrais retrouver ici. Elle est en vingt volumes environ. Il ne m'en faut que deux. Je les choisirai dans votre bibliothèque, si vous avez cet ouvrage.

« Il y a peut-être aussi chez vous une histoire de la Pologne, antérieure à celle de M. Salvandy, qui est surtout l'histoire de Jean Sobieski.

« Un mot, je vous prie, sur ces deux questions. Je vous demanderai quelques volumes de Plaute. Le jour où je

pourrai vous aller voir, jour qui suivra de près votre réponse, je les chercherai avec vous.

« Je sors rarement de ma cellule où je vis comme un bénédictin.... »

« Je vous envoie, monsieur, tous les livres que vous avez bien voulu me prêter : *Thucydide*, le cinquième volume de M. Michelet, les deux premiers volumes de Sully, et les quatre numéros de la *Revue des Deux Mondes*. Si vous pouvez confier à mon messager les numéros de mars et d'avril de la *Revue*, et l'*Histoire du Bas-Empire* de Gibbon, où j'ai quelques dates et quelques notes à prendre à mon prochain voyage à Angoulême, j'espère avoir quelques moments à passer avec vous...... »

« Je voudrais bien savoir de vous, monsieur, s'il y a au monde un vocabulaire du dialecte ou patois de la Charente ou de l'ancien Angoumois. On l'a cherché pour moi à Paris, peut-être assez mal, mais enfin très inutilement.

« Ayez la bonté de m'écrire un mot qui m'apprenne quelle est la meilleure et la plus nouvelle traduction des *Commentaires de César*, et si vous avez le texte en regard.

« Voilà pour aujourd'hui mes deux seules questions... »

« Je vous remercie infiniment, monsieur, d'avoir bien voulu me donner quelques renseignements sur ce dictionnaire que je cherchais. Je croyais naïvement à son existence parce que je l'avais vu citer dans quelques livres; mais je vois que ce n'est pas toujours une raison pour vivre que d'être cité.

« Plus tard, j'enverrai chercher les *Commentaires*. Aujourd'hui, j'ai à vous demander seulement un mot qui me fasse savoir si vous avez deux ouvrages où je suis sûr de retrouver des faits dont je ne veux point parler sans les avoir relus. Ces livres sont :

« 1° Les *Mémoires* de Condé, le compagnon d'armes de l'amiral de Coligny, le grand protestant;

« 2° *L'histoire du grand Condé.*



ALFRED DE VIGNY
d'après une lithographie de LAFOSSE (1866)
(dernier portrait de l'écrivain)

« Croyez, monsieur, à mes sentiments les plus dévoués (1). »

Vers le même temps, (30 novembre 1850), il écrivait à M. Montalembert :

« Voulez-vous bien, mon cher docteur, vous charger de rendre à M. Castaigne ces deux numéros de la *Revue des Deux Mondes* qu'il me redemande. Je le prie de me laisser encore quelque temps Homère. S'il pouvait m'envoyer l'ancienne traduction avec le texte grec, ou au moins la traduction littérale latine, il me ferait beaucoup de plaisir pour des citations qui m'occupent. Je lui porterai le *système de la Place* (2) ».

Après cela je pense qu'on serait mal venu à prétendre que Vigny ne lisait pas. Pour ma part je serais presque tenté de dire qu'il lisait trop. Les poètes n'ont pas besoin d'amasser tant de connaissances pour chanter et nous émouvoir. Il est vrai que chez Vigny le poète était doublé d'un penseur qui s'efforçait d'aller au fond de tous les systèmes et que l'à peu près en histoire ne satisfaisait pas plus que le doute ou l'éclectisme en philosophie. C'est même pour cela que dans la seconde moitié de sa vie il a plus ébauché que fini et qu'il n'a presque rien livré à l'impression (3).

En tout cas, avant de se prononcer sur le plus ou moins de renouvellement de son génie, il convient d'attendre la publication — que l'on dit prochaine — des manuscrits qu'il a laissés à M[me] Lachaud, et dans le nombre nous savons qu'il y a une partie de ses *Mémoires*, une suite de *Chatterton*, une autre à *Servitude et grandeur militaires*, et, sans parler des projets de romans et de nouvelles, une seconde consultation du Docteur Noir, comprenant d'admirables épisodes des pre-

(1) Cf. *Petites Etudes littéraires*, par E.-J. Castaigne, 1 vol. in-12 chez Alph. Picard, 1888.

(2) Cf. La *Chronique médicale* du 1[er] avril 1897.

(3) Voici ce qu'il a dit lui-même sur sa manière de travailler : « Je conçois tout à coup un plan, je perfectionne longtemps le moule de la statue, je l'oublie, et quand je me mets à l'œuvre après de longs repos, je ne laisse pas refroidir la lave un moment. C'est après de longs intervalles que j'écris et je reste plusieurs mois de suite occupé de ma vie sans lire ni écrire. (*Journal d'un Poète*, p. 75.)

miers temps du christianisme, des pages sur *Héloïse et Abeilard*, etc, etc. (1).

Nous verrons alors si M. Emile Faguet ne reviendra pas sur son jugement.

IV

Cependant notre déjeuner touchait à sa fin. Quand on fut au dessert, M[lle] Ducloud qui est une grande admiratrice de Vigny, et dont la mémoire en tout ce qui touche sa vie au Maine-Giraud est inépuisable, alla chercher dans un des placards de la salle à manger quelques livres dépareillés qu'elle mit gracieusement près de mon assiette. Ces livres ont appartenu à l'abbé de Baraudin, chanoine doyen de l'église Saint-Ours à Loches, qui a écrit son nom sur la feuille du titre. Ils n'ont d'autre intérêt pour le commun des mortels que d'avoir été feuilletés par le poète, mais pour moi qui suis familiarisé depuis longtemps avec les sujets de morale et de piété dont ils traitent, ils en ont un autre et de tout premier ordre : c'est de m'apporter la preuve palpable que je cherchais depuis longtemps, à savoir que Vigny avait du sang janséniste dans les veines. Quand mon voyage au Maine-Giraud ne m'aurait procuré que la joie de cette découverte, je m'applaudirais de l'avoir fait.

Je demandai ensuite à M[me] Ducloud quels étaient les menus objets personnels et intimes qui étaient restés de la succession de Vigny dans son manoir.

— Mais, monsieur, me dit-elle en souriant, vous buvez en ce moment dans son verre.

(1) Peut-être aussi un roman historique que je trouve annoncé comme suit dans le *Journal d'un Poète*, p. 138 : Le Maine-Giraud. — Roman historique. — Sur un parchemin que j'ai retrouvé dans mes papiers de famille, je ferai un roman historique. Ce sera une assez noble manière de donner de la valeur à cette pauvre terre. Les décorations seront mes terres et le château du Maine-Giraud avec les ruines de Blanzac. L'époque 1679. Celle de Louis XIV. En 1680. — La Brinvilliers est brûlée. En 1679 meurt le vieux cardinal de Retz. En 1670. — Le voyage à Douvres de la duchesse de Portsmouth.

Et comme je la remerciais de cette attention délicate, elle ajouta que Mme Lachaud leur avait laissé une partie de son service de table, des plats, des assiettes, des tasses à café en porcelaine, une carafe en cristal, etc. Et elle m'apporta successivement une petite boîte en bois blanc sur laquelle le poète avait écrit de sa grande écriture : « Jeu d'échecs de Mme de Vigny », un cahier de musique copié de la main de Lydia, tout un lot de gravures anglaises, un coffret renfermant tous les titres de propriété du Maine-Giraud depuis le XIVe siècle, et pour clore ce défilé de choses commémoratives, un joli petit navire de haut bord avec tout ses agrès, ayant appartenu à l'amiral Baraudin, qui l'avait baptisé la *Sophie*, du nom de sa fille aînée, la chanoinesse de Saint-Antoine de Malte...

Alors, ayant vu tout ce qu'il y avait à voir, je me levai pour prendre congé de mes hôtes, et je dis à M. Ducloud en lui tendant la main. Puisque votre intention est de restaurer ce vieux manoir, permettez-moi en vous quittant de vous donner un bon conseil. Méfiez-vous des architectes qui font du neuf avec du vieux. Touchez le moins possible aux murs, ne remplacez que ce qui est complètement détruit, respectez surtout la disposition intérieure. Et quand les travaux seront terminés, afin que l'âme de Vigny y revienne, car évidemment le marteau des maçons la mettra en fuite, réunissez dans une vitrine que vous mettrez en belle place, au-dessous de son buste, tous les objets, quels qu'ils soient, qui lui ont appartenu à lui ou aux siens. Vous ouvrirez alors les fenêtres toutes grandes, et comme l'oiseau apprivoisé qui rentre de lui-même en sa cage, l'âme du poète à la vue de ces pieuses reliques réintégrera sa maison. Ce domaine est désormais historique. Avant qu'il soit longtemps, le Maine-Giraud sera aussi connu, aussi visité que les Charmettes de Jean-Jacques, le Saint-Point de Lamartine, le Combourg de Chateaubriand et le Hauteville-House de Victor Hugo, car le nom de Vigny grandit tous les jours, et ce n'est pas au numéro 6 de la rue des Ecuries-d'Artois, bien qu'il y ait habité pendant cinquante ans et que sa femme et lui y aient rendu le dernier soupir, c'est ici, dans cette thébaïde, dans ce manoir du XVe siècle, qu'il a laissé le plus de

lui-même, et que se sont retirés ses mânes. Les maisons de Paris ne gardent rien de nous, malgré les plaques commémoratives qu'on y pose. Ce sont des hôtels où le voyageur qui arrive fait oublier celui qui s'en va.

Surtout, dis-je en mettant le pied hors de la tour, gardez-vous bien d'enlever ce heurtoir. Il faut que dans l'avenir, tous ceux qui viendront au Maine-Giraud aient l'illusion de serrer dans cette main de bronze la main fine et potelée de Vigny, au moment de franchir son seuil.



Moulage de la main d'Alfred de Vigny servant de marteau de porte au manoir du Maine-Giraud.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

Les origines maternelles d'Alfred de Vigny (*Sa généalogie*)

LIVRE II

Les amours d'Alfred de Vigny

CHAPITRE PREMIER

Delphine Gay

CHAPITRE II

LYDIA DE BUNBURY.

CHAPITRE III

Marie Dorval.

LIVRE III

Les amitiés littéraires d'Alfred de Vigny

CHAPITRE PREMIER

Victor Hugo

CHAPITRE II

Sainte-Beuve

CHAPITRE III

Brizeux. — Auguste Barbier. — Turquety. — Boulay-Paty

CHAPITRE IV

Emile Péhant. — Pitre-Chevalier. — Léon de Wailly. Ponsard. — Victor de Laprade

CHAPITRE V

Camilla Maunoir et Félix Bungener

CHAPITRE VI

Louise-Edmée Ancelot

LIVRE IV

Les idées politiques d'Alfred de Vigny

GUILLAUME PAUTHIER ET LOUIS RATISBONNE

LIVRE V

La religion d'Alfred de Vigny

LAMENNAIS. — LE P. GRATRY. — L'ABBÉ VIDAL

LIVRE VI

Le manoir du Maine-Giraud

TABLE DES GRAVURES

DANS LE TEXTE

HORS TEXTE

INDEX ALPHABÉTIQUE

des noms propres des lieux, d'ouvrages
et de personnes cités dans ce volume

—

A

B

C

O

P

Q

R

S

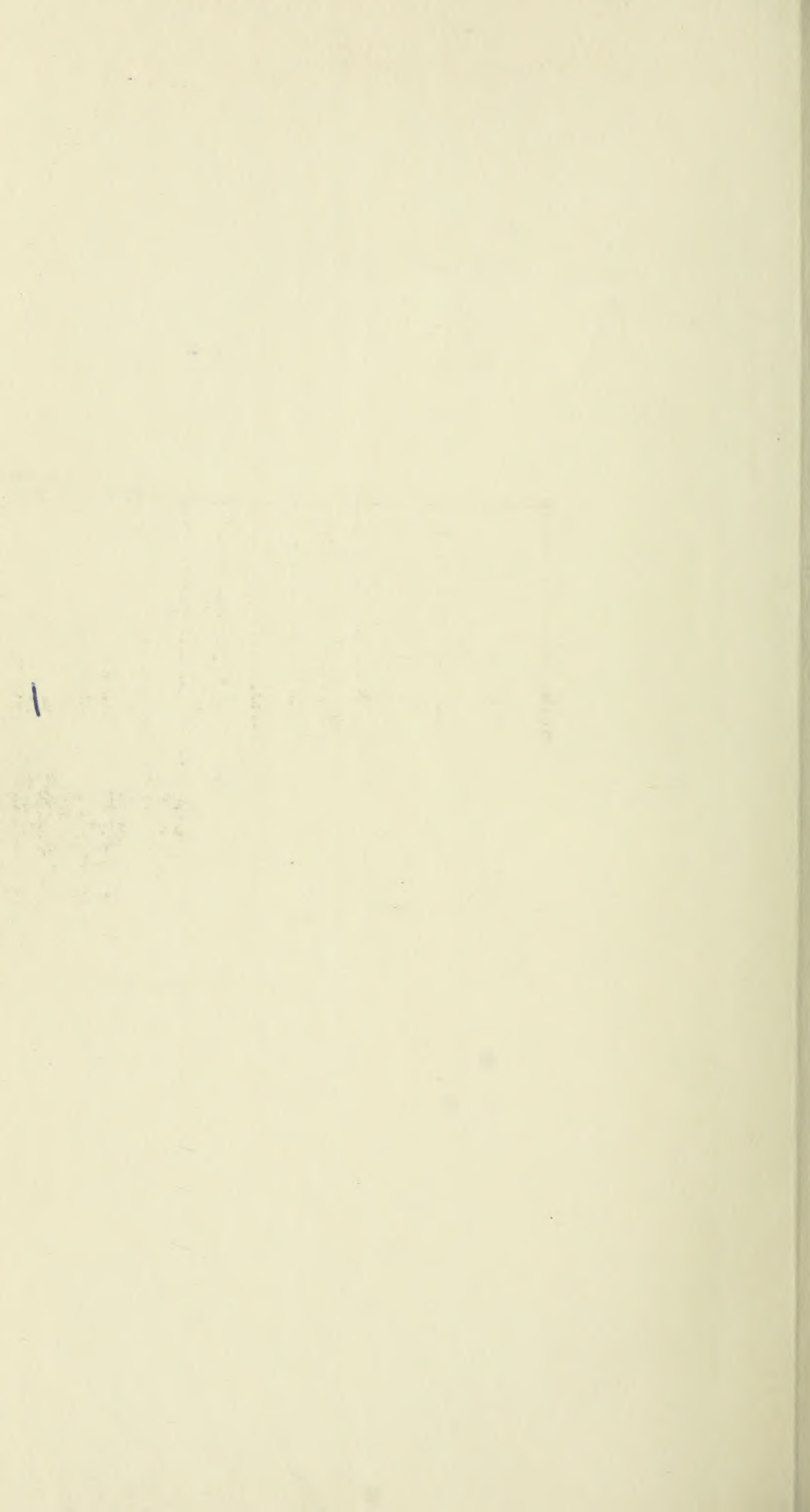
T

V

ERRATA

Page 6, note 2, au lieu de : nommé en *1887* lire en 1787 :
Pages 23 et suivantes, au lieu de : *Edouard* Géraud, lire : Edmond.
Page 113, ligne 26, au lieu de : ayant recouvré sa *liberté*, par suite de..., lire : sa liberté par suite de.
Page 117, ligne 2, au lieu de : *apaiser* (*sic*), lire : appaiser (*sic*).
Page 126, ligne 20, au lieu de : le marteau *que* menaçait Chambord, lire : qui.
Page 137, ligne 7, au lieu de : mais *de* moins préparées, lire des moins.
Page 183, ligne 28, au lieu de : s'était *embourgeoisée*, lire : s'était embourgeoisé.
Page 260, ligne 25, au lieu de : *de* Vigny l'institua, lire : que
Page 338, ligne 31, au lieu de : *Monthiers*, lire : Mouthiers.
Page 339, ligne 31, au lieu de : flanquée de tours à mâchicoulis *entouré* de fossés profonds et *bâti* sur une éminence, lire : flanquée de tours à mâchicoulis, entourée de... et bâtie.
Page 340, ligne 3, mettre une virgule après arcades.

Paris. — Imp. Paul Dupont (Cl.).



Vigny, Alfred Victo
Seché. Léon
Alfred de Vigny et

DATE.	NA
28 June 56	Rawal